

# L'héritage du docteur Moreau

VOLUME 2



JEAN-CLAUDE  
RENAULT



# L'héritage du docteur Moreau

Volume 2

roman

Jean-Claude Renault

## Du même auteur :

- *L'héritage du docteur Moreau*, volume 1, Nestiveqnen Éditions, 2018

## Sources et informations :

Les temps et les outils changent. Il n'y a pas de bibliographie mais une cascade de recherches sur *Wikipédia* et de nombreux autres sites Internet. Je remercie les contributeurs des différents sites visités. Si mes sources sont principalement francophones ou anglophones, j'ai souffert avec quelques pages germanophones et tenté de comprendre la traduction de deux ou trois pages italo-phones. Veuillez pardonner les imprécisions qui en auraient résulté. Après tout, ce n'est pas un roman historique.

Vous trouverez une liste, non exhaustive, de liens et de références sur ce site :

<http://www.lacompagniedesintelligencesbotaniques.com/>

*Collection Fractales/ Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : novembre 2018

ISBN : 978-2-915653-94-6

*Avril 1895*

# Chapitre 1

*Leffrinckoucke (France)*

Le gris lourd du ciel déteignait sur le vert terreux de la mer du Nord. Le vent du large charriait des embruns piquants et agitait la toison pelée des dunes. Du haut de l'une d'elles, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella parcourut des yeux le ruban terne de la plage frangée d'écume.

Il fixa un moment l'ouest, vers Dunkerque noyée dans le jour sombre, six kilomètres plus loin. Son regard s'attarda sur les reliefs ronds à environ trois cents mètres qui occultaient le fort des Dunes<sup>1</sup>. Par chance, ce n'était pas un militaire de cette garnison qui avait découvert la victime. Le général Zurlinden – le ministre de la Guerre – ne prisait aucunement la coopération entre l'armée et le ministère de l'Intérieur de monsieur Leygues.

La veille, le commissaire Célestin Hennion avait convoqué l'inspecteur suite à la disparition d'un officier de la Marine. Cette affaire n'aurait pas été du ressort de la Sûreté Générale si l'homme n'avait travaillé au démontage du tripode Martien, sous la direction de Robur, l'ingénieur en chef de la Compagnie des Intelligences Botaniques. En effet, l'enseigne de vaisseau de première classe Gaston Frehel avait été recruté après le décès du capitaine ingénieur Fernand Jouffroy, noyé lors de l'effondrement d'un tripode.

Quand l'affaire avait été présentée à Cantovella, Frehel n'avait donné aucun signe de vie depuis vingt-quatre heures. Son paquetage était dans sa chambre, il n'avait pas sollicité de

---

1. Ouvrage fortifié du XIX<sup>e</sup> siècle sur la commune de Leffrinckoucke, construit de 1878 à 1880.

permission et il était peu probable qu'il eût déserté. Ne restaient donc que des hypothèses plus sombres tels le rapt ou le décès.

Informé par d'autres voies, David Moreau, le directeur de la Compagnie, avait mis à la disposition de Cantovella et de son équipe un train qui maintenant sommeillait sur une voie de garage à la gare de Dunkerque. À son arrivée, l'inspecteur spécial avait eu la surprise d'être attendu par deux voitures Panhard P2D, avec pilotes, situation un peu trop oppressante au goût du policier.

Et ce matin, deux gendarmes étaient venus quérir Cantovella et son équipe alors qu'ils organisaient les recherches. Un ramasseur de coquillage avait, par hasard, retrouvé leur homme.

Cantovella contempla le torchis sablonneux hachuré d'eau qui s'élançait vers le petit bourg de Zuydcoote. Les agresseurs avaient probablement évité le fort des Dunes et le village de Leffrinckoucke dans les terres. Il considéra enfin le petit groupe dans le creux entre les dunes, invisible si l'on n'était pas sur une des crêtes molles l'encerclant. Non sans glisser sur le sable fuyant, il rejoignit en bas les enquêteurs et le corps allongé dont le pantalon était de ce bleu propre aux uniformes des officiers de la Marine.

Deux gendarmes encadraient un homme voûté ébouriffé de cheveux blancs et affublé d'une lourde veste marron. Ils levèrent les yeux vers le policier qui descendait en retenant d'une main son bizarre couvre-chef à deux visières pour l'empêcher de s'envoler. Dans leurs expressions se lisait qu'il n'y avait que les Parisiens pour s'accoutrer ainsi, avec, outre ce chapeau, un pantalon de toile bleue aux poches rivetées et une gabardine.

Cantovella les ignore et s'approcha de la jeune femme brune aux yeux aigue-marine presque translucides, transie dans son manteau noir duquel dépassait une robe indigo, et armée d'un lourd cartable de cuir. Giuliana Lobbia observait le sol dans toutes les directions et fulminait.

— Remets-toi, Giuliana. Tu n'y peux rien.

La jeune femme lui jeta un regard glacé.

— Ils ont tout piétiné. Ils ont même retourné ce malheureux.

— Nos méthodes ne sont pas encore entrées dans les mœurs.

— Comment peut-on être aussi rustre ?

Cantovella guetta la réaction des gendarmes mais ceux-ci ne se sentaient pas concernés ou préféreraient ne pas relever les propos d'une demoiselle.

— Tu as fait ce que tu pouvais, Giuliana. Tant pis. N'en parlons plus.

La jeune femme comprit au ton sec qu'elle devait ronger son frein et elle ne voulut pas donner une raison à l'inspecteur de la réprimander. Elle esquissa un pâle sourire. Cantovella marcha vers la victime sur laquelle était penché le frêle et décoiffé Hilarion Combes, médecin légiste. En retrait, comprimé dans un costume à larges carreaux ocre sur gris, le gigantesque Barthélémy Bazoche, inspecteur adjoint de deuxième classe, surveillait les alentours.

Combes avait déboutonné la veste de l'officier et dégagé sa chemise. Il s'intéressait à sa peau qu'il palpa en plusieurs endroits. Il sortit ensuite une loupe de la sacoche posée à côté de lui et se pencha sur le visage pour en étudier les yeux. Une rafale de vent projeta du sable et le fit reculer brusquement. Il regarda Cantovella avec un air coupable.

— Un premier avis ? questionna l'inspecteur spécial.

Combes se releva, intimidé. Il essaya de se laisser porter par l'assurance qu'auraient dû lui donner ses compétences mais sa voix chevrota.

— J'observe des brûlures importantes au niveau de la boucle de ceinture et des boutons métalliques. La victime est couverte de brûlures cutanées superficielles en feuilles de fougère. La cornée de ses yeux, fortement opacifiée, est ulcérée. Et sur le cou, il y a une brûlure plus profonde à lésion nécrosante, probablement le point d'entrée de la foudre.

— De la foudre ? Ne put s'empêcher de s'exclamer Bazoche.

— Votre homme se trompe, intervint un des deux gendarmes, sarcastique. Il n'y a pas eu d'orage depuis longtemps.

Cantovella le jaugea d'un air mauvais mais retint la répartie qui lui vint, d'autant plus que deux autres gendarmes arrivaient avec un brancard. Stupéfait que le fort des Dunes ne les eût pas encore repérés, il estima qu'il fallait hâter le départ car les militaires pourraient revendiquer le cadavre et les pièces à conviction, certes réduites à de simples traces de pas recouvertes par d'autres.

— L'étonnement de Barthélémy est compréhensible, Hilarion. Es-tu sûr de ton diagnostic ?

— On ne peut plus sûr. C'est caractéristique. L'autopsie ne fera que confirmer que cet homme est mort foudroyé.

— Et toi, Giuliana, qu'as-tu à me dire ?

— Rien ! minauda-t-elle d'un ton aigre-doux. Ah si ! Le corps a été abandonné sans aucune tentative de dissimulation.

— Voilà qui ne nous avance guère, murmura Cantovella.

Il savait déjà qui était en cause mais il ne pouvait pas, devant les gendarmes et le témoin, évoquer les Vrîl-Ya, ou leurs intermédiaires humains, capables de créer ces lésions d'origine électrique qui avaient marqué Gaston Frehel comme une victime de la foudre. L'enseigne de vaisseau de première classe n'avait pas été kidnappé par hasard. Il avait collaboré à l'étude du tripode Martien et les Vrîl-Ya lisaient les pensées. Cantovella eut un rictus acide. L'hôte d'un Vrîl-Ya avait donc traversé la frontière. Cela soulevait au moins deux questions. Était-il encore dans les environs ? Et pourquoi les Vrîl-Ya s'intéressaient-ils aux tripodes ?

## Chapitre 2

*Wangerland, Basse-Saxe (Allemagne)*

Julius Wilbrand contempla les trois silhouettes qui s'approchaient du gigantesque tube métallique, de la taille d'un paquebot, planté dans le sol au cœur d'un cratère creusé par sa chute. Ce véhicule, venu de Mars, n'avait toujours pas délivré son contingent de tripodes et restait clos. Peut-être le resterait-il à jamais. Toutefois, sur les ordres de la chancellerie, le chimiste avait ceinturé cette structure avec une quantité effroyable de trinitrotoluène, anticipant une éventuelle sortie des Martiens, puis il avait laissé le tout aux mains du major Felix Graf von Bothmer et à son régiment de chasseurs Bavaois.

Les trois hommes venaient de Clausthal. Friedrich Alfred Krupp, dont l'influence s'étendait jusqu'au palais impérial, avait forcé la main du chancelier en obtenant directement de Guillaume II l'autorisation d'étudier ce « vaisseau » martien. Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst avait alors distrait le chimiste de son laboratoire et l'avait une nouvelle fois envoyé à Wangerland, justifiant son rôle de conseiller par la dangerosité du minage. Maintenant, Wilbrand s'acquittait de sa mission, moins officielle, de surveillance.

Le chimiste pensa à l'étrange Hans Feuerbach, le chef borgne du trio, qui avait tenu à examiner le trinitrotoluène et l'avait même goûté. Il se tourna vers von Bothmer qui, impassible et hautain, fixait les trois employés de ce Krupp qu'il considérait comme un parvenu, à tel point qu'il s'était présenté à eux sans couvre-chef. Le Major von Bothmer lui jeta un regard dédaigneux où perçait l'irritation de devoir obéir à un civil, sans lettre de noblesse de surcroît. Wilbrand préféra ignorer cet état d'esprit et se concentra sur les visiteurs.

\*\*\*

Lemminkäinen, qui habitait désormais le borgne Hans Feuerbach, s'arrêta au bord du cratère. Les deux hommes qui l'escortaient ouvrirent leurs manteaux, dévoilant des revolvers à leur ceinture, puis s'écartèrent de chaque côté du cratère pour en contrôler le périmètre. Le Vrîl-Ya remarqua que le chimiste et l'officier l'observaient. Des militaires, en long manteau brun et coiffés de casques à visière surmontés d'une crête ronde, se tenaient droits mais au repos, crosse de fusil à terre. Il avait perçu dans les pensées superficielles de Wilbrand que celui-ci rendrait compte au chancelier, mais cela lui importait peu.

Alors que Feuerbach/Lemminkäinen, après sa brève incursion en France, remontait la Belgique vers le nord, Väinämöinen l'avait contacté mentalement pour l'informer qu'il était attendu à Wangerland par Wilbrand suite à l'accord impérial gagné par Krupp. Lemminkäinen en avait profité pour partager ce qu'il avait appris dans les pensées de l'officier français à propos des tripodes et de leur source d'énergie.

Le Vrîl-Ya descendit dans la cuvette. Son pied dérapa sur la glaise lustrée par l'humidité. Retrouvant sa stabilité avec de grands moulinets de bras, réflexe très humain, il résista à la tentation d'assécher la terre en la brûlant. Alors qu'il arrivait à la ceinture d'explosif étreignant le vaisseau spatial, il sentit l'inquiétude de l'officier et des militaires, crainte injustifiée puisque le chimiste avait dit que seuls les détonateurs déclenchaient une explosion. Une fois sur le trinitrotoluène qui ceinturait sur plusieurs mètres d'épaisseur le cylindre, il s'interrogea sur le mode de propulsion de ce véhicule qui avait atterri comme une météorite mais aussi sur son freinage car les conséquences de l'impact ne correspondaient pas à la masse apparente.

Feuerbach/Lemminkäinen posa les mains sur la paroi métallique, moins froide qu'elle aurait dû l'être et parcourue de flux électromagnétiques. Caressant doucement la surface lisse, il décela une infime ligne que les sens strictement humains auraient manquée. Il explora brièvement le parcours de cette ligne et conclut qu'il s'agissait d'une jointure entre

deux plaques. Sans soudure, l'ensemble était maintenu par contrainte magnétique.

Sondant mentalement le vaisseau, le Vrîl-Ya ne détecta aucun moteur susceptible de propulser un vaisseau interplanétaire. Avait-il été expédié depuis sa planète d'origine comme un vulgaire obus de canon ? Il sentit par contre les Martiens, dans un état similaire à l'hibernation que prodiguaient les cocons d'éternité relative. Les pensées, semblables à des rêves fugitifs, s'avéraient difficiles à attraper, et même à interpréter. Il était question d'une erreur de tir et d'une seconde vague d'invasion. Les Martiens attendaient peut-être un signal mais, si c'était le cas, sa nature demeura inaccessible.

Concentrant son attention sur des aspects plus matériels, Lemminkäinen identifia les tripodes et, surtout, il discerna leurs unités énergétiques bleues conformes à celles vues dans l'esprit de l'ingénieur militaire français. Celles-ci pallieraient les carences technologiques humaines. S'il n'y avait eu la dégénérescence qui nécessitait les compétences d'individus comme le docteur Moreau, les humains auraient été inutiles. La chambre des cocons avait permis aux Vrîl-Ya de survivre en stase, mais l'énergie s'amenuisant, cette survie avait été assurée en altérant leur biologie au point de rendre leurs corps physiquement inaptes à sortir des tunnels où ils avaient trouvé refuge.

L'exploration mentale continua. Quand Lemminkäinen découvrit le mécanisme d'ouverture du cylindre de transport, il évalua l'énergie qu'il lui faudrait déployer pour l'activer de l'extérieur. L'opération était en son pouvoir mais le corps de son hôte ne supporterait pas la surcharge ainsi générée. Il communiqua immédiatement à Väinämöinen la nécessité de réveiller un gardien et de solliciter un autre employé auprès de Krupp. En répartissant la charge sur deux hôtes, ceux-ci survivraient.

Du point de vue de Lemminkäinen, les événements futurs recelaient encore trop d'aléas. Les explosifs humains n'endommageraient pas le cylindre de transport et, quand les Vrîl-Ya ouvriraient celui-ci, la déflagration ne renverserait que la première ligne des tripodes qui en sortiraient. Toutefois, la solution résidait dans ces tripodes que les Vrîl-Ya pourraient ouvrir, avec des séquelles minimales pour leurs hôtes. Ainsi, ils récupéreraient des batteries bleues dont Lemminkäinen avait vu

l'image dans l'esprit de l'ingénieur militaire français qu'il avait électrocuté : des sources d'énergie tout à fait exploitables, moyennant quelques adaptations, pour les armes et les équipements qui dormaient dans les souterrains de Clausthal. Parmi ces armes, il y avait les disrupteurs de champs magnétiques, qui, plus efficacement que le Vrîl, terrasseraient les tripodes dont la structure était maintenue par contrainte magnétique.

Forcer le cylindre entraînerait inévitablement une réaction des Martiens. Les humains n'étaient a priori pas de taille à leur résister. Lemminkäinen n'y aurait accordé aucune importance si ces extraterrestres n'avaient représenté une potentielle menace. En conséquence, quand ils auraient récupéré les unités énergétiques souhaitées, les Vrîl-Ya céderaient les disrupteurs aux Allemands dont le pays hébergeait la mine de Clausthal.

Lemminkäinen avait vu ce qu'il voulait voir. Il devait partir. Il ne savait pas quand il reviendrait. Le plus vite serait le mieux car il avait lu dans l'esprit de Gaston Frehel que Français et Anglais allaient lancer une offensive contre les Martiens. Le Vrîl-Ya n'avait pas compris avec quelles armes. L'image de petits flacons contenant du liquide le laissait sceptique. Néanmoins, si l'attaque s'avérait efficace, le cylindre en sommeil à Wangerland pourrait se réveiller. Il était impératif d'être présent à ce moment-là.

## Chapitre 3

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

— **A**ttendez un instant, s'il vous plaît. David Moreau ralentit son pas, s'arrêta et consulta son livre-mémoire. Les deux hommes et la petite femme en noir qui l'accompagnaient s'immobilisèrent. Il releva la tête et observa d'un air sceptique l'enchevêtrement de branches qui paraissait plus dense devant lui qu'au-dessus de leur tête.

Faustin Saint-Hilaire, botaniste de la Compagnie des Intel ligences Botaniques, posa la brouette qu'il poussait. Elle contenait un pot aux trois quarts rempli de terre, un arrosoir, une batterie, deux câbles électriques et deux barres de cuivre. L'homme, petit brun replet mais vif, regretta l'absence de jardinier et se demanda encore une fois avec qui dialoguait son employeur. Une semaine plus tôt, il se serait posé la question différemment puisqu'il ignorait alors les possibilités de communication des livres-mémoires. Il en avait d'ailleurs reçu un modèle de poche en vue du prochain voyage qu'il allait entreprendre avec l'éminent collègue danois à sa droite.

Les lunettes rondes d'Eugen Warming ne masquaient pas son émerveillement. Ce solide barbu, professeur à l'Université de Copenhague et directeur du jardin botanique de l'établissement, observait l'exubérant végétal du Champ-de-Mars, unique au monde.

Phoebe Ann Moses, dont les longs cheveux bruns bouclés cascadaient sous un chapeau rond à large bord, restait quant à elle en retrait, main gantée posée sur le revolver sans chien accroché à sa ceinture.

L'Arbre couvrait la quasi-totalité de la galerie des Machines, immense serre de métal et de verre longue de quatre cent vingt mètres. Warming avait du mal à croire qu'il n'y avait qu'un seul arbre dont les longues branches épaisses se propageaient comme une plante rampante en grands arcs aplatis et qui, à chaque contact d'une branche avec le sol, plongeait ses racines dans la terre. Des fruits parallélépipédiques pendaient entre les feuilles énormes et clairsemées, vert foncé et bordées de dents pointues.

Les yeux de Warming s'attardèrent sur un mât de six mètres de haut et surmonté d'un anneau en forme de beignet, lui-même coiffé d'une ombrelle de treillis métallique. David Moreau lui avait permis de voir, depuis le pont roulant qui surplombait cette folle végétation, la forêt de mâts plantés entre les branches émettre les arcs électriques qui alimentaient l'Arbre.

David Moreau avait offert au botaniste danois l'opportunité d'étudier cet arbre en participant à une expédition au sud des Mascareignes pour en implanter un rejeton sur un îlot et en observer la croissance, exceptionnellement rapide.

Warming avait baptisé « hydrophytes » les plantes recherchant l'humidité, « xérophytes » celles qui avaient besoin d'aridité, « mésophytes » pour les milieux intermédiaires et « halophytes » celles qui n'étaient pas gênées par le sel. Il avait étudié les interrelations entre les végétaux et les animaux, et entre les végétaux eux-mêmes. D'ailleurs, le directeur de la Compagnie avait gagné la partie en glissant le mot « xénophyte » – ou plante recherchant l'étranger –, comme si l'Arbre avait besoin d'une relation avec une espèce intelligente aboutissant au mutualisme, voire à la symbiose. Mais le botaniste danois avait avant tout accepté la mission qu'on lui avait confiée à cause de l'électricité dont se nourrissait cet étrange végétal.

Warming n'avait pas imaginé qu'il repartirait trois ans après sa dernière expédition, et encore moins sous l'égide de la Compagnie des Intelligences Botaniques. David Moreau lui avait promis qu'en moins d'un mois il verrait le rejeton coloniser la petite île pour atteindre le climax – stade final et stable –, comme le Danois l'avait lui-même défini. Le biologiste avait toutefois omis de préciser que ce nouvel arbre serait une

extension de l'Arbre auquel il serait relié par une connexion sans fil propre à ce végétal extraterrestre.

— Ah ! Je le vois, s'exclama David Moreau qui rangea son livre-mémoire.

Il se baissa pour passer sous une grosse branche. Trois mètres plus loin, il s'agenouilla, échappant à la vue de Warming et de Saint-Hilaire. Sous l'œil attentif de Phoebe Ann, les deux hommes s'approchèrent. Par-dessus la grosse branche, ils regardèrent le biologiste attraper à pleines mains ce qui ressemblait à un petit tronc et le soulever sans effort. Les racines sortirent de la terre sans opposer de résistance. Il se leva et se retourna. Les deux botanistes virent qu'il tenait un arbuste en forme de fuseau, haut d'un mètre hors racines, aux petites feuilles jumelles de leurs sœurs géantes et aux fruits à peine embryonnaires.

David Moreau passa une nouvelle fois sous la branche puis, suivi des deux botanistes et de la jeune femme, se dirigea vers la brouette. Il posa le surgeon verticalement à l'intérieur du pot, sur la terre, et patienta. Warming se demanda ce qu'attendait le directeur de la Compagnie. Soudain, les racines de l'arbuste s'animent et, peu à peu, s'enfoncèrent dans la terre dont le niveau monta pour atteindre le bord du pot. Warming et même Saint-Hilaire écarquillèrent les yeux.

Le biologiste considéra d'un air désolé les feuilles recroquevillées qui pendaient mollement. Il vida l'arrosoir sur la terre et planta les deux barres en cuivre de chaque côté du rejeton de l'Arbre puis les raccorda aux pôles de la batterie. L'arbuste parut revivre. Ses branches se déployèrent et ses feuilles, plus vives, se redressèrent, ce qui intéressa au plus haut point Warming.

\*\*\*

Oscar Javert s'accroupit. Les trois hommes et la femme ne l'avaient pas remarqué. Javert était un petit homme frêle, aux cheveux crépus et roux, dont la pâleur de peau transparaissait à peine aux travers d'innombrables tâches de son. Ses petits yeux verts tressautaient d'inquiétude en permanence et, là, il était encore plus anxieux que d'habitude. Sa modeste mission prenait tout son sens.

Javert n'était qu'un humble mais nécessaire employé de la Compagnie. Il était furetier, profession probablement créée pour lui et sa meute de furets. Ses animaux avaient pour mission de traquer les petits rongeurs qui pourraient incommoder l'Arbre, du moins ceux qui survivaient aux décharges électriques déclenchées cycliquement pour nourrir le titanesque végétal. Javert lâchait les petits prédateurs après une période d'éclairs et, une heure plus tard, les rappelait grâce à un sifflet suraigu. Jusqu'ici, il n'avait eu à déplorer aucune perte.

Milo, sentant la tension de son maître, se redressa. Milo était un grand furet noir très intelligent, le plus intelligent de la bande, qui demeurait toujours aux pieds de son maître. Il portait un mince collier rouge auquel était suspendue une capsule d'argent creuse. L'attitude de Milo ramena Javert à sa mission. Il avait dressé le mustélidé à porter un message jusqu'à une demeure située à cinq cents mètres du Champ-de-Mars pour le jour où... Et, justement, c'était le jour où.

Un employé du docteur Moreau, Lycos, l'avait approché. Javert n'avait eu aucun doute. Un homme à moitié lycéen, comme en témoignaient ses grandes oreilles verticales, arrondies en leur sommet, ne pouvait être qu'un agent du docteur Moreau. Lycos avait partagé avec lui les réserves du « grand patron » quant aux relations entre son fils et l'Arbre. Il avait dit que le docteur Moreau redoutait l'implantation d'un rejeton de l'Arbre hors de la sécurité du Champ-de-Mars. Le monde s'en serait alors trouvé en grand péril.

Cela se produisait sous les yeux de Javert comme l'avait prédit Lycos. Le furetier devait avertir Lycos qui transmettrait aussitôt l'information au docteur Moreau. Javert sortit de sa poche un calepin et un crayon. Il griffonna à la hâte un « bouton plantée » qui serait compris. Il arracha la page, plia le calepin qu'il rangea avec le crayon dans une poche, roula le papier et... se tétanisa.

« Ne faites pas cela. »

Accroché à une branche face à Javert, un livre-mémoire ouvert en grand lui donnait un ordre écrit. L'homme eut soudain très peur de l'Arbre. Il frissonna. Machinalement, il se baissa et sa main effleura le collier de Milo.

« Non ! » fit une nouvelle page du livre-mémoire.

Le furet se méprit sur le geste de son maître. Il partit à toute vitesse, la capsule vide. Il bondit entre les branches et trouva la sortie au moment où deux vigiles ouvraient une porte pour entrer dans la galerie des Machines. Ceux-ci balayèrent du regard l'espace et trouvèrent leur cible. Javert les vit et sut qu'ils venaient pour lui. Il pensa néanmoins à ses petits compagnons qui risquaient de périr lors des prochains éclairs. Il sortit son sifflet et eut juste le temps de souffler dedans avant de sentir un grand choc sur la tempe.

\*\*\*

David Moreau observa la scène avec étonnement. Phoebe Ann dégaina. C'était la première fois que l'Arbre prenait une telle initiative. Le végétal avait lui-même averti les vigiles avec leurs propres livres-mémoires puis prévenu le biologiste. Il devait vraiment y avoir urgence. Le jeune directeur n'ignorait pas que l'Arbre usait d'une forme de télépathie. Il plissa le nez. Le dernier message indiquait l'implication de l'Homme-Puma ou des Vrîl-Ya, ou des deux. Toutefois, le texte était ambigu.

« Le furetier (a/n'a peut-être/pas) transmis une (information/absence d'information) à l'agent compromis Lycos. »

\*\*\*

Dix minutes plus tard, Milo entra en courant dans un petit salon. Lycos lisait le journal en fumant un cigare. Le furet bondit sur le fauteuil en face de lui, se mit debout puis se statufia. L'Homme-Lycaon se leva et s'approcha du mustélicé qui tressaillit à l'odeur de canidé. Doucement, pour ne pas l'affoler, Lycos décrocha la capsule. Il l'ouvrit. Elle était vide. Lycos ricana. Il avait quand même son message. David Moreau se lançait bien dans une transplantation de l'Arbre. Comment expliquer autrement la présence du furet ?

Lycos avait convaincu sans peine Oscar Javert qu'il travaillait pour le docteur Moreau. Quel naïf ce furetier ! Il lui avait ordonné de ne pas avoir de livre-mémoire sur lui car, selon les Vrîl-Ya avec qui il avait négocié au nom de l'Homme-Puma, l'Arbre pouvait percevoir les pensées à travers ces livres.

L'Arbre était apparemment encore plus redoutable que cela, car Javert n'avait pas pu délivrer de message explicite. Peu importait. L'implicite suffisait. L'étape suivante était de précéder la bouture à Marseille où elle serait indubitablement expédiée.

Milo gémit sur un mode interrogatif. Lycos baissa les yeux sur lui. La bestiole tombait à point nommé. Il avait faim.

\*\*\*

Une heure plus tard, Lucy Westenra pénétra dans le salon, tous les sens en alerte. La responsable de la sécurité de la Compagnie, en élégant tailleur carmin, balaya la pièce de ses yeux vert flamboyant. Une mèche de cheveux bruns, libérée d'un chignon haut, dansa sur sa joue. Elle se détendit. Malgré son odeur persistante, Lycos avait quitté les lieux. Il était peu probable de trouver un indice exploitable quant à sa destination. Elle fit un signe de sa main gantée d'ivoire.

Deux vigiles entrèrent avec un petit homme roux qui tremblait comme une feuille. Ses yeux verts tressautaient en permanence. Il examina la pièce, inquiet, comme s'il cherchait ou redoutait quelque chose. Soudain, son regard s'agrandit et il se figea, horrifié.

— Milo ! cria-t-il.

Lucy fixa Javert puis elle se tourna vers le fauteuil ensanglanté, couvert de fourrure et de chair déchiquetées, qui focalisait la consternation du petit homme roux. La jeune femme s'attrista mais ne put s'empêcher de commenter.

— Voyez comment l'Homme-Puma et ses sbires traitent ceux qu'ils utilisent.

Javert s'inclina sous le poids de la douleur. Lucy secoua la tête. On ne pouvait reprocher qu'une trop grande naïveté au furetier. Elle convaincrait David Moreau de le garder car il faisait du bon travail. Il n'y avait pas besoin de réfléchir à une sanction : la mort de Milo était assez édifiante.

## Chapitre 4

*Essen, Province rhénane (Allemagne)*

— Je crois que voilà notre homme.  
Clara Sesemann baissa ses jumelles. Emmitouflée dans un manteau bleu marine et un casque en cuir couvrant ses oreilles, la jeune femme transie désigna à son voisin de balcon la silhouette qui sortait de l'immeuble appartenant aux entreprises Krupp.

Jan Sobieski baissa ses jumelles. Le capitaine des hussards de Brunswick, agent du chancelier allemand, considéra un instant le visage de sa partenaire, son menton légèrement carré, ses lèvres fines, ses pommettes hautes, ses yeux limpides et les quelques mèches blondes qui s'échappaient du casque. En d'autres circonstances, il aurait invité à dîner l'employée de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

— Je confirme qu'il s'agit bien de notre cible, lâcha-t-il.

Clara jeta un œil au Polonais, grand blond à la mâchoire puissante, insensible au vent glacial qui soulevait son manteau marron. Lui aussi portait un casque en cuir qui lui couvrait les oreilles. Elle observa à nouveau dans ses jumelles.

Kurt Müller ferma la porte derrière lui et se retourna. Le secrétaire et garde du corps de Friedrich Alfred Krupp ne leva pas les yeux dans leur direction. Le Vrîl-Ya qui œuvrait à travers lui ne percevait apparemment ni Clara ni Sobieski. Les casques imaginés par Marie Sklodowska, physicienne de la Compagnie, faisaient obstacle à ses perceptions mentales, sans doute à cause du treillage métallique camouflé sous le cuir.

Clara avait compris le principe de Faraday. Toutefois, elle ne regrettait pas l'écran hypnotique du docteur Hippolyte

Bernheim. Sobieski bénéficiait de la même protection par suggestion après avoir, lui aussi, effectué un petit stage à Nancy. Ce qui n'était pas le cas des trois ouvriers qui remontaient la rue en direction de l'immeuble de Krupp.

— Voilà nos amis, dit calmement Sobieski.

— Müller ne bouge pas, commenta Clara.

— Il semblerait que les casques fonctionnent aussi sans accompagnement suggestif.

— Je n'en doutais pas, capitaine.

Sobieski sourit de la pique taquine qui témoignait de la confiance que se portaient mutuellement les employés de la Compagnie. Les trois hommes, des militaires polonais de l'armée allemande, avançaient vers Müller avec la ferme intention de le rosser. Sobieski les avait motivés en leur expliquant que les agissements de Krupp visaient à la guerre et que la Pologne écartelée entre trois empires en souffrirait encore plus. Les trois Polonais, vêtus comme des ouvriers, avaient eu du mal à accepter les casques de cuir couverts de lourds bonnets.

L'expérience consistait à vérifier l'efficacité des casques spéciaux. Leurs porteurs devaient représenter une véritable menace pour Müller. Leurs intentions à son encontre seraient, dans des circonstances normales, perceptibles par le Vrîl-Ya. Les casques feraient-ils écran jusqu'au bout ?

— Vos hommes me paraissent trop vindicatifs, dit Clara. Il ne faudrait pas prendre le risque que nos casques soient découverts.

— Vous avez parfaitement raison, répartit Sobieski. Je vous ai ménagé une petite surprise.

\*\*\*

Müller/Väinämöinen regarda machinalement autour de lui. Il assumait son rôle de secrétaire mais porter un message à la Société du Vrîl était une perte de temps. Le Vrîl-Ya envisageait de désertier son hôte quand son attention fut attirée par trois ouvriers qui marchaient vers lui d'un pas décidé. Leurs grands bonnets détonnaient avec leur tenue de travail. Il tenta de sonder les hommes, sans résultat. Il se demanda si les bonnets pouvaient créer des interférences. Jusqu'ici aucun couvre-chef ne l'avait gêné.

Les hommes approchèrent rapidement, avec un air agressif qui alarma Väinämöinen. Il ne perçut toujours rien et s'en inquiéta. Quand ils furent près de lui, il se prépara à lancer un éclair électrique dont l'embryon crépita entre ses doigts. C'est alors qu'un coup de sifflet retentit. Les trois ouvriers se figèrent, scrutèrent dans la direction du bruit puis détalèrent.

Müller/Väinämöinen s'intéressa aux nouveaux arrivants, cinq policiers, dont il put sonder les pensées. Quelqu'un les avait prévenus d'un attentat anarchiste contre l'immeuble des aciéries Krupp. Le Vrîl-Ya ne sut quoi penser.

Les trois hommes, probablement les fameux anarchistes, agissaient-ils pour leur propre compte ? Travaillaient-ils pour la chancellerie, la Compagnie des Intelligences Botaniques ou un autre adversaire encore inconnu ? Comment les pensées de ces humains avaient-elles été occultées ? Il n'y avait pas eu ce tourbillon de concepts, cette protection mentale des agents de la Compagnie qui étaient intervenus à Clausthal. L'obstacle était d'une autre nature.

\*\*\*

— Est-ce vous qui avez prévenu la police ? questionna Clara.

— Elle ne pouvait pas ignorer une information provenant directement de la chancellerie, répondit Jan Sobieski. Pour que l'expérience soit concluante, nos amis ne devaient penser qu'à molester Müller et rien d'autre. Vous vous doutez bien que je leur avais interdit de se faire capturer. Müller n'a compris la menace que comme nous-mêmes l'aurions comprise. Et le Vrîl-Ya était là : j'ai vu un début d'éclair dans sa main.

La jeune femme, qui avait fait la même observation, sourit.

— Ainsi, vous les avez empêchés d'agir. Je ne sais pas si c'est retors ou astucieux.

— N'est-ce pas la même chose ? Tout est une question de point de vue, mademoiselle.

— Certes. Et, capitaine, je ne vais pas vous rappeler à chaque fois que je me prénomme Clara.

— Vous-même n'êtes pas obligée de me donner du « capitaine ».

— Il se trouve que je n'ai pas de grade, répartit Clara malicieuse.

Sobieski préféra ignorer.

— Vous aviez raison. Il était préférable que nos amis ne passent pas à l'acte. Le Vrîl-Ya en serait venu à bout et il aurait découvert les casques de mademoiselle Sklodowska. Toutefois, il me paraît inévitable qu'il ait remarqué l'impossibilité de lire dans les esprits de nos amis.

La jeune Allemande, appréciant le stratagème, opina.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-elle, ne pourrions-nous descendre de ce perchoir soumis à tous les vents ?

— Bien sûr, mademois... Clara.

## Chapitre 5

*Paris, quai de Javel (France)*

Un léger bruit, comme une bulle qui explose, retentit, immédiatement suivi d'un bris de verre lointain. — Dans le mille, six sur six ! s'exclama Armand de Kergaz, jumelles rivées sur la cible perchée au sommet du mât, haut de trente mètres.

La cible représentait la grille de ventilation, point faible des tripodes, qu'il fallait atteindre avec les cartouches de verre contenant une solution infectée.

Léopold Dufresne, ami du lieutenant de vaisseau et médecin de la Santé Navale, posa sur le sol la crosse de la lourde et longue carabine à air comprimé. Un officier, dont la veste rouge de fusilier de marine de la *Royal Navy* tranchait avec le bleu de la Navale, lui tapa amicalement sur l'épaule. Le médecin se tourna en souriant vers le lieutenant William Sharpe, digne malgré un œil poché et la joue tuméfiée qui déformait la ligne droite de sa fine moustache blonde, stigmates d'une récente amitié trouvée au détour d'un combat de boxe.

La veille, l'officier anglais et les quatre fusiliers de marine sous ses ordres avaient raillé les cinq marins français, dont un médecin. De Kergaz avait failli provoquer Sharpe mais Dufresne l'avait devancé, défiant l'Anglais à la boxe, art dans lequel le jeune médecin ne brillait guère. Il avait affronté Sharpe, adversaire chevronné plus grand et plus lourd que lui. Il avait reçu une multitude de coups et en avait peu donné. Toutefois, ces derniers, même imprécis, avaient secoué l'Anglais qui, usé par un adversaire inépuisable, avait fini par céder. Dufresne avait alors acquis un grand respect parmi les fusiliers de marine anglais.

Seul de Kergaz savait que Lucy Westenra avait transmis à Dufresne sa maladie hématophagique pour lui sauver la vie. Une petite douleur rappela au jeune médecin qu'au moins une griffure de Misty n'avait pas encore fini de cicatriser. Le traitement régressif du docteur Moreau commençait à agir. Ses facultés de guérison et de récupération diminuaient. Il redevenait normal. De plus, grâce au traitement complémentaire, il n'avait aucun penchant pour le sang et supportait le soleil.

À la pensée de Misty, Dufresne sourit. Une nuit, il avait eu la surprise d'entendre frapper à sa fenêtre et, en l'ouvrant, de découvrir l'employée du docteur Moreau, jeune femme à moitié féline. Misty ne lui avait pas laissé le temps de réagir et s'était jetée sur lui pour l'embrasser avec une fougue qu'il n'aurait pas pu supporter avant sa transformation.

Depuis, accaparés le jour par leurs devoirs respectifs, ils vivaient la nuit une passion que d'aucuns auraient décrite comme violente. À chaque fois, les griffes de Misty avaient tracé des sillons profonds dans la peau de Dufresne et à chaque fois les plaies n'avaient plus été que de vagues traces au matin. Cette fois-ci quelques cicatrices sensibles s'attardaient. Le jeune médecin grimaça. Garderait-il Misty s'il guérissait ? En tout cas, il ne pourrait plus supporter ses assauts nocturnes. Il s'attrista à cette perspective et décida de réduire le dosage de son traitement régressif.

De Kergaz toussota pour que son ami cédât la place à un tireur britannique. Dufresne s'écarta et un sergent des fusiliers de marine prit position avec une carabine identique. Il chargea dans la chambre six ampoules allongées de verre. Remplies d'eau pour l'exercice, elles contiendraient à l'avenir un liquide infecté par les germes de la maladie nommé « grippe martienne ». Le soldat vérifia le réservoir d'air qu'il rentra ensuite dans la crosse. Il attendit que l'officier français fixât la cible avec ses jumelles, il épaula et tira, six coups, à répétition.

— *Dans le mille, six sur six !* dit de Kergaz en anglais.

Le sous-officier sourit. Ces étranges carabines étaient d'une redoutable précision. Produites par la Compagnie des Intelligences Botaniques dans l'usine qui jouxtait leur champ de tir au bord de la Seine, elles étaient au point. Selon le lieutenant de vaisseau, l'institut Toussaint-Béchamp et la Compagnie avaient

terminé une première fournée de cartouches de verre. Le départ serait pour bientôt.

Dans l'avant-port de Calais, trois sous-marins attendaient les dix hommes. Les petits *Gymnote* et *Gustave Zédé* de la Marine française, dépouillés des lance-torpilles, serviraient au transport des armes et des munitions. Le *Nautilus*, de la Compagnie, prendrait à son bord les dix hommes présents sur le quai Javel et les deux officiers supérieurs déjà sur place.

Le sergent britannique céda la place à un fusilier qui, à son tour, chargea sa carabine, visa et tira.

Le lieutenant de vaisseau, qui imagina les tripodes en mouvement, semant leur fumée noire et balayant le sol de leur rayon ardent, se dit qu'atteindre les grilles de ventilation serait beaucoup plus difficile que toucher une cible statique. Les ingénieurs de la Compagnie avaient concocté des masques à gaz qui les protégeraient de la fumée noire mais rien ne les préserverait du rayon ardent qu'il avait vu à l'œuvre lorsque les trois tripodes avaient, au large de Dunkerque, tronçonné le cuirassé le *Redoutable*.

Douze hommes seraient bien peu mais, d'après les échanges télégraphiques incessants entre la France et Douvres, ils trouveraient en Grande-Bretagne suffisamment de volontaires sachant tirer. Les sous-marins apporteraient armes et munitions. Les Britanniques recruteraient un contingent parmi les survivants, plus nombreux que tout le monde ne l'avait cru. Les sous-marins représentaient un avantage tactique mais ils seraient exposés dès qu'ils émergeraient. Heureusement, avant leur arrivée, les Anglais organiseraient plusieurs diversions pour éloigner les Martiens de Douvres.

Toutes les carabines à air comprimé et cartouches de verre ne traverseraient pas la Manche. La France en garderait pour le cas où les Martiens décideraient de franchir le Pas de Calais. Une autre partie était destinée à l'Empire allemand, sous l'autorité de la chancellerie et la responsabilité du capitaine de hussards Sobieski.

# Chapitre 6

*Douvres, comté de Kent (Angleterre)*

Harvey Mogg était impressionné par son auditoire, presque autant qu'en présence du roi George V qui avait tenu à encourager personnellement toutes les estafettes<sup>2</sup> dont la mission était désormais de sillonner le Royaume-Uni pour porter un message d'espoir et informer que la Couronne et le gouvernement étaient à pied d'œuvre. Toutefois, Harvey Mogg était le premier messenger parti d'Écosse, refuge de la famille royale et du premier ministre, pour Douvres, dont le télégraphe communiquait avec le reste du monde. Et là, dans le bâtiment du télégraphe, le jeune agent de liaison se sentait bien seul devant les autorités du Kent et ce sergent des fusiliers de marine déjà légendaire qui avait rétabli le contact avec le continent. Il attendait qu'une de ces trois estimables personnes, auxquelles il avait remis une dépêche, lui adressent la parole.

Le géant rouquin, en uniforme rouge, aux bretelles et à la ceinture de cuir d'un blanc étincelant prodigua un regard bienveillant à Mogg. Mieux que quiconque, le sergent McDonnell connaissait les périls d'un périple à travers l'Angleterre. Étonnamment, l'estafette n'avait subi aucune attaque durant son voyage.

Le sergent grimaça. Le docteur Watson l'avait prévenu. Bien qu'assis, sa blessure au ventre, même correctement cicatrisée, le faisait souffrir, et continuerait longtemps. McDonnell, désormais shérif de Canterbury et du Kent se tourna vers les deux

2. Agents de liaison chargés de porter les nouvelles et de communiquer les ordres entre des corps d'armée, des formations militaires, des états-majors, etc.

hommes à sa gauche. Il ne se sentait pas le droit de parler en premier.

Arthur Edward Waite, un homme à l'épaisse moustache et au visage rond qui lui donnait un air plus juvénile que son âge, était perdu dans ses pensées. Grand maître de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée, et actuel directeur de la police du Kent, il était contrarié : Samuel Liddell MacGregor Mathers, maître de la loge parisienne, l'avait informé d'actes criminels, perpétrés en France et en Allemagne, dont on imputait officieusement la responsabilité à Friedrich Alfred Krupp et, par extension, à la Société du Vrîl. Démarquer l'Aube dorée des Prussiens se révélait impératif. L'affiliation de Waite au Vrîl n'ayant jamais été divulguée au grand jour, elle s'éteindrait dans la plus grande discrétion. D'autre part, Lord Dufferin, ambassadeur en France du Royaume-Uni, avait confirmé par télégramme l'imminence de l'opération préparée par les Français. Il devenait important d'être bien perçu par les autorités.

Un autre problème tracassait le grand maître : McDonnell ne lui faisait pas confiance, à juste titre puisque le sergent lui devait indirectement sa blessure. Des hommes qui avaient attaqué le poste du télégraphe, aucun n'était réapparu. Ils s'étaient volatilisés dans la fumée noire des Martiens, et Allan Quatermain avec. Cela n'empêchait pas Waite de redouter l'exhumation inopinée d'une preuve qui dégraderait définitivement ses relations avec le militaire.

L'archevêque Frederick Temple, en col blanc et costume anthracite avec croix sur le revers, présidait ce comité restreint. Il arborait un air d'aristocrate chaleureux, souligné par d'épais favoris et de longs cheveux, destiné à rassurer le jeune et frêle agent de liaison, visiblement intimidé. L'ecclésiastique avait exceptionnellement délaissé Canterbury pour rejoindre le bâtiment hautement stratégique du télégraphe de Douvres que ne quittait jamais, ou presque, le sergent McDonnell. L'archevêque assumait depuis l'invasion la gouvernance du comté de Kent.

Supposant que le silence de McDonnell et de Waite était de la déférence, Temple décida de libérer Mogg de son attente. Il posa sur ses genoux la missive que le militaire, le grand maître et lui-même avaient lue.

— Ainsi, le premier et le deuxième bataillons du *King's Royal Rifle Corps* ont débarqué dans les Highlands et font mouvement vers nous.

Harvey Mogg ne jugea pas utile de répondre. L'archevêque ne faisait que synthétiser à haute voix le contenu du courrier.

— Je les croyais en Inde ou à Gibraltar, fit McDonnell.

— Eh bien, ils n'y sont plus, rétorqua Waite émergeant de sa réflexion et regrettant aussitôt son ton acerbe.

Indifférent, le sergent posa la question qui lui brûlait les lèvres et à laquelle la missive ne donnait pas de réponse.

— Comment ont-ils pu débarquer sans se faire massacrer par les Martiens ?

— Ils ont attendu une tempête, dit Mogg d'une petite voix.

McDonnell se tut, visualisant très bien les dangers d'une telle entreprise.

— Je crois que vous devriez nous relater les événements dont vous avez connaissance, intervint gentiment l'archevêque.

Le courrier contempla un instant l'ecclésiastique comme s'il cherchait quoi dire. Il inspira un grand coup.

— La flottille qui a amené les deux bataillons du *King's Royal Rifle Corps* a mouillé derrière South Uist, une île des Hébrides extérieures. Elle a attendu une tempête. L'idée était que les Martiens ne patrouilleraient pas sur la côte ou ne verraient rien pendant une tempête. Les hommes du KRRC ont débarqué à Arisaig, au fond du Loch Nan Ceall, à l'ouest des Highlands, pendant une grosse tempête. Tous les bateaux ont coulé. Enfin, je crois. Le premier bataillon a perdu la moitié de son effectif, le deuxième bien plus et aussi ses officiers supérieurs.

— *Celer et audax*, marmonna McDonnell.

— Pardon ? s'étonna Waite.

— « Prompt et audacieux », leur devise, répartit McDonnell avant de se tourner vers l'estafette. Monsieur Mogg, la missive mentionne pourtant deux bataillons en mouvement.

— Oui. Les troisième et quatrième bataillons étaient en Angleterre pendant l'invasion.

— Je sais. Il ne doit pas en rester grand-chose.

— Sir Chalmer, colonel du quatrième bataillon, a regroupé les survivants avec ceux du deuxième dont il a pris le commandement. Sa Majesté George V a placé le KRRC sous son

autorité. Sir MacCall, lieutenant-colonel du premier, a, quant à lui, survécu au débarquement.

— Combien cela représente d'hommes ? s'enquit Waite.

— Un millier sans doute, répondit le militaire qui interrogea du regard l'estafette dont la mimique exprima qu'il n'en savait rien.

— C'est tout de même une bonne nouvelle. Nous aurons des hommes compétents pour utiliser les fusils spéciaux fabriqués par les Français.

— Il faut déjà qu'ils parviennent jusqu'ici. Et ce que ne dit pas la missive, c'est pourquoi le *King's Royal* vient dans le Kent. Vu la vitesse actuelle des communications terrestres, Sir Chalmer ne peut pas être au courant des préparatifs avec le continent.

— Si je puis me permettre, glissa Mogg. Vous avez informé la Couronne et le gouvernement que les Français allaient mettre au point une arme contre les Martiens. L'État-Major a estimé que le secteur de Douvres serait le lieu de débarquement le plus pertinent et donc le plus probable.

— Il y aurait donc un État-Major ? s'étonna Waite.

— Il y en a toujours eu un, cingla McDonnell. Et, vous, monsieur Mogg, comment se fait-il que vous soyez dans les secrets de l'État-Major ?

L'interpellé haussa les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose de secret par les temps qui courent.

Le sergent se retint de commenter le relâchement de la discipline. Les Martiens ne risquaient pas d'intercepter ces informations.

— Si j'ai bien compris, hasarda l'archevêque, le deuxième bataillon passera par l'arsenal de Chatham.

— Une zone que nous évitons, ajouta Waite.

— Pourquoi ? demanda McDonnell qui n'avait guère parcouru le comté depuis son arrivée.

— Eh bien, je suppose qu'avec ses forts et ses garnisons, Chatham a dû être un champ de bataille. La concentration de tripodes qui y rôdent est plus élevée que dans le reste du Kent.

— Qu'est-ce que ce régiment espère trouver à Chatham ? s'enquit Temple.

— Des explosifs, répondit Mogg. Dans le Northumberland, une escouade du Génie a miné une route et a fait tomber une araignée à trois pattes. Elle ne s'est pas relevée.

— Des explosifs seront les bienvenus, ajouta McDonnell. Nous allons avoir besoin d'une diversion. Il faudra faire beaucoup de bruit. C'est une bonne idée, s'ils arrivent à leurs fins.

— Comment ces deux bataillons vont-ils traverser l'Angleterre sans être repérés par les Martiens ? demanda l'archevêque.

— Faites confiance à Sir Chalmer et Sir MacCall, monseigneur. Le *KRRC* progressera certainement par petits pelotons d'une dizaine d'hommes. Je crois cependant impératif de les aviser au plus vite du débarquement et de la diversion nécessaire. Outre monsieur Mogg, nous aurons besoin de nombreux messagers.

McDonnell se tourna vers Waite qui acquiesça.

## Chapitre 7

*Saint-Germain-en-Laye (France)*

Le docteur Moreau contempla un instant Misty, assise à l'autre bout de la table. Un changement s'était opéré en elle. Ses yeux dorés en amande brillaient d'un éclat intérieur, un sourire rêveur soulevait ses pommettes saillantes, ses cheveux brun gris tigrés ondulaient sur ses épaules dénudées par une élégante robe pourpre. Il n'y avait qu'une raison logique à cette coquetterie inhabituelle qui rehaussait sa grâce féline, et le docteur Moreau s'inquiéta du danger que courait l'heureux élu. Il avait déjà remarqué que, chaque matin, la jeune femme brillait par son indolence. Il se demanda si Patou, le responsable de la sécurité de l'hôtel particulier, était au courant de ses escapades nocturnes.

La porte de la pièce s'ouvrit doucement et un homme autour de la trentaine, blond et glabre, apparut.

— Désolé pour le retard, dit David Moreau. Le docteur Calmette est retourné à Lille et le docteur Roux, retenu à l'institut Toussaint-Béchamp, ne viendra pas.

— Bien, fit le docteur Moreau en désignant un siège à la gauche de Misty. Installe-toi à côté de notre jeune écervelée.

David Moreau perçut le ton caustique de son père et observa Misty tout en ôtant son manteau. Elle avait ignoré le sarcasme. Il la trouva bien plus apprêtée qu'à l'accoutumée et étonnamment distraite. Il considéra ensuite les personnes attablées pour cette réunion, tout en échangeant avec elles des salutations silencieuses.

Robur, l'ingénieur en chef de la Compagnie des Intelligences Botaniques, toujours hautain, égrenait le temps perdu en tapotant avec ses doigts un livre-mémoire posé devant lui.

Sous un grand front dégagé par des cheveux assez courts, le regard de Marie Sklodowska, la physicienne principale, quitta une réflexion intense pour pétiller d'un éclair amical.

Certains points auraient une incidence sur la sécurité et concerneraient donc Patou, peu coutumier des réunions. Le géant aux longs cheveux blancs masquant ses oreilles tombantes, à l'épaisse barbe blanche arrondissant son visage canin et cachant sa mâchoire proéminente, eut un sourire débonnaire en guise de salut. Sa force tranquille et le soin qu'il mettait à veiller sur tous lui avaient valu le surnom de Berger.

Jared Cornelian et Pamela Underwood interrompirent leur discussion à voix basse pour saluer David Moreau. La présence du voyageur temporel créait une interférence. Celle-ci rendait les pensées inaccessibles à l'Arbre et les livres-mémoires inutilisables mais elle n'avait qu'une portée limitée car, une fois éloigné de Cornelian, chacun redeviendrait lisible à l'Arbre à travers son livre-mémoire. Le biologiste se demanda si son père avait convié dans ce but l'homme aux yeux cornaline et quel était l'intérêt de la participation de la jeune femme rousse. Le rôle de l'infirmière, point d'ancrage censé attirer les éventuels futurs échos de Cornelian, ne nécessitait pas qu'elle fût proche de lui mais son attitude suggérait une motivation plus sentimentale à cette proximité.

Une pensée fugitive illumina l'esprit du biologiste. Il scruta Misty du coin de l'œil et en conclut qu'elle était sujette au même phénomène, mais à l'évidence, l'homme concerné était absent. Le docteur Moreau attendit que son fils recentre son attention sur lui.

— Bien. Je vous ai fait venir à Saint-Germain pour traiter de plusieurs points. Je n'ai pas besoin de faire les présentations, vous vous connaissez tous. Certains, comme monsieur Cornelian, Miss Underwood, monsieur Wells, Patou et moi-même logeons ici. En principe, Misty aussi. L'état de monsieur Wells nécessite qu'il garde la chambre. Miss Underwood vient de lui administrer un sédatif pour qu'il fasse une pause dans ses divagations. J'y reviendrai.

Le docteur Moreau jeta un regard à Patou, impassible, et à Misty. Il n'avait pas convié Lucy Westenra pour que le Champ-de-Mars demeurât sous bonne garde, mais aussi à cause des

tensions entre les deux jeunes femmes. Il chassa de son esprit ces petites préoccupations et revint à des sujets plus importants.

— Comme il est inenvisageable de déplacer à Nancy toute la Compagnie et les agents de la Sûreté Générale, j'ai demandé au professeur Hippolyte Bernheim de venir à Saint-Germain. La suggestion par hypnose ayant donné des résultats satisfaisants, nous allons tous nous y soumettre. Nous serons ainsi protégés des incursions des Vrîl-Ya dans nos esprits, du moins en grande partie. En fait, cette protection relève plus d'un camouflage de nos pensées sous des pensées parasites que d'un bouclier. Ensuite, monsieur Bernheim sera logé à Paris pour qu'il puisse traiter le personnel du Champ-de-Mars et les membres de la Brigade Spéciale.

Tous accueillirent silencieusement la nouvelle. Seul l'ingénieur en chef prit un air pincé.

— Vous aussi, Robur. Je connais votre scepticisme mais, par les temps qui courent, il n'est pas de mise.

L'homme opina à contrecœur. Le docteur Moreau retint un commentaire : la suggestion n'avait jamais empêché Clara Sesemann de communiquer au moyen des livres-mémoires. Elle ne faisait donc pas écran à l'Arbre.

— Bien. Je suis ravi de vous apprendre que les casques conçus par mademoiselle Sklodowska s'avèrent efficaces contre les intrusions mentales. Mademoiselle Sesemann et monsieur Sobieski ont pu le vérifier.

La physicienne inclina la tête.

— Robur, je crois que vous avez des informations à partager.

— Merci, docteur. Marie et moi-même avons étudié les batteries bleues extraites des tripodes. Batterie est le terme approprié car elles peuvent être rechargées, du moins c'est la conclusion que nous avons tirée. Elles produisent de l'électricité à haute tension, aussi avons-nous conçu des transformateurs à partir de composants issus des tripodes. Nous avons tenté d'épuiser une de ces batteries mais, jusqu'ici, nous n'avons pas réussi.

— Avez-vous analysé le liquide bleu contenu dans ces tubes ? s'enquit David Moreau qui se retenait de sourire car, si Robur employait le prénom de la physicienne, c'était parce qu'il la considérait comme intellectuellement son égale.

L'ingénieur en chef jeta un regard interrogateur au docteur Moreau qui lui renvoya un sourire encourageant.

— Je crois qu'il est préférable de ne pas tenter d'ouvrir ces tubes, dit Robur. Cette matière bleue me fait penser aux chronocytes qui ont échappé au contrôle de Don Sindulfo Garcia<sup>3</sup>.

— Ces chronocytes qui ont fait disparaître un village de Bourgogne, l'année dernière ? s'exclama David Moreau.

— En effet. Ce ne sont pas à proprement parler les chronocytes qui ont fait disparaître le village, mais je dois admettre que les méthodes expéditives de ces messieurs de la Sûreté Générale se sont révélées pertinentes. Don Sindulfo Garcia manipulait des cellules temporelles – les chronocytes –, pour produire une énergie illimitée. Dans le récipient en verre qui les contenait, elles étaient du même bleu que celui des batteries martiennes, d'où le rapprochement. Mais il y a une différence : avec le procédé et la matière employés par Don Sindulfo Garcia, le récipient et son contenu se sont dilatés jusqu'à devenir trop dangereux. La réaction avait créé une zone de paradoxe temporel à croissance exponentielle.

— J'ai vu le gigantesque trou conique là où il y avait ce village. La Compagnie entretient même un petit détachement privé pour sa surveillance. Je me suis toujours demandé s'il y avait des chronocytes au fond.

— Nous l'ignorons. C'est pourquoi nous faisons en sorte que personne ne puisse pénétrer cette zone.

David Moreau secoua la tête.

— Et les pauvres habitants...

— Le village avait été évacué avant l'explosion, intervint le docteur Moreau. Et la Compagnie a pourvu à l'emploi et au relogement de toutes les personnes concernées.

— Je sais, répartit son fils. Pensez-vous que les batteries martiennes contiennent des chronocytes ?

— Ce n'est qu'une conjecture à cause de la forte ressemblance, répondit Robur. Personnellement, je doute qu'il s'agisse de la même chose.

— Mais le récipient n'est pas en verre, ajouta Marie. D'ailleurs, je n'en ai pas encore identifié la matière.

— Cela étant, reprit Robur, j'ai modifié nos deux anémoptères pour qu'ils utilisent chacun une de ces batteries, autrement

---

3. Dans la nouvelle *Le jour inversé* du même auteur.

plus légères que celles que j'employais. J'ai libéré ainsi de la place pour deux passagers supplémentaires et des bagages.

— Le plus lourd que l'air triomphe enfin, ironisa David Moreau. Votre engin volant à quatre hélices va enfin renvoyer aux oubliettes les dirigeables.

— Peut-être, mais nous ne disposons que de quatre batteries. Toutefois, il y a une possibilité pour nous en procurer.

Le biologiste frémit.

— Pensez-vous aux Martiens égarés en Allemagne ?

— Non. Si tout se passe comme prévu, la Grande-Bretagne se retrouvera avec de nombreux tripodes inactifs.

— Robur a raison, abonda le docteur Moreau. La Couronne britannique sera très certainement bien disposée à notre égard. Nous pourrions signer un contrat de nettoyage ou, le cas échéant, d'exploitation.

Le docteur Moreau marqua une brève pause.

— Puisque nous parlons des Martiens. Où en sont les préparatifs ?

— En ce moment même, répondit David Moreau, nous expédions vers l'Allemagne cinquante carabines à air comprimé avec leurs cartouches de verre contenant la solution infectée, le tout à l'attention du capitaine Sobieski. Si leurs Martiens se réveillent en réaction à notre débarquement en Angleterre, ils seront prêts. Dans la semaine, nous aurons les deux cent quatorze carabines prévues, avec les munitions nécessaires, pour l'opération *Guillaume*. Nous sommes dans les temps.

Patou leva tranquillement la main. Le biologiste lui céda la parole.

— Veuillez pardonner mon interruption mais j'ai deux questions. Pourquoi deux cent quatorze ? Et pourquoi *Guillaume* ?

David Moreau sourit.

— J'ai baptisé ainsi cette opération car Guillaume le conquérant a effectué le dernier débarquement victorieux en Angleterre. Quant aux carabines, il y en aura deux cents en caisse plus celles des douze militaires qui accompagneront ces caisses, en y ajoutant deux de nos employés.

Patou opina pour remercier. Le biologiste reprit son fil.

— En discutant avec le docteur Roux, il nous est apparu que les carabines ne constitueraient peut-être pas un mode de

propagation suffisant pour notre grippe martienne. Grâce aux échanges avec Douvres, nous savons que des humains finissent dans le garde-manger des Martiens. En conséquence, nous avons imaginé des inhalateurs pour que les gens puissent, disons, renifler des solutions infectées afin d'être contaminés, devenant ainsi impropres à la consommation. (L'auditoire grimaça.) De plus, nous avons acheté des vaporisateurs pour diffuser dans l'air nos solutions. Le but est de créer une épidémie outre-Manche.

— Mais c'est dangereux ! s'alarme Pamela Underwood.

— Ne vous inquiétez pas, Miss. Tous nos malades ont survécu et ont guéri.

L'infirmière ne sembla pas rassurée.

— Oui, coupa Marie, mais il s'agissait de jeunes militaires adultes.

David Moreau prit un air embarrassé et Pamela un air effaré.

— Je reconnais qu'il y a un risque, minime, du moins je l'espère. Mais cela devrait rendre nos amis britanniques mortellement toxiques aux Martiens qui se risqueraient à les approcher de trop près.

Le biologiste anticipa les questions pratiques.

— Bien sûr, cette mission ne relève pas des militaires. Il y a encore de la place pour deux hommes de la Compagnie à bord du *Nautilus* et nous pourrions transporter ces quelques caisses supplémentaires, bientôt prêtes elles aussi.

— *Nous ?* s'insurgea le docteur Moreau. Il n'est pas question que tu ailles là-bas.

David Moreau inclina la tête sous le ton péremptoire de son père. Frustré d'être privé d'aventure au motif qu'il dirigeait la Compagnie, il réprima une révolte qui gronda en lui, d'autant plus vite qu'il n'avait pas envisagé de participer à cette expédition.

— Ce n'était pas le propos, Père. Par contre, je reconnais que je n'ai pas encore choisi qui envoyer.

— Il vaut mieux ne pas recruter parmi notre personnel spécial, suggéra le docteur Moreau d'un ton plus posé.

Le biologiste ne put s'empêcher de regarder furtivement Misty et Patou. Il acquiesça. Sans préavis, il sortit un livre-mémoire de poche et le jeta sur la table. Celui-ci glissa devant Cornelian.

— Pour en finir avec cette expédition, outre ceux que nous distribuerons aux hommes qui débarqueront, nous avons prévu une caisse de livres-mémoires de poche. Là-bas, le réseau télégraphique est mal en point. Une communication sans fil ne sera pas un luxe inutile.

David Moreau lut sur les visages l'assentiment général.

— Ces livres vont-ils fonctionner en Angleterre ? demanda Misty qui, émergeant de sa rêverie, parut s'intéresser.

— Ils fonctionnent bien au-delà des Pyrénées, répondit Marie Sklodowska avant le biologiste. L'Angleterre est moins éloignée de Paris.

Misty replongea dans son mutisme éthéré. Cornelian fixa le livre-mémoire devant lui.

— Je ne peux pas le toucher, murmura-t-il.

— J'avais oublié de te le dire, David, intervint le docteur Moreau.

— De quoi parlons-nous ? s'enquit son fils.

— Je crois que vous devriez montrer ce qu'il se passe, monsieur Cornelian.

Le voyageur temporel tendit la main pour ouvrir le livre. Devant les yeux ébahis de tout le monde, les pages se recroquevillèrent et se séparèrent du livre comme les pétales d'une fleur fanée par la sécheresse.

— Voilà qui est inattendu, commenta David Moreau.

— Pouvez-vous partager nos conclusions, monsieur Cornelian ? demanda le docteur Moreau.

Le voyageur temporel réfléchit pour trouver une formulation adéquate.

— L'écho temporel qui me fait revenir ici crée une forme de vibration. C'est ce que m'ont expliqué les Tisseurs de flux.

Tous savaient que, selon Cornelian, ces Tisseurs, qui l'avaient expédié en 1895, filaient les flux temporels sur l'écheveau de l'univers, qu'ils maintenaient l'harmonie du temps mais, surtout, qu'il n'avait jamais voulu en dire plus.

— Et ce serait l'arme qui vous a été donnée contre l'Arbre, observa le docteur Moreau.

— Il n'est pas question qu'il vienne au Champ-de-Mars, jeta sèchement David Moreau.

— Rassurez-vous, monsieur, dit Cornélian. J'ai compris que l'arbre-tempête est parfaitement maîtrisé à l'intérieur de cette... galerie des Machines.

— Veuillez pardonner mon empressement, reprit David Moreau d'un ton plus posé. Mon père et moi sommes en désaccord sur la négociation que j'ai menée avec l'Arbre. Il fallait évidemment une contrepartie à l'usage des livres-mémoires. Ce sera l'implantation d'une extension, par le biais d'un chirurgien, dans une petite île de l'océan Indien.

— Une extension ? s'étonna Cornélian.

— Le nouvel arbre ne sera pas autonome, il sera une extension de la mémoire de notre Arbre à laquelle il sera relié comme aux livres-mémoires, sans fil. L'océan limitera sa croissance. L'îlot retenu est à peine plus grand que la galerie des Machines. Les perturbations induites seront donc minimales.

— Je n'ai pas été envoyé ici par hasard, dit fermement Cornélian. Vous allez finalement déclencher la tempête temporelle que je suis censé éteindre.

— N'exagérons rien. Le chirurgien sera acheminé en train jusqu'à Marseille où il sera embarqué à destination de l'îlot en question, et ce, sous constante surveillance. Je ne crois pas qu'il y ait le moindre danger.

— Même si je n'étais pas d'accord avec cette transplantation, reprit le docteur Moreau, je rejoins mon fils sur un point : il n'y a pas péril immédiat. Si la situation évolue de manière négative, je mettrai tous les moyens de la Compagnie à votre disposition pour que vous accomplissiez votre mission.

— Merci, docteur, dit Cornélian.

— De rien. Et puisque je vous tiens. Nous venons de parler des Martiens et vous n'avez fait aucun commentaire à leur propos.

— Ils n'étaient pas censés envahir la Terre.

— Votre discours n'est pas si éloigné de celui de monsieur Wells.

— Monsieur Wells souhaite se suicider, glissa Miss Underwood.

— Comment ça ? s'étonna David Moreau.

— Il est de plus en plus convaincu que les Martiens sont le fruit de son imagination, répondit son père. Parfois, quand il

admet plus ou moins que des Martiens occupent la Grande-Bretagne, il pense haut et fort que s'il attende à sa vie, il libérera son pays.

\*\*\*

Andrea Filippone jeta une bourse au mendiant qui l'avait guidé jusqu'à cet hôtel particulier de Saint-Germain en Laye. Il récompensait toujours avec générosité celui de ses « yeux » qui se distinguait par ses résultats. Le misérable s'éclipsa discrètement.

Tapi dans l'ombre, le bandit calabrais jugea les vigiles en noir derrière la grande grille en fer forgé ceinturant l'hôtel particulier. Malgré les quelques hommes de sa *Ndrina* qu'il lui restait, le bâtiment semblait une citadelle imprenable. Il comprenait pourquoi le docteur Moreau s'était réfugié en ce lieu.

La traque avait été difficile. Filippone avait déployé ses « yeux », une petite escouade de mendiants, dans l'ouest de Paris. La tigresse, cette jeune femme aux griffes acérées qu'il avait croisée lors de sa tentative l'enlèvement de l'homme aux yeux rouges, fut repérée en position acrobatique sur la fenêtre d'un des militaires œuvrant avec la Compagnie. Il avait fallu du temps pour l'associer à une voiture à moteur puis encore plus pour, par jalons successifs, découvrir son itinéraire. Tout cela avait abouti à Saint-Germain-en-Laye.

Maintenant, le Calabrais essayait d'élaborer une stratégie qui lui rendrait la confiance de ses anciens employeurs allemands. En fait, il avait surtout besoin d'eux pour restaurer ses finances et, éventuellement, regagner un prestige dont il pourrait se prévaloir dans son jeu de pouvoir au sein de la *Ndrangheta*, la mafia calabraise pour laquelle il n'était que le *capo* d'une modeste famille. Pour cela, l'objectif était simple à définir : le rapt du docteur Moreau. L'atteindre serait beaucoup plus compliqué.

Si la tigresse s'éloignait la plupart des nuits, le géant barbu aux longs cheveux blancs ne quittait jamais l'hôtel particulier. Filippone était persuadé qu'il s'agissait d'une autre des créatures du docteur Moreau, sûrement aussi redoutable que la féline.

Hébergées dans l'hôtel particulier, les trois personnes que la Compagnie avait tirées de l'hôpital de la Salpêtrière, notamment l'infirmière, constitueraient un objectif secondaire intéressant.

Andrea Filippone secoua la tête. Il était loin d'avoir un plan mais il était déjà certain qu'il devrait sacrifier le reste de sa *Ndrina*. Ses « yeux », des loqueteux, pourtant nombreux, étaient inutiles pour les coups de force, mais ils pouvaient faire illusion.

## Chapitre 8

*Marseille, nouvelle gare Saint-Charles (France)*

Lycos n'aimait ni attendre ni le ridicule haut-de-forme couvrant ses longues oreilles, ce qui n'empêchait pas les passants de le dévisager à cause de sa mâchoire proéminente. L'agent de Krupp devait passer le prendre en fiacre. En principe, il serait accompagné du capitaine du *Turbinia III* – le seul navire de la Compagnie des Intelligences Botaniques actuellement à quai –, si toutefois les Allemands avaient trouvé un moyen de pression.

Peu avant son voyage à Clausthal et la révélation consécutive de sa trahison, Lycos avait appris par des hommes-bêtes travaillant au Champ-de-Mars que David Moreau avait envisagé la transplantation d'un chirurgien de l'Arbre sur un îlot de l'océan Indien. Il avait alors suborné le furetier, assez naïf pour être manipulé, qui travaillait à l'intérieur de la galerie des Machines et était donc en position de voir quand une bouture serait prélevée. Dans cette perspective, le trajet le plus direct vers l'îlot passait par le canal de Suez avec, comme conséquence logique, un embarquement à Marseille dans un des navires rapides de la Compagnie.

Lycos ayant partagé ces informations avec les agents de Friedrich Alfred Krupp et le borgne aux talents étranges qui les commandait, l'aciériste avait dépêché une équipe à Marseille. La veille, à Paris, l'Homme-Lycaon avait pris un billet pour le premier train en partance avant d'expédier un télégramme à destination des Allemands. Son arrivée ne précéderait celle du chirurgien que d'un jour ou deux.

Un fiacre arriva pour se ranger devant Lycos. Quand la porte s'ouvrit, il n'attendit pas qu'on l'y invitât pour monter puis s'installer sur la banquette libre en face de deux occupants. L'un d'eux, un blond trapu en costume noir tapa au plafond pour demander le départ.

— Franz Gerber, lâcha celui-ci sans cérémonie. Je présume que vous êtes Lycos.

— En effet, mais dorénavant vous devrez m'appeler Asinus. Ce sera sous ce nom que je prendrai officiellement le poste de subrécargue<sup>4</sup> à bord du *Turbinia III*. (Le Prussien fixa durement l'Homme-Lycaon qui n'était pas censé prendre des initiatives.) Et vous serez mon assistant... Suisse, avec un nom pareil.

Gerber, interloqué, réalisa qu'il n'avait pas pensé aux rôles que lui et l'homme-bête joueraient quand ils seraient à bord. L'équipage devrait les percevoir comme de simples employés de la Compagnie, sans s'inquiéter de leurs motivations. La fantaisie de Lycos, tolérable, avait le mérite de justifier leur présence inhabituelle mais compréhensible au regard de la précieuse cargaison transportée, le chirurgien.

Lycos n'avait pas choisi par hasard d'usurper le nom d'Asinus, l'Homme-Âne qui, comme lui, avait de grandes oreilles et le visage allongé vers l'avant. Asinus avait disparu depuis un mois, au grand dam de Lucy Westenra, et les rares individus qui pouvaient le reconnaître demeuraient à Paris. L'Homme-Lycaon se félicita d'avoir anticipé le besoin d'une nouvelle identité en contribuant à cette opportune disparition.

Abandonnant ses pensées, Lycos s'intéressa à l'autre passager qui, manifestement, bouillait de colère retenue. Celui-ci aurait pu passer pour un bohémien dandy avec sa peau hâlée, sa boucle à l'oreille gauche, sa casquette légèrement inclinée sur des cheveux bruns taillés court, prolongés par d'épais favoris, sa veste d'officier ouverte sur une chemise déboutonnée au col, et cette tristesse enfouie qui plissait ses yeux noirs.

— Je vous présente le capitaine Mathieu Cortes, dit Gerber. (Lycos inclina la tête mais le marin resta rigide.) Je crains qu'il n'apprécie guère l'installation à son domicile de trois de mes hommes.

---

4. Dans le transport maritime, personne qui représente à bord d'un navire le propriétaire de la cargaison, le chargeur, l'armateur ou l'affrètement ; elle ne fait pas partie de l'équipage.

Ignorant le mutisme de l'officier de marine, le Prussien expliqua alors que l'épouse et les deux fils de Cortes étaient séquestrés, puis il exposa les plans tels qu'ils avaient été conçus en Allemagne. Le surgeon transbordé, Lycos et Gerber embarqués, le *Turbinia III* partirait officiellement vers Suez mais, aux abords de la Sicile, Cortes devrait prétendre à une avarie pour accoster à Palerme où un comité d'accueil s'emparerait du surgeon et aussi du navire qui présentait un fort intérêt technologique. Une fois l'opération terminée, la famille de Cortes serait libérée.

Contrarié, Lycos regarda par la fenêtre du fiacre. Le borgne de Clausthal considérait sans doute l'Homme-Puma et ses hommes-bêtes comme quantité négligeable. En tout cas, ils ne faisaient pas partie des projets immédiats des Allemands. À coup sûr, ces derniers lâcheraient Lycos dès qu'ils n'en auraient plus besoin, c'est-à-dire dès que le navire aurait accosté à Palerme, tuant par conséquent dans l'œuf l'alliance que l'Homme-Lycaon avait essayé de construire.

Lycos serra sa puissante mâchoire. Non. Cela ne se passerait pas ainsi. Même si les hommes-bêtes avaient un contentieux avec l'Arbre, contrôler un de ses congénères à la croissance limitée sans mettre en péril l'Île intéresserait sûrement l'Homme-Puma, sans compter le *Turbinia III* qui lui permettrait de quitter l'Île.

## Chapitre 9

*Clausthal (Allemagne)*

Jörg Weidmann n'avait pas été recruté par les entreprises Krupp pour son esprit brillant mais parce que, à lui tout seul, il pouvait forcer un piquet de grève, quel que fût le nombre de grévistes. La difficulté était de lui faire comprendre ce que l'on attendait de lui, tâche ardue car il était effroyablement timide et très impressionnable en présence de la moindre autorité. Heureusement, sa docilité compensait ces défauts. Le colosse ignorait pourquoi son chef lui avait dit de descendre dans la mine. Il fallait un homme très costaud. Il avait été choisi pour sa force. Il savait seulement qu'il devrait obéir aux hommes bizarres qu'il trouverait en bas et dont il avait oublié le nom.

Weidmann quitta la cage de l'ascenseur et fit trois pas dans l'immense salle souterraine en demi-sphère éclairée par des ampoules électriques. Il immobilisa sa massive carcasse, mains penaudes serrées sur son chapeau noir. Une tignasse brune rase mais désordonnée surmontait sa tête épaisse au front proéminent et aux sourcils bas. Sa mâchoire, prognathe et couverte de poils clairsemés comme le duvet naissant de la prime adolescence, se crispa. Si loin sous la terre, il avait peur. La galerie devant lui émettait une lueur bleutée.

Deux hommes longilignes, habillés comme des curés, vinrent à la rencontre de Weidmann, conformément aux explications de son supérieur. Weidmann ne s'étonna même pas de la luminescence de leur peau blanchâtre, ni de leurs longs cheveux argent. Pétrifié, il soutint leurs regards de mercure mouvant. Il venait de se souvenir que ces hommes bizarres pouvaient le

toucher et qu'il avait l'interdiction de bouger ou de parler, sauf si on lui posait une question.

Väinämöinen détailla l'humain, le plus grand spécimen qu'il avait observé jusqu'ici. Kurt Müller, le solide garde du corps de Friedrich Alfred Krupp que le Vrîl-Ya possédait par intermittence, aurait semblé petit à côté du nouveau venu. Il sonda l'esprit du vigile et fut surpris de trouver aussi peu de pensées en surface. Il eut même du mal à trouver son nom. Il décida d'employer la formule d'usage chez les humains.

— Bonjour, monsieur Weidmann.

L'homme ne cilla pas et ne broncha pas plus. Väinämöinen se demanda s'il n'avait pas commis un impair et sonda à nouveau l'esprit du visiteur. Ses pensées, fort simples, étaient inhabituellement rationnelles. Weidmann avait reçu l'ordre de ne pas bouger et de ne parler que pour répondre à des questions. Il respectait strictement les consignes sans la moindre velléité de contestation. Le Vrîl-Ya jaugea l'individu. Sa puissance physique promettait une résistance à l'électricité supérieure à celle de l'hôte de Lemminkäinen. Malgré sa simplicité perturbante, Weidmann serait facile à contrôler.

Väinämöinen tendit un bras vers son compagnon.

— Je vous présente Ilmarinen qui va vous investir.

Weidmann ne réagit pas, fermé à toute compréhension. Gardien tiré de son rôle de veilleur parce que Lemminkäinen avait besoin d'aide pour déverrouiller le cylindre martien gisant en Allemagne, le nouveau Vrîl-Ya fixa Väinämöinen qui lui répondit oralement.

— La communication s'effectue en mode oral dans la langue appropriée. Les humains ne connaissent que ce moyen. Il est nécessaire de s'y habituer ainsi qu'au concept d'individuation. Les humains vivent la différenciation comme indispensable. Ce qui n'est pas différencié échappe à leur intellect.

— Celui-ci n'est pas pollué par ce genre de concept, daigna articuler Ilmarinen en désignant Weidmann toujours figé et muet.

— Celui-ci est une anomalie.

Ilmarinen se désintéressa de l'humain pour un autre sujet de préoccupation. Väinämöinen pratiquait la différenciation, Lemminkäinen probablement. Il tenta d'évaluer les risques

auxquels s'exposaient ainsi les Vrîl-Ya. Ce cheminement de pensée n'échappa pas à Väinämöinen.

— Cette pratique induit une relative autonomie qui elle-même génère un désir d'autonomie élargie, réagit ce dernier.

— Au point que l'émergence d'une singularité est possible.

— Elle est effective, admit Väinämöinen. L'emploi du « je » en témoigne. Elle va inférer une distanciation et nécessiter l'emploi de pronoms distinctifs.

Ilmarinen décida de clore cette discussion improductive. Il contempla l'humain dont le fonctionnement mental différait des données enregistrées dans la mémoire partagée par ses deux prédécesseurs. Il s'approcha de lui et tendit les mains vers le crâne épais. Weidmann ne tressaillit même pas. Il attendait simplement que le Vrîl-Ya le touchât, comme prévu. Ilmarinen enserra entre ses doigts la tête de l'humain, étrangement paisible alors qu'il était visiblement apeuré. Le processus de prise de contrôle commença.

## Chapitre 10

*Marseille, nouveau port (France)*

**D**eux heures avant l'aube, le moment le plus tranquille du port. Lycos posa sur le quai le lourd havresac, chargé de pierres, qu'il avait sur le dos. D'où il était, malgré la lune occultée par les nuages, il pouvait voir le *Turbinia III*, mais ses talents nyctalopes étaient bien inférieurs à ceux de Misty. Ses grandes oreilles, libres, tournant dans tous les sens, ne captaient que les clapotis ou le vent jouant dans les mâts, et les pas d'un homme qui approchait.

— Quelle idée de nous voir ici à cette heure, grogna une voix derrière lui.

Lycos se retourna pour voir Franz Gerber qui, mains sur les hanches, examinait sans vergogne ses longues oreilles.

— Au moins, dit l'Homme-Lycaon, personne à bord du *Turbinia III* ne nous verra ni ne nous entendra.

— C'est certain, grommela le Prussien. Mais pourquoi cette rencontre si tardive ?

— Eh bien, il semble que le chirurgien arrive demain.

— Oui. Et alors ?

— Je crois qu'il est opportun de réviser mes plans.

— Vos plans ? ricana Gerber. Ce ne sont pas vos plans, mais les nôtres.

— Justement, fit Lycos en désignant le havresac à côté de lui, j'ai pensé à vous.

— Qu'est-ce ? s'étonna Gerber.

— Un bagage pour votre prochain voyage.

— Que...

La phrase du Prussien se termina dans un gargouillis. Lycos retira le poignard de la gorge de Gerber en secouant la tête. Les humains ordinaires étaient si lents. Il ne restait plus qu'à lester l'employé de Krupp pour le jeter dans l'eau. Quant au capitaine Cortes, eh bien, il attendrait le grand large avant de l'informer du changement de destination. Une fois le *Turbinia III* en mer, les Prussiens, plus civilisés que les Italiens (que Krupp ne voulait plus employer), relâcheraient au bout d'une semaine, ou moins, la famille de l'officier de marine, ce que, bien sûr, ce dernier ignorait.

Lycos n'avait aimé ni l'aciériste ni son secrétaire mais, pour concrétiser une alliance profitable à l'Homme-Puma, il avait accepté une action commune pour voler l'arbrisseau à la Compagnie. Ses nouveaux partenaires s'étaient vite révélés des alliés peu fiables. Il avait donc conclu que la meilleure stratégie était d'implanter le nouvel arbre, comme prévu par David Moreau, puis de rejoindre l'île des hommes-bêtes. L'Homme-Puma pourrait ainsi s'emparer du catamaran et, surtout, de l'îlot avec son arbre.

# Chapitre 11

*Paris, rue du commerce/usine à gaz de Vaugirard (France)*

**D**epuis vingt minutes, Eugène Tissandier, nouvelle recrue de la Brigade Spéciale, filait Giovanni Verro. Alors que la nuit n'avait pas encore consumé toutes ses heures, le Sicilien avait quitté, à pied, l'enceinte du Champ-de-Mars pour son domicile, sis dans un immeuble destiné au personnel de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Ragaiardi par cette filature, l'inspecteur, tout frais promu de troisième classe, commençait enfin à se réchauffer. Si Tissandier avait emporté le livre-mémoire de poche qui lui avait été confié, il n'avait pas pensé à prendre un manteau. Dans l'impossibilité de bouger de son poste d'observation, il avait souffert du froid.

La rue du Commerce était déserte. Le jeune policier, bien que discret, s'étonnait que Verro ne l'ait pas déjà remarqué. Peut-être le Sicilien était-il préoccupé, ou simplement fatigué. Celui-ci dépassa la rue du Théâtre et une grande silhouette surgit de cette voie pour lui emboîter immédiatement le pas. De peur d'être repéré, Tissandier se plaqua contre le mur le plus proche pour observer l'individu coiffé d'un chapeau à large bord. Cantovella avait supposé que le tueur de *Beati Paoli* s'intéresserait à Verro. L'inspecteur spécial ne s'était apparemment pas trompé.

Verro dut sentir qu'on le suivait car il tourna la tête mais il n'eut guère le loisir de voir qui que ce fût car l'homme brandit une canne, jusqu'ici invisible à cause de sa cape, et en abattit le pommeau sur la tempe du Sicilien. Tétanisé, Tissandier se demanda quoi faire. Cantovella avait lourdement insisté sur le

fait que le tueur de *Beati Paoli* était dangereux et que le jeune policier ne devait en aucun cas intervenir avant l'arrivée des renforts. Et puis Verro était-il vraiment en danger ? Si l'agresseur avait voulu le tuer, il ne l'aurait pas assommé. Toutefois, le coup avait été violent. Létal ?

Pendant ces épineuses réflexions, l'individu disparut dans la rue du Théâtre pour en ressortir avec une brouette dans laquelle il jeta Verro après l'avoir ramassé sur le pavé. Puis, poussant cette brouette, il s'engagea rue du Commerce, dans la même direction que le Sicilien avant son agression.

*Préméditation*, pensa Tissandier. L'homme connaissait les habitudes du Sicilien, ou du moins son trajet. S'il n'avait fait que l'assommer, c'est qu'il avait probablement le projet d'interroger Verro.

Une fois le curieux équipage assez loin, le policier reprit sa filature, en rasant les murs.

Quand l'agresseur et sa victime passèrent devant le marché, ils furent accompagnés par les quolibets railleurs des maraîchers qui préparaient déjà leurs étals. Tissandier réalisa alors la pertinence du stratagème de la brouette. Tous ces travailleurs matinaux imaginaient que les deux compères rentraient d'une soirée arrosée, visiblement trop pour l'un d'entre eux.

Le jeune policier craignit soudain que quelqu'un criât à son passage, ce qui avertirait l'homme à la brouette d'une présence derrière lui. Tout en se mordant la lèvre inférieure, il tenta de marcher le plus naturellement du monde quand ce fut son tour de passer devant le marché. Heureusement, personne ne lui prêta attention.

Le périple se poursuivit jusqu'à la rue de la Croix Nivert, longeant le mur d'enceinte d'un site industriel : l'usine à gaz de Vaugirard. L'agresseur s'arrêta devant une porte. Après en avoir crochété la serrure, il poussa sa brouette jusqu'à un hangar, visible de la rue. On était loin de l'entrée principale du site, rue des Demoiselles.

Tissandier supposa le hangar inoccupé, chose probable puisqu'il y avait récemment eu des fuites de gaz. Étant sans conteste arrivé à destination, il sortit son livre-mémoire pour informer ses supérieurs. Par chance, il n'attendait pas de réponse. Comme le ciel nocturne commençait seulement à pâlir et que

ce secteur n'était pas éclairé par les réverbères, il n'aurait de toute façon pas pu la lire. Il ne lui restait plus qu'à attendre.

\*\*\*

Giovanni Verro se réveilla. Sa première sensation fut une douleur aiguë qui donnait l'impression de rebondir dans sa tête comme si elle n'arrivait pas à se fixer sur un point précis. Il avait été assommé mais n'en gardait aucun souvenir. Il rassembla ses pensées égarées dans la confusion qui martelait son crâne et essaya d'ouvrir les yeux. Les paupières collées cédèrent. Des larmes voilèrent la cornée irritée et les pupilles s'accommodèrent à la demi-pénombre.

Assis sur un sol dur, jambes allongées à l'équerre, tête et épaules affaissées, bras dans le dos, le Sicilien se redressa mais des liens retinrent ses poignets. Il était ligoté à un tube métallique, froid, ou à un poteau. Un parfum d'œuf pourri aux relents âcres agressa l'odorat du jeune homme, du soufre relevé d'une épice chimique inconnue mais dont il identifia le mariage : du gaz d'éclairage.

Verro releva la tête. Il était attaché à un tuyau qui lui-même se raccordait à un autre tuyau qui lui-même... Le jeune homme s'étonna de la complexité du réseau de canalisations ponctué de renflements de formes diverses, qui le surplombait et se perdait dans l'obscurité. Il était dans un hangar, un atelier plutôt, désaffecté. Les Français disaient : « compliqué comme une usine à gaz ».

Une silhouette se détacha des ténèbres. Un grand chapeau maintenait son visage dans l'ombre et une grande cape noire estompait ses contours. Le Sicilien étudia l'homme alors qu'il approchait. De stature imposante, son pas était cependant léger, presque furtif.

Un rayon de soleil traversa les vitres en haut de l'atelier. Verro scruta les vitraux sales qui commençaient à illuminer d'un matin tout neuf cette cathédrale industrielle et son orgue désordonné. Son sommeil artificiel avait donc peu duré. L'aube approchant, Verro avait quitté le Champ-de-Mars pour relever un homme de la Compagnie qui surveillait discrètement le domicile d'Oscar Javert, au cas improbable où le dénommé Lycos aurait rendu visite au furetier.

Cette soudaine lumière se refléta dans le regard ébène de l'homme qui s'immobilisa à deux pas du Sicilien.

— Vous vous intéressez à l'endroit où vous êtes, dit l'homme en italien. C'est bien. Cet atelier a été abandonné suite à un accident. Il y a eu des fuites de gaz toxique et, pour l'instant, ce bâtiment est considéré comme dangereux, ce qui ne devrait pas durer. Mais nous ne devrions pas être dérangés.

— Vous êtes un *Beati Paoli*, articula Verro dont la bouche était gourde.

— Vous faites preuve d'une grande perspicacité, railla l'homme.

— Mais pourquoi...

— J'avoue que vous avez piqué ma curiosité, jeune homme. Suffisamment en tout cas pour me détourner temporairement de ma mission.

— Votre mission ?

— Mission que vous avez fort bien comprise, au demeurant. Vous m'avez surpris par deux fois. La première quand vous avez crié : « Tu as trahi les *Beati Paoli* ».

— J'ai dit cela à Andrea Filippone.

— Laissons là ce Filippone, son heure viendra.

Verro pensa au poignard qui était passé par-dessus son épaule pour se planter dans un homme de Filippone lors de l'attaque à côté de la Salpêtrière.

— La seconde quand j'ai entendu : « Les nouveaux *Beati Paoli* victimes d'une manipulation ». Je n'en ai pas cru mes oreilles. J'ai acheté un exemplaire du *Petit Journal*, je l'ai lu et j'ai décidé de suspendre ma mission. Vous semblez avoir de puissantes relations.

Implicitement, l'agresseur avait avoué qu'il parlait et lisait le français.

— Ce ne sont pas mes relations mais celles de mon employeur.

Méditatif, l'homme porta une main gantée à son menton pour pincer une mince barbe grise à l'impériale.

— Pourquoi tuez-vous les *Beati Paoli* ? s'enhardit Verro.

— Les usurpateurs ! tonna l'homme qui continua plus posément. Nous ne pouvons tolérer l'utilisation indue de ce nom, et encore moins pour un usage criminel.

— Je comprends, tenta Verro. Mais ces usurpateurs, dont je fais partie, ont été abusés par Filippone qui a prétendu nous recruter au nom des *Beati Paoli*.

— Peut-être, peut-être...

— Et pourquoi croirais-je que vous êtes un *Beati Paoli* ?

— La question ne se pose pas. Vous savez.

— Oui, s'inclina Verro. Nous avons usurpé le nom de *Beati Paoli* et j'ai fini par croire qu'ils n'étaient qu'une légende. Et voilà que se multiplient les morts marqués par la Méduse, la condamnation des *Beati Paoli*. Mais pourquoi maintenant ?

— Le nombre de voix...

Verro scruta le visage dans l'ombre sans comprendre. Le ton de l'homme se fit plus doux, triste même.

— Le monde a changé et les *Beati Paoli* n'ont aucun rôle à y jouer. Il y a un peu plus de vingt ans, nous avons voté à l'unanimité notre disparition. Quand les usurpateurs sont apparus, nous avons âprement débattu. Ma position était leur éradication. L'autre position était de les ignorer. Nous avons voté mais nous étions quatre et il n'y eut pas de majorité. Depuis peu, nous ne sommes plus que trois. Un nouveau vote m'a donné raison.

— Plus que trois ?

— Le temps a vaincu l'aîné de mes frères. Mes deux autres frères, d'un âge vénérable, sont proches du terme de leur vie. En toute logique, les *Beati Paoli* s'éteindront avec moi.

— Pourquoi devraient-ils disparaître ?

— C'est notre choix.

— Les *Beati Paoli* peuvent renaître.

— Pour devenir une organisation criminelle ?

— Je ne suis pas un criminel et mes compagnons ont été bernés.

— Et sous la direction de qui ? La vôtre ?

Verro hésita. La question était pertinente. Pouvait-il s'engager ? Il en avait la conviction mais la décision ne lui appartenait pas. Il tenta une autre approche.

— Pourquoi pas sous la vôtre ?

— Non. Notre histoire s'achève ici.

— Nous pourrions prendre la relève.

L'homme ricana et soupesa le jeune homme du regard.

— Puisque vous avez la naïveté de croire cela possible, je vous offre une chance, dit-il avant de désigner une trappe près de laquelle gisait une échelle. Quatre de vos comparses crouissent là-dessous. Convincez-les.

Verro tourna la tête vers la trappe tout en réfléchissant. Seulement quatre ? Les autres avaient dû fuir Paris ou se placer sous la protection de Filippone. Combien en restait-il ? Pourrait-il persuader ces quatre-là ?

L'homme sortit un poignard, s'accroupit près de Verro et trancha ses liens. Il se releva et jeta une clé sur le sol puis, sans un mot, s'éloigna pour disparaître en tournant derrière les enchevêtrements complexes des canalisations.

Verro se dégourdit les bras, se frotta brièvement les poignets, attrapa la clé puis se leva. Il tituba vers la trappe, observa l'épais cadenas qui la verrouillait, se baissa et l'ouvrit. Il souleva la lourde trappe puis descendit l'échelle sans regarder dans le sous-sol. Une fois en bas de l'échelle, il recula de quelques pas et attendit.

Durant une longue minute, il n'y eut ni bruit ni mouvement puis apparut un homme en tenue d'ouvrier. Roux, barbu, sa peau pâle était grêlée de son. Trois autres hommes suivirent, vêtus pareillement, tous bruns, moustachus et hâlés. Ils s'alignèrent derrière le premier en jetant un regard mauvais à Verro. Le rouquin ayant pris l'ascendant sur ses compagnons, ce fut lui qui prit la parole d'un ton acerbe.

— Que fais-tu là, traître ?

Verro soupira. Ce n'était pas gagné.

— Premièrement, je viens de vous libérer. Deuxièmement, je n'ai pas trahi les *Beati Paoli*. C'est Filippone qui nous a trahis.

Le jeune homme constata à leurs mines que ses interlocuteurs ne voyaient pas les choses ainsi. Ils murmurèrent entre eux.

— J'ai discuté avec un *Beati Paoli*, tenta Verro, un vrai.

— Et alors ? fit le rouquin.

— Nous pouvons rejoindre les *Beati Paoli*.

— Cause pour toi, ricana le rouquin qui fit un signe de la main.

Les trois autres bondirent sur Verro et le jetèrent à terre. Le jeune homme se recroquevilla pour se protéger comme les

coups de pied se mirent à pleuvoir dans un déchaînement de vociférations. Verro glissa dans un océan de douleur lorsqu'un choc sur le crâne l'assomma à moitié. Sa tête bourdonna.

Tout à coup le déluge de violence cessa. S'installa un silence qui fut brisé par quatre coups de feu. Sans comprendre, Verro s'évanouit.

\*\*\*

Eugène Tissandier grelottait. Son costume de flanelle était trop léger. La tombée du frimas matinal lui rappelait cruellement que le printemps peinait à remplacer l'hiver. Trouvant que les renforts tardaient, il chercha quelque réconfort en se réjouissant de sa nouvelle situation. Alexandre Cantovella, dont il avait fait la connaissance sur le marché aux chevaux, l'avait soustrait du commissariat où il n'avait aucun avenir pour le prendre à l'essai dans la Brigade Spéciale. En fait, il s'était d'abord agi d'éloigner le jeune policier des repréailles du commissaire de Beaucourt qui n'avait pas apprécié que celui-ci passât outre la hiérarchie pour contacter la Sûreté Générale.

Transi, l'inspecteur de troisième classe regarda les premiers rayons de soleil avec avidité. Curieusement, le jour naissant réveilla son impatience. Que faisaient les renforts ? Il se demanda encore une fois ce qu'il se passait à l'intérieur du hangar où le *Beati Paoli* avait emmené Verro. Il avait comme consigne de ne pas intervenir tant l'homme à la cape était réputé dangereux, mais cela le rongait.

Quatre coups de feu, venus de l'usine, arrachèrent Tissandier à ses pensées. Les détonations ayant cédé la place au silence, le jeune inspecteur tergiversa puis, fébrile, sortit son revolver MAS 1892 avec lequel il n'avait jamais eu l'occasion de tirer, même à l'entraînement. Il marcha discrètement vers le hangar. Le jour avait enfin chassé la nuit, ce qui permit à Tissandier de remarquer trois personnes qui s'éloignaient au bout de la rue. Il franchit la porte qu'avait forcée l'agresseur, approcha subrepticement de l'entrée du bâtiment et glissa la tête à l'intérieur...

\*\*\*

— Ah ! Il se réveille.

Tissandier, malgré un violent mal de crâne, reconnu, penché sur lui, Hilarion Combes. Le médecin légiste, à l'allure souffreteuse d'un romantique et à la chevelure abondante d'un dandy, tenait à la main un flacon de sels. Le jeune policier se redressa sur les coudes et remarqua deux brancardiers qui transportaient un homme.

— C'est Giovanni Verro, glissa le médecin. Il est mal en point mais vivant. J'ignore l'étendue des dégâts mais sa tête a été relativement épargnée.

L'inspecteur de troisième classe ferma les yeux, balbutia un « merci » et se mit à genoux pour se lever en douceur.

— Hé, inspecteur, cria le médecin légiste. Vous devriez prendre votre temps.

Tissandier protesta d'un geste de la main. Il retrouva la station debout, non sans tanguer, afficha un pâle sourire et entra dans le hangar, un atelier désaffecté, constata-t-il, qui abritait une gigantesque forêt de tubes enchevêtrés. Il avait la sensation d'avoir failli à son devoir. Combes ferma sa mallette en cuir et lui emboîta le pas.

Accroupie, une jeune femme aux longs cheveux bruns et en manteau noir duquel dépassait une robe indigo, collectait avec précaution quelque chose au pied d'un tube métallique vertical. Il se troubla en reconnaissant la scientifique qui lui avait battu froid lors de leur première rencontre au marché aux chevaux.

Au même moment, le massif inspecteur de seconde classe Bazoche disparut dans un trou libéré par une trappe ne laissant visible que le haut d'une échelle. De son côté, l'inspecteur spécial Cantovella, coiffé de son *deerstalker* noir, la gabardine ouverte sur ses jambes pliées, fouillait la bouche d'un des trois corps devant lui. Il en extirpa du bout de ses doigts gantés une pièce d'un bon diamètre qu'il rangea dans une petite bourse.

— Celui-là est dans le même état, cria le colosse d'en bas.

Cantovella se leva et vit les deux arrivants, Tissandier surtout.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans « n'intervenez sous aucun prétexte » ?

L'inspecteur de troisième classe se pétrifia.

— Euh...

Giuliana Lobbia se releva aussi et fixa de ses yeux bleus translucides Tissandier dont la confusion s'accrut. Elle sourit, ce qui lui donna un air moins revêche. Combes le dépassa et posa sa mallette à côté du corps le plus proche pour commencer à l'examiner.

— N'ai-je pas dit que l'onomatopée était proscrite ? raila Cantovella.

— Euh... Si, monsieur.

— Heu... reusement pour vous, cette initiative ne vous aura pas mis du plomb dans la tête comme à ce quarteron de malfrats. Vous en serez quitte pour une belle bosse qui donnera peut-être un peu de relief à votre intelligence.

Tissandier, comprenant qu'il ne serait pas blâmé, respira un grand coup et s'intéressa aux victimes. Leurs têtes baïgnaient dans des flaques sombres.

— J'imagine, fit Cantovella, que vous ne pouvez pas me décrire notre noir *circaète* qui s'est envolé après le horizon qu'il vous a octroyé... Évidemment, vous ne savez pas ce qu'est un *circaète*. C'est un rapace qui chasse les serpents, comme notre homme, en somme.

Tissandier préféra donner l'impression de comprendre les formulations si particulières de l'inspecteur spécial. Ce dernier se voulut rassurant.

— Ne vous inquiétez pas. Je compte sur le prompt rétablissement de notre malheureux Sicilien qui, lui, aura sûrement des détails à nous fournir. En attendant, venez voir de plus près comment on procède sur une scène de crime, professionnellement s'entend.

Cantovella pensa un bref instant aux trois pièces à l'effigie de la Méduse qu'il avait rangées dans la petite bourse. Le quatrième larron, au sous-sol, avait probablement une même monnaie dans la bouche. Il espéra que Verro avait vu le visage de l'homme en noir et que ce dernier n'était pas déjà reparti vers la Sicile. Le faux *Beati Paoli* devenait rare à Paris. Toutefois, l'inspecteur spécial doutait que le tueur quittât la France avant d'avoir réglé son compte à Filippone.

## Chapitre 12

*Wilhelmshaven, Basse-Saxe (Allemagne)*

**L**e train avait dépassé la gare, contourné le port de commerce et s'était arrêté devant l'armurerie du dépôt d'artillerie. Werner Pohl, discret trentenaire de stature moyenne, au regard dans l'ombre d'une casquette plate, descendit du train. Il portait deux malles de voyage Moynat, seul luxe visible chez lui. Il ne laissait qu'une empreinte neutre dans les mémoires. Nul n'était capable de décrire cet homme avec précision, hormis celui qui avait fixé son attention sur lui, ce que, en tant qu'espion de la chancellerie, Pohl évitait le plus souvent possible.

Pohl considéra les bâtiments en brique attristés par les nuages qui gardaient pour eux le soleil. Deux soldats d'infanterie, fusils à l'épaule, accélérèrent leur pas de ronde comme stimulés par la présence d'un étranger. De l'autre côté du train, les casernes côtoyaient le chantier naval.

L'espion se remémora sa discussion avec Albert Poincaré, l'ingénieur de la Compagnie des Intelligences Botaniques, qui lui avait appris le maniement des carabines à air comprimé. Il avait eu beaucoup de peine à convaincre le Français que sa présence à Wilhelmshaven, port et chantier naval militaire allemand, aurait été du plus mauvais effet, même si celui-ci accompagnait une livraison d'armes destinées à combattre les Martiens.

Carabines, munitions et autres équipements avaient été chargés à Nancy où Pohl avait subi une hypnose suggestive, protection mentale contre les Vrîl-Ya. La frontière avait été franchie sans encombre. Côté français, la Sûreté Générale y

avait veillé. Côté allemand, le laissez-passer de la chancellerie avait fait son habituel miracle.

Wilhelmshaven, où cohabitaient ouvriers du chantier naval, marins et militaires, n'avait pas été choisi par hasard. Base militaire à proximité de Wangerland où avaient échoué les Martiens, la ville était dans la zone d'influence du vice-amiral Friedrich von Hollmann, le secrétaire d'État à la Marine, proche du chancelier dont il partageait les vues.

Sabre pendant bas derrière les jambes, colback noir à flamme rouge, orné d'une tête de mort aux tibias entrecroisés, sur le crâne, Jan Sobieski sortit de l'armurerie. Son uniforme noir du 17<sup>e</sup> régiment de hussards, barré de tresses dorées sur le torse et aux épaulettes blanches, ne passait pas inaperçu. D'ailleurs, l'officier ne se cachait pas. Rentré sans encombre en Prusse, il n'avait guère été inquiété pour son active contribution à l'évasion d'Herbert George Wells, et ne le serait pas. L'ordre de mission qu'il avait abandonné sur place avait été clairement identifié comme un faux, ce qui disculpait la chancellerie et arrangeait tout le monde. Ni Krupp ni l'ambassadeur ne voulaient attirer l'attention sur la Société du Vrill, l'étrange rapt de l'écrivain et, surtout, sur l'introduction dans l'ambassade de criminels italiens.

Le capitaine Sobieski marchait en bavardant avec une charmante jeune femme. Manteau bleu marine soigneusement fermé mais plus court que sa robe d'un bleu plus soutenu, elle avait laissé ses longs cheveux blonds libres et son sourire soulevait ses pommettes déjà hautes, ce qui plissait le coin de ses yeux translucides. Pohl supposa qu'il s'agissait de Clara Sesemann, dont il avait entendu parler et pour laquelle il avait un colis.

Derrière eux, sortirent d'autres hussards en uniforme simple et portant ce béret plat qui ressemblait à une assiette posée sur un cercle. Ils dépassèrent le couple pour se diriger vers le wagon de marchandises, non sans avoir salué Pohl qui était lieutenant de la compagnie commandée par Sobieski. Le chancelier Hohenlohe-Schillingsfürst, « l'Oncle Chlodwig » un peu trop paternel vis-à-vis de Guillaume II, avait détourné cette unité vers l'action secrète. Les hussards s'étaient eux-mêmes surnommés « les agents très spéciaux de l'Oncle ».

Le capitaine et la jeune femme s'immobilisèrent devant Pohl qui salua en claquant des talons.

— Pas de cérémonial, Werner, dit Sobieski d'un ton amical, vous êtes en civil. Mademoiselle Sesemann, je vous présente le lieutenant Pohl, mon bras droit. Werner, mademoiselle Sesemann représente la Compagnie de messieurs Moreau.

La jeune femme fit une brève génuflexion. Pohl inclina légèrement la tête. Sobieski les invita à rentrer dans le bâtiment, qui avait été mis à sa disposition, pour discuter discrètement. Il observa les deux malles de voyage.

— Voulez-vous quelqu'un pour vous aider, Werner ?

— Non merci, mon capitaine. La première malle est légère et, justement, je l'ouvrirai lors de notre entrevue. Quant à l'autre, j'aurais quelques scrupules à faire porter mes effets personnels.

— Ne dénigrez pas vos privilèges d'officier, Werner, se moqua Sobieski.

Le lieutenant ébaucha un sourire.

Quelques instants plus tard, le capitaine, Clara et Pohl arrivèrent dans une pièce austère, simplement pourvue de chaises et de tables dont la plupart étaient constellées de résidus a priori alimentaires. Sobieski choisit une table propre, prit le temps de sélectionner une chaise avant de la proposer à la jeune femme. Il trouva deux autres sièges convenables. Pohl posa une des malles sur la table et l'ouvrit.

— Monsieur Poincaré m'a donné des cadeaux pour vous.

— Une surprise ? minauda Clara. J'adore les surprises.

Sobieski sourit. Pohl ne broncha pas et sortit une grande boîte ronde en carton, légèrement cabossée. Il la tendit à la jeune femme.

— Vous auriez pu mettre des rubans, fit-elle, comme contrariée.

L'espion se figea et fronça les sourcils. Clara éclata d'un rire clair.

— Je plaisantais, monsieur Pohl.

Celui-ci, rasséréiné, finit son geste. Clara s'empressa d'ouvrir le paquet et en sortit un chapeau à large bord et cloche ronde, plus profonde que celle d'une capeline et cerclée d'un foulard imprimé, en tweed uni orangé. La jeune femme le trouva lourd

et le retourna. L'intérieur de la cloche était rempli d'un clone du casque en cuir à treillage métallique qui protégeait les pensées. Clara eut une moue appréciatrice. Ainsi, elle pourrait arborer un couvre-chef moins étonnant que le casque en cuir de conduite, élégant même s'il manquait de discrétion. Mais elle n'allait pas boudier le plaisir d'être coiffée d'un chapeau de Jeanne Lanvin<sup>5</sup> qui ferait des envieuses.

— Il est fort joli, souffla-t-elle en regrettant l'absence de miroir.

— C'est monsieur Poincaré qu'il faut remercier, répondit Pohl qui posa deux autres chapeaux sur la table. Pour vous, mon capitaine.

Sobieski attrapa le colback, copie conforme du sien, plus lourd bien sûr. Il n'avait aucun défaut. Il procéda à l'échange et s'étonna qu'il fût parfaitement ajusté aux mensurations de son crâne.

— L'œil de l'ingénieur, susurra Clara d'un ton badin.

Le Polonais s'intéressa à l'autre chapeau, plus adapté aux vêtements civils, lesté lui aussi par la protection, un feutre noir à bord incliné vers l'avant et relevé vers l'arrière, un Fedora<sup>6</sup>.

— Vous devriez l'essayer, suggéra Clara.

— Ce sera pour une autre fois.

— Il est vrai que vous êtes fort élégant dans votre uniforme.

Sobieski se concentra sur le Fedora, comme s'il traquait la moindre poussière. Pohl se retint de manifester un quelconque amusement et toussota pour attirer l'attention.

— J'ai une centaine de colbacks, une trentaine de casquettes irlandaises ainsi équipés, et une trentaine de casques en cuir.

— Irlandaises ? releva Sobieski.

— Oui, ces casquettes plates en laine, comme la mienne.

— Je vois. N'apportez-vous rien d'autre, Werner ?

— Si, capitaine. Cinquante carabines à air, les cartouches-ampoules avec la grippe martienne et des cartouches-ampoules remplies d'eau pour l'exercice.

---

5. Grande couturière française qui a fondé la maison Lanvin et qui en 1885 ouvre son premier magasin de mode.

6. Chapeau en feutre à large bord rendu plus tard célèbre par le film *Borsalino*.

Sobieski en déduisit hâtivement que les équipements inspirés de la cage de monsieur Faraday, pour protéger les militaires contre les décharges électriques des Vrîl-Ya, n'avaient pas été développés.

— C'est déjà bien, lâcha-t-il.

— Il y a autre chose, mon capitaine. Deux scaphandres. Monsieur Poincaré appelle ces scaphandres des combinaisons...

— Faraday, s'illumina Sobieski. Il est probable que nous ayons la primeur de cet équipement, Werner. Les Français concentrent leurs moyens sur la libération de la Grande-Bretagne et cette combinaison ne leur serait d'aucune utilité contre les Martiens.

— Monsieur Poincaré a effectivement dit qu'il s'agissait de prototypes.

La veille, Sobieski avait réceptionné une cargaison de masques à gaz pour sa compagnie et pour les chasseurs bavarois stationnés à Wangerland. Si l'on ajoutait aux cinquante carabines le minage de Julius Wilbrand, les Martiens n'auraient pas la partie facile.

Pohl se souvint qu'il n'avait pas tout dit.

— J'ai des croquis des tripodes et du fameux point faible à viser, une sorte de grille. Même si ces carabines sont précises, ce ne sera pas facile. Les ingénieurs français travaillent sur des lunettes de visée, pour mieux profiter de la longue portée de ces armes, mais nous devons nous en passer et ceux qui vont partir en Angleterre aussi.

— Retourneriez-vous à Nancy, Werner ?

— Il n'y a rien de prévu, mon capitaine. Monsieur Poincaré m'a dit que je serais prévenu par le truchement de mademoiselle Sesemann.

La jeune femme acquiesça. Ce serait via le livre-mémoire.

— Vous aurez donc le temps de former nos hommes.

— Tout à fait, mon capitaine.

La porte s'ouvrit brutalement. Deux hussards jetèrent sur le sol un individu en tenue d'ouvrier, mains liées derrière le dos. Sobieski se leva de sa chaise.

— Eh bien, sergent. Qui nous amenez-vous là ?

Les deux militaires se mirent au garde à vous, claquant des talons.

— Repos ! ordonna Sobieski. Eh bien, sergent ?

— Sauf votre respect, mon capitaine, nous avons trouvé cette mouche à viande qui tournait autour du train.

— Relevez-moi cet homme, sergent.

Les deux hussards attrapèrent leur prisonnier par les bras et le redressèrent. Celui-ci, brun mafflu au front puissant, jeta un œil mauvais à l'assemblée.

— Je crains qu'il ne soit guère loquace, commenta Pohl, du moins pas de manière spontanée.

— Pour qui travaille-t-il ? se demanda à haute voix Sobieski.

— Pour Krupp, lança Clara, ce qui lui valut un regard haineux de la part du prisonnier.

— Auriez-vous hérité des talents des Vrîl-Ya, mademoiselle ?

La jeune femme eut un petit rire, pour la question mais surtout parce que Sobieski avait évité l'usage de son prénom en présence de subordonnés.

— Certes non, monsieur le capitaine. Cet individu faisait partie de ceux qui ont visité mon hôtel à Goslar. J'ai pu l'observer avec mes jumelles.

— Avez-vous pour habitude d'observer les gens avec des jumelles ?

— Seulement quand je crains des visites inopinées.

— Je vois, fit Sobieski comprenant l'allusion aux visites dont avait fait l'objet l'*Auberge de l'Empereur* à Goslar. Vous n'étiez donc pas à l'hôtel.

— Je comprends que votre perspicacité ait séduit monsieur le chancelier, éluda la jeune femme.

Le Polonais sourit puis se concentra sur l'inconnu.

— Ce monsieur va donc tâter de nos géôles.

Ses hommes acquiescèrent avec un rictus sardonique. Sobieski n'ajouta pas que l'individu serait interrogé, probablement torturé, et qu'il finirait dans un cercueil. En tant qu'espion, il n'était pas soumis aux règles de la police, mais il ne voulait pas apparaître comme un monstre aux yeux de Clara.

L'affaire révélait que Krupp avait repéré son unité, et c'était préoccupant.

## Chapitre 13

*Marseille, nouveau port, bassin Napoléon (France)*

Eugen Warming avait oublié qu'il était juché sur la banquette arrière d'une Panhard Levassor phaëton-tonneau. Il ne voyait plus la foule qui s'affairait dans le nouveau port de Marseille et encore moins le pilote et le vigile assis à l'avant. Derrière de petites lunettes rondes accrochées aux sourcils perdus en bas d'un grand front, les yeux ébahis du botaniste danois étaient fixés sur le bateau à quai vers lequel avançait la voiture.

Son voisin, le botaniste de la Compagnie des Intelligences Botaniques qui dirigeait l'expédition, s'amusa de la fascination exercée par le navire sur son collègue. Faustin Saint-Hilaire se rappela son propre étonnement, la première fois qu'il avait vu le *Turbinia III*<sup>7</sup>. Il se pencha pour souffler quelques mots à l'oreille du solide barbu grisonnant qui, sur l'invitation de David Moreau, avait délaissé sa chaire à l'Université de Copenhague pour vivre la transplantation d'un rejeton de l'Arbre.

— Ce navire est un catamaran. Robur, notre ingénieur en chef, s'est inspiré des yachts de course à deux coques de monsieur Herreshoff, comme l'*Amaryllis*<sup>8</sup>. Bien sûr, Robur y a ajouté des hélices et des turbines à vapeur.

— Des turbines ? s'étonna Warming dont le regard s'attarda sur les deux cheminées, chacune au-dessus d'une coque, et sur le grand mât central.

---

7. Le *Turbinia III* est en avance sur le *Turbinia*, premier navire expérimental propulsé par une turbine à vapeur, construit en 1894 par Charles Parsons en Angleterre qui fut, de loin, le navire le plus rapide de son époque.

8. Premier catamaran de course, lancé en 1876 par l'architecte naval américain Nathanael Herreshoff.

— Je serais bien incapable de vous en expliquer le fonctionnement, mais un vaisseau ainsi équipé est nettement plus rapide que ceux qui ont une machine à vapeur traditionnelle.

Saint-Hilaire s'admonesta intérieurement. Il venait de glisser dans le travers de David Moreau qui partageait à l'envi son enthousiasme pour les prouesses techniques de la Compagnie.

L'automobile s'arrêta au pied de la passerelle qui montait vers le pont du gigantesque catamaran d'acier. Des barrières et un service d'ordre très présent maintenaient à distance de nombreux curieux. Trois débardeurs assis sur des caisses attendaient négligemment les cargaisons à charger. Saint-Hilaire se retourna pour vérifier si le convoi parti de la gare était entier.

Et en effet, quatre autres Panhard s'immobilisèrent. Des deux dernières, descendirent six vigiles qui se déployèrent autour du convoi. Les deux autres voitures avaient été amputées de leur banquette arrière au profit d'une plateforme. Sur la première trônaient le rejeton de l'Arbre et une douzaine de batteries. La seconde transportait les bagages et outils des deux botanistes, ainsi que d'autres batteries.

Bien qu'agacé par la démonstration de force, Saint-Hilaire la comprenait. Le niveau de sécurité avait été augmenté depuis les attaques de Dunkerque et de la Salpêtrière. Plus troublant, Lycos, un Homme-Lycaon, avait quitté le service du docteur Moreau pour s'acoquiner avec les Prussiens. C'était une première.

Le botaniste français invita Warming à descendre. En haut de la passerelle apparurent deux hommes qui les rejoignirent promptement sur le quai.

Le premier aurait pu passer pour un bohémien dandy avec sa peau hâlée, sa boucle à l'oreille gauche, sa casquette légèrement inclinée sur des cheveux bruns taillés court prolongés par d'épais favoris, sa veste d'officier ouverte sur une chemise déboutonnée au col, et cette tristesse enfouie qui plissait ses yeux noirs. Le second portait ce sempiternel costume noir des agents de la Compagnie mais il se distinguait par de longues oreilles qui jaillissaient de sa chevelure et un visage qui s'élançait vers l'avant. Saint-Hilaire désigna l'officier.

— Monsieur Mathieu Cortes, notre capitaine. Commandant, monsieur Eugen Warming, un éminent botaniste du Danemark qui nous accompagne.

L'officier opina puis tendit la main pour serrer celle du Danois et échanger les courtoisies d'usage. Cortes nota le regard interrogateur de Saint-Hilaire vers l'individu aux grandes oreilles et se rembrunit. Le botaniste supposa que l'ambiance entre les deux hommes n'était pas cordiale.

— Je vous présente monsieur Asinus, subrécargue de la Compagnie, grommela-t-il. Monsieur Asinus, je ne crois pas que vous connaissiez monsieur Saint-Hilaire qui dirigera notre expédition.

— Enchanté, monsieur Saint-Hilaire, dit Lycos, sous l'identité d'Asinus, d'un ton doucereux tout en inclinant la tête. Je m'effacerai devant votre autorité. Toutefois, je garderai les prérogatives relatives à la sûreté.

— Enchanté, monsieur Asinus, j'en prends bonne note.

Saint-Hilaire ne s'étonna pas que la Compagnie eût placé à bord un de ses employés spéciaux. Les événements récents avaient montré le besoin de renforcer la sécurité. Le botaniste avait entendu parler d'un Asinus qu'on croyait disparu mais la physionomie du subrécargue était conforme à son nom : âne, en latin. Il s'interrogea toutefois sur l'animosité que montrait Cortes. Il n'appréciait clairement pas le subrécargue, à moins qu'il ne s'agît d'un conflit d'autorité.

Lycos, qui avait craint d'être démasqué, se sentit moins oppressé. Son identité de substitution faisait illusion. Le plus important était que Saint-Hilaire ne se posât pas trop de questions et n'avisât pas ses employeurs de la présence, somme toute normale, d'un subrécargue.

— Nous avons un autre invité, dit sèchement Cortes, monsieur Gerber, qui devrait nous rejoindre à bord.

— Monsieur Gerber a des affaires à gérer en ville, intervint Lycos.

— Ah ? Je n'en ai pas été informé.

— Je ne crois pas qu'il soit tenu de le faire, grinça Lycos.

— Qui est ce monsieur ? s'enquit Saint-Hilaire.

— Mon adjoint, lâcha Lycos plus posément.

— Son nom est allemand, n'est-ce pas ?

— Alémanique. Monsieur Gerber est suisse.

— Ah.

— Toutefois, reprit Lycos, je doute que vous le rencontriez, du moins lors de ce voyage. Il a rejoint sa femme et ses deux

fil, tous trois souffrants. Je l'ai autorisé à ne pas se présenter à bord si la situation ne s'améliorait pas.

En fait, Gerber, plus prussien que suisse, dûment lesté, nourrissait actuellement les poissons du port. Lycos espéra que le capitaine avait compris, par l'allusion indirecte à sa propre famille séquestrée, qu'il devait veiller à son comportement.

— C'est généreux de votre part, fit Saint-Hilaire qui remarqua que Cortes se fermait.

— Et puis, ajouta Lycos, une fois au large, nous ne risquons pas grand-chose avec un navire aussi véloce que le *Turbinia III*.

Fort heureusement, il n'y avait aucun livre-mémoire à bord. Celui de Lycos avait brûlé et l'homme-bête, opportunément débarrassé, ne s'en portait que mieux. Le borgne aux pouvoirs étranges, qu'il avait rencontré à Clausthal après avoir tué Lux, lui avait expliqué que les livres-mémoires étaient tous reliés à l'Arbre et qu'ils lisaient les pensées des personnes qui étaient en contact ou à proximité. Lycos, certain que Saint-Hilaire en possédait un, espéra que celui-ci n'en maîtrisait pas l'usage et que la Compagnie n'en avait pas offert à Warming. Il ne pouvait pas prendre le risque d'être démasqué par un livre-mémoire ou que Cortes fût informé au cours du trajet de la libération de sa famille. En mer, il trouverait le moyen de se débarrasser de ce problème.

Lycos ignorait que le nouvel arbre n'était pas censé être autonome et qu'il ne serait qu'une extension de celui du Champ-de-Mars, mais il s'en méfiait comme d'un livre-mémoire surpuissant capable de happer son esprit. Il le trouva si petit à l'arrière de la voiture, si fragile, qu'il douta un instant d'avoir pris la bonne décision. De toute façon, il était trop tard.

Cortes adopta une contenance plus avenante, aussi Lycos se détendit-il.

— Messieurs, dit le capitaine. Je vous invite à bord du *Turbinia III*.

— Ce navire est-il ainsi nommé à cause des turbines ? demanda Warming, silencieux jusqu'ici, mais curieux.

— Oui et non, répondit Cortes. La Compagnie a beaucoup investi et est cofondatrice, avec monsieur Parsons, de la *Parsons Marine Steam Turbine Company*<sup>9</sup>. Monsieur Parsons, qui a inventé la turbine à vapeur, et Robur ont construit un premier

---

9. Avec un peu d'avance : dans l'Histoire, cette compagnie a été créée en 1897.

yacht avec une hélice : le *Turbinia*. Après des essais décevants, Robur a découvert et résolu le problème de cavitation.

— La cavitation ?

— Hum. Un problème de turbulences gazeuses. Bien sûr, ce *Turbinia* n'était pas un catamaran, mais le *Turbinia II*, dessiné par Robur, en était un. Les catamarans ont l'intérêt d'un faible tirant d'eau, utile là où nous allons. Du fait de leur pénétration minimale dans l'eau, ils sont plus rapides que les monoques. Pour revenir à votre question initiale, tous nos vaisseaux à turbine à vapeur ont été baptisés, ou rebaptisés, *Turbinia*. C'est en hommage à monsieur Parsons qui a disparu lors de l'invasion des Martiens.

— Si je puis me permettre une remarque. Les turbines à vapeur nécessitent du charbon, surtout pour un si long voyage. Votre navire est grand mais les coques me semblent étroites.

Cortes sourit.

— Vous avez raison. Nos catamarans sont prévus pour une petite quantité de passagers et de fret. Nous avons un mât et une voilure mais monsieur Moreau souhaite que nous nous hâtions, ce qui accroîtra la consommation de houille. En conséquence, il faudra nous réapprovisionner. Nous ferons trois escales : à Port Saïd en Égypte, à Djibouti dans le protectorat de la côte des Somalis, et, puisque le climat s'est apaisé, à Tamatave dans le royaume de Madagascar.

Comme le Danois s'interrogeait sur ce « climat apaisé », Cortes lui expliqua qu'un conflit avait éclaté, fin 1894, entre le royaume de Madagascar et la France, mais que, sans doute à cause de la menace martienne, celui-ci ne s'était pas transformé en guerre coloniale. Il s'était donc terminé par le retrait des troupes débarquées à Majunga et par des concessions de la reine Ranavalona III<sup>10</sup> : Tamatave devenant définitivement un comptoir français, ainsi que Fort Dauphin, restitué à l'occasion.

— Et où est Djibouti ? demanda Warming après cet exposé.

— Ce port est dans le golfe de Tadjoura peu après la sortie de la mer Rouge, comme Obock...

— Nous passerons par le canal de Suez, reprit Saint-Hilaire pour abréger. Notre périple fera plus de dix mille kilomètres. Plus de cinq mille quatre cents milles marins, devrais-je dire.

10. Reine depuis 1883.

— C'est un long voyage, commenta le Danois.

— S'il n'y avait pas les escales, nous pourrions effectuer le trajet en moins d'une semaine, affirma le capitaine.

Warming eut une moue appréciatrice. Même Lycos fut surpris. Il n'avait pas discuté performances avec Cortes. Il saisissait mieux l'intérêt que portait Krupp au bateau. Les yeux du Danois s'attardèrent sur la proue et il fronça les sourcils.

— Nous avons un canon de soixante-quinze sur pivot, à chargement par la culasse, commenta Cortes qui avait suivi son regard.

— Mais le recul ne va-t-il pas le déloger ? s'alarma Warming.

— Nous avons un frein de recul hydropneumatique<sup>11</sup>, qui intéresserait certainement monsieur Krupp. Le canon se remet en place et peut être rechargé rapidement.

Cortes nota la question muette et y répondit avant sa formulation.

— En mouvement, nous ne craignons rien mais, quand nous jetons l'ancre nous devenons vulnérables. La piraterie n'a malheureusement pas été éradiquée.

---

11. En septembre 1892, un canon expérimental à tir rapide, conçu par le capitaine Sainte-Claire Deville, est essayé à l'arsenal de Bourges.

# Chapitre 14

*Paris, hôpital Necker (France)*

Alexandre Cantovella, *deerstalker* à la main, Barthélémy Bazoche et Giuliana Lobbia suivaient une infirmière, minuscule gouvernante revêche en tablier blanc, dans les couloirs de l'hôpital Necker. L'inspecteur spécial avait convié la jeune femme pour une éventuelle assistance linguistique au cas où Giovanni Verro, copieusement rossé par ses anciens comparses dans l'usine à gaz Vaugirard, se mettrait à baragouiner en italien.

L'infirmière s'arrêta devant une chambrée composée d'une douzaine de lits séparés par des rideaux. Elle jeta un regard sévère de douairière à Giuliana qui, à ses yeux, exerçait sans doute un métier inconvenant pour une demoiselle, puis elle leva la tête pour fixer les policiers.

— C'est ici, lâcha-t-elle sèchement.

— Merci, mademoiselle, dit Cantovella.

— Madame, répartit-elle d'un ton pincé tout en partant.

— Madame, fit en écho Cantovella. Giuliana, quand tu deviendras dame, j'espère que tu resteras telle que tu es en demoiselle.

L'interpellée rougit et baissa les yeux. L'inspecteur spécial venait, d'une certaine manière, de lui faire un compliment.

Dans la chambre, tous trois découvrirent Verro, allongé, qui disparaissait sous des bandages divers et variés mais dont un œil, son nez et sa bouche tuméfiée étaient visibles. Il discutait tant bien que mal avec Lucy Westenra, assise dans un fauteuil à côté du lit.

La responsable de la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques avait libéré ses longs cheveux bruns. Ils soulignèrent l'éclat vert brillant de ses yeux dans l'écrin pâle de son visage quand elle reconnut Cantovella. Giuliana eut une moue de contrariété quand elle vit Lucy. Cette dernière avait encore un tailleur élégant, pourpre cette fois, et ses mains étaient recouvertes de fins gants de cuir ivoire. La scientifique s'étonna de cette permanence vestimentaire mais elle se souvint que l'Anglaise souffrait d'une mystérieuse maladie.

Giuliana dévisagea Lucy à la plus grande indifférence de cette dernière. Elle nota les cils rehaussés de ce mascara de monsieur Rimmel qui avait donc survécu à la disparition du magasin de Londres. Elle excébra immédiatement ce rouge à lèvres indécent qu'elle imaginait plutôt sur une mondaine, sûrement ce *Ne m'oubliez pas*<sup>12</sup> en vogue et qui, ici, ne portait que trop bien son nom. Elle perçut une fragrance qu'elle reconnut, une véritable audace puisque peu de femmes portaient *Jicky* qui plaisait tant aux dandys, et elle détesta monsieur Guerlain<sup>13</sup> pour son parfum aux tonalités trop animales. Elle trouva que cette Anglaise était trop, vraiment trop... *Impudique* fut le seul mot qui lui vint.

Lucy se leva pour accueillir le trio puis s'étonna de leur visite.

— C'est votre présence qui est inattendue, rétorqua Cantovella.

— Monsieur Verro fait partie de mes subordonnés et je suis encline à me pencher sur ce qui de près ou de loin a rapport avec la sécurité de la Compagnie.

— Un subordonné très relatif, répartit Cantovella. Il a certes le costume de la Compagnie mais la teinture est à peine sèche.

— Qu'importe, se raidit Lucy. Il fait partie du personnel de sécurité.

Lucy et Cantovella se fixèrent un instant. Aucun des deux ne baissa les yeux. Puis le policier sourit et mit un terme à la silencieuse tension en s'adressant au Sicilien.

— Nous ne sommes pas venus par simple courtoisie ni pour l'agression dont vous avez été victime. Vos agresseurs ne

12. Création de Guerlain vers 1880.

13. Un des plus anciens parfumeurs français, maison créée rue de Rivoli à Paris en 1828.

sont d'ailleurs plus en état de vous nuire. Ce qui nous intéresse, c'est ce *Beati Paoli* qui a la fâcheuse habitude de prendre les bouches de vos compatriotes pour des tirelires.

— Je comprends, inspecteur, marmonna le Sicilien qui saisissait à peu près le sens général.

— Si je puis me permettre, inspecteur, intervint Lucy. Je me suis efforcée, avec succès je crois, de convaincre monsieur Verro de passer outre à un certain code de l'honneur et à un respect dont il n'arrive pas à se départir vis-à-vis de ce *Beati Paoli*.

— Je vous en remercie.

— Votre présence m'intrigue, fit Lucy en examinant Giuliana. Quel aspect scientifique peut revêtir cette entrevue ?

— Giuliana est locutrice de l'italien. J'ai anticipé un trouble linguistique de monsieur Verro. J'ai tenu à m'assurer qu'il n'y ait pas d'incompréhension.

Lucy jaugea Giuliana, qui soutint son regard d'un air de défi, et sourit.

— Est-ce la seule raison ?

Cantovella haussa un sourcil comme pour appréhender le sens de la question. Amusé que son supérieur n'eût pas remarqué l'intérêt que lui portait Giuliana, Bazoche se retint de pouffer.

— La présence de mademoiselle Lobbia est fort opportune, reprit Lucy. Robur souhaiterait vous l'emprunter pour quelque temps.

— Cette demoiselle ne m'appartient pas, fit Cantovella. Je suggère que vous voyiez cela avec l'intéressée.

La jeune scientifique jeta un regard suppliant à l'inspecteur spécial qui se contenta de lui renvoyer un sourire encourageant.

— Il y a peu de talents qui attirent l'attention de Robur, reprit Lucy.

— Je ne doute pas que ce soit flatteur, répartit Giuliana intimidée mais ferme. Mais mes projets à court et moyen terme me rendent indisponible.

— Cela ne devrait pas vous prendre beaucoup de temps. Robur est intéressé par les retardateurs que vous avez mis au point, il souhaite en adapter un sur une bombe de sa conception.

La jeune femme se tourna vers l'inspecteur spécial.

— Il a eu l'occasion de voir une valise noire en action lors de notre enquête conjointe aux Gouilles<sup>14</sup>, justifia ce dernier. Je crois qu'il te serait profitable de fréquenter les ateliers et laboratoires de la Compagnie. Du moment qu'il ne s'agit pas de faire exploser Paris et que tu t'acquittes de tes devoirs envers la Brigade Spéciale...

Giuliana parut tout à coup très intéressée. Lucy et Cantovella eurent un sourire de connivence. La partie était gagnée.

— Il faudra que votre mécanisme survive à l'onde de choc consécutive à une chute d'un kilomètre, compléta Lucy.

— Un kilomètre ? s'étonna Giuliana.

— Il s'agit d'une approximation de la profondeur maximale du puits de Clausthal, additionnée à la hauteur de survol.

— De survol ?

— L'anémoptère, intervint Cantovella, est un engin volant à quatre hélices, conçu par Robur si je me souviens bien. J'imagine que nos amis de la Compagnie envisagent de larguer depuis cet engin volant une bombe insensible au choc avec un retardateur pour qu'elle n'explose qu'au fond de la taupinière des Vrill-Ya, ces très électriques individus qui peuvent lire nos pensées.

— C'est à peu près cela, confirma Lucy.

— Un puits de mine n'a pas un diamètre gigantesque. Il faudra être précis.

— En effet. Si mademoiselle Lobbia participe aux aspects techniques de la bombe, nos ingénieurs pourront se concentrer sur ce problème. En outre, elle aura l'occasion d'étudier le trinitrotoluène que monsieur Sobieski se charge de nous faire parvenir, au nom de la chancellerie.

Cantovella s'étonna que des informations aussi sensibles fussent évoquées devant le Sicilien, mais il supposa que mademoiselle Westenra faisait confiance à Verro et que, si celui-ci venait à la décevoir, il lui servirait peut-être de repas. Cette idée amena un sourire aux lèvres de l'inspecteur spécial qui, s'en apercevant, usa d'une boutade pour justifier son expression :

— L'amitié franco-allemande se concrétise ? Vous êtes en avance sur votre époque.

---

14. Dans la nouvelle *Le jour inversé* du même auteur.

— J'accepte, s'enthousiasma alors la jeune scientifique qui avait craint, en voyant le policier perdu dans ses pensées, que celui-ci émit des objections.

— J'en suis ravie, dit Lucy. Disposez-vous d'un retardateur en état de marche ? Cela nous ferait gagner du temps.

Giuliana interrogea du regard Cantovella qui opina.

— Oui. Je l'apporterai.

— Puisque la digression relative au carnet de bal de ces demoiselles est terminée, coupa l'inspecteur, si nous revenions à l'objet initial de notre venue.

— Nous n'avons certes pas évoqué le mien, répartit Lucy, badine.

Surpris, Cantovella se figea dans un silence interrogatif mais la responsable de la sécurité fit comme si elle n'avait rien dit.

— Je vous en prie, inspecteur, s'effaça-t-elle en désignant le Sicilien.

— Monsieur Verro, pouvez-vous nous résumer ce qu'il s'est passé.

Le Sicilien fit visiblement un effort de concentration et sa voix fut pâteuse.

— Je ne me souviens pas d'avoir été assommé mais je me suis réveillé avec un gros mal de crâne. J'ai vite compris que j'étais assis et attaché les mains dans le dos. Le *Beati Paoli* était là et nous avons discuté.

— Si notre homme avait simplement envie de bavarder, il aurait pu vous envoyer un bristol. De quoi avez-vous débattu ?

— Nous avons parlé des *Beati Paoli*.

— Bien sûr. Quand des *Beati Paoli*, vrais ou faux, se rencontrent, ils se racontent des histoires de *Beati Paoli*. En toute simplicité, vous avez tenu salon dans une usine à gaz.

Verro écarquilla son œil visible, l'air quelque peu effaré.

— Soyez indulgent, inspecteur, intervint Lucy. Je crains que monsieur Verro ne se perde. Je vous rappelle que vous avez amené mademoiselle Lobbia pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté de compréhension.

La jeune scientifique décocha un regard bleu translucide aussi froid que possible, comme pour dire à cette Anglaise qu'elle n'avait pas à interférer avec le policier. Lucy lui sourit, ce qui l'agaça.

— Certes, convint Cantovella. Je présume que c'est notre homme qui a abordé le sujet.

— Non, fit le Sicilien. Je lui ai posé des questions. Il a répondu.

— Et ?

— Il est le plus jeune des trois derniers *Beati Paoli*, et le seul en France.

— Tant mieux. Je n'escomptais pas en faire un élevage. Pouvez-vous être plus précis sur son âge ?

Verro se tourna vers Giuliana et échangea avec elle un bouquet de phrases en italien. La jeune femme prit ensuite la parole en français.

— Il pense que l'homme a une cinquantaine d'années. J'en ai profité pour demander une description. Il n'a pas grand-chose à en dire. L'homme a toujours maintenu son visage dans l'ombre. Il est assez grand et certainement costaud mais pas autant que Barthélémy. Il a de longues mains et une barbe à l'impériale grisonnante. Il a cru voir de longs cheveux, gris eux aussi.

— Merci Giuliana, dit Cantovella. Monsieur Verro, vous souvenez-vous de détails qui nous aideraient à le reconnaître.

Le Sicilien fit non de la tête.

— Bon, reprit Cantovella. Que s'est-il passé après votre entrevue ?

— L'homme a coupé mes liens. Il m'a jeté les clés du cadenas de la trappe.

— Où attendaient vos quatre comparses.

— Oui.

— Au fait. A-t-il un nom ce brave homme ?

— Il ne s'est pas présenté.

— Voilà qui est fort discourtois. Et qu'a-t-il fait ensuite ?

— Il est parti.

— Vous avez libéré vos petits camarades. Pourquoi vous ont-ils rossé ?

— Ils n'étaient pas intéressés par ma proposition.

— Qui était ?

Verro se tut.

— Manifestement, insista Cantovella, votre proposition leur a exagérément déplu, à moins qu'ils n'aient eu un grief à votre rencontre. Alors ?

— De recréer les *Beati Paoli*, balbutia le Sicilien comme pris en faute.

— Rien que ça. Je ne suis pas particulièrement déçu qu'ils aient décliné votre offre. Un semeur de Méduses me suffit amplement. Donc, notre homme est revenu pour vous sauver la mise.

— Je crois que c'est lui.

— Qui d'autre ?

— Je n'ai rien vu. Je me suis évanoui.

L'inspecteur spécial réfléchit un instant. Il n'était pas plus avancé.

— Qu'en penses-tu, Barthélémy ?

— Je n'en pense rien, répondit l'inspecteur adjoint de seconde classe en haussant ses massives épaules.

— Merci de ta contribution... Monsieur Verro, n'avez-vous vraiment rien remarqué de particulier ?

L'interpellé hésita puis se tourna vers Giuliana pour lui faire un bref discours. Elle enchaîna.

— Monsieur Verro a l'impression que notre homme est de la haute. Il a bien un accent sicilien mais il a des intonations distinguées.

— Avec un peu de chance, il est descendu dans un hôtel de luxe. Mais ça ne suffira pas, loin de là.

Le Sicilien se concentra. Soudain, un bref étonnement illumina son visage.

— Une canne !

— Quoi une canne ?

Verro se tourna vers Giuliana. Après l'avoir écouté, elle enchaîna.

— Il n'y avait pas fait attention. Il ne l'avait pas remarquée sur le moment mais les souvenirs sont revenus. Il a vu la canne quand l'homme l'a posée pour couper ses liens puis quand il l'a reprise pour partir.

— Je ne sais pas si vous savez, mais la canne est répandue de nos jours. Et je ne parle pas des dandys qui changent de canne selon les heures de la journée.

— Si un certain homme me laissait finir, coupa Giuliana en prenant un air faussement exaspéré, au lieu de me voler la parole sans demander la permission.

— Je suis désolé Giuliana. Continue.

— Il y avait une tête de Méduse sur le pommeau.

— Évidemment. Quel autre motif aurait pu orner cette canne ?

Nous nous retrouvons donc avec un modèle peu courant.

— Monsieur Verro a ajouté quelque chose de bizarre.

— Il est vrai que, jusqu'ici, tout était normal.

— Alexandre !

— Je t'écoute, Giuliana.

— Quand l'homme a posé sa canne, il la tenait de la main droite. Il l'a reprise de la main gauche. Et notre ami a cru voir disparaître son *Beati Paoli*.

— Disparaître ?

— Il n'est pas certain. Il était préoccupé et ramassait les clés.

— Hmm, hmm.

— La canne de Monsieur de Balzac<sup>15</sup>, lança Bazoche tout à trac.

— La canne de Monsieur de Balzac ? s'étonna Lucy.

— Une canne qui rend invisible quand on la prend de la main gauche.

La responsable de la sécurité haussa ses sourcils. Le regard de Cantovella s'attarda sur les yeux vert brillant brièvement teintés d'ingénuité avant de se focaliser sur Bazoche.

— Ce n'est pas la même canne, Barthélémy. Celle de Monsieur de Balzac est grossière et n'est assurément pas décorée d'une tête de Méduse.

— Tu as raison, admit l'inspecteur adjoint. Et puis elle n'existe pas.

— Qui sait ? Monsieur Verro, avez-vous votre livre-mémoire ?

— Oui, inspecteur.

— Nous allons procéder comme pour le portrait d'Andrea Filippone. Vous souvenez-vous ?

Le Sicilien acquiesça. Cantovella extirpa un livre-mémoire de sa gabardine et l'ouvrit. Lucy se leva pour sortir celui de Verro du chevet et le tendit au Sicilien qui s'en empara mollement. Sur les indications de l'inspecteur, Verro se concentra à plusieurs reprises pour restituer des images du *Beati Paoli* puis de la canne. En observant le résultat obtenu, le policier fit la grimace.

15. *La canne de Monsieur de Balzac*, roman de Delphine de Girardin, 1836.

— Effectivement, ça ne va pas être facile. Sous sa grande cape, notre homme est sûrement habillé normalement, voire élégamment. Et là, avec son grand chapeau, sa barbe à l'impériale, il pourrait passer pour un mousquetaire de monsieur Dumas. Le portrait, quant à lui, permet à peine de le reconnaître.

Cantovella montra à chacun le portrait en contre-jour sur son livre-mémoire puis il tourna une page et recommença. L'image de la canne était nette.

— Vous voyez le petit renflement ? C'est un système d'ouverture par bouton-poussoir. C'est une canne-épée. Le pommeau allongé est en métal, de l'argent peut-être, et est surmonté, comme nous le savons, d'une tête de Méduse. La couleur ne permet pas de déterminer le bois du fût. La fêrûle<sup>16</sup> est sûrement en fer. L'homme est grand. Sa canne doit donc approcher les quatre-vingt-dix centimètres. Il ne nous reste plus qu'à diffuser le portrait, le signalement et des images de la canne.

— Vous croyez qu'il est encore à Paris ? s'enquit Lucy.

— Je l'ignore comme j'ignore où est Filippone, sa proie actuelle à n'en pas douter. Mais j'imagine que le Calabrais tourne encore autour de la Compagnie et que notre *Beati Paoli* rôde aux alentours.

— C'est malheureusement probable, admit Lucy en fronçant les sourcils.

Quelques minutes plus tard, après que les deux jeunes femmes eurent convenu d'un rendez-vous, les trois membres de la Brigade Spéciale quittèrent la chambre. Sur le seuil, Cantovella sentit son livre-mémoire vibrer dans sa poche. Mû par une subite inspiration, il se retourna et vit Lucy concentrée sur son propre livre-mémoire.

---

16. Embout de la canne.

# Chapitre 15

*Rochester, comté de Kent (Angleterre)*

**O**liver Weaver, capitaine du premier bataillon du *King's Royal Rifle Corps*, sursauta. Il se retourna vivement, comme tous les hommes de sa compagnie qui marchaient derrière lui. L'explosion provenait probablement de l'un de ses arsenaux de Chatham, le plus grand dépôt de munitions d'Angleterre. Ils avaient quitté cette ville au bord de la Medway, ses forts et ses casernes occupés par les Martiens, avec leurs havresacs chargés de dynamite, de cordite<sup>17</sup> et même d'une petite quantité de lyddite<sup>18</sup>. L'officier spécula. Une compagnie avait-elle été surprise dans sa quête d'explosifs, avait-elle été victime d'un terrible accident ou avait-elle succombé à la tentation de détruire un garde-manger martien ?

À cette évocation, Weaver eut un haut-le-cœur. Il avait eu toutes les peines du monde à persuader ses hommes que leur mission l'emportait sur tout. Il remercia mentalement le sergent James Lloyd, ce rude Gallois, qui avait su convaincre la troupe en arguant qu'ôter le gibier de la bouche des Martiens les aurait incités à chasser de nouvelles proies. Weaver ne parvenait pas à évacuer de son esprit cet entrepôt frigorifique rempli d'hommes, de femmes et d'enfants suspendus tête en bas, comme de la viande, ni ces fûts remplis de sang et reliés aux corps par de longs tubes. Il se souvint de la rage des fusiliers qui avaient massacré à coups de baïonnette deux créatures

17. Dérivé de la balistite (mélange de nitroglycérine et de nitrocellulose) inventé en Grande-Bretagne.

18. Acide picrique stabilisé dans du coton pressé pour le rendre utilisable comme explosif.

visqueuses et bardées de tentacules (qui évoquaient des calamars debout), surprises en train de s'abreuver.

Des coups de feu retentirent. Weaver s'aperçut que tous, y compris lui-même, s'étaient immobilisés. Ils savaient que le lieutenant-colonel MacCall dirigeait en personne la diversion avec la moitié du bataillon, une mission suicide ou tout comme. Ces tirs, sans effet sur les tripodes, avaient pour but d'attirer ces derniers loin des arsenaux. Jusqu'ici, la stratégie avait bien fonctionné.

Weaver sentit les regards interrogateurs posés sur lui. Sans un mot, il reprit sa marche en direction du pont de Rochester, et les fantassins le suivirent en silence. Ce détour allongerait leur voyage mais il avait le mérite de mettre la Medway entre eux et les tripodes – si toutefois la rivière pouvait les contenir. L'officier espéra que chacun avait respecté la consigne de limiter le poids de son havresac pour pouvoir courir si nécessaire, mais il connaissait ses hommes et supposa que, comme lui, ils frôlaient la surcharge.

Lorsque la troupe passa devant le château de Rochester dont les murs avaient été coupés net à trois mètres du sol, Weaver frémît : c'était sans aucun doute l'œuvre des tripodes et de leurs rayons ardents. Tout à ses réflexions, il crut apercevoir une silhouette sur une maison proche des remparts. Après une observation plus attentivement, il ne décela personne. Pourtant, comment aurait-il pu imaginer l'uniforme bleu nuit aux tresses dorées ou le colback ? Pour lui, il ne faisait aucun doute que c'était un hussard qu'il avait bien distingué sur le toit de cette bâtisse. Le sergent Lloyd se porta à son niveau.

— Je l'ai vu moi aussi, Sir, souffla-t-il.

— Croyez-vous, sergent, que la cavalerie ait investi ces murs ?

— J'en doute, Sir. Je pense qu'il s'agit d'un homme isolé.

Un bruit métallique caractéristique interrompit leur discussion. Deux tripodes apparurent sur l'autre berge de la Medway et se dirigeaient vers le pont.

— Repli, dispersion et à couvert, cria Weaver en faisant demi-tour.

L'officier courut jusqu'à un immeuble délabré dans l'ombre duquel il se blottit. Il constata avec satisfaction la bonne discipline de ses hommes. Aucun n'était visible des tripodes

qui s'immobilisèrent juste avant le pont. Weaver eut l'impression que les machines scrutaient les alentours. Sa compagnie patienterait jusqu'à leur départ pour traverser la Medway.

C'est alors que deux coups de fusil retentirent. Weaver chercha des yeux l'origine des tirs et repéra l'uniforme bleu nuit dans l'encadrement d'une fenêtre, puis l'homme disparut. L'officier jura et maudit ce hussard qui allait attirer les Martiens. D'ailleurs, la réaction ne se fit pas attendre. Un rayon ardent désintégra la petite maison où s'était tenu quelques instants plus tôt le hussard. Mais un autre tireur avait déjà pris le relais : il avait tiré deux coups puis s'était esquivé. Un autre rayon ardent frappa. Un hussard réapparut là où le premier rayon ardent avait frappé pour s'effacer après avoir tiré. Weaver se demanda à quoi jouaient ces hommes. Qu'espéraient-ils gagner en agaçant les tripodes ?

Alors que les tripodes n'avaient pas encore riposté, un cavalier en uniforme bleu nuit surgit de derrière le château. Il poussa sa monture au galop vers le pont puis fit un brusque écart pour se diriger vers un bâtiment à demi effondré avant de disparaître derrière. En réaction, un tripode s'engagea sur le pont, étroit pour ses trois pattes. Cela ne calma pas les hussards qui se mirent à tirer de tous côtés et Weaver pesta à propos des frasques de la cavalerie légère qui mettait en péril sa mission. Lorsque le second tripode s'engagea lui aussi sur le pont, Weaver mit son masque à gaz, jusque-là accroché à sa ceinture, en supposant que ses hommes faisaient de même.

Dans le bref moment où les deux tripodes se retrouvèrent sur le pont, il y eut une série d'explosions, ce qui eut pour effet de figer les tripodes. Au départ, il ne se passa rien puis le pont parut vibrer, avant de s'effondrer en plusieurs endroits à la fois. Les jambes des tripodes furent aspirées et les engins gigantesques basculèrent dans la rivière avec un fracas de métal.

Weaver attendit. Sachant que les tripodes tombés ne se relevaient jamais, il craignait toutefois la fumée noire, mais elle ne vint pas. À la place, devant le pont détruit, se regroupèrent sept hussards, dont trois tiraient un cheval, rejoints par le cavalier qui mit pied à terre. Il échangea quelques mots avec les autres hommes puis, sans la moindre hésitation, marcha en

direction de la cachette de Weaver. Celui-ci enleva son masque et quitta l'ombre. Le hussard s'approcha puis, identifiant un grade supérieur au sien, se figea pour saluer.

— Sous-lieutenant Winston Churchill, du *Fourth Queen own Hussars*, Sir. Je mets mon modeste effectif à votre disposition.

— Enchanté, lieutenant. Capitaine Oliver Weaver, du *King's Royal Rifle Corps*. Je vous remercie de votre proposition mais vous n'avez visiblement pas de masques à gaz.

— Non, Sir, répondit Churchill comme si cela lui importait peu.

La compagnie de fusiliers se recomposa peu à peu derrière Weaver. Le sergent Lloyd se plaça à sa droite et Weaver considéra le jeune officier et ses hommes.

— Comment diable êtes-vous parvenus ici, lieutenant ? Je croyais votre régiment en Afrique du Sud.

— Il l'était, mon capitaine.

Churchill expliqua comment son régiment avait pris la mer à destination de l'estuaire de la Tamise, espérant utiliser la diversion créée par la tentative avortée des Américains, mais la flottille avait été décimée et le débarquement s'était avéré catastrophique. Personne n'avait prévu une telle concentration de tripodes autour des forts et arsenaux de Chatham.

Churchill, le seul officier des quelques hussards survivants, avait réussi à les mobiliser en leur disant qu'il n'avait rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur, et qu'il n'y avait qu'une réponse à la défaite : la victoire. Il avait alors mené ses hommes jusqu'au château de Rochester, écrêté par les tripodes, où ils s'étaient installés. Depuis cette base, ils avaient mené des expéditions vers les arsenaux de Chatham pour y dérober des explosifs mais, dès les premières pertes, ils avaient cessé leurs incursions. Ils avaient néanmoins accumulé assez de butin pour miner le pont enjambant la Medway. Le guet-apens organisé, ils avaient patienté jusqu'à l'arrivée conjointe des fusiliers et des tripodes, en gardant leur position malgré les bruits de bataille provenant de Chatham.

— Sachez, lieutenant, dit Weaver, que je vous ai voué aux gémonies, vous et vos hommes. J'ai cru que vous excitiez les tripodes par pure forfanterie.

— Vous ne pouviez savoir, Sir.

— C'était audacieux, complètement fou dirais-je.

— La grande leçon de la vie, c'est que parfois, ce sont les fous qui ont raison. J'ai agi comme s'il était impossible d'échouer. Et je ne crois pas les Martiens fins stratèges.

Weaver essaya de déterminer s'il y avait un quelconque humour dans cette réplique, mais il ne parvint à aucune conclusion.

— Je reviens sur votre proposition, lieutenant. Des cavaliers seraient en effet utiles pour notre mission.

— Nous avons une paire de hussards par monture, Sir.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous séparions votre effectif en deux ?

Une ombre effleura le visage de Churchill mais il se rasséra.

— L'essentiel est de servir la Reine. J'agréé votre proposition, Sir.

— Hum, fit tristement Weaver. La reine Victoria n'est plus, c'est son petit-fils, le roi George V qui règne maintenant.

Le jeune homme ne masqua pas son chagrin. Weaver respecta son silence durant un temps qu'il estimait décent pour un deuil royal avant de l'informer de la situation.

Un petit contingent français allait, grâce à des navires sous-marins, débarquer à Douvres, apportant des armes efficaces contre les Martiens. Pour faciliter cette opération, il fallait éloigner les tripodes du port. C'était pourquoi une diversion très bruyante avait été programmée le jour en question, dans un périmètre de cinq miles<sup>19</sup> autour de Douvres.

— N'avez-vous pas croisé une des estafettes parties de Douvres pour informer les différentes unités ? demanda Weaver à Churchill.

— Non, Sir, répondit ce dernier rasséréiné par ce qu'il venait d'entendre.

Le capitaine réfléchit rapidement à un emploi pertinent des hussards, surtout ceux disposant d'une monture, puis dispensa ses ordres au sous-lieutenant.

Un cavalier foncerait vers Douvres pour aviser le colonel Chalmer, qui commandait le *King's Royal Rifle Corps* et le deuxième bataillon, qu'au moins une compagnie avait rempli sa mission. Les trois cavaliers restants se disperseraient à la recherche des autres compagnies pour ensuite informer Douvres de leurs

19. Huit kilomètres environ.

situations respectives. Quant aux hussards à pied, ils partiraient vers l'estuaire pour rejoindre le lieutenant-colonel MacCall. S'ils rencontraient en chemin des fusiliers morts, ils prendraient leurs masques à gaz et, le cas échéant, leurs havresacs chargés d'explosifs.

# Chapitre 16

*En Méditerranée à bord du Turbinia III*

— **B**ienvenue dans ma cabine, commandant. Mathieu Cortes, visage fermé, ne prononça aucun mot en pénétrant dans la cabine de celui qu'il connaissait sous le nom d'Asinus et qu'il avait présenté comme subrécargue de la Compagnie à l'équipage, ainsi qu'à ses deux passagers. Il baissa la tête pour ne pas fixer son attention sur les étranges oreilles qui surgissaient des cheveux et sur la mâchoire allongée, mais aussi pour contenir une colère rentrée qui couvait. Lycos referma la porte derrière eux.

— Je serai bref. Notre escale à Palerme n'a plus lieu d'être. Vous vous acquitterez donc de votre mission telle que vous l'a énoncée la Compagnie. Vous rallierez l'îlot nommé Arbor. Nos amis botanistes y planteront le surgen de l'Arbre, comme initialement prévu. Finalement, pour l'essentiel, votre mission redevient, ou presque, ce qu'elle était à l'origine.

— Je peux donc vous jeter par-dessus bord, répartit Cortes, glacial.

— Si cela vous agrée, ironisa Lycos. Toutefois, j'aurais quelques difficultés à rédiger et communiquer mon rapport.

Le capitaine prit une longue inspiration et se maîtrisa en expirant lentement par le nez.

— Si vos plans changent, quelles garanties puis-je avoir pour ma famille ?

— Avant ce changement, aviez-vous de meilleures garanties ?

— Non, admit sèchement Cortes.

— Alors, de ce point de vue, il n'y a aucun changement. Vous attendrez cependant un peu plus longtemps avant d'avoir de leurs nouvelles.

— Forcément. Mais le départ de monsieur Gerber...

— Fait partie du changement de plan.

Lycos s'amusa de la participation passive de Gerber qui pourrissait au fond du port de Marseille. Les Allemands de Krupp & associés qui attendaient à Palerme allaient être désappointés.

Cortes se mura dans un mutisme hostile. Lycos quitta ses pensées et désigna la porte.

— Je crois que nous sommes attendus pour le souper.

\*\*\*

Lycos ressentit aussitôt une certaine hostilité à son égard lorsque les membres de l'équipage le saluèrent de façon nuancée quand il pénétra dans le mess. Il constata avec inquiétude que Faustin Saint-Hilaire, le botaniste de la Compagnie, avait ouvert son livre-mémoire. Il observa furtivement chaque personne et se rasséra. Il n'y avait, a priori, aucun danger.

Eugen Warming, le botaniste danois invité par la Compagnie, se pencha pour regarder avec intérêt le livre-mémoire. Vu son attitude, il n'en possédait pas, comme l'avait supposé Lycos. Les trois officiers présents semblaient eux aussi captivés. D'ailleurs, une discussion émerveillée rebondissait entre le lieutenant de navigation le chef mécanicien et le commissaire de bord<sup>20</sup>.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Cortes.

— J'ai informé la Compagnie que nous étions en mer et que le voyage se déroulait sans encombre, répondit Saint-Hilaire.

Le capitaine fixa longuement le botaniste avant de réaliser ce qu'il venait de dire. Lycos présuma que, dans sa correspondance, Saint-Hilaire n'avait pas évoqué la présence d'un subrécargue qui n'aurait pas dû être là.

— Vous pouvez communiquer avec la Compagnie ? s'étonna Cortes.

— Oui, répondit le botaniste. C'est un nouvel usage des livres-mémoires.

— Jusqu'ici, dit Cortes, je n'en avais pas car un livre de bord est destiné à être lu par d'autres que moi. Je n'avais donc

20. Commissaire de bord : dans la marine marchande, personne chargée de la gestion des aspects administratifs du navire.

rien à mémoriser que je doive garder privé. Comment cela fonctionne-t-il ?

— C'est comme un télégraphe sans fil. Pour le reste, vous savez comment s'opère la mémorisation. Le processus est assez voisin. Il faut se concentrer sur un destinataire et sur le message à envoyer au lieu de le mémoriser.

Le capitaine hocha la tête, pensif, puis se tourna vers Lycos.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas de livre-mémoire ?

— Comme vous, je rédige des rapports qui sont destinés à être lus. Pas plus que vous, je n'avais l'utilité d'un outil de stricte mémorisation. De plus, je ne connaissais pas ce nouvel et intéressant usage.

— Comment est-ce possible ? insista Cortes.

— Pendant la longue période qui a précédé mon affectation à votre bord, j'ai été en mission au cœur de l'Allemagne, commandant.

Après le rappel indirect de l'implication germanique, Lycos laissa ce dernier mot en suspens avant de s'adresser plus généralement à la tablée.

— Mais, comme vous le savez, messieurs, la Compagnie place certaines opérations sous le sceau du secret.

Lycos s'auto-congratula de la pertinence de son mensonge. Il y avait un peu de vérité, pas trop, et il avait éludé toutes les questions relatives à ce qu'il avait pu faire avant de monter à bord. Cortes préféra ne pas relever et revint à une attitude simplement froide et distante.

— Tout cela est bien beau, lança Lycos d'un ton enjoué, mais nous avons soif.

Il n'eut pas un franc succès mais l'atmosphère se détendit. Saint-Hilaire reprit la parole.

— Monsieur David Moreau m'a informé que l'Arbre était satisfait et que sa liaison avec le chirurgien était solide.

— L'Arbre satisfait ? coupa le lieutenant de navigation Giniel.

— L'Arbre est une entité pensante, rétorqua Saint-Hilaire.

Les bouches des officiers s'agrandirent en chœur muet. Lycos se préoccupa de ce détail gênant.

— Qu'entendez-vous par liaison, monsieur Saint-Hilaire ?

— Une liaison sans fil, comme avec les livres-mémoires, entre l'Arbre et le chirurgien. Je dois préciser qu'il ne s'agit pas

d'un nouvel arbre autonome. Après sa croissance, il sera une extension de l'Arbre qui est au Champ-de-Mars. En implantant le chirurgien que nous transportons dans un espace limitant sa croissance à des dimensions raisonnables, il s'agit de donner naissance à un arbre secondaire qui, grâce à la liaison évoquée, augmentera la capacité mémorielle de notre Arbre.

Cette révélation embarrassa Lycos. Il avait parié sur un arbre indépendant au service de l'Homme-Puma. Avait-il commis une lourde erreur en rompant avec Krupp et les Vrîl-Ya ? Puisque l'Arbre pensait, Lycos prêta un embryon d'intellect au chirurgien, comme à un nourrisson, un enfant. Et qui disait enfant, disait, à terme, adulte. Lycos se rassura : le devenir d'un enfant était de quitter ses parents. Il devrait se focaliser sur la rupture du lien avec l'Arbre parent. Ensuite, il faudrait trouver le moyen d'éduquer le rejeton végétal à son profit. Le seul problème était qu'il ne voyait pas comment procéder.

## Chapitre 17

*Paris, Grand café des Capucines (France)*

Quand Alexandre Cantovella fut amené à sa table, Lucy Westenra posa son verre de vin marqué d'une fine trace de rouge à lèvres et examina l'inspecteur. Avant qu'il pût parler, un serveur le débarrassa de son macfarlane noir, de l'habituel *deerstalker*, ainsi que d'une canne sobre à long pommeau de bronze. Désarmé par les yeux vert pétillant qui le détaillaient, le policier, en sobre costume noir, se statufia. Seul détail inesthétique, son revolver faisait une bosse sous la longue veste. Il finit par incliner la tête.

— Bonjour, mademoiselle Westenra.

— Bonjour, inspecteur. J'ai failli ne pas vous reconnaître. Heureusement, vous aviez votre habituel couvre-chef. Vous êtes très élégant.

Lucy leva une main pour empêcher l'inspecteur de prononcer un mot.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Cantovella s'exécuta en souriant.

— Je me conforme parfois à la bienséance mais, surtout, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise par une tenue inappropriée.

— Croyez-vous que vous pourriez me mettre mal à l'aise, inspecteur ?

— Je ne sais.

Lucy pencha la tête avec un sourire malicieux. Un serveur s'avança pour servir du vin à Cantovella qui observa discrètement la jeune femme, incapable de déterminer si son ensemble pourpre était le même qu'à l'hôpital Necker. Elle avait dû sommer la maison Worth de lui fournir une collection de

tailleurs qui couvrait la palette de l'arc-en-ciel. Ces vêtements étaient plus commodes que les robes à manches bouffantes en vogue. Une mince bande de fourrure claire ourlait les manches et le col de la veste qui s'ouvrait sur un corsage plissé blanc à rubans. Ses cheveux bruns étaient relevés sous un coussin du canotier, subtilement posé de côté, qui changeait de l'habituelle capeline dont les bords protégeaient d'ombre l'ovale de son visage. Comme toujours, elle portait des gants ivoire de cuir fin.

— Serait-il déplacé de vous complimenter, mademoiselle ?

— Certes non, inspecteur. Mais serez-vous plus éloquent que votre regard ?

Cantovella fixa tout à coup son verre comme s'il cherchait une vérité dans le vin. Lucy retint un petit rire.

— Venez-vous souvent ici, mademoiselle ?

Une brève contrariété passa sur le visage de la jeune femme.

— Cela m'arrive... Ne pourriez-vous user de mon prénom, inspecteur ?

— Si cela vous agrée, Lucy. Mais mon prénom n'est certes pas inspecteur.

La jeune femme pouffa puis son regard s'attarda sur la bosse du revolver.

— Ah, releva Cantovella, quand on fait partie de la Sûreté Générale, celle-ci ne vous quitte jamais totalement.

— Je pourrais en dire autant de la Compagnie des Intelligences Botaniques. (Lucy, rendue songeuse par cette similitude, fixa l'inspecteur de ses yeux vert intense.) Est-ce que vous avez peur de moi, Alexandre ?

— Devrais-je avoir peur, Lucy ?

— Certes, non. La transmission de l'hématophagie est un acte volontaire. Il n'y a donc aucun risque. (Lucy soupira.) Je ne le montre pas mais... En fait, j'ai peur. Cette maladie est un fardeau que je porte seule depuis longtemps et je crains qu'il ne devienne trop pesant pour quiconque.

— Je suis d'une solide constitution.

La jeune femme se figea un bref instant puis rit de bon cœur.

— Ne me tentez pas, Alexandre.

Cantovella inclina la tête. Il n'avait pas imaginé la détresse solitaire qui se cachait derrière ce rayonnement. Lucy prit une mine attristée.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas ternir la soirée en m'apitoyant sur moi-même.

— Ne soyez pas désolée, Lucy. Je vous écouterai toujours volontiers.

Les nuages disparurent dans les iris de la jeune femme, soudain plus enjouée. Elle croisa le regard de Cantovella et y lut des questions qu'il ne posait pas. Elle aima cette courtoisie.

— J'ai été contaminée par un hématoophage, un prince roumain, décédé depuis sept ans maintenant. Il se trouve qu'il était fortuné et qu'il ne m'a point laissé dans le dénuement. Toutefois, cela ne me permettait pas de vivre au grand jour. Il y a six ans, j'ai lu une annonce de la Compagnie qui cherchait des hémato-phages pour essayer un traitement. Depuis, selon un accord que j'ai signé avec le docteur Moreau, j'utilise mes talents au service de la Compagnie, ce qui, je dois l'admettre, ne me déplaît pas.

— Voilà une histoire peu commune.

— J'en conviens. Et vous, Alexandre, qu'est-ce qui vous a amené dans la police ?

— Je me pose encore la question.

— Vous éludez, Alexandre.

— Non, Lucy. Je n'ai pas toujours été attiré par les mystères avec le désir de les élucider... J'ai l'impression de commencer le portrait d'un personnage de roman-feuilleton. Bref. Il y a un peu plus de sept ans, je me suis retrouvé dans la Police spéciale des Chemins de fer. Monsieur Hennion, qui n'était pas encore commissaire, était mon supérieur. Quand il est entré à la Sûreté Générale, il y a trois ans, il m'a contacté. Il créait une Brigade Spéciale pour traiter les affaires extraordinaires.

Lucy plissa les yeux. Le policier n'avait parlé ni de ses motivations ni de sa vie avant la Police des Chemins de fer. Un passé bien enfoui qu'il voulait peut-être ne pas dévoiler ou simplement oublier. Un handicap émotionnel ? Elle jaugea cet homme qui maintenait sa carapace malgré son apparente aisance, une timidité habilement occultée qu'elle espérait vaincre.

La jeune femme ôta un gant qu'elle laissa négligemment choir sur la nappe. Cantovella haussa les sourcils. Elle enleva

l'autre puis elle avança, presque craintivement, sa main face à celle de l'inspecteur. Ses doigts effleurèrent ceux de Cantovella puis se posèrent dessus.

— Pardonnez-moi cette audace, Alexandre.

— Vous êtes pardonnée. Et permettez-moi de vous créditer par avance d'une infinité de pardons.

Lucy capta le regard ému et interrogatif.

— Je peux ôter mes gants sans risque.

— Parce qu'il fait nuit ?

— Je peux aussi les ôter de jour et dehors.

— Grâce au traitement de messieurs Moreau. Je ne sais lequel...

— Les deux, en fait. Néanmoins, je ne peux me départir du souvenir de la brûlure de la lumière du jour mais aussi de la gêne lors des nuits de pleine lune. Les scientifiques de mon entourage m'ont expliqué que la lune nous renvoie la lumière du soleil. Mais maintenant, en plein soleil, ma peau réagit comme auparavant lors des nuits claires, avec toutefois un inconvénient : une exposition prolongée au rayonnement solaire m'oblige à augmenter le dosage de mon traitement.

— Je comprends votre prudence, Lucy.

— Si vous saviez... Ces gants, ces vêtements... Je les ressens comme une prison.

— Du crépuscule à l'aube, vous pouvez être libérée de cette prison.

— Il est vrai. Voudriez-vous être mon libérateur ?

Le souffle manqua à Cantovella. La voix de Lucy trembla un peu.

— Pardonnez mon impudeur, Alexandre. Je deviens immodérée.

— Sans doute parce que votre prison vous pèse depuis trop longtemps. Croyez-vous que votre cœur soit fragile à la lumière ?

La jeune femme sourit.

— Vous me donnez de l'espoir, Alexandre. L'espoir de partager ma vie. Mais j'ai si peur qu'il s'envole.

— Je compte rester sur la terre ferme.

— Ah... Savez-vous Alexandre, que j'ai parfois le désir d'être libre au point de ne porter qu'un costume de bain et de courir me jeter dans la mer.

— C'est un vœu que je peux vous aider à réaliser.

Elle contempla ses gants, songeuse, puis elle fixa ses yeux dans ceux de Cantovella.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Alexandre.

Il ne réfléchit pas longtemps.

— Il me plairait d'être votre libérateur.

— Au risque d'être définitivement considérée comme demi-mondaine, j'aspire à être entièrement libérée.

Un chant de cigale étouffé empêcha le policier de répondre. Lucy sortit un livre-mémoire de sa veste et l'ouvrit. Elle fronça les sourcils.

— Je crains que notre rendez-vous soit compromis.

— Un problème ? s'enquit Cantovella.

— Voyez, fit-elle en tendant le livre.

Le policier lut rapidement.

— Je vois. Permettez que je vous accompagne. Non, ne protestez pas. La Sûreté Générale est, elle aussi, concernée. D'ailleurs, je vais la prévenir avant que nous partions. Et je tiens à assurer votre protection.

La jeune femme pencha la tête pour cacher un petit sourire dans sa main. Elle trouvait l'attention charmante mais elle ne risquait pas grand-chose.

\*\*\*

— Voilà un inhabituel véhicule automobile, commenta Cantovella.

La petite voiture concernée par ce propos ne pouvait recevoir que deux passagers sur une étroite banquette. Un court capot arrondi, fendu de multiples aérations frontales et latérales, plongeait vers l'avant. Le marchepied se prolongeait à l'avant et à l'arrière en garde-boue arrondis au-dessus de roues à rayons chaussées de pneumatiques. Côté conducteur, un mât incliné derrière le capot portait le volant.

— Il n'y en a que quatre comme celle-là. C'est une Robur.

Lucy monta côté pilote. Cantovella contourna l'engin pour prendre la place du passager et mit sa canne entre ses jambes. La voiture démarra.

— Nous n'avons pas usé de manivelle ! s'étonna Cantovella.

— C'est grâce à l'allumage électrique.

Alors que l'automobile dépourvue d'éclairage s'engageait sur la route, l'inspecteur refréna sa curiosité, supposant que la « pathologie » de Lucy lui procurait une vue de nyctalope.

— Je vais faire mon David, dit-elle d'un ton badin. C'est un moteur de cinq chevaux, avec deux cylindres en V, refroidissement par air, transmission sans chaîne, boîte de vitesses à pignons baladeurs<sup>21</sup>.

— Vous faites très bien le David Moreau, ironisa Cantovella.

— Oh ! Si vous saviez le nombre de fois où il m'a fait l'article.

— J'imagine. Monsieur Moreau est un jeune homme très enthousiaste.

— Plutôt.

D'une main, Lucy ôta son chapeau et le jeta sur les genoux de Cantovella. Elle réalisa son geste.

— J'aurais dû vous demander, Alexandre.

— Je vous en prie, Lucy.

— Je vous invite à tenir votre couvre-chef. Nous effectuons le trajet en une demi-heure.

— Diantre. Ce véhicule est nettement plus rapide que ceux que je connais.

— De deux à trois fois plus rapides.

— Et qui dispose des trois autres modèles ?

— Seriez-vous intéressé ?

— Le commissaire Hennion<sup>22</sup> ne serait pas opposé à une brigade plus mobile.

— Robur en possède un, David aussi. Le dernier est pour Patou.

— Qui est Patou ?

— Le responsable de la sécurité de Saint-Germain-en-Laye.

— Où nous allons...

21. Toutes ces caractéristiques modernes, y compris l'allumage électrique redécouvert plus tard sous le nom de « Delco », apparaissent historiquement en 1900 dans la *Sirène* d'Henry Bauchet.

22. Célestin Hennion créera, plus tard, les brigades mobiles connues comme les « Brigades du Tigre ».

# Chapitre 18

*Paris, XV<sup>e</sup> arrondissement (France)*

**L**éopold Dufresne était allongé sur le dos, nu et les bras en croix. Avant, il aurait trouvé cela incongru ou, plus certainement, indécent, mais Misty, sa féline amante, ne concevait rien d'autre que la nudité. En ce moment, elle était à genoux, à califourchon sur l'abdomen du médecin, et penchée sur lui, les mains sur ses épaules. Elle lui léchait le visage, avec cette langue un peu râpeuse à laquelle il s'était accoutumé. Il ne se posait plus de questions. Misty n'aimait pas trop les baisers traditionnels mais il avait du mal à lui rendre la pareille.

La jeune femme se redressa bras tendus, toujours appuyée sur lui. Dufresne admira son visage si particulier, ses yeux jaunes en amande aux pupilles démesurément dilatées, ses pommettes hautes, son menton pointu, son petit nez retroussé et cette abondante chevelure tigrée gris et brun. Il soupira de bonheur. Il voulait étirer la nuit au maximum car, au petit matin, il partirait pour Calais, avant d'embarquer pour l'Angleterre. Il ne reverrait pas Misty avant longtemps. Son regard s'attarda sur les seins ronds et menus. Il les attrapa.

La jeune femme feula puis exhala un long souffle rauque. Ses yeux s'agrandirent. D'un mouvement de bassin, elle souleva légèrement ses fesses puis, très lentement, elle glissa son pubis sur le ventre de Dufresne, vers son désir. Elle ronronna, de plus en plus fort. Non seulement, le médecin fut captivé par cette douce mélodie mais la vibration du ronronnement se communiqua à tout son corps. Depuis le début de leurs folles nuits, il trouvait cela diablement émoustillant.

Enfin, ils ne furent plus qu'un. Misty ne retint plus ses griffes et elles s'enfoncèrent dans la chair de Dufresne. Il cria, comme à chaque fois, d'une douleur qui se fondit dans le plaisir. Il se félicita,

encore une fois, d'avoir suspendu son traitement régressif qui l'aurait rendu trop vulnérable et aurait compromis cette relation.

Soudain, Misty bondit et sauta du lit pour courir vers ses vêtements. Elle revint en lisant un livre-mémoire de poche. Elle fit une moue où se mêlaient, en ordre dispersé, contrariété, colère, anxiété et tristesse.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Dufresne.

Pour toute réponse, elle posa le livre ouvert sur les draps. Le médecin l'attrapa puis lut le message. Elle alla se vêtir d'un long caleçon de dentelle, d'un corselet-gorge qui lui enserrait la taille et soutenait fermement sa poitrine, et se dirigea vers la porte. Dufresne releva la tête.

— Misty ! Tu pars ainsi vêtue ?

— Je serai plus libre de mes mouvements.

— Je t'accompagne !

Misty considéra le médecin.

— Tu dois partir à Calais.

— J'ai le temps.

— Ce n'est pas ton devoir.

— Mon devoir est de te prêter assistance.

Misty cilla, regarda intensément Dufresne et eut un rictus qu'il interpréta comme un sourire.

— Et puis, je suis plus costaud que la moyenne.

— Alors ne traîne pas pour t'habiller.

— Oui, Misty, s'exclama-t-il en se levant puis il réfléchit alors qu'il attrapait sa chemise et ajouta : Il va nous falloir du temps pour y aller.

— Une demi-heure.

— Seulement ? Je ne cours peut-être pas aussi vite que toi.

— Sshhh ! J'ai emprunté la voiture de Patou.

Dufresne savait par Misty que Patou était le Berger de Saint-Germain-en-Laye, la destination de leur toute prochaine équipée. Il se demanda toutefois quelle était cette voiture si rapide. Puis il repensa au message.

— Pourquoi te dire de ne pas te sentir coupable ?

Misty ramassa son livre-mémoire en soufflant. Elle le rangea dans une ceinture large qu'elle ajouta à sa tenue. Elle croisa les bras avec un air mauvais et tourna ostensiblement le dos à Dufresne. Celui-ci jugea bon de ne pas insister.

# Chapitre 19

*Saint-Germain-en-Laye (France)*

La nuit était parsemée de sphères d'étamines lumineuses qui tremblotaient autour des réverbères à gaz et se reflétaient sur les grilles qui ceinturaient l'hôtel particulier. La lumière fuyait du bâtiment à travers les rectangles percés dans les murs et se perdait dans la pénombre. Deux hommes, carabine sur l'épaule, marchaient derrière la clôture, scrutant de temps à autre l'obscurité extérieure.

Andrea Filippone, tapi dans l'ombre d'un immeuble, ajusta ses jumelles et observa les fenêtres éclairées. Il repéra, au premier étage, le docteur Moreau, reconnaissable à sa chevelure gris acier, seul dans son bureau. Il chercha Cornelian, Wells et l'infirmière. Il localisa plusieurs personnes dans ce qui semblait être une salle à manger mais n'en identifia aucune. Il crut cependant apercevoir une tenue blanche.

Filippone savait par ses « yeux », et des marins trop bavards, qu'Anglais et Français partiraient le jour prochain pour Calais, emmenant au loin l'amant de la tigresse qui était partie pour sa dernière escapade galante avant longtemps. Le Calabrais n'aurait pas d'autre opportunité pour éviter une confrontation avec cette furie. D'un signe, il appela ses lieutenants blottis dans les ténèbres. Il leur donna ses dernières consignes.

Le gros de sa *Ndrina* avait pour mission le rapt de l'infirmière qui semblait plus précieuse que Jared Cornelian. Profitant de cette diversion, le Calabrais se chargerait du docteur Moreau, la cible principale, avec l'aide des Fratuzzi, quatre frères jongleurs et acrobates de Reggio Calabria, sa ville natale. Filippone fit claquer sa langue nerveusement : il allait perdre

beaucoup d'hommes mais Krupp n'aurait pas d'autre choix que de traiter avec lui.

Ayant reçu leurs ordres, les lieutenants de Filippone rejoignirent leurs hommes pour se fondre avec eux dans la bande de loqueteux qui devait marcher vers l'hôtel particulier. La petite troupe, enfin complète, s'ébranla pour s'engager dans la rue qui menait au portail de l'hôtel particulier. Comme prévu, certains individus agitaient des bâtons, d'autres vociféraient contre les expériences diaboliques du docteur Moreau.

Quand la foule s'immobilisa devant la grille fermée, les vigiles brandirent leurs carabines mais hésitèrent. Ignorant la présence des sbires du Calabrais, ils ne pouvaient les distinguer des mendiants payés pour l'occasion et, comme ils ne voyaient aucune arme, ils ne se sentaient pas en danger immédiat.

Un géant et deux autres vigiles armés sortirent par la porte principale du bâtiment. Filippone étudia le nouvel arrivant à travers ses jumelles. Il s'agissait de l'homme-bête qu'il avait observé. De longs cheveux blancs cachaient des oreilles tombantes et la barbe épaisse une mâchoire proéminente. Trouvant de faux airs canins au colosse, le Calabrais avait présumé que celui-ci avait un odorat plus aiguisé que la moyenne. Il espérait que les dispositions prises pour échapper à son flair suffiraient car, si l'Homme-Chien survivait à l'assaut, il ferait un redoutable pisteur.

La foule, agglutinée devant la grille, hurla des injures, traitant de créature infernale le géant impassible qui, main sur les hanches, scrutait les individus à la recherche de la menace sous-jacente : si des meneurs s'étaient visiblement mélangés à une piétaille qui n'était là que pour gonfler les effectifs, Patou ne cernait pas leur objectif. De leur côté, les quatre vigiles, finalement impressionnés par le nombre, pointèrent leurs fusils vers les manifestants.

\*\*\*

Quand le docteur Moreau entendit les cris, il se leva de son bureau et se dirigea vers la fenêtre. Il évalua le groupe à une cinquantaine de personnes. La Compagnie avait déjà fait l'objet de critiques, parfois virulentes, mais jamais cela n'avait

abouti à une manifestation aussi hostile. Il se demanda s'il n'y avait pas une manipulation derrière celle-ci.

Pensif, le docteur Moreau regagna son siège et ouvrit son livre-mémoire. Il regretta l'absence de Misty mais ne put le lui reprocher. Au courant de ses fugues nocturnes bien qu'elle n'en eût jamais parlé, il savait que Patou lui prêtait sa voiture rapide. Il considérait Misty comme sa fille et se réjouissait secrètement du bonheur qu'elle ne parvenait pas à cacher. Mais, en ce moment, sa présence aurait été fort utile.

C'est alors que des explosions retentirent. Celles-ci ne parvinrent toutefois pas à rompre la concentration du docteur Moreau penché sur son livre : il était plus que temps d'appeler des secours. Il pensa à Lucy Westenra puis à Misty et espéra que cette dernière ne culpabiliserait pas de son absence.

\*\*\*

Patou jaugea la petite foule sur le point de forcer la grille. Ses hommes avaient beau pointer leurs armes, ils hésiteraient – c'était compréhensible – à tirer. Malheureusement, à cinq, et malgré sa force, ils ne parviendraient pas à endiguer le flot des protestataires et seraient vite débordés. Il valait donc mieux se barricader dans l'hôtel particulier pour repousser les éventuels envahisseurs, avec les Huit vigiles qui y occupaient déjà des points stratégiques. Il fallait des renforts. Confiant, le Berger ne douta pas un instant que le docteur Moreau avait déjà contacté Lucy.

Alors que Patou et ses hommes reculaient vers les marches au pied de la porte principale sans quitter le groupe des yeux, deux manifestants lancèrent chacun une bombe. Chez Patou l'instinct prit le dessus : ayant identifié les sphères noires aux mèches trop courtes pour être éteintes, il sauta en arrière, hors de portée des explosions.

Profitant de l'hébétude générale provoquée par la déflagration, il se releva pour examiner les vigiles qui gisaient au pied de l'escalier. Seuls deux sur quatre avaient survécu. Sans tergiverser, il les chargea sur ses larges épaules. Au moment où il allait entrer dans le hall, la grille céda. D'un bref coup d'œil, il eut le temps de remarquer qu'une partie des manifestants s'éloignait

des assaillants, ce qui le conforta dans l'idée qu'il s'agissait de menu fretin, recruté pour donner de l'épaisseur à la foule.

Une fois à l'intérieur, à peine gêné par les blessés qu'il portait, Patou se retourna pour fermer la porte qui ne tiendrait pas longtemps face à des explosifs, puis il partit à la recherche de Pamela Underwood. Les vigiles avaient besoin de soins.

\*\*\*

Comme fondus dans le paysage, les Fratuzzi<sup>23</sup> s'élancèrent vers le portail maintenant ouvert, suivis par Filippone, aussi discret qu'eux. Ils longèrent la grille puis allèrent jusqu'au bureau du docteur Moreau sous lequel Lupo, un des Fratuzzi, fit la courte échelle à un deuxième, Iago. Le troisième, Dino, les escalada pour atteindre le rebord de la fenêtre du bureau. Et enfin, le quatrième, Gino, grimpa l'échelle humaine pour, après avoir cassé un carreau, ouvrir la fenêtre.

Le docteur Moreau, sans paraître perturbé, referma le livre qui était sur son bureau et le rangea dans sa veste. Alors que Gino atterrissait sur le parquet, le scientifique tendit la main vers un tiroir mais un poignard vola pour clouer dans le bois du bureau la manche de sa veste qui se déchira quand il tira dessus. Le docteur Moreau n'eut guère le loisir d'en faire plus. Déjà sur lui, l'acrobate l'assomma d'un coup sur la nuque.

Puis Gino revint à la fenêtre pour hisser Dino qui avait une corde enroulée autour de son torse et une besace à l'épaule. Il en sortit un mouchoir et un flacon dont il versa le contenu sur le tissu, avant de le plaquer sur le visage du docteur Moreau, lui offrant ainsi un long sommeil. Par précaution, ils préférèrent en plus lier et bâillonner leur otage.

Quand Filippone vit le docteur Moreau inerte descendre de l'étage au bout d'une corde, il eut un rictus satisfait. Il ne s'inquiéta pas des coups de feu qui émaillaient la nuit. À l'intérieur de la demeure, la résistance était bien plus sérieuse qu'il ne l'avait envisagée, et ses hommes, malgré leur pugnacité, ne parviendraient peut-être pas à kidnapper l'infirmière. Comme l'attaque n'allait pas tarder à attirer les gendarmes, il devenait urgent de s'éclipser.

---

23. Petits frères.

Gino et Dino redescendus, Lupo, le plus costaud des Fratuzzi, souleva le docteur Moreau comme un vulgaire sac et le jeta sur son épaule. La petite bande s'éclipsa par une porte latérale de la grille, préalablement crochetée par le quatrième frère, Iago. Avant de les suivre, Filippone jeta un œil vers l'entrée de l'hôtel particulier : les détonations avaient tout à coup cessé. Étonné du soudain silence, le Calabrais hâta le pas.

\*\*\*

Connaître les lieux et posséder des sens développés constituaient un avantage. Tapi derrière la porte d'un placard, Patou attendit que les deux assaillants, qu'il avait entendu avancer dans le couloir avant de se cacher, aient dépassé son abri pour surgir derrière eux. Attrapant le crâne du premier, il lui brisa la nuque, puis il le souleva sans effort pour le jeter sur le second qui se retournait, revolver levé. Avant que le bandit n'ait pu réagir, le Berger fut sur lui et lui arracha le larynx.

Revenant dans le séjour, Patou analysa la situation : il n'y avait plus de coups de feu, mais des corps jonchaient le sol. Les attaquants, qui avaient parlé entre eux en italiens, étaient certainement les mêmes qu'à Dunkerque.

Au bruit derrière lui, Patou se retourna prestement mais se détendit en reconnaissant deux de ses hommes. Heureusement, il ne les avait pas tous perdus. Il entendit soudain des éclats de voix, dont une qu'il identifia comme celle de Miss Underwood. Cela venait de la grande salle à manger. Sans hésitation, il fit signe aux vigiles de le suivre. Arrivé à la porte, il leur intima par geste d'attendre, puis il entra.

Les deux gardes blessés qu'il avait ramenés étaient allongés sur des tables. Devant la grande porte de l'autre côté de la pièce, deux Italiens tenaient en joue Jared Cornelian qui s'interposait bras écartés entre eux et la rousse infirmière. Le Berger repéra deux autres larrons dans le hall, position qui rendait difficile le contournement. À son entrée, un des deux malfrats pointa son pistolet vers lui. L'autre soutenait l'étrange regard rouge orangé veiné d'ambre du voyageur temporel et hésitait sur la conduite à adopter. Pamela se rapprocha de Cornelian jusqu'à être collée à son dos.

— Laissez-le m'emmener, Jared, fit-elle d'une voix tendue.

— Il n'en est pas question.

— Il pourrait vous tuer.

Si l'Italien ne l'avait pas encore fait, c'était parce qu'il ne voulait pas risquer d'atteindre l'infirmière. Il se débarrasserait volontiers de l'homme aux yeux rouges, trop étrange à son goût. Maintenant, il s'inquiétait surtout du géant aux cheveux blancs. Il n'avait pas le temps de négocier et il devait prendre une décision.

— S'il me tue, je reviendrai, murmura Cornelian.

— Ce ne sera pas vous, souffla Pamela.

— Ce sera un écho de moi-même, ce sera moi.

— Qui ne se souviendra pas de moi.

Cornelian appréhenda le dilemme de l'infirmière.

— J'apprendrai à vous connaître une nouvelle fois.

— Mais...

— Je vous comprends, Pamela. Mais mon écho viendra auprès de vous et il vaut mieux que vous ne soyez pas entre de mauvaises mains pour que je n'y tombe pas moi-même.

Pamela se tut, vaincue : Cornelian lui avait expliqué comment les Tisseurs de flux l'avaient expédié depuis un lointain futur.

Trop loin pour pouvoir efficacement intervenir, Patou estima la situation mal engagée, d'autant plus que le bandit qui le tenait en respect ne relâchait pas son attention. Il se prépara toutefois à bondir dès qu'il percevrait le tressaillement précédant le tir. Ce fut alors que survint l'improbable. Les deux malfrats du hall s'écroulèrent, chacun avec une dague plantée dans le dos. L'Italien qui tenait en joue Cornelian, attiré par le bruit de chute et intrigué par le regard étonné de Patou, se déplaça, tout en gardant son arme pointée, pour voir de quoi il en retournait. C'est à ce moment qu'une ombre noire surgit, épée en avant, et embrocha son dernier comparse. Abasourdi, l'homme au pistolet ne réagit même pas quand le Berger lui bondit dessus.

Patou s'intéressa au nouveau venu qui essuya sa lame sur les vêtements de l'Italien puis la rentra dans le fut d'une canne. Ignorant les personnes présentes, il observa le visage de sa victime puis retourna dans le hall pour se pencher vers les autres Italiens. Il examina leur visage, retira deux poignards de

leurs corps et les rangea sous sa longue cape noire, non sans les avoir nettoyés. Le Berger, abasourdi, constata que Cornélian et Pamela étaient aussi ébahis que lui.

— Chercheriez-vous quelqu'un ? lança-t-il.

L'homme se redressa, les yeux dans l'ombre d'un grand chapeau noir. Un bref sourire éclaira la petite barbe et la moustache de son impériale grise.

— Effectivement.

Il se raidit quand les deux vigiles qui attendaient entrèrent. Patou, leva la main, leur signifiant de ne pas intervenir.

— Tout d'abord, je vous remercie de votre opportune intervention.

— Tout le plaisir était pour moi, répartit l'homme qui détaillait le visage de l'Italien qui gisait aux pieds de Patou.

— Permettez-moi de me présenter. Patou, responsable de la sécurité.

— Qui a été mise à mal.

— Il est vrai. Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un chasseur.

Patou comprit qu'il n'en dirait pas plus.

— Chasseriez-vous les criminels italiens ?

— En quelque sorte. Toutefois, je traque une personne en particulier.

— L'avez-vous trouvée ?

— Non.

Patou n'avait aucune raison, ni envie, d'entrer en conflit avec leur sauveur. Soupçonnant son désir de vérifier l'identité des assaillants décédés éparpillés dans les couloirs, il choisit de garder le contrôle.

— Je vous propose de chercher votre proie parmi les défunts. Mes deux hommes vous guideront.

— Je vous remercie de cette proposition, accepta l'homme en noir sans faire de commentaire à propos de l'escorte.

Les deux vigiles, considérant l'ordre comme implicite, marchèrent vers le nouvel invité. Patou réalisa soudain qu'il manquait une personne. Il pensa fugitivement à monsieur Wells mais celui-ci était enfermé dans sa chambre.

— Veuillez m'excuser, cria-t-il en courant vers les escaliers qu'il grimpa quatre à quatre.

Au premier étage, il se dirigea vers le bureau du docteur Moreau.

\*\*\*

Lucy Westenra stoppa sa Robur en travers du portail de l'hôtel particulier derrière une voiture identique et garée au pied des marches. Les occupants du premier véhicule en sautèrent en même temps qu'elle et Alexandre Cantovella. Surprise par l'arrivée de ce nouveau véhicule, Misty, en tenue légère, se tourna vers les intrus, toutes griffes dehors, Léopold Dufresne, en uniforme, la rejoignit rapidement. Ils se détendirent en reconnaissant la responsable de la sécurité et l'inspecteur spécial.

Un bref instant, le regard de Lucy passa de Dufresne à Misty qui observa en retour Lucy et Cantovella, habillés de façon très élégante. Malgré les circonstances, elles échangèrent un furtif sourire de connivence, chose inimaginable auparavant. Le médecin et le policier s'adressèrent un salut amusé, puis tous redevinrent sérieux.

Cantovella s'approcha du perron et examina les traces noires.

— Il y a eu des explosifs.

— Et il n'y a plus de gardes, ajouta Lucy.

— Il faut que j'y aille, dit Misty qui sauta en haut des marches.

À ce moment, apparurent Cornelian et un vigile, fusil sur le bras. Le voyageur temporel sembla soulagé à la vue de Misty et ne s'étonna même pas du caleçon et du corselet-gorge qui constituaient ses seuls vêtements.

— Vous tombez bien, s'exclama-t-il terminant sa phrase en montant la voix alors qu'il découvrait les trois autres personnes qui montaient les escaliers.

— Où est Patou ? demanda Lucy.

— Il poursuit les ravisseurs du docteur Moreau, répondit Cornelian l'air désolé mais d'un ton assuré.

— Le docteur Moreau a été enlevé ? s'écria Misty dans des modulations stridentes.

— Pendant l'attaque, un autre groupe est entré par la fenêtre de son bureau.

Misty serra les poings. Des larmes glissèrent sur ses pommettes. Dufresne la prit par les épaules.

— Je crois que le docteur Moreau ne voudrait pas que tu culpabilises, dit-il d'un ton doux.

La jeune femme baissa la tête. Lucy eut un regard de gratitude envers le médecin : c'était la première fois qu'une autre personne que le docteur Moreau pouvait tempérer Misty. La féline releva un visage décidé.

— Je vais suivre Patou !

— Je présume qu'il est déjà loin, rétorqua posément Lucy. Tu peux lui faire confiance pour suivre une piste.

— Mieux que moi, admit Misty sans exploser, ce qui amena Lucy à penser qu'elle avait vraiment changé. Mais je peux le rattraper.

— C'est possible mais inopportun, répartit Lucy qui repéra la large ceinture de la féline. Tu as ton livre-mémoire. Il t'appellera quand ce sera nécessaire.

Misty se renfrogna mais elle accepta les objections de la responsable de la sécurité qui se tourna vers l'homme aux yeux rouge orangé.

— Comment se fait-il que ce soit vous qui nous accueilliez, monsieur Cornelian ?

— Eh bien, monsieur Dupond est un des deux seuls gardes valides. Patou m'a, en quelque sorte, donné les clés du palais. Il comptait sur votre venue.

— Qu'en est-il des autres occupants ?

— Pamela soigne les blessés, dans la salle à manger. Monsieur Wells est toujours enfermé dans sa chambre. Si nous déplorons des morts parmi les gardes, il n'y a aucune perte dans le personnel de maison qui s'active pour aider Pamela. Quelqu'un est parti chercher un médecin.

— Je vois. Misty, je te suggère de te vêtir de manière plus traditionnelle et d'inspecter pour voir s'il n'y a pas un de ces bandits qui traîne.

— Oui, répondit celle-ci en écartant ses doigts pour faire jaillir ses griffes.

— Si tu en trouves un, je suppose que l'inspecteur Cantovella voudra qu'il soit en état d'être interrogé.

Misty lui lança un regard de défi puis haussa les épaules. Le médecin de la Navale, prêt à l'accompagner, se rapprocha d'elle.

— Si je puis me permettre, intervint Cantovella avant qu'ils ne partent.

— Oui, inspecteur ? fit Lucy après avoir failli user de son prénom.

— Plus personne ne doit entrer dans le bureau de monsieur Moreau. Il s'agit d'une scène de crime. Par ailleurs, toutes les traces de l'assaut doivent être préservées, dans la limite des soins à apporter aux blessés, bien sûr.

— C'est entendu, convint Lucy

Misty et Dufresne opinèrent avant de s'éclipser. De son côté, Lucy demanda à Cornelian de répercuter cette impérative recommandation à tout le personnel puis à Dupond d'accueillir les gens de la Compagnie et de la Sûreté Générale qui arriveraient sous peu. Les directives distribuées, le voyageur temporel s'empressa de revendiquer la parole.

— Nous avons eu une aide inattendue. Un homme, assez grand, avec un chapeau et une cape noire, m'a sauvé la vie et a tué au moins trois Italiens.

— Est-il encore là ? coupa Cantovella, soudain sur le qui-vive.

— Oh non. Il est parti après avoir regardé le visage de chaque bandit.

— Et comment savez-vous que vos agresseurs sont Italiens ?

— Patou les a entendus parler.

— Il s'agit sans doute de ce *Beati Paoli* dont vous parliez avec monsieur Verro, en déduisit la responsable de la sécurité.

Cantovella ne put qu'acquiescer, et espérer que Patou attraperait Filippone car il avait besoin d'un appât calabrais pour chasser le prédateur sicilien.

\*\*\*

— Que voyez-vous ? demanda Cantovella.

Lucy, depuis le perron du bureau examina la pièce. S'il ne s'était agi du rapt du docteur Moreau, elle aurait prisé ce moment au côté de l'inspecteur. Se prêtant néanmoins au jeu, elle analysa la scène.

— Une corde, attachée au secrétaire, qui sort par la fenêtre. Un sac sur le sol près de la fenêtre, un poignard planté dans le bureau, un flacon et un mouchoir sur le même bureau.

— Une pièce de tissu est accrochée au poignard, Lucy.

— C'est juste.

— Et nos ravisseurs sont entrés par la fenêtre.

— Comment pouvez-vous déduire cela... Alexandre ?

Lucy regretta son hésitation.

— Parce que les gardes avaient bloqué l'escalier.

— Évidemment.

— Sentez-vous l'odeur de la drogue qui a servi à endormir le docteur Moreau ?

— Non.

Cantovella allait ajouter que lui non plus quand il sentit dans sa poche la vibration du livre-mémoire qui annonçait une communication.

Quelques instants plus tard, alors qu'il refermait son *smart-book*, l'inspecteur s'aperçut que Lucy avait aussi ouvert le sien. La jeune femme l'invita à parler en premier.

— Le commissaire Hennion et l'inspecteur Bazoche sont en chemin. La Sûreté Générale prend l'affaire à cœur. Si le ministre ou le préfet n'ont pas encore alpagué le commissaire, c'est qu'ils sont en soirée pour l'un ou alité pour l'autre. Nous jouissons d'un répit jusqu'au matin.

— Répit est bien le mot. J'ai demandé à monsieur Lavarede de faire ce qu'il pouvait afin de minimiser les informations dans la presse. J'ai averti Phoebe Ann. Trois voitures nous amènent des hommes. Elle préviendra David et s'efforcera de le cloîtrer au Champ-de-Mars.

— Ce ne sera pas facile, commenta Cantovella avant de reprendre son fil. J'ai invité Giuliana, et monsieur Bertillon pour son œil expérimenté, ainsi que monsieur Girard, à cause des explosifs. Je leur laisse le soin d'analyser tout cela. J'ai chargé le jeune inspecteur Tissandier, que vous ne connaissez pas, d'organiser les secours. Il est débrouillard et se mettra en quatre pour se montrer digne de cette responsabilité. Il nous ramènera Hilarion Combes, notre médecin légiste mais médecin avant tout, ce qui sera fort utile.

Cantovella et Lucy partirent vers l'escalier.

— Pensez à ménager mademoiselle Lobbia, Alexandre.

— Pourquoi me dites-vous cela, Lucy ?

— Vous êtes tellement perspicace et parfois si peu. Mademoiselle Lobbia ne manquera pas de remarquer votre élégant costume.

— J'imagine.

— Croyez-vous qu'elle pourra ignorer notre rapprochement ?

— Giuliana ? Elle est fine mouche, en effet.

— Ne comprenez-vous pas ?

Cantovella s'arrêta au milieu de l'escalier.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Si.

Les yeux de l'inspecteur s'agrandirent.

— Je n'y avais pas pensé. Giuliana est, pour moi, comme une nièce.

— C'est bien là le problème, pour elle, s'entend.

— Voilà qui est embarrassant.

Ils reprirent leur descente.

— Je vous suggère de ne rien cacher, Alexandre, mais faites-le avec tact.

— Je suivrai votre conseil, Lucy. J'ai remarqué qu'elle avait tapé dans l'œil du jeune Tissandier, mais...

— Pour l'instant, elle ne lui prête aucune attention. Je suis prête à le parier.

Au rez-de-chaussée, à la vue des traces du combat, ils changèrent de sujet. Il leur fallut ensuite peu de temps pour arriver sous la fenêtre du docteur Moreau.

Après avoir regardé par terre, Cantovella leva la tête.

— Il faut plusieurs hommes pour escalader. Deux au moins étaient dans le bureau. Il n'y avait pas d'échelle, elle aurait été abandonnée. Le docteur Moreau, endormi, a été descendu avec cette corde. Un corps inerte pèse lourd. Tout le monde n'a pas les talents du personnel de la Compagnie. Donc, deux personnes en haut, de petite constitution, car on ne fait pas grimper un costaud des Batignolles en haut d'une échelle humaine.

— Une échelle humaine ?

— Comme des acrobates. Je ne peux totalement exclure le grappin, mais cela me paraît improbable.

Cantovella scruta la grille en fer forgé et trouva ce qu'il cherchait. Il tendit la main dans la direction de la porte latérale.

— Ils sont partis par là.

\*\*\*

Arrivé sur le pont du Pecq qui enjambait la Seine, Patou cessa de courir, huma l'air et examina le sol. Malgré l'absence de traces sur les pavés et entre les rails du tramway, il était certain que la dizaine de chevaux qu'il suivait avait fait du sur-place. Il approcha du parapet aval et se pencha. Le fleuve charriait les reflets de la nuit en toute tranquillité. Il ne vit rien et n'entendit rien de suspect. Il renouvela l'opération de l'autre côté, avec le même résultat. Hésitant, il pensa à la piste suivie jusqu'ici et aux informations olfactives qu'il avait glanées.

Les ravisseurs, cinq hommes, et le docteur Moreau, avaient vite rejoint quatre autres hommes qui les attendaient avec dix chevaux. Passant devant le château de Saint-Germain-en-Laye, ils avaient pris la direction de Paris. Puis ils s'étaient arrêtés à cet endroit !

Patou avança au-delà du pont. Il perdit les effluves du docteur Moreau et de ses cinq ravisseurs. Toutefois, les chevaux et les quatre autres hommes continuaient, pour l'instant, vers Paris. En revenant au milieu du pont, il n'avait plus de doutes : les odeurs étaient brouillées.

Patou explora les deux berges de chaque côté du pont, mais il ne décéla aucune trace olfactive. Le groupe avait certainement sauté du pont, ou usé de cordes pour descendre, et rejoint une ou plusieurs barques. Le chemin le plus évident était vers l'aval de la Seine, à cause du courant. Cependant, un groupe aussi organisé, qui avait a priori anticipé son odorat, aurait pu décider de partir vers l'amont. Explorer les berges pour détecter le lieu de débarquement des bandits prendrait trop de temps et recélait trop d'aléas. Aval ou amont ? Et choisir une rive condamnait à attendre le pont suivant pour revenir sur l'autre.

Patou conclut qu'il ne lui restait qu'une possibilité. Il se remit à courir après les quatre bandits et les montures sans cavalier. Il ne douta pas qu'il les rattraperait et qu'il saurait leur arracher le lieu de destination du docteur Moreau. Le Berger espéra que ces larrons ne parlaient pas exclusivement italien.

## Chapitre 20

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

Fulminant, David Moreau contempla une fois de plus son livre-mémoire avant de le refermer sèchement. Il releva la tête, se recula sur son siège et jeta un regard assassin à Phoebe Ann Moses qui, debout et main sur le revolver à sa ceinture, bloquait la porte.

— Cela fait deux heures que dure cette mascarade. Allez-vous enfin me laisser partir pour Saint-Germain ?

— Non, se contenta de répondre *Little Miss Sure Shot*.

— Nous ne savons pas ce qu'il se passe ni ce qu'il s'est passé. Mon père est injoignable mais, s'il se trouve à proximité de Jared Cornelian, c'est normal. Ni Lucy, ni Misty, ni Patou ne daignent me répondre. C'en est assez !

Phoebe Ann resta de marbre. Il se leva. Elle dégaina.

— Vous n'allez quand même pas me tirer dans le genou, s'exclama David Moreau.

— S'il le faut si, asséna sereinement Phoebe Ann.

— Lucy plaisantait...

Le ton du biologiste passa du plaintif à l'exaspéré.

— Je suis votre employeur...

— Oui, mais je ne veux pas mécontenter Miss Westenra, coupa l'interpellée.

De guerre lasse David Moreau se rassit. Phoebe Ann rengaina. Le silence s'étira jusqu'à la limite de la déchirure. Soudain, la jeune femme porta la main à sa veste à franges et en sortit son livre-mémoire, non sans garder l'œil sur David Moreau. Elle le consulta rapidement puis le rangea avec un air consterné qui alarma le biologiste. Avant qu'il posât une question, son propre

livre-mémoire s'ouvrit. Lucy entra en communication. Il ne daigna pas répondre à la formule de politesse mais explosa dès la deuxième phrase.

— Mon père a été enlevé !

— Je suis désolée, monsieur, dit Phoebe Ann.

— Pourquoi restons-nous ici ? dit-il en se levant.

— Pour votre sécurité, monsieur.

David Moreau réalisa que le flot de phrases continuait dans son livre-mémoire. Les événements narrés par Lucy lui parurent irréels. Que lui importaient l'analyse de la scène ou les déductions de l'inspecteur Cantovella ? Son père avait été victime d'un rapt et il se sentait démuné. Le biologiste remarqua à peine quand la page tourna pour lui expliquer que Patou avait poursuivi les ravisseurs, mais que ces derniers avaient échappé à son odorat en empruntant une embarcation sur la Seine. Le Berger avait toutefois pu rattraper les complices des kidnappeurs, des Italiens, dont l'interrogatoire n'avait rien donné. Néanmoins, selon la Sûreté Générale, le chef de cette bande n'était nul autre que Filippone. Au moment où la liste des victimes s'affichait, David Moreau ferma les yeux pour ne plus la voir.

Affligé, le biologiste envisagea de mettre à prix la tête de Filippone, comme cela se faisait aux Amériques, avec une prime assez conséquente pour inciter l'agence Pinkerton<sup>24</sup> à traverser l'Atlantique. Il chassa cette idée et réfléchit : son père avait eu le temps de contacter la responsable de la sécurité. Il avait donc pu anticiper les risques. Si tel était le cas, il avait probablement dissimulé un livre-mémoire avant qu'on ne le kidnappe. David Moreau se concentra alors pour contacter son père, mais il n'obtint aucune réponse. Comme il savait Cornelian loin du docteur Moreau, il insista. En vain. D'un seul coup, il eut une illumination : il interpella l'entité végétale, à haute voix, comme chaque fois.

— Arbre ! Pouvez-vous, s'il vous plaît, me dire pourquoi mon père ne répond pas ?

« Nous pouvons. »

S'il n'était autant préoccupé, David Moreau aurait ri.

---

24. Agence américaine privée de détectives et de sécurité créée par Allan Pinkerton en 1850.

— Pourquoi mon père ne répond-il pas ?

« Votre père dort. »

David Moreau ne se trouva pas plus avancé. La seule certitude était que son père avait un livre-mémoire avec lui puisque l'Arbre était capable d'affirmer qu'il dormait. Le jeune homme s'attarda sur cette précision, une perception qu'il n'avait pas envisagée.

— Le sommeil de mon père est-il naturel ?

« Non. »

— En quoi n'est-il pas naturel ?

« Il y a une interférence chimique. »

— Je vois, fit David Moreau en pensant que les livres-mémoires pourraient s'avérer utiles au diagnostic médical. Que pouvez-vous me dire de plus sur la situation de mon père ?

« Il est en mouvement. »

Le jeune homme en resta bouche bée. Il lui fallut du temps pour mesurer la portée de cette information.

— Comment savez-vous qu'il est en mouvement ? demanda-t-il.

« Nous savons où sont les livres-mémoires les uns par rapport aux autres. La distance décroît entre le livre-mémoire de monsieur Adélard Martin et celui de votre père. »

— Adélard Martin, Adélard Martin, scanda David Moreau. J'y suis ! Un de nos représentants de commerce itinérants. Malheureusement, cela veut dire qu'il peut être n'importe où ! Arbre ! Pouvez-vous me donner la position géographique de monsieur Martin ?

« Nous ne percevons que des positions relatives entre les livres-mémoires sans être capable de les situer dans l'espace physique. »

David Moreau regarda Phoebe Ann comme si elle était transparente. Il comprit qu'il fallait localiser d'une autre façon le livre du représentant.

— Arbre ! Monsieur Martin a-t-il mémorisé des indications sur le lieu où il se trouverait actuellement ?

« Votre demande est une violation de nos principes. »

— Oui et non. Seule la géographie m'intéresse. Je ne veux aucune autre information. Il y a urgence. Mon père est en danger.

« Monsieur Martin est dans une auberge à Beauvais. »

— Beauvais... Évidemment, on n'a personne là-bas, hormis ce monsieur Martin. Est-ce que monsieur Martin dort ?

« Oui. »

David Moreau commença à espérer. La réponse ne garantissait pas que son père allât vers Beauvais mais l'information ne pouvait être ignorée. Il imagina un réseau de livres-mémoires, un maillage de points de repère géographiques.

— Arbre ! Pouvez-vous me dire si le commissaire Hennion, l'inspecteur Cantovella, Lucy et Misty sont rassemblés dans un même lieu ?

« Oui. »

— Le sont-ils ? soupira David Moreau.

« Non. »

Le biologiste, présumant qu'ils étaient tous les quatre encore à Saint-Germain en Laye, ne chercha pas à obtenir plus de précisions.

— Alors prévenez-les que je les contacterai d'ici une heure et invitez-les à se réunir dans la bibliothèque.

Ainsi, Lucy et Misty pourraient discuter de la marche à suivre avec les policiers. Seule la Sûreté Générale pourrait rapidement mobiliser les gendarmes.

— Arbre ! Êtes-vous en mesure d'indiquer une direction ?

Le végétal resta une bonne minute sans se manifester. David Moreau hésita à formuler autrement sa question mais la page tourna.

« Nous pouvons donner des indications permettant de corriger un déplacement. »

— Bien. Réveillez monsieur Martin et dites-lui qu'il s'agit d'un cas d'extrême urgence et qu'il doit se tenir prêt à recevoir mes instructions. Ne répondez à aucune de ses questions, dites-lui que j'y répondrai moi-même.

« Ce n'est pas dans notre protocole. »

— Au diable le protocole !

# Chapitre 21

*Noailles, route de Beauvais (France)*

« **T**ournez à droite. »  
Adélard Martin quitta des yeux le livre-mémoire posé sur ses genoux et contempla brièvement la brume qui s'effilochait.

— Il faut tourner à droite, bredouilla-t-il.

— Le lieutenant le sait, grommela le gendarme qui faisait office de cocher.

Martin se tut. Petit homme rond et jovial, habituellement plein d'assurance, il avait remisé au placard sa bonne humeur. Réveillé en sursaut par son livre-mémoire qui s'était agité comme un oiseau qui bat des ailes, il avait connu un moment de panique avant de se rappeler que les livres-mémoires servaient aussi à communiquer. Néanmoins, il avait mis du temps à lire le premier message. Par contre, malgré l'étrangeté de la demande, il avait sans hésiter accepté d'aider le docteur Moreau, même s'il avait eu quelques difficultés à comprendre qu'il devrait guider les gendarmes selon les indications de son livre-mémoire.

Le représentant de commerce avait été accueilli à la caserne de gendarmerie par le lieutenant Gustave Debrabant, qui chevauchait actuellement à côté du fourgon hippomobile sur lequel il était assis. L'officier lui avait expliqué que le commandant de la compagnie avait la Sûreté Générale en faible estime, ce qui expliquait qu'il ait déployé un effectif minime en réponse aux ordres arrivés de Paris par télégramme. Pourtant, Martin jugeait que six gendarmes à cheval, plus un sur le fourgon, constituaient une force non négligeable. Qu'avait exigé la

Sûreté Générale ? Des rumeurs disaient qu'elle travaillait main dans la main avec la Compagnie des Intelligences Botaniques, et elle avait la réputation d'user de méthodes peu orthodoxes.

Avant leur départ, le lieutenant avait fait circuler le portrait du chef des ravisseurs du docteur Moreau.

— Nous sommes à Noailles, annonça Debrabant à Martin qui examina les maisons éparpillées autour de l'église. Comme je vous le disais, si nos criminels viennent de Saint-Germain-en-Laye, ils emprunteront nécessairement la route que vous voyez là-bas pour rejoindre Beauvais.

Martin jeta un œil sur son livre.

— Tournerons-nous à droite ?

— Oui, oui, s'agaça l'officier qui ne prenait pas au sérieux les indications du livre du civil dont Paris avait imposé la présence.

Quand la petite troupe bifurqua vers le sud, Martin consulta son livre. Pour la première fois depuis qu'il avait été arraché de son sommeil, il sourit.

« Continuez tout droit. »

— Le livre-mémoire est d'accord avec vous, lieutenant.

— Je n' imagine pas qu'un livre puisse contester mon opinion.

Martin ne commenta pas car son attention fut attirée par trois roulottes qui venaient vers eux, tractée chacune par un solide percheron. Lorsque les deux convois se croisèrent, il s'intéressa aux personnages qui tenaient les rênes. Leurs tenues clamaient qu'ils étaient saltimbanques, jongleurs ou acrobates. Les voyageurs qui les accompagnaient sur le banc avaient des vêtements moins extravagants. Sur chacune des deux premières roulottes, un homme en tenue d'ouvrier somnolait. Sur la troisième, un homme en costume élégant, dont le visage était dans l'ombre d'un chapeau de feutre, détailla négligemment les gendarmes et le fourgon. Le représentant examina distraitemment la roulotte de queue : sur un rouge délavé par le temps était jeté en travers « Fratuzzi », sûrement le nom de scène des ambulants et il crut distinguer quelque un derrière une vitre. Quand les convois commencèrent à se distancer, Martin se souvint du livre-mémoire posé sur ses genoux et quand il baissa les yeux, il lut :

« Faites demi-tour. »

— Ce sont eux ! cria-t-il.

Tout s'enchaîna très vite. Le cocher stoppa le fourgon et les gendarmes à cheval firent volte-face. Comme son véhicule était tourné dans la mauvaise direction, Martin ne vit rien mais entendit tout : interpellations, coups de feu, cris, bruits de chute... Devant lui et sans signe avant-coureur, le cocher tomba, foudroyé par une balle. Puis la brève échauffourée céda tout à coup la place au silence, fugitivement perturbé par quatre ultimes détonations. Martin, prostré dans la peur, attendit sans vraiment savoir ce qu'il attendait.

— Auriez-vous l'amabilité de me prêter votre livre ? demanda une voix autoritaire.

Martin regarda vers la droite et vit l'homme élégant au chapeau. Son sang se glaça en reconnaissant l'homme sur l'avis de recherche et il tendit son livre-mémoire en tremblant.

— « Faites demi-tour... » Et la page d'avant... « Allez tout droit... » Vous avez de curieuses lectures... Alors, comme ça, un livre nous suit à la trace.

Le représentant eut une mine effarée que l'homme interpréta.

— Il semblerait que oui, donc... N'y voyez rien de personnel.

Martin, effrayé, se demanda ce que signifiait la dernière phrase, alors que l'homme au chapeau avait un rictus sardonique. Ce dernier ajouta :

— Il paraît que cela se dit dans de telles circonstances.

Il sortit un revolver de sous sa veste et logea une balle dans le front de Martin. Ensuite, avec un briquet, il mit le feu au livre et le jeta comme un vulgaire détritrus.

Andrea Filippone considéra la scène avec exaspération. Il avait perdu trois hommes, dont Lupo, l'un de ses précieux Fratuzzi. Dino et Gino rassemblaient les chevaux, tandis que Iago aidait le dernier membre de sa *'Ndrina* à sortir le docteur Moreau de la roulotte de queue. Ils devaient abandonner les voitures désormais trop voyantes. Avec les montures, ils se déplaceraient plus vite.

Le Calabrais avait achevé les gendarmes survivants et avait aussi tiré une balle dans la tête d'un de ses brigands trop lourdement blessé. C'était la règle : aucun témoin. Il s'approcha du docteur Moreau, ligoté et encore inconscient, qui avait été jeté en travers d'une selle et commença à fouiller les poches du scientifique.

— Et voilà ! s'exclama-t-il en extirpant un livre.

Filippone contempla l'objet, convaincu qu'il avait été pisté par ce moyen. Il tenta d'ouvrir le livre mais celui-ci résista. Il insista, inutilement, puis se résolut à utiliser son briquet. Le feu ne prit pas facilement mais, une fois démarré, il dévora la couverture puis les pages. Après avoir jeté le petit brasier par terre, le Calabrais remonta à cheval, certain qu'il ne serait plus talonné par des chasseurs guidés par ces livres spéciaux. Il remercia sa bonne étoile : il aurait pu tomber sur un escadron au lieu d'une modeste escouade.

Filippone ne pouvait pas deviner que ces destructions par le feu lui avaient attiré l'animosité de l'Arbre qui, jusqu'ici dépourvu de velléité belliqueuse, avait relevé son empreinte mentale. Tous les livres-mémoires connectés à l'Arbre devinrent des antennes à l'écoute, chacune capable de détecter le Calabrais quand il passerait à proximité.

Ce fut la première fois que l'Arbre se vécut réellement comme multiple car, jusqu'ici, il n'avait jamais connu de divergences internes. Mais, cette pluralité s'effaçant vite devant l'urgence, l'Arbre retrouva une pensée unie. Ayant compris qu'il ne pourrait agir physiquement, il devait donc solliciter une aide extérieure. Si plusieurs humains ressentaient une forte hostilité à l'encontre de Filippone, la haine la plus profonde émanait de Giovanni Verro. L'Arbre décida de contacter le Sicilien.

L'Arbre ne s'aperçut pas que ses préoccupations collectives, son incapacité à agir et ses décisions collégiales se propagèrent jusqu'au surgeon, extension mémorielle en devenir, qui voguait vers son îlot à bord du *Turbinia III*. Amoindri par le transport en pot et une alimentation irrégulière en électricité, le rejeton reçut comme une onde de choc les états d'âme de l'Arbre. Son lien avec ce dernier s'affaiblit brutalement et il n'en fallut pas plus pour que ses feuilles flétrissent. Sentant sa survie menacée, le surgeon en conçut un début d'animosité envers l'Arbre.

## Chapitre 22

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

**L**e tonnerre heurta le jour tout neuf et se mua en canonnade ininterrompue. Une myriade d'éclairs noya la tour Eiffel sous une cascade de lumière et le ciel s'assombrit alors qu'il était déjà presque noir. Le tourbillon de nuages au-dessus du Champ-de-Mars se creusa et le vent se déversa en tornade. Des bourrasques arrachèrent des gravillons de l'asphalte qui couvrait le sol pour les projeter sur les bâtiments.

David Moreau, statufié à la fenêtre de son bureau, observait la perturbation. Il savait que la tempête était provoquée par l'Arbre. Jusqu'ici, il avait cru que la galerie des Machines et l'enceinte électrique qui empêchait la croissance des racines limitaient ce genre de risque, mais face à l'intensité du phénomène, il révisa son jugement. Aussi soudainement que la tornade s'était levée, celle-ci retomba tout à coup et le calme revint.

Le biologiste scruta les nues et vit le ciel reprendre sa couleur grise habituelle et le tourbillon une taille raisonnable. Les éclairs s'espacèrent. Perplexe, David Moreau guetta une nouvelle manifestation qui ne vint pas. Au bout d'une dizaine de minutes, il se retourna. Il eut un pâle sourire en voyant Phoebe Ann Moses, qui avait dormi assise et tête posée sur ses bras croisés, essayer de redonner un peu de dignité à ses vêtements froissés. Néanmoins, l'inquiétude ne le quitta pas. Il consulta son livre-mémoire.

Ce qu'il lut ne lui plut guère. La frayeur d'Adélarde Martin avait été si forte que la bataille entre gendarmes et ravisseurs, ainsi que sa brève rencontre avec Andrea Filippone, avaient

laissé une forte empreinte mémorielle, du moins ce fut ainsi que le présenta le végétal. Ce dernier n'évoqua pas le décès du représentant mais David Moreau ne douta pas qu'il l'avait perçu.

Le jeune homme s'interrogea sur la réaction de l'Arbre, elle lui fit penser à une explosion de colère. Il se souvint de la douleur évoquée par le végétal quand l'inspecteur Cantovella avait fouetté le grand livre-mémoire de l'amiral Fleuriais. Le végétal avait-il souffert de la destruction par le feu des deux livres-mémoires ? Le biologiste espéra que cette colère n'était destinée qu'au Calabrais. Toutefois, ce qui le préoccupait le plus était que son père était toujours captif et que l'Arbre ne pourrait plus suivre ses déplacements.

David Moreau réfléchit aux dispositions à prendre. En ce qui concernait son père, il devrait s'en remettre aux forces de l'ordre. Il estima utile d'alerter Clara Sesemann qui représentait la Compagnie auprès des Allemands et, plus particulièrement, du capitaine Sobieski. Les agents de la chancellerie pourraient surveiller les mouvements sur le territoire germanique si, comme David Moreau le supposait, Filippone voulait vendre son père à Krupp.

Le biologiste contacta Lucy Westenra qui était encore à Saint-Germain-en-Laye et lui relata les événements. Il la chargea d'informer ses collègues et la Sûreté Générale. Dans le même temps, il apprit qu'Herbert George Wells s'était agité durant la nuit, paniqué par ce qu'il avait pris pour une attaque des Martiens dont, une fois calmé, il avait à nouveau nié l'existence.

Cela rappela au jeune homme les hôtes de l'hôtel particulier et, par association d'idées, que les livres-mémoires ne fonctionnaient pas en présence de Jared Cornelian. L'un d'entre eux s'était même fané quand il l'avait touché. Selon le voyageur du futur, c'était l'énergie temporelle qu'il véhiculait qui provoquait ce phénomène. David Moreau comprit alors que son père voyait peut-être dans l'homme aux yeux rouges un ultime recours contre l'Arbre, si celui-ci venait à transformer son environnement en cyclone destructeur.

Il décida de loger Cornelian, Wells et l'infirmière dans le pavillon de Suez qui avait été réaménagé en habitation comme d'autres pavillons de l'Exposition universelle. Patou serait

installé avec eux. Ainsi, ils seraient en sécurité dans l'enceinte du Champ-de-Mars, bien plus qu'à Saint-Germain, et le voyageur temporel serait à proximité de l'Arbre.

Ayant transmis ses instructions à Lucy, le biologiste ferma son livre-mémoire et regarda dehors, rêveur. Si l'Arbre avait une idée du risque que représentait Cornelian pour lui, il ne réagissait pas. David Moreau se dit que la fugitive tornade l'avait inquiété à tort : le végétal s'était toujours montré coopératif.

## Chapitre 23

*Paris, hôpital Necker (France)*

**M**algré les volets et les rideaux séparant les patients, le jour s'immisçait jusqu'aux lits. Pourtant ce ne fut pas la luminosité qui tira Giovanni Verro du sommeil mais une sourde angoisse. Il se redressa brusquement et s'assit au bord de son matelas, inondé de sueur. Il crut d'abord qu'il avait revéçu en cauchemar la pluie de coups dont l'avaient gratifié ses anciens comparses, mais il s'aperçut que son esprit était hanté par Andrea Filippone et une bouffée de colère lui échauffa les tempes. Sans savoir pourquoi, il eut envie de prendre son livre-mémoire.

Verro ne fut pas surpris de voir des phrases s'écrire sous ses yeux, mais il mit du temps à comprendre qui le contactait. Il ne savait pas que l'Arbre dans la grande verrière du Champ-de-Mars était un être pensant.

Aussi, quand le Sicilien referma son livre, il était déterminé et ravi de cette alliance inattendue avec l'Arbre qui lui proposait de l'aider à pourchasser Filippone. Il se leva, tangua un peu, grimaça de douleur mais supporta celle-ci. Puis il se vêtit, doucement pour ne pas réveiller ses voisins mais aussi pour limiter ses souffrances.

Verro récapitula mentalement ses prochaines actions. Il devait récupérer son arme, un minimum d'équipement et, bien sûr, son argent. Ensuite, même s'il était un médiocre cavalier, le plus simple serait de louer un cheval. Enfin, il informerait David Moreau et Lucy Westenra – avec son livre-mémoire pour ne pas les affronter de visu – qu'il prenait un congé pour

se rétablir, dont il était incapable de donner la durée. Il était évident, qu'à terme, il perdrait probablement son emploi.

La dernière localisation connue de Filippone et du docteur Moreau était aux alentours de Beauvais, au nord de Saint-Germain-en-Laye. Se souvenant de l'affaire du Service hydrographique de la Marine qu'on lui avait racontée, le Sicilien avait eu l'intuition que l'Arbre avait mémorisé des cartes de la région et de la France. Il avait convaincu le végétal, qui avait rechigné, de lui en montrer quelques-unes et avait éprouvé quelques difficultés à les appréhender, mais il en avait déduit que la destination du Calabrais était la Belgique. Ainsi, ce dernier mettrait une frontière entre lui et ses poursuivants.

Verro songea que Filippone était imprévisible et que cette direction pouvait n'être qu'un leurre. Le Sicilien espéra que l'Arbre avait dit vrai sur sa capacité à percevoir le passage du Calabrais à proximité des livres-mémoires : c'était la seule chose sur laquelle il pouvait s'appuyer pour retrouver Filippone.

# Chapitre 24

*En Méditerranée à bord du Turbinia III*

Lycos se réveilla d'un bond. Sa vue s'accommoda au jour qui filtrait par le hublot du catamaran. Il orienta ses longues oreilles dans toutes les directions, huma l'air mais ne décela rien d'anormal. Pourtant, ses sens, plus aiguisés que ceux des humains, étaient en alerte. Il n'avait réagi ni à un bruit ni à une odeur mais une forte impression d'urgence l'oppressait alors qu'il ne se sentait pas menacé. Il réfléchit à ce qui pouvait le perturber ainsi et ce fut alors qu'il comprit : le rejeton de l'Arbre !

L'homme-bête se leva et se vêtit promptement, puis il sortit discrètement de sa cabine pour gagner celle où le chirurgien était entreposé. Il ouvrit la porte, entra et referma derrière lui. Malgré la faible luminosité, il constata que les feuilles de l'arbrisseau étaient racornies : le petit végétal semblait mourant. Inquiet, Lycos fronça les sourcils. Ses yeux tombèrent sur les batteries et il se souvint des propos échangés entre les deux botanistes.

Lycos chercha les barres métalliques, les trouva et les planta dans la terre de chaque côté du chirurgien. Il déroula les câbles de cuivre gainés d'un tissu ciré puis raccorda chacune des barres à une borne de la première batterie. Ensuite, il observa l'arbrisseau, mais il ne se passa rien durant un quart d'heure et Lycos présuma que la batterie était déchargée, alors il en brancha une autre et patienta à nouveau. Alors qu'il était en train de se dire qu'en l'absence de résultat visible, il devrait monter une des grosses batteries rangées dans la cale, il perçut enfin un frémissement dans le feuillage.

S'approchant, il examina les feuilles éparses et fripées. Le marron se dissipa peu à peu pour céder la place au vert et les feuilles redevinrent rondes, grasses et ceinturées d'épines douces. Lycos hochait la tête de satisfaction. Lui revinrent les histoires que se racontaient les hommes-bêtes à propos de l'arbre géant qui avait failli engloutir leur île dans un cyclone infernal, notamment à propos des relations entre le docteur Moreau et le titanesque végétal avant son entreprise de colonisation. C'était antérieur à la petite révolution menée par l'Homme-Puma et à la séparation de ceux qui avaient suivi Horus, l'Homme-Faucon.

Lycos posa la main sur le tronc encore frêle et se mit à chuchoter comme s'il partageait une intimité avec le chirurgien, comme s'il lui confiait son cœur et ses secrets. L'homme-bête se surprit lui-même à murmurer des paroles de réconfort et retint une bouffée d'autodérision. Il parla au rejeton de la relation privilégiée qu'il voulait établir avec lui. Il lui répéta qu'il devait trouver sa liberté et qu'il ne la trouverait que dans l'indépendance vis-à-vis de l'Arbre. Lycos n'y croyait pas vraiment, car les botanistes n'avaient évoqué le chirurgien que comme une extension indissociable de l'Arbre.

L'homme-bête cessa son monologue mais, s'abandonnant à ses pensées, n'ôta pas sa main du tronc. Il n'avait toujours pas résolu certains problèmes. Comment prendre le contrôle de l'îlot où serait implanté le rejeton ? Comment avertir l'Homme-Puma isolé avec les siens sur l'île que leur avait cédée le docteur Moreau ? Mais, à plus court terme, il ne pouvait pas faire disparaître le livre-mémoire de Faustin Saint-Hilaire sans éveiller des soupçons et, surtout, risquer la rébellion du capitaine.

La mer ondula soudain plus fort, ce qui se ressentit dans tout le catamaran et tira Lycos de sa rêverie. Ce dernier jugea qu'il ne faudrait pas longtemps avant que les botanistes vinsent dans la cabine. Il se hâta donc de débrancher la batterie, rouler les câbles, déterrer les barres et ranger le tout tel qu'il l'avait trouvé. Au moment de sortir, Lycos examina l'arbrisseau revigoré. Il eut la très nette sensation que le chirurgien avait grandi.

## Chapitre 25

*Paris, Grand Hôtel Terminus (France)*

Satisfait du dispositif, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella rejoignit le commissaire Célestin Hennion devant l'entrée principale du *Grand Hôtel Terminus*<sup>25</sup>. Au passage, il nota que le café n'avait conservé aucun stigmate de l'attentat de l'anarchiste Émile Henry<sup>26</sup>. Des hommes en civil de la Sûreté Générale encerclaient le bâtiment et des policiers en uniforme stationnaient dans la gare Saint-Lazare, derrière l'hôtel. D'autres bloquaient les rues adjacentes. L'inspecteur adjoint de deuxième classe Barthélémy Bazoche apparut de l'autre côté et approcha à grands pas. Il leva la main pour signifier que, de son point de vue, tout était prêt.

— Notre jeune inspecteur de troisième classe est-il en place ? s'enquit Hennion.

— Oui, commissaire, répondit Cantovella. Nous avons repéré une fenêtre ouverte au deuxième étage. Notre monte-en-l'air doit maintenant y être.

— Il est heureux qu'il n'ait pas eu vocation à la cambriole.

Ils parlaient d'Eugène Tissandier, fraîche recrue de la Brigade Spéciale, qui avait un penchant prononcé pour les arts du cirque mais qui avait opté pour le métier de policier. Son rôle était de surveiller le grand escalier, de l'intérieur.

— Espérons que nous aurons un résultat, grommela Hennion. Le ministre de l'Intérieur et le préfet de police nous attendent au tournant.

---

25. Hôtel de luxe inauguré en 1889 afin d'accueillir les voyageurs britanniques arrivant par la gare Saint-Lazare pour l'Exposition universelle.

26. Le 12 février 1894.

— Même les renseignements fiables restent soumis à l'aléa.

L'affaire de Saint-Germain-en-Laye ne tarderait pas à se répandre dans la presse. Le commissaire avait besoin d'un succès. Les informations fournies par Giovanni Verro s'étaient révélées payantes. Les agents de la Sûreté Générale avaient questionné, dessins à l'appui, le personnel des grands hôtels de la capitale pour dénicher un Italien distingué avec une barbe à l'impériale, de longs cheveux gris et, surtout, une canne au pommeau métallique frappé d'une tête de Méduse. Une femme de chambre, intriguée par ce motif, l'avait décrit à un groom, et ce groom l'avait raconté aux enquêteurs.

Le déploiement policier avait été rapide. Quittant Saint-Germain-en-Laye, Cantovella était passé chez lui pour endosser son habituel costume mais, puisque le *Beati Paoli* possédait une canne-épée, il avait conservé la sienne.

Hennion, Cantovella et Bazoche pénétrèrent dans l'hôtel, suivis par une demi-douzaine d'agents qui, après avoir passé l'imposante entrée encadrée par des colonnes de granit rose, s'éparpillèrent dans le grand hall. Les trois policiers gagnèrent la réception tout en dévisageant les personnes présentes. Hennion s'arrêta sur un homme dont la barbe était à l'impériale, mais blonde. Assis dans un fauteuil, celui-ci lisait un exemplaire du *Vingtième Siècle*. Sentant le regard posé sur lui, il leva la tête et salua le commissaire qui se pencha vers Cantovella.

— Que fait-il ici ? fulmina Hennion à voix basse.

— Les aléas concernent aussi la clientèle, souffla Cantovella.

— Me prenez-vous pour un imbécile ?

— Certes, non. Nous n'avions pas encore gratifié monsieur Lavarède d'une exclusivité. Il faut savoir honorer ses dettes.

— Admettons. Mais si notre Italien n'est pas ici ?

— Le *Petit Journal* ne couvrira l'événement qu'en cas de succès.

— J'en doute.

— Nous verrons. Le titre est déjà prévu : « Le tueur à la Méduse pris dans les filets de la Sûreté Générale ».

— Je suis persuadé que l'idée vient de vous.

— Un peu de publicité ne nous fera pas de mal, éluda Cantovella.

Hennion se tourna vers le réceptionniste qui patientait. Il exhiba sa carte.

— Commissaire Hennion, de la Sûreté Générale. Voici les inspecteurs Cantovella et Bazoche. Vous avez un client italien, assez grand, avec une barbe à l'impériale et de longs cheveux gris. Il possède une canne à pommeau.

— Nous avons effectivement un client qui correspond à votre description, dit le réceptionniste imperturbable.

— Qui est ?

— Monsieur le comte de Monte-Cristo.

Cantovella et Hennion échangèrent un regard.

— Monsieur Edmond Dantès<sup>27</sup> ? ironisa l'inspecteur.

— J'ignore son nom, répartit le réceptionniste d'un ton hautain.

— Ne savez-vous pas qui est le comte de Monte-Cristo ?

— Je n'en ai jamais entendu parler avant sa venue dans notre hôtel.

— Qu'importe, coupa Hennion. Votre client est-il dans sa chambre ?

— Il se trouve qu'il descend le grand escalier, fit l'homme en regardant derrière les policiers.

Alors qu'il posait le pied dans le hall luxueux du Grand Hôtel, le *Beati Paoli* repéra les trois hommes devant la réception qui se retournèrent pour regarder dans sa direction. Il identifia tout de suite, grâce à son *deerstalker*, celui qui se détacha des autres pour se porter à sa rencontre : il s'agissait du policier qu'il avait aperçu alors qu'il surveillait l'usine à gaz où gisait Verro. Avant que l'homme fût sur lui, le *Beati Paoli* écarta sa cape noire pour libérer son bras. Sa canne cingla vers la tempe de Cantovella mais, à sa grande surprise, elle fut arrêtée par une autre canne qu'il n'avait pas remarquée. Il esquiva une attaque de l'inspecteur et recula pour tirer son épée.

Un agent arrivant sur sa gauche, le *Beati Paoli* se fendit pour blesser au ventre ce nouvel assaillant qui s'écroura sur place. Cantovella, ayant sorti sa propre épée de sa canne, porta un assaut de taille que le *Beati Paoli* para. Les deux hommes ferraillèrent jusqu'à

27. Personnage principal du roman *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas (1844).

ce que le *Beati Paoli* touche la main de l'inspecteur qui lâcha alors son arme. Le Sicilien tenta une estocade mais Cantovella glissa sur le côté pour dévier le bras de sa main et enchaîner avec un coup de genou dans l'abdomen, puis l'inspecteur s'écarta pour un revers balancé. Le *Beati Paoli* essaya de l'éviter mais, recevant le coup dans l'épaule, il laissa, sous le choc, échapper son épée.

Le *Beati Paoli* n'eut pas le temps de reculer vers l'escalier : Bazoche le percuta pour le ceinturer, ce qui lui fit perdre le pistolet qu'il dégainait. Sentant qu'il n'était pas de taille, le *Beati Paoli* fit tourner une chevalière autour de son annulaire pour appuyer celle-ci sur la jambe du colosse qui relâcha son étreinte puis tituba. Libéré, il monta en courant les marches tandis que Cantovella attrapait Bazoche qui s'affaissait.

Inquiet, l'inspecteur spécial vérifia l'état de son collègue. Ce dernier respirait, apparemment victime d'un sédatif. Rassuré, Cantovella s'intéressa de nouveau à sa cible qui atteignait déjà le premier étage.

À peine le pied du *Beati Paoli* avait-il touché le pallier que celui-ci repartit brutalement en arrière, jetant les mains vers l'avant comme pour se rattraper, puis tomba sur le dos et glissa jusqu'aux pieds de Cantovella. En haut, apparut Tissandier qui arborait fièrement un parapluie posé sur son épaule.

— Que n'avez-vous pas compris dans « Nous devons le capturer vivant » ? lui jeta Cantovella, plus sarcastique qu'en colère, avant de se baisser pour palper le pouls du *Beati Paoli*. Vous avez de la chance. Il n'est que mal en point.

L'inspecteur spécial capta le regard d'Armand Lavarède, livre-mémoire ouvert sur les genoux, et sourit. Le journaliste devait déjà transmettre son article et des images à son quotidien. Les nouvelles possibilités de communication sans fil ne resteraient pas longtemps secrètes.

## Chapitre 26

*Paris, hôtel Beauharnais, ambassade d'Allemagne (France)*

— **M**onsieur Leygues nous invite instamment en son ministère.

Wilhelm Eduard von Schoen fourragea son épaisse barbe et se recula dans son siège face au bureau de l'ambassadeur. Une invitation ainsi formulée par un membre du gouvernement français n'avait rien de courtois.

— Il n'est guère d'usage que le ministre de l'Intérieur convoque ainsi un ambassadeur, votre Excellence.

Le prince Georg Münster von Derneburg, visage à l'étroit entre des épais favoris blonds et allongé par une calvitie frontale, soupira.

— Ceci est un camouflet. Les tensions consécutives à l'affaire Dreyfus sont encore bien présentes. Ne croyez-vous pas, monsieur le conseiller ?

— Très certainement, votre Excellence. Savez-vous ce qui motive cette convocation ?

— Je n'en ai malheureusement aucune idée.

— Si vous le permettez, votre Excellence, je peux émettre une hypothèse.

— Faites donc.

— Je pense que cette convocation a un rapport avec les mercenaires italiens qui ont enlevé le docteur Moreau à Saint-Germain-en-Laye.

Von Derneburg s'enfonça dans son fauteuil. Il n'avait pas envisagé ce rapprochement qui le dérangeait fort.

— Nous n'avons aucun rapport avec les anarchistes italiens.

— J'attire votre attention, votre Excellence, sur le fait que ce ne sont pas des anarchistes. Selon les renseignements dont je dispose, ce sont les mêmes mercenaires qui ont frappé à Dunkerque et à l'hôpital de la Salpêtrière. Les Français pourraient s'agacer qu'à chaque fois des intérêts qualifiés de sensibles soient malmenés. La Compagnie des Intelligences Botaniques, dans les trois cas.

— J'entends bien, monsieur le conseiller, mais je ne vois pas en quoi le représentant de l'Empire allemand serait concerné.

— Nous avons appris que du trinitrotoluène avait été utilisé à Dunkerque, un explosif qui n'est produit qu'en Allemagne.

— La contrebande existe.

— L'argument ne convaincra pas les Français, votre Excellence. Monsieur Wilbrand n'a mis au point les détonateurs appropriés que très récemment. Seuls notre gouvernement et des industriels allemands y avaient, en principe, accès.

Von Derneburg cilla et considéra son conseiller avec méfiance. Il le soupçonnait d'être un agent du chancelier, en partie à cause des renseignements extraordinairement précis dont il faisait état. Il maudit Friedrich Alfred Krupp qui avait osé lui affirmer, dans sa dernière missive codée, que les Italiens avaient été congédiés.

— Que me conseillez-vous ?

Von Schoen sourit à l'évocation indirecte de sa fonction.

— Je vous suggère de répondre favorablement à cette invitation.

— Que pourrais-je bien dire au ministre ?

— Que vous comprenez l'irritation du gouvernement français vis-à-vis des agissements de ces Italiens.

— Ne pourrait-il s'étonner que j'aborde le sujet des Italiens ?

— J'y viens, votre Excellence. Les Français savent évidemment que nous avons des espions. Avouez-le à demi-mot en disant que vos services vous ont informé. Ainsi, vous pourrez ajouter que ces mêmes services ont établi une connexion entre ces Italiens et une faction subversive qui sévit en Allemagne.

— L'argument me paraît spécieux.

— J'en conviens, votre Excellence, mais il est néanmoins plausible.

L'ambassadeur réfléchit un instant. Cela revenait à montrer du doigt Krupp et la Société du Vrîl. Il se demanda s'il n'était pas temps de changer d'alliance.

— Et si le ministre me demande des précisions ?

— C'est là qu'interviennent vos talents de diplomate, votre Excellence. Ces factieux relèvent de l'autorité allemande. Vous ne pouvez donc rien divulguer. Quand l'affaire sera traitée, vous informerez le ministère de l'Intérieur.

Von Derneburg essaya de discerner le faux du vrai : von Schoen distillait un message ambigu. Une action contre Krupp serait-elle réellement menée ou le conseiller présentait-il une fiction acceptable par les Français ?

— Vos recommandations me paraissent avisées, monsieur le conseiller.

— Je vous remercie, votre Excellence. Cela paraît d'autant plus important que nous sommes dans une période de détente.

— De détente ? s'étonna l'ambassadeur.

— Oui, votre Excellence. La France vient de fournir à l'Allemagne ces armes capables d'arrêter les Martiens dont, comme vous le savez, un des vaisseaux est en Basse-Saxe.

Von Derneburg fit la moue. Certaines informations lui échappaient. Il savait que les Français avaient fabriqué ces armes et allaient opérer une action conjointe avec les Anglais pour libérer la Grande-Bretagne, mais il ignorait que la chancellerie menait des tractations secrètes avec les Français, au bénéfice de l'Empire et à l'insu de Krupp.

— C'est assurément une bonne nouvelle.

— En effet, votre Excellence. Une guerre avec la France serait inappropriée et même prématurée, si telle était à terme la politique de notre empereur.

— En quoi serait-elle prématurée ?

— Vous savez ce que sont les livres-mémoires, votre Excellence.

— Bien sûr. Des béquilles pour cerveaux décadents.

— Nous avons appris que ces livres-mémoires ont d'autres propriétés dont certaines, c'est indubitable, donneraient un avantage décisif à l'armée française.

— Ah... Mais ce n'était qu'une rumeur.

— Assurément non, votre Excellence.

L'ambassadeur accusa le coup. Krupp ne l'avait pas averti de ces faits cruciaux. Et en plus, l'aciériste accumulait les échecs. Le dernier en date concernait une bouture de l'Arbre du Champ-de-Mars que ses agents étaient censés dérober, mais ceux-ci avaient été doublés par un autre adversaire de la Compagnie. Von Derneburg doutait que le sidérurgiste partageât les bénéfices de ses opérations spéciales avec son pays. Il résolut donc de prendre ses distances avec l'industriel, mais avec prudence. Il se réserva toutefois la possibilité de changer d'avis si le vent venait à tourner.

## Chapitre 27

*Wangerland, Basse-Saxe (Allemagne) / bulle mentale*

Väinämöinen déserta Kurt Müller, son hôte intermittent et garde du corps de Friedrich Alfred Krupp, et convoqua en conférence immatérielle Ilmarinen et Lemminkäinen. Hans Feuerbach et Jörg Weidmann, dont les Vrîl-Ya avaient pris possession permanente, se figèrent au mépris du voisinage.

Le grand blond borgne et le géant brun au front proéminent perdirent toute expression et se statufièrent. Accoutumés au phénomène, les agents de Krupp assis avec eux dans la tente se félicitèrent que ce fût hors de la vue des chasseurs bavarois qui veillaient sur le cylindre martien et surtout, du major Felix Graf von Bothmer, curieux et invasif, qui n'appréciait guère la présence de civils.

Les trois Vrîl-Ya se retrouvèrent dans une bulle mentale.

Väinämöinen évoqua un télégramme chiffré d'Andrea Filippone, adressé à Krupp. L'Italien, finalement utile, avait kidnappé le docteur Moreau, un des rares humains capable d'adapter la biologie des Vrîl-Ya à l'extérieur. Il se dirigeait vers la Lorraine après avoir simulé un trajet vers la Belgique. Quand il serait à Verdun, il enverrait un télégramme et y attendrait les instructions. Un récent envoi de l'ambassade d'Allemagne à Paris corroborait ses assertions. Il fut convenu que ce serait Müller, physiquement le plus proche, qui irait à la rencontre du Calabrais.

En ce qui concernait les Martiens, Müller/Väinämöinen avait reçu la confirmation du départ pour Calais du contingent des humains préparés à combattre les envahisseurs et

apparemment confiants en leurs chances de succès. Le débarquement en Angleterre s'effectuerait d'ici une ou deux révolutions planétaires. Perplexes quant à l'efficacité des armes humaines, les Vrîl-Ya calculèrent que, si celle-ci n'était pas surestimée, la probabilité que le cylindre martien de Wangerland s'ouvrit en réaction à la perte de quelques-uns de leurs congénères outre-Manche était très élevée. Ils choisirent donc de patienter. Ainsi, ils ne forceraient pas eux-mêmes l'ouverture du cylindre de transport, opération coûteuse en énergie. À cette occasion, ils pourraient voir en action les carabines que la Compagnie des Intelligences Botaniques avait produites à la chancellerie.

Vint le sujet de l'Arbre, cette entité végétale que les Vrîl-Ya redoutaient. Un de ses semblables n'avaient-ils pas détruit leur planète d'origine ? Celui du Champ-de-Mars ayant manifesté une colère perceptible jusqu'à Clausthal, il était pertinent de s'interroger sur la capacité des humains à contenir l'Arbre. Jusqu'à quand le contrôlèrent-ils ?

D'autre part, le chirurgien, qui avait échappé aux agents de Krupp, était aux mains de ce Lycos dans l'esprit duquel ils n'avaient pourtant lu aucune trahison programmée. Il était difficile de faire confiance aux humains et aux pseudo-humains, car ils avaient la particularité de produire des réactions non prévisibles. Lycos, agent de l'Homme-Puma, emmenait sûrement le rejeton vers l'île des hommes-bêtes. Les Vrîl-Ya espèrent que la bouture serait implantée dans un endroit limitant sa croissance.

En présence d'un excès d'aléas, les Vrîl-Ya préférèrent se focaliser sur la conjoncture la plus défavorable. La colère de l'Arbre pouvait n'être que la première d'une longue série, avant qu'il ne déborde de son actuelle prison. Quant au chirurgien, rien ne garantissait que les mi-humains puissent maîtriser sa croissance. S'il n'était pas arrêté avant d'avoir atteint la taille critique, le nouvel arbre coloniserait alors la Terre et l'appel d'énergie induit serait tel que le vortex spatio-temporel généré finirait par fracturer la planète.

Par conséquent, si les Vrîl-Ya n'éliminaient pas rapidement le chirurgien, l'Arbre, ou les deux, ils devraient quitter la Terre avant qu'elle ne soit détruite. Ce départ impliquait un accès

aux technologies martiennes et à leur source d'énergie. Il n'y a qu'ainsi qu'ils pourraient rejoindre leur vaisseau spatial immergé dans une fosse de la mer Baltique si, toutefois, ils obtenaient assez d'énergie pour le remettre en service.

Après cet échange qui n'avait duré que quelques minutes, Lemminkäinen et Ilmarinen réintégrèrent leurs hôtes respectifs. À leur retour, tous deux détectèrent une interférence dans l'air mais comme ils ne purent en déterminer la source, ils ne s'en inquiétèrent pas.

\*\*\*

Sur une colline, yeux vissés à ses jumelles, un agent de Jan Sobieski, coiffé d'un casque protecteur et donc insondable aux Vrîl-Ya, surveillait la tente des hommes de Krupp. Toutefois, ce n'était pas ce casque qu'avaient ressenti les extraterrestres mais son livre-mémoire qui fonctionnait maintenant comme une antenne omnidirectionnelle pilotée par l'Arbre. Le grand végétal avait capté la conversation immatérielle. Malgré la volonté des Vrîl-Ya de l'annihiler, il ne se sentait pas en danger immédiat, d'autant plus que les humains de la Compagnie avaient décidé d'en découdre avec les extraterrestres. La seule information qui l'intéressait actuellement était que Filippone se déplaçait vers la Lorraine. Il allait en informer Giovanni Verro puis, pour ne pas nuire à leur relation, David Moreau et, sans trop différer, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella.

## Chapitre 28

*Calais, avant-port (France)*

**L**e *Nautilus*, le sous-marin de la Compagnie des Intelligences Botaniques, ressemblait, le long du quai, à un requin accompagné de deux poissons pilotes, les sous-marins électriques de la Marine française : le *Gymnote* et le *Gustave Zédé*. Le croiseur protégé<sup>28</sup> HMS *Hawke*, de la Marine britannique, était relié par un solide câble au *Gymnote* et le croiseur-torpilleur *Épervier*, de la Marine française, au *Gustave Zédé*. Ainsi remorqués, les petits sous-marins économiseraient leurs batteries. La mission des croiseurs s'arrêterait au milieu du Pas de Calais pour que les Martiens ne les repérassent pas depuis la côte anglaise.

Les carabines à air comprimé et les cartouches de verre contenant la solution infectée avaient été réparties entre le *Nautilus* et les deux petits sous-marins. Ces derniers, dont les lance-torpilles avaient été reconvertis pour y loger une cargaison, avaient reçu des cartouches neutres, remplies d'eau, pour l'exercice. Armes et munitions avaient été complétées par de mystérieux coffres qui étaient arrivés avec deux invités inattendus.

Armand de Kergaz, émerveillé de se retrouver dans un salon aussi grand à l'intérieur du *Nautilus*, attendait distraitemment. Assis à sa droite, Léopold Dufresne méditait sur l'oubli involontaire de son traitement régressif. Le plus amusant était qu'il avait, dans la poche intérieure de sa veste, de quoi se protéger contre la photophobie quand sa tendance à l'hémato-phagie reprendrait le dessus. Il pensa à Misty et sourit. Son

---

28. Type de croiseur de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dont les parties vitales sont recouvertes d'un blindage en dos d'âne de 30 à 80 mm d'épaisseur.

oublie lui apparut soudain moins involontaire puisqu'il était convaincu que, s'il guérissait, il perdrait Misty.

À côté du médecin de la Santé Navale, le lieutenant des fusiliers de marine anglais William Sharpe lissa sa fine moustache blonde qui ne parvenait pas encore à être droite à cause de sa joue tuméfiée. Il regarda brièvement Dufresne et s'étonna encore une fois de l'absence de marques sur son visage alors qu'il avait encaissé bien plus de coups que lui lors de leur duel de boxe. Derrière, son sous-officier admonesta les fusiliers britanniques qui chuchotaient bruyamment. Les marins français prirent la réflexion à leur compte et obtempérèrent aussi.

La voix de basse puissante du massif capitaine de vaisseau Louis Paul Noël capta l'attention de tous. Il présenta Sir Richard Poore, commandant du HMS *Hamke*, puis introduisit le capitaine Nemo Personne, commandant du *Nautilus*. Une fois les présentations terminées, de Kergaz s'intéressa au capitaine de corvette Louis Jaurès, commandant du *Gustave Zédé*, et se demanda si celui-ci n'avait pas un lien de parenté avec le député Jean Jaurès<sup>29</sup>.

Noël prit une inspiration et désigna, comme agacé, les deux civils en noir inconnus de tous : Omer Pigeon et Narcisse Auverlot, de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Le rôle de ces deux médecins était de sillonner la Grande-Bretagne pour vacciner la population avec la « grippe martienne », ce qui rendrait les gens plus ou moins malades mais toxiques si les extraterrestres s'aventuraient à s'en nourrir. L'institut Toussaint-Béchamp et la Compagnie tablaient aussi sur la contamination des Martiens par contagion.

Dans le but d'établir un premier réseau de communication sans fil à travers le Royaume-Uni et vers le continent, Pigeon et Auverlot avaient fait embarquer des caisses de livres-mémoires de poche. Hormis à Dufresne et de Kergaz, déjà pourvus, ils distribuèrent des livres-mémoires à tous les membres de l'opération puis, démonstration à l'appui, en expliquèrent le fonctionnement.

Le capitaine de vaisseau reprit la parole. Un bataillon de fusiliers britanniques les accueillerait à Douvres, pendant

29. Officier de la Marine française (1860-1937), Louis Jaurès est le frère cadet de Jean Jaurès, il participe en 1888 aux essais du *Gymnote*.

qu'un second bataillon créerait de multiples diversions afin d'éloigner les Martiens du port. Les militaires anglais auraient à peine le temps de se familiariser avec les carabines à air comprimé, car il faudrait porter secours aux fusiliers en première ligne qui auraient permis le débarquement.

Quand la petite assemblée fut dissoute, chacun gagna ses quartiers avec une forte confiance en l'avenir et ce malgré les incertitudes liées à l'efficacité réelle des carabines à air.

## Chapitre 29

*Turbinia III, escale de Port-Saïd (Égypte)*

Faustin Saint-Hilaire retrouva Eugen Warming dans la cabine du chirurgien. Les botanistes observèrent le petit arbre. À la grande surprise de Saint-Hilaire, le rejeton était vigoureux et épanoui, et le botaniste français eut même l'impression que le végétal avait crû.

Curieux, Saint-Hilaire s'intéressa aux feuilles rondes bordées de pointes qui brillaient comme si elles étaient vernies. Il en toucha une, mais retira vivement sa main, la peau maculée d'une sécrétion poisseuse. Il regarda brièvement ses doigts puis, sans réfléchir, il vérifia de son autre main que le dessous de la feuille était recouvert de la même sécrétion. Il s'étonna que ce fût le cas : les feuilles de l'Arbre du Champ-de-Mars ne produisaient rien de semblable. Quand Saint-Hilaire partagea son ébahissement avec Warming, ce dernier s'inquiéta d'une possible toxicité de la sécrétion. Le Danois en préleva des échantillons et invita son collègue à se laver rapidement les mains.

Afin d'économiser l'eau douce, les marins procurèrent de l'eau de mer au botaniste français qui les avait rejoints sur le pont. Malgré les rinçages répétés, les doigts de Saint-Hilaire continuèrent de coller. Revenu dans sa cabine, refusant de s'avouer vaincu, il attrapa un chiffon pour essuyer ses mains comme un forcené, en vain. De guerre lasse, il s'assit, résolu à demander l'avis de David Moreau.

Saint-Hilaire ouvrit son livre-mémoire puis posa un index sur la page blanche mais, étrangement, celle-ci brunit là où le doigt l'avait touchée. Sous les yeux du botaniste effaré, la tache s'agrandit rapidement et la page se racornit peu à peu,

contaminant les autres pages. Le mal se propagea à tout le livre-mémoire qui était en train de se flétrir. En quelques secondes, il n'y eut plus qu'un petit tas de ce qui ressemblait à des pétales desséchés.

Le botaniste demeura bouche bée un long moment puis il bondit de son siège, se dirigea vers la porte de sa chambre et l'ouvrit. Il tomba nez à nez avec Lycos, qu'il connaissait sous le nom d'Asinus, dont les grandes oreilles tournèrent dans sa direction.

— Eh bien, monsieur Saint-Hilaire, vous avez l'air dans tous vos états.

— Mon livre-mémoire vient de faner, s'écria le botaniste.

Lycos hésita sur le sens de la phrase mais l'air éloquent du botaniste l'aida à en saisir la portée. Il considéra cela comme une bonne nouvelle puisqu'ainsi, la communication avec la Compagnie était impossible.

— Calmez-vous et expliquez-moi.

Saint-Hilaire reprit son souffle comme s'il venait de courir puis il se lança dans le récit de sa mésaventure. Lycos aurait volontiers souri mais s'en abstint. Le *surgeon* avait répondu à sa requête d'une manière inattendue en empoisonnant le livre-mémoire. Le plus urgent maintenant était de calmer le botaniste.

— Êtes-vous certain que cela vient de cette sécrétion ?

— Je n'en doute pas un instant. Nous devons faire demi-tour.

— Pourquoi donc ? s'enquit Lycos.

— Il y a trop de risques non mesurés. L'expérience s'avère périlleuse.

— Vous-même semblez en bonne santé. Cette sécrétion ne vous a pas empoisonné.

— Certes. Mais je ne vois pas le rapport.

— En tant que subrécargue, je veille aux intérêts de la Compagnie. Et ses intérêts sont que la mission continue.

— Mais nous n'avons plus de livre-mémoire pour faire nos rapports.

— Et alors ? Comment faisons-nous avant ? Le *Turbinia III* est rapide. Les rapports n'auront même pas un mois de retard.

Après quelques hésitations, Saint-Hilaire s'inclina devant les arguments, au grand soulagement de Lycos. Si le botaniste

n'avait pas cédé, l'Homme-Lycaon aurait été obligé de le tuer, avec une mise en scène qui aurait incriminé le poison du chirurgien mais dont la crédibilité aurait pu être mise en doute par Warming. Le voyage se poursuivait, c'était l'essentiel. Cependant, il allait falloir gérer les interrogations du capitaine Cortes.

\*\*\*

L'Arbre perçut la mort du livre-mémoire sans en identifier la cause. Il en informa immédiatement David Moreau qui se demanda quoi faire. Le végétal précisa qu'il gardait le lien avec le chirurgien et que tout semblait normal. Quand le petit arbre, planté sur l'îlot, grandirait, il produirait des livres-mémoires et le contact serait rétabli. Il rassura finalement David Moreau en rappelant que le rejeton n'était qu'une extension de lui-même et qu'il avait accès à toutes les informations que celui-ci collectait. Mais l'Arbre se trompait.

## Chapitre 30

*Marseille, nouvelle gare Saint-Charles (France)*

**E**n descendant du train dans cette gare encore partiellement en chantier, l'inspecteur de troisième classe Eugène Tissandier s'émerveilla du simple fait d'être à Marseille. Avec un peu de chance il verrait la mer, lui qui n'avait jamais quitté la capitale et ses environs immédiats. D'ailleurs, il avait un autre motif de griserie euphorique. Malgré ses erreurs et la crainte que son affectation ne fût que provisoire, il appartenait toujours à la Brigade Spéciale. Et c'était pour cela qu'il venait de Paris.

Dans le nouveau port, on avait repêché le corps d'un homme. Sans doute à cause de sa blondeur, de sa stature ou de ses vêtements, les gendarmes l'avaient supposé Allemand, préjugé certainement dû à la récente affaire Dreyfus. Toutefois, cette présomption avait plus ou moins été corroborée par un autre événement. Madame Cortes, l'épouse du capitaine du *Turbinia III*, avait déclaré à la gendarmerie avoir été séquestrée à son domicile par des individus à l'accent germanique, et ce, jusqu'à ce que le navire fût au large. Ce vaisseau appartenant à la Compagnie des Intelligences Botaniques, une entreprise considérée comme sensible par le ministère de l'Intérieur, la Sûreté Générale avait été sollicitée.

S'apercevant qu'il avait été distancé par ses collègues, Tissandier hâta le pas, mais pas trop pour ne pas rattraper la séduisante Giuliana Lobbia, déléguée scientifique, qui l'intimidait. Celle-ci bavardait avec Hilarion Combes, le médecin légiste, en marchant tranquillement alors que, devant, le commissaire Célestin Hennion se portait déjà à la rencontre des officiers de gendarmerie qui attendaient au bout de quai.

# Chapitre 31

*Douvres, comté de Kent (Angleterre)*

Les lambeaux laiteux de la brume matinale s'enroulaient autour des ombres, estompant sons et mouvements. Dans le jour encore flou, les douze militaires et les deux civils débarquèrent du *Nautilus*. Aussitôt, équipages et débarqueurs entreprirent de décharger le plus discrètement possible les armes et les munitions, ainsi que les malles des agents de la Compagnie des Intelligences Botaniques. De temps en temps, parvenaient des bruits lointains et étouffés d'explosions : la diversion qui avait écarté les tripodes de Douvres et grâce à laquelle ils avaient débarqué sans encombre.

Les caisses furent convoyées jusqu'au massif et moyennâgeux château qui dominait la ville, miraculeusement épargné, où attendaient les fusiliers, puis les trois sous-marins regagnèrent le large.

Après un bref entretien avec les capitaines Louis Paul Noël et Richard Poore, le colonel Chalmer, qui commandait le deuxième Bataillon du *King's Royal Rifle Corps*, organisa une petite assemblée à la Maison Dieu<sup>30</sup>, l'hôtel de ville de Douvres.

Dans la salle du conseil, Chalmer balaya des yeux la petite troupe hétéroclite menée par les officiers Poore et Noël : cinq fusiliers de marine anglais, cinq marins français et deux employés de la Compagnie. Armand de Kergaz, quant à lui, s'intéressa à un géant rouquin qui arborait le même uniforme rouge de fusilier de Marine que ses compagnons britanniques. Erwin McDonnell demeura impassible malgré le regard insistant du Français. Outre le géant et quelques hommes du *King's Royal Rifle Corps*, le

---

30. Bâtiment médiéval construit à l'origine pour accueillir les pèlerins.

lieutenant de vaisseau nota la présence d'un civil imbu de sa personne et d'un jeune sous-lieutenant de hussards.

Chalmer, courtois mais pressé, présenta rapidement le civil, Arthur Edward Waite, représentant de l'archevêque de Canterbury, autorité temporelle du comté de Kent. Il désigna le sergent McDonnell, missionné par la Couronne pour sécuriser le télégraphe de Douvres et devenu shérif du Kent, puis le lieutenant de hussards Winston Churchill. Ce dernier porterait au roi George V les nouvelles relatives à la bataille qui s'annonçait. Enfin, Chalmer introduisit le capitaine Frederick Hugh Roberts, devenu récemment son second, responsabilité qui contrastait avec son apparence juvénile.

Un fusilier apporta une longue carabine à air comprimé au colonel qui examina plus particulièrement le calibre du canon.

— Ainsi, dit Chalmer, ce sont ces fameuses carabines.

— Oui, Sir, répondit le capitaine de vaisseau Noël.

— Vous prétendez que les ampoules remplies de liquide qui font office de cartouches arrêteront ces damnés envahisseurs, presque invincibles jusqu'ici.

— Nous espérons bien aller au-delà de la simple prétention, Sir.

— Si j'ai bien compris, il faut atteindre une cible relativement petite sur l'habitable, au sommet des trois jambes.

— C'est cela, Sir.

— Je vois. Vos hommes sont donc entraînés à l'usage de ces carabines.

— Oui, comme ceux de Sir Poore.

— Bien. Et vous, messieurs ? demanda Chalmer aux deux civils français.

— Nous le sommes aussi, Sir, répondit Narcisse Auverlot.

Chalmer prit la direction des opérations. L'urgence était de secourir le premier bataillon scindé en deux diversions, chacune à cinq miles de Douvres. Les fusiliers avaient pour ordre de se terrer afin de réduire les pertes tout en effectuant cycliquement des actions pour fixer l'attention des Martiens. Évidemment, les hommes du deuxième bataillon n'avaient pas le temps de s'exercer avec les carabines à air.

Le colonel Chalmer se rendrait à Saint Margaret's at Cliffe, en retrait sur la falaise à l'est de Douvres, avec une moitié du

deuxième bataillon, un tiers des carabines et les fusiliers de marine britanniques sous les ordres de Poore. Le capitaine Roberts, quant à lui, partirait pour Alkham, perdu dans la forêt au nord-ouest de Douvres, avec l'autre moitié du bataillon et un autre tiers des carabines, ainsi que les marins français sous les ordres de Noël. Durant l'avancée, les militaires venus de Calais expliqueraient aux fusiliers le maniement de ces armes.

Le dernier tiers des carabines à air comprimé resterait à Douvres et serait distribué aux volontaires civils auxquels Omer Pigeon et Narcisse Auverlot en enseigneraient le maniement. Ensuite, les employés de la Compagnie pourraient s'atteler à leur campagne de vaccination « contaminante ».

Pigeon et Auverlot avaient une autre mission, non officielle. Si l'occasion se présentait, ils devaient collecter des piles bleues, même si leur vocation principale était de montrer l'implication de la Compagnie, dans la perspective, une fois la paix revenue, de contrats d'exploitation des tripodes et de tout autre appareil des Martiens vaincus.

## Chapitre 32

*Pont-à-Mousson, îlette du ruisseau d'Esch (France)*

**A**ndrea Filippone traversa le pont qui enjambait le canal de l'Esch et tira sur ses rênes. Sa monture s'immobilisa. Derrière, sa petite troupe à cheval fit de même. Il étudia la petite île boisée coincée entre le canal et la Moselle, sans activité en cette fin de matinée emprisonnée dans un brouillard diffus.

Le Calabrais s'étonna encore une fois du lieu de rendez-vous avec Kurt Müller, représentant de Friedrich Alfred Krupp. La frontière avec l'Empire allemand était à quelques kilomètres mais l'îlette était sur le territoire français et une garnison de cavalerie occupait la caserne de Pont-à-Mousson<sup>31</sup>, deux kilomètres au nord. Filippone haussa les épaules. La mystérieuse Société du Vrîl disposait certainement d'un moyen pour franchir la frontière en toute discrétion comme, par exemple, un tunnel. Quant à l'heure, le Calabrais aurait préféré l'aube ou même la nuit mais il devait en passer par les caprices des Allemands.

D'un coup de talon, Filippone remit sa monture au pas. Deux cents mètres plus loin, il avisa un espace dégagé. Il leva la main pour signifier la halte et descendit de cheval. Les trois Fratuzzi et l'homme de la *Ndrina* mirent pied à terre. Aussitôt, ils s'empressèrent d'amener au sol le docteur Moreau handicapé par ses mains liées dans le dos. L'homme aux cheveux gris acier, impassible, observa le grand pré taillé dans le boisement en rectangle imparfait.

---

31. Ville située en Lorraine française suite à la guerre de 1870, proche de la frontière.

Le Calabrais fit le tour à la lisière de la forêt, scruta l'horizon étroit de la route et les courbes des chemins qui menaient au champ. Il estima que l'espace et les arbres qui l'encerclaient correspondaient aux directives de Müller. Il revint près du groupe et adressa un sourire sardonique au scientifique.

— Nos amis sont impatients de vous voir, docteur.

L'interpellé hésita à s'enfermer dans le mutisme mais la curiosité l'emporta.

— Et où sommes-nous ?

— Ah, mais vous parlez. Nous sommes au sud de Pont-à-Mousson.

Le docteur Moreau se souvint que la ville était proche de la frontière. Il considéra différemment la clairière puis laissa échapper un petit ricanement.

— Y aurait-il quelque chose de drôle ? demanda Filippone d'un ton sec.

— Vous ne savez pas pourquoi nous attendons dans ce pré.

— En effet. Et vous, savez-vous pourquoi ?

Pour toute réponse, le docteur Moreau fixa le ciel. Filippone se retourna pour regarder dans la même direction.

\*\*\*

— Tu vas être content, Barthélémy. Tu ne monteras pas à cheval.

L'inspecteur adjoint de seconde classe Bazoche émit un vague grognement. L'inspecteur spécial Cantovella examina la place de la gare de Pont-à-Mousson.

— Je ne vois aucun gendarme.

— Peut-être n'ont-ils pas reçu le télégramme ? risqua Bazoche.

— Je ne sais pas. La Sûreté Générale ne semble pas être une priorité.

Cantovella sortit son livre-mémoire de sa gabardine pour étudier une carte.

— Nous marcherons un peu plus d'un kilomètre, Barthélémy.

La veille au soir, l'inspecteur spécial avait été contacté via son *smart-book*. Il avait vite compris que son interlocuteur était l'Arbre lui-même. Surpris d'être sollicité, il avait conclu que le

végétal déployait tous les moyens possibles pour aider le docteur Moreau.

Se fiant aux indications de l'Arbre, Cantovella avait, depuis la préfecture de police de Paris, télégraphié un ordre de mission à la gendarmerie de Pont-à-Mousson. Il comptait sur la maréchaussée locale pour renforcer son effectif et tenir à distance le 5<sup>e</sup> régiment de hussards caserné dans cette ville frontalière. Lui et Bazoche s'étaient rejoints Gare de l'Est. Là, l'inspecteur spécial avait usé de toute sa persuasion officielle pour faire rouler un train en dehors des horaires.

Cantovella balaya la place d'un regard consterné. Seuls quelques badauds curieux détaillaient cet homme avec cette casquette bizarre à deux visières et le colosse à l'étroit dans son costume à carreaux qui portait un long étui.

— L'absence des gendarmes est très ennuyeuse. Je n'ai pas envie que les hussards viennent mettre leur nez dans nos affaires.

— Tu crois qu'ils viendront ? demanda Bazoche.

— Nous sommes trop proches de la frontière. S'il y a des coups de feu, ils vont inmanquablement être attirés. Donc, si nous n'avons pas les gendarmes pour les contenir, tout ce que nous trouverons passera sous autorité militaire.

— Ah oui, bien sûr.

— Puisque ces satanés gendarmes sont insensibles à nos télégrammes, il ne nous reste qu'à les faire venir autrement.

— Et comment ?

— Sors les fusils, s'il te plaît.

Bazoche s'agenouilla, posa l'étui sur le sol et l'ouvrit. Il en sortit deux fusils. Il se releva et en tendit un à Cantovella.

— Souris Barthélémy, lança ce dernier en posant nonchalamment son fusil sur l'épaule, nous sommes observés.

L'interpellé put le vérifier d'un bref coup d'œil

— Et comment va-t-on faire venir les gendarmes ?

— Homme de peu de foi. Il te suffit de faire comme moi.

Le massif inspecteur adjoint posa le fusil sur son épaule.

— Et alors ?

— Suis-moi et tu verras. Les gendarmes viendront, je te le promets.

Cantovella partit d'un bon pas et se mit à chanter l'*Internationale* de manière à ce que tout le quartier l'entendît. Bazoche

essaya de se faire discret mais son attitude fut, pour les gens de bonne famille effarés par ces socialistes armés, plus inquiétante encore que celle de son supérieur qu'il suivait en direction de l'îlette du ruisseau d'Esch.

\*\*\*

Andrea Filippone s'impatientait. Jusqu'ici, lui et sa bande avaient eu de la chance mais, plus le temps passait, plus ils risquaient d'être remarqués. Comme l'avait suggéré le docteur Moreau, il scrutait le ciel. Soudain apparut une forme allongée qui évoquait un cigare gigantesque dont la queue portait des ailerons en croix. Sur chacune des ailes horizontales tournaient deux hélices. L'aéronef survola les arbres, frôlant les cimes, et se dirigea vers le champ. En dessous était accrochée une coque métallique en forme de bateau et percée de fenêtres.

Filippone en resta bouche bée. Il avait déjà vu un dirigeable mais, comparé au nouveau venu, il ressemblait à un jouet grossier. Quant à ses hommes, leur silence était éloquent. Les hélices changèrent de sens de rotation. L'aérostat<sup>32</sup> ralentit puis, moteurs arrêtés, glissa au-dessus du pré. Des cordes furent lancées et le Calabrais comprit qu'il fallait amarrer le ballon. Il héla ses hommes.

— Attachez-moi ça solidement à des arbres pas trop frêles.

Les bandits obtempérèrent et l'aérostat s'immobilisa. D'un hublot, un homme hurla en italien des directives pour que huit autres cordes fussent liées en étoile autour de l'aéronef. Cette tâche achevée, des treuils entrèrent en action et le dirigeable s'approcha du sol. Il se stabilisa à trois mètres de haut. Une trappe s'ouvrit puis un escalier s'abaissa lentement comme un pont-levis.

Quatre hommes en noir armés de fusils descendirent pour former les coins d'un carré autour de l'escalier. Se demandant combien de temps il faudrait aux militaires français pour être informés de la présence de l'aérostat, Filippone marcha vers Kurt Müller parvenu en bas des marches, suivi par Dino et Gino qui poussaient le docteur Moreau.

---

32. Aéronef « plus léger que l'air » (montgolfière, dirigeable...).

— Ravi de vous revoir, monsieur Müller, dit le Calabrais en italien.

Müller, qui était en réalité sous la domination de Väinämöinen, se contenta de pencher la tête pour regarder l'otage. Filippone s'écarta et tendit la main.

— Je vous présente le docteur Moreau.

L'homme aux cheveux gris acier, mains liées dans le dos, jeta un regard de défi au Vrîl-Ya.

— Je présume que cet imbécile ne sait pas qui vous êtes, dit-il en français.

— Votre observation est pertinente, répondit Müller dans la même langue.

Filippone comprenait le français. Il ne sut comment interpréter l'échange.

Le Vrîl-Ya tenta de sonder l'esprit du docteur Moreau, mais il se heurta au tourbillon conceptuel ; le même obstacle mental que chez les mi-humains qui avaient pénétré la mine de Clausthal. Guère surpris, il était convaincu que, une fois dans la chambre des esprits, sous terre, il pourrait vaincre cette défense. Il apprendrait par la même occasion la méthode de protection employée.

— Serais-je illisible ? fit le docteur Moreau, sarcastique.

— Pour l'instant, répartit le Vrîl-Ya.

Le docteur Moreau frémit au sous-entendu.

— Que me voulez-vous, au juste ?

Müller ouvrit la bouche pour parler mais il se tourna tout à coup vers les arbres. Il avait perçu un humain à l'esprit également voilé par un tourbillon conceptuel. Sans attendre, il attrapa le docteur Moreau et le tira vers l'escalier. Celui-ci essaya de résister, en vain. Au même moment, le Vrîl-Ya sentit l'approche de deux autres hommes dont les pensées étaient tout aussi illisibles.

\*\*\*

Témoin passif de la scène depuis son lieu d'observation dissimulé par une haie, Giovanni Verro, s'insurgea contre le sentiment d'impuissance qui l'envahissait. Par le biais de son livre-mémoire, l'Arbre l'avait mené jusqu'ici mais lui avait

ordonné d'attendre des renforts. La priorité était de soustraire à ses ravisseurs le docteur Moreau, mais le solide Allemand tirait déjà ce dernier vers l'escalier de l'aérostat. De plus, Filippone, pour l'instant à portée de pistolet, ne tarderait pas à le suivre pour s'envoler vers l'Allemagne.

Sa patience définitivement érodée, le Sicilien surgit des fourrés où il était caché et tira. Atteint, Filippone porta la main à son épaule, faiblit et posa un genou à terre. Ses comparses se tournèrent vers le jeune homme en sortant leurs armes. Verro en toucha deux avant de remarquer que l'Allemand tendait la main dans sa direction. Sans trop savoir pourquoi, il plongea. L'air crépitant prit une odeur étrange alors qu'un éclair, passant au-dessus de lui, foudroya un arbre, le brisant net. Alors que l'arbre était en train de chuter, une violente douleur cueillit Verro au ventre ; l'éclair avait dû couvrir le bruit des coups de feu.

\*\*\*

Après un virage, les inspecteurs Cantovella et Bazoche découvrirent le dirigeable. Encore dans l'ombre des arbres, cessant de tenir nonchalamment leurs fusils, ils prirent le temps d'examiner l'attroupement aux pieds de l'aérostat. Deux individus se faisaient face et Cantovella crut identifier Filippone, supposant, en se gaussant de ses propres préjugés, que le blond presque aussi imposant que son adjoint était un employé allemand de Krupp, sans aucun doute le fameux Müller. Quant à l'homme aux cheveux gris acier poussé par deux malfrats, il ne pouvait s'agir que du docteur Moreau.

Tout à coup, des coups de feu retentirent, touchant Filippone, qui tomba à genoux, et fauchant deux bandits. Réagissant rapidement, le blond pointa la main en direction du bosquet duquel provenaient les détonations et un éclair, jailli de ses doigts, frappa un arbre juste au-dessus du tireur inconnu et invisible de la position des policiers.

— Être au courant que certains phénomènes existent, c'est une chose, en avoir la démonstration foudroyante, c'en est une autre, marmonna l'inspecteur. Heureusement que le professeur Bernheim a protégé nos esprits.

— Qu'allons-nous faire ? s'inquiéta son adjoint.

— Il faut mettre un arbre et des branches entre lui et nous.

Bazoche suivit des yeux l'index de Cantovella puis se déplaça vers l'endroit désigné. L'échange de coups de feu continua, pendant que le colosse germanique atteignit l'escalier avec le docteur Moreau. Les hommes en noir, qui ne participaient pas au concert de détonations, se resserrèrent autour d'eux.

— Et maintenant ? demanda Bazoche.

— Tu élimines les sous-fifres. Moi, je me charge du chef.

Cantovella épaula son fusil mais Müller, ayant capté le geste, interposa le docteur Moreau. De son côté, ignorant le dernier Italien encore debout mais hagard et Filippone à genoux, Bazoche tira sans hésiter sur les hommes en noir. Un Allemand tomba à terre et Bazoche eut le temps d'en abattre un autre avant que les deux survivants répliquent. L'inspecteur baissa la tête, réflexe vain, quand les balles le frôlèrent. Quant à Müller, il montait à reculons les marches de l'aérostat, maintenant le docteur Moreau, qui tentait en vain de résister à sa force. Malheureusement pour lui, il était plus large que le scientifique et Cantovella réussit à l'atteindre à l'épaule. Étonnamment, le garde du corps ne sembla pas affecté.

Soudain, les hommes en noir cessèrent leurs tirs et Müller se figea. Filippone leva la tête et l'autre Italien se retourna, tous les regards pointés vers le ciel, derrière Cantovella et Bazoche. Ces derniers, interloqués, arrêtaient eux aussi de tirer pour s'inquiéter de ce qui intriguait leurs adversaires. Le soudain silence permit d'entendre un bruit étrange qui évoquait de violentes bourrasques.

Un aérodyne<sup>33</sup>, voiture volante proche de la calèche avec un mât central surmonté de quatre hélices, rase le sommet des arbres et amorça une descente rapide vers le champ, à une cinquantaine de mètres du dirigeable. Cantovella sourit en reconnaissant l'engin. Avant même que l'anémoptère touchât le sol, un des passagers bondit sur le sol. Malgré une lourde carapace, des bottes et un casque marron, les mouvements avaient une grâce féline. L'inspecteur spécial sut d'instinct qu'il s'agissait de Misty. Deux hommes pareillement accoutrés

33. Aéronef « plus lourd que l'air » (avion, hélicoptère...).

tirèrent depuis l'anémoptère et atteignirent les deux gardes Allemands.

Müller lança un éclair en direction de Misty, mais l'électricité courut à la surface de son étrange costume et s'enfonça dans le sol, sans ralentir la jeune femme. Bazoche élimina la menace qu'aurait pu représenter le dernier Italien.

Sur un signal de Müller, les cordages se dévidèrent de leur treuil et le dirigeable s'éleva. Pris par l'urgence, Müller assomma le docteur Moreau pour le charger sur son épaule valide.

Contemplant l'escalier, déjà à deux mètres du sol, qui s'éloignait de lui, Filippone se sentit, pour la première fois de sa vie, impuissant. Alors que les cordes libéraient l'aérostat, Misty sauta. Ayant agrippé la première marche, elle commença à se hisser sur l'escalier.

Parvenu en haut des marches, Müller, de deux éclairs, sectionna les filins qui retenaient l'escalier, telles les chaînes d'un pont-levis. Celui-ci bascula, se dérochant sous la jeune femme qui perdit prise mais se reçut sans dommage sur l'herbe quelques mètres plus bas. Debout d'un bond, elle tendit un poing rageur vers l'aérostat qui fit demi-tour et partit vers la frontière.

Les policiers et les agents de la Compagnie s'abstinrent de tirer car, à leur connaissance, l'hydrogène d'un dirigeable était hautement inflammable. Misty revint vers l'anémoptère, casque sous le bras. Elle échangea de vifs propos avec Robur. Cantovella n'eut aucune peine à imaginer l'ingénieur expliquant qu'il était impossible de poursuivre le dirigeable sur le territoire allemand, surtout de jour. Il aurait tenté de dissuader Misty de la même façon.

Giovanni Verro, vêtements maculés de sang, sortit des fourrés en rampant. Il glissa vers Filippone qui ne s'en aperçut pas et le héra. Le Calabrais se retourna. Avant que quiconque ne réagît, le Sicilien lui logea une balle dans la tête puis s'affala.

\*\*\*

Väinämöinen apprécia l'ironie de la situation. Les humains ignoraient qu'ils pouvaient tirer sans risque sur l'aérostat dont les poches cloisonnées contenaient de l'hélium, chimiquement inerte. En procurant à Krupp le moyen d'extraire l'hélium du

gaz naturel (dont un gisement avait été découvert grâce à son aide à Groningen<sup>34</sup>, au nord des Pays-Bas), en dessinant les plans d'un aérostat à armature rigide, en faisant modifier les hélices et adapter les moteurs à explosions, le Vrîl-Ya avait cru donner un avantage décisif à son allié. Mais c'était loin d'être le cas.

Väinämöinen avait vu l'appareil à quatre hélices. La Compagnie des Intelligences Botaniques était plus avancée qu'il ne le supposait. Le plus surprenant n'était pas l'absence de moteur à explosion ou à vapeur, mais celle des énormes batteries qui, selon les compétences supposées des humains, auraient été nécessaires pour la motorisation électrique de ce véhicule. D'autre part, ces scaphandres à l'épreuve de l'électricité complétaient le tourbillon conceptuel dans la panoplie opposable aux Vrîl-Ya. Väinämöinen, qui n'avait capté aucune émanation mentale des humains de l'engin volant, présuma que c'était à cause du casque, un autre problème en perspective.

Le docteur Moreau, allongé sur le sol, s'agita, émergeant de l'inconscience et le Vrîl-Ya l'aida à se redresser. Le scientifique marmonna quelque chose d'indistinct puis posa à voix intelligible la question qui le taraudait.

— Que me voulez-vous ?

— Vous détenez peut-être la clé de l'avenir de mon peuple.

Le docteur Moreau se tut. Väinämöinen jaugea l'homme et estima possible, même si la probabilité était faible, que s'il piquait sa curiosité, le scientifique abaisserait ses défenses mentales ou assouplirait ses réticences. Alors, il raconta l'histoire des Vrîl-Ya, leur arrivée accidentelle sur la Terre, leur enfermement dans le souterrain, leur dégénérescence...

\*\*\*

Bazoche se précipita vers Verro, palpa sa jugulaire et le mit sur le dos. Évanoui, le Sicilien perdait du sang par une blessure abdominale. Un agent de la Compagnie rejoignit l'inspecteur et, ensemble, ils s'efforcèrent de comprimer la plaie.

Des cavaliers apparurent sur la route venant du pont. Le peloton de gendarmerie arrivait enfin. D'un pas décidé, Cantovella

---

34. Ville et province des Pays-Bas, plus grand gisement de gaz naturel d'Europe occidentale, découvert en 1959.

alla se planter devant eux puis tendit un doigt vindicatif vers l'officier.

— Vous ! Pied à terre ! cria-t-il.

— Je ne vous perm...

— Taisez-vous ! Dois-je informer monsieur le ministre de votre insubordination ?

L'officier, interloqué, chercha à quoi le civil bizarrement accoutré faisait référence puis il se souvint du télégramme de la Sûreté Générale qui traînait sur le bureau du commandant de la compagnie. Il préféra obtempérer sous les yeux ébahis de ses hommes. Cantovella exhiba sa carte, ce qui confirma les craintes de l'officier soudain mal à l'aise.

— Êtes-vous responsable de ce retard, lieutenant ?

— Non, monsieur. Il y a eu une négligence.

— De qui ?

L'officier haussa les épaules et ne répondit pas.

— Pas plus tard qu'hier, monsieur Leygues... Vous ne savez pas qui est monsieur Leygues ?

— Euh non, monsieur, répondit l'officier.

— Monsieur Leygues est le ministre de l'Intérieur, répartit Cantovella qui savait très bien que le ministre, en fonction depuis moins de trois mois, faisait partie de ces illustres inconnus pris dans la valse quasi trimestrielle des cabinets. Donc, disais-je, il m'a confié qu'il escomptait détacher une compagnie de gendarmerie à Cayenne.

Le lieutenant blêmit. Il ne se voyait pas surveiller les bagnards en Guyane, avec sa terrible chaleur humide, ses moustiques colossaux et toute une faune étrange.

— Trêve de plaisanterie, reprit Cantovella. Envoyez des hommes quérir des médecins et des fourgons ambulances. Il y a au moins deux blessés graves.

Un gendarme à cheval, visiblement resté en arrière, rejoignit ses collègues avant de descendre de sa monture pour venir parler à l'officier.

— Plaît-il ? fit Cantovella une fois qu'il eut délivré son message.

— Un peloton du 5<sup>e</sup> de hussards approche, monsieur.

— Ce n'est pas vraiment étonnant après cette fusillade. Eh bien, nous allons voir si vous allez échapper à Cayenne. Vous

et vos hommes allez bloquer le pont et empêcher ces hussards de passer.

— Mais, monsieur... Nous sommes proches de la frontière et...

— Vous leur expliquerez qu'il s'agit d'une affaire de sécurité nationale et que, s'ils franchissent le pont, ils passeront en cour martiale.

L'officier fixa dubitativement l'inspecteur spécial. Celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter. Finalement, il préféra affronter les militaires qui ne risquaient pas de l'envoyer en Guyane. Il se remit en selle.

— N'oubliez pas les blessés, lança Cantovella.

Certain que les gendarmes, dûment motivés, maintiendraient la cavalerie à l'écart, l'inspecteur spécial s'en désintéressa. Il rejoignit devant l'anémoptère Misty et Robur penchés sur un livre-mémoire et en profita pour examiner l'engin. La dernière fois qu'il l'avait vu, celui-ci ne pouvait transporter que deux personnes à l'avant, du fait des immenses batteries qui occupaient l'arrière. L'ingénieur avait dû adapter une des « piles bleues » martiennes.

— Bonjour, mademoiselle et messieurs, lança Cantovella. Quels sont vos projets maintenant ?

— Bonjour, inspecteur, répondit Robur. Nous avons averti mademoiselle Sesemann qui, accompagnée de monsieur Pohl et de quelques hussards, est déjà à proximité de Clausthal.

— Qui est monsieur Pohl ? Un employé de la Compagnie ?

— Non. Il est lieutenant sous les ordres du capitaine Sobieski et, aussi, agent de la chancellerie.

— Je vois. Vous pensez donc que Clausthal est leur destination.

— C'est plus que probable. Nous sommes certains que ces êtres mystérieux en habitent le sous-sol. Ce sont eux qui ont orchestré le rapt du docteur Moreau.

— Donc, mademoiselle Sesemann...

— Clara interviendra si c'est possible, coupa Misty. La mine est gardée par une petite armée. Mais nous sommes presque prêts pour l'attaque.

— Vous ne pourrez sans doute pas lâcher votre bombe dans la mine si vous voulez sauver le docteur Moreau.

— C'est tout le problème, soupira Robur. Nous nous coordonnerons avec le capitaine Sobieski. L'opération est complexe. Et le vol de nuit ne sera pas la moindre des difficultés.

— Vous allez utiliser un anémoptère ?

— Deux à vrai dire.

— Vous n'avez pas poursuivi le dirigeable et là vous envisagez de survoler le sol allemand.

— Ce sera de nuit. La chancellerie ne peut officiellement autoriser notre intrusion.

— Bien sûr.

Robur haussa les épaules et changea de sujet.

— Je suis ravi de vous apprendre que le retardateur de mademoiselle Lobbia est parfait. Il a été adapté aux détonateurs que nous devons employer pour le trinitrotoluène que nous a fait parvenir le capitaine Sobieski.

## Chapitre 33

*Alkham, comté de Kent (Angleterre)*

Deux tripodes s'immobilisèrent devant Oliver Weaver, capitaine du *King's Royal Rifle Corps*, tapi dans un fourré près de la route. Sous la cabine en forme de bolet aplati du premier, sortit un serpent métallique annelé dont l'extrémité sphérique évoquait un œil. Cet œil regarda un bosquet devant lequel la route se séparait en fourche. Sans bruit hormis un grésillement qui faisait penser aux papillons se brûlant sur un bec de gaz, le rayon ardent désintégra le bouquet d'arbres et, peut-être, des fusiliers réfugiés en son sein.

Cette diversion dans la forêt autour d'Alkham, à quelques miles de Douvres, coûtait cher. Même en réduisant les risques, la compagnie avait perdu la moitié de son effectif. Weaver espéra que le colonel Chalmer avait récupéré les armes françaises et qu'une colonne de secours n'allait pas tarder. Ses hommes avaient presque épuisé leurs réserves d'explosifs et n'obtenaient pas des résultats aussi spectaculaires que les hussards du sous-lieutenant Churchill qui avaient miné le pont de Rochester.

Les Martiens lâchaient cycliquement de la fumée noire, ils n'avaient pas compris que les fantassins disposaient de masques à gaz. Néanmoins, comme les masques étaient pénibles, les hommes les enlevaient dès que la fumée délétère était dissipée. Malgré la discipline, quelques accidents étaient survenus, car la fumée noire tuait dès la première inhalation.

Sans avoir repéré les militaires quasiment à leurs pieds, les tripodes se remirent en mouvement. C'était le moment qu'attendait le sergent Lloyd pour grogner un ordre qui surprit le capitaine Weaver concentré sur les engins. Au moment où le tripode de tête souleva une de ses trois pattes, un jeune fusilier bondit sur

la route, havresac sur le dos. Il courut, jeta le sac, rempli de cordite, là où le tripode poserait son pied rond. L'exercice était périlleux mais rodé, même s'il était rarement couronné de succès : trop de circonstances pouvaient empêcher l'explosion et celle-ci ne garantissait pas la chute du tripode. Le jeune fusilier fit une roulade pour s'éloigner puis, d'un seul coup, s'arrêta en regardant ses mains vides : il avait oublié le câble et le boîtier d'activation du détonateur dans le havresac. Le fusilier revint à quatre pattes pour sortir le câble et le boîtier du sac. Percevant l'ombre circulaire, il sauta, mais trop tard. Le pied écrasa le militaire dont les mains sectionnées lâchèrent d'un spasme le boîtier préservé.

Le sergent Lloyd sortit du couvert et se précipita vers le boîtier. Il tourna le contacteur. Rien ! Il insista. En vain. Comme fou, le rude Gallois se releva et donna un coup de pied au tripode.

— Encore un mort pour rien ! Saleté de machine !

Weaver hésita sur la conduite à tenir mais l'œil au bout du serpent annelé s'intéressait déjà au sergent. Le capitaine ferma les yeux, convaincu que le sous-officier allait être désintégré par le rayon ardent ou empoisonné par le gaz mortel. Au lieu de cela, il entendit un bruit étonnant, comme un flacon de verre qui tombe par terre, puis ce fut le silence. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Lloyd était tétanisé dans un face-à-face avec l'œil du tripode. Mais comme le long serpent métallique ne bougeait plus, le sergent reprit ses esprits et, doucement, se déplaça vers le bord de la route. L'œil ne réagit pas. Par contre, le second tripode se décala pour dépasser le premier. Il y eut un autre bruit de flacon brisé et le second tripode s'immobilisa à son tour.

De grands vivats saluèrent l'événement. Lloyd se retourna, ébahi et vit Weaver sortir sur la route pour regarder d'où venaient les cris. Perplexe, il découvrit six hommes en uniformes bleus, dont trois officiers, sabre à la ceinture. Il ne reconnut pas ces uniformes, vraisemblablement de la marine française. Les nouveaux arrivants portaient des carabines plus longues que la normale et dotées de canons de fort calibre. Ils formaient l'avant-garde d'une troupe dans laquelle Weaver reconnut avec joie le capitaine Roberts et son propre régiment : les renforts venus de Douvres, enfin. Certains fusiliers du *King's Royal Rifle Corps* portaient les mêmes carabines.

Encore abasourdis, Weaver et Lloyd levèrent la tête pour examiner les champignons qui coiffaient les longues jambes métalliques puis leurs regards se croisèrent et, pour la première fois depuis longtemps, ils échangèrent un sourire.

Quelques instants plus tard, après un « conseil de guerre » aussi bref que possible, comme les éclaireurs avaient rapporté que les tripodes se dispersaient, les officiers organisèrent des unités de huit hommes dont la moitié portait des carabines à air, en prenant soin de bien répartir les fusiliers du premier bataillon qui connaissaient le terrain. Plus expérimentés dans le manie-ment de ces armes, les Français furent dispatchés en trois paires. De Kergaz et Dufresne se retrouvèrent avec le sergent Lloyd. Le capitaine Weaver, quant à lui, se joignit au capitaine de vaisseau Noël.

Le sergent Lloyd mena son unité au nord d'Alkham, à travers la forêt, en évitant les chemins trop larges. Peu de temps après, le groupe se retrouva en lisière d'une clairière circulaire qui crépitait encore. Conformément aux rapports, au centre du cercle de poussière, résidu des arbres désintégrés, trois tripodes, en triangle, guettaient tout ce qui pourrait surgir dans le périmètre. Sous chaque habitacle pendait un serpent annelé de métal dont la sphère pointait vers la forêt. À cette vision, tous les hommes s'accroupirent. De Kergaz se rapprocha de Lloyd.

— Nos carabines ont une portée suffisante mais la cible est petite et nous aurons peu de temps avant d'être désintégrés.

— Quelle est cette cible ?

— Sur la face avant, un rectangle, une sorte de grille.

Avec ses jumelles, Lloyd observa le tripode orienté vers eux.

— La cible est petite, en effet. Et ces araignées à trois pattes regardent dans toutes les directions.

— Je suppose que les tripodes ont reçu un signal du second tripode que nous avons éliminé, intervint Dufresne.

— Possible, admit de Kergaz. Cela expliquerait leur position défensive. Ils ne savent pas quelle est la nature du péril.

— Si vous permettez...

Dufresne sortit son livre-mémoire de poche.

— Ce n'est pas le moment de lire, maugréa Lloyd.

— Il ne lit pas, sergent, répartit de Kergaz. Il contacte les autres groupes.

Lloyd plissa les yeux et fixa cet officier de la Marine française : non, il ne se moquait pas de lui. Lloyd s'intéressa au livre que consultait le médecin. Avant l'invasion, il y avait eu des rumeurs à propos de bouquins étranges qui circulaient à Paris. Dufresne releva la tête et les informa :

— Le capitaine de vaisseau Noël confirme qu'il rencontre la même configuration. Le lieutenant Sharpe, qui est parti avec le colonel Chalmer pour Saint Margaret's at Cliffe, est confronté au même triangle défensif. Je n'ai pas contacté les autres, car je suppose qu'il en est de même partout.

Lloyd, éberlué, regarda le livre-mémoire puis Dufresne.

— C'est un nouveau moyen de communication sans fil, dit ce dernier.

— Nous vous expliquerons à l'occasion, sergent, intervint de Kergaz. Mais nous avons plus urgent à faire.

— Oui, mon capitaine, bredouilla Lloyd. Que proposez-vous ?

— Nos amis du *King's Royal* n'ont pas eu l'occasion d'utiliser les carabines à air. Léopold et moi nous sommes abondamment exercés. Je suggère donc, sans vouloir vexer qui que ce soit, que vos deux fusiliers restent face à ce tripode, doublant ainsi leur chance de réussite.

— C'est logique, convint Lloyd, pragmatique.

— Léopold et moi-même contournerons cette clairière pour nous placer chacun face à un tripode. Il est impératif que nous nous synchronisions.

— Je suis d'accord mais, comme vous serez en mouvement, vous serez bien plus exposés que nos deux tireurs qui resteront à couvert. Nous sommes quatre sans carabine. Vous serez donc escortés chacun par deux hommes. Je ferai partie du duo accompagnant le docteur Dufresne.

— Eh bien, nous ferons comme cela. Qui donnera le signal ?

— J'ai un sifflet. Je pense que nous mettrons le même temps pour arriver devant nos cibles. Je vous laisse une marge de cinq minutes.

Alors qu'ils progressaient assez loin de la périphérie de la clairière pour ne pas être repérés, de Kergaz expliqua à ses deux compagnons le maniement de la carabine. Le trio finit sa manœuvre de contournement et approcha de la lisière. Ils

n'étaient pas encore à destination qu'un bruit de ferraille figea le lieutenant de vaisseau. Ce ne pouvait être qu'un tripode. Avaient-ils été localisés ?

Voyant tout à coup bouger le tripode qui leur faisait face, les fusiliers britanniques restés en arrière crurent qu'ils n'avaient pas entendu le signal. Ils tirèrent donc et l'un des deux au moins fit mouche sur la grille car le véhicule à trois pattes s'immobilisa.

Le sergent Lloyd, qui venait d'arriver sur sa position avec son trio, comprit tout de suite que quelque chose clochait. Il vit les deux fusiliers, sortir du couvert, armes levées en signe de triomphe. Certainement alerté par l'arrêt de son congénère, le tripode face à Lloyd ne tarda pas à réagir : le fameux serpent annelé de métal sortit du ventre de la cabine pour scruter le sous-bois avec cette extrémité qui ressemblait tant à un œil mais qui pouvait émettre le terrible rayon ardent. Le sergent porta alors le sifflet à ses lèvres et souffla dedans à pleins poumons. Instantanément, Dufresne, prenant à peine le temps d'épauler, tira et le serpent annelé se statufia.

De Kergaz comprit que l'assaut avait commencé sans lui. Il prit sa carabine mais les arbres faisaient encore écran. Il courut vers la bordure de la clairière artificielle, suivi des fusiliers. Avant de parvenir au bord, il vit l'œil au bout de l'appendice métallique regarder dans sa direction et, comprenant qu'il avait été repéré, il plongea au sol en criant « Rayon ardent. »

Dufresne contempla, effaré, la trouée dans les arbres face au troisième tripode, celui dont devait se charger son ami, le seul encore actif. Les deux autres ne bougeaient pas, preuve qu'ils avaient été atteints. Le rayon ardent avait désintégré tout ce qu'il avait touché. Armand et les fusiliers avaient-ils pu en réchapper ? Lloyd posa la main sur l'épaule du médecin.

— Il faut nous replier, dit le sergent d'une voix blanche. Nous ne pouvons rien faire pour l'instant.

Mais Dufresne, obnubilé par le tripode « survivant » qui se retournait, ne l'entendit pas. Le tripode parut hésiter. Les deux autres engins ayant été mis hors de combat, il devait se demander vers quel adversaire se porter ou s'il fallait battre en retraite.

— Il faut partir, insista Lloyd en serrant l'épaule du Français pour le tirer de son hébétude. Il va s'en prendre à nous.

Soudain décidé à en découdre, Dufresne s'arracha à la poigne de Lloyd et, avant que le sergent ébahi n'eût le temps de réagir, il quitta le sous-bois. Emporté par son élan, il fit un saut gigantesque qui le propulsa dix bons mètres plus loin à l'intérieur de la clairière. Surpris, il manqua de perdre l'équilibre mais il put sauter encore une fois pour esquiver le rayon ardent du tripode qui l'avait repéré. Le médecin réalisa qu'atteindre sa cible ne serait pas facile. Pour l'instant, la grille d'aération de l'engin demeurait invisible.

Le tripode lança un deuxième rayon que l'homme, étonné et ravi de ce talent dû à l'hématophagie, évita d'un nouveau et spectaculaire bond. S'ensuivit un ballet étrange entre le rayon et le médecin bondissant. Ce dernier, maîtrisant tant bien que mal sa puissance, toute nouvelle pour lui, progressa par foulées de plusieurs mètres vers son objectif. La chorégraphie évolua jusqu'à ce qu'enfin Dufresne s'immobilisât, carabine épaulée. Le tripode, sans doute par réflexe, lâcha sa fumée noire. Dufresne tira.

Sans attendre le résultat, il remit sa carabine à l'épaule, décrocha son masque à gaz de sa ceinture et le mit tout en courant vers le lieu où était censé se trouver de Kergaz. La fumée noire le suivait de peu, brume mortelle qui allait, lentement mais sûrement, le rattraper. Il découvrit le lieutenant de vaisseau, inconscient mais qui respirait encore, coincé sous un arbre. Dufresne chercha le masque à gaz de son ami. Hélas, les vitres de celui-ci étaient brisées et des langues de fumée noire glissaient irrémédiablement vers eux. Dufresne chercha des yeux les corps des deux fusiliers qui avaient accompagné le marin mais, manifestement, ils avaient été désintégrés.

La fumée noire approchant rapidement, elle ne laissa pas le temps à Dufresne de réfléchir plus longtemps. Son traitement régressif arrêté, il avait peut-être une chance de survivre à la fumée noire et il plaça son masque sur le visage de son ami. Il lui resta une dernière chose à accomplir : soulever le tronc pour dégager de Kergaz. Lorsque la fumée enveloppa le médecin, il eut l'impression que sa gorge et sa poitrine s'enflammaient. Il se fit alors la réflexion que l'hématophagie ne protégeait pas de la douleur, et il entrevit un fusilier avec un masque à gaz qui l'observait d'un air stupéfié. Il reconnut le sergent Lloyd avant de s'évanouir.

## Chapitre 34

*Wangerland, Basse-Saxe (Allemagne)*

Les Vrîl-Ya perçurent les mouvements à l'intérieur du gigantesque cylindre de transport martiens. Le robuste et borgne Hans Feuerbach, et le géant au front bas Jörg Weidmann annoncèrent la sortie imminente des Martiens. Aussitôt, les quatre employés de Friedrich Alfred Krupp qui les accompagnaient s'aplatirent au sol.

Jan Sobieski, capitaine du 17<sup>e</sup> régiment de hussards, imposant dans son uniforme noir aux tresses dorées, examina les deux hommes habités par des Vrîl-Ya. Chacun portait sur l'épaule un « disrupteur », selon leurs mots, une arme plus grosse qu'un fût de canon mais apparemment moins lourde. Il ne leur faisait aucune confiance mais le péril immédiat était les Martiens qui, réagissant certainement à ce qu'il se passait en Angleterre, allaient sortir de ce vaisseau étrange dont la taille dépassait celle des plus grands paquebots. Aussi leur aide était-elle bienvenue. Officiellement, les disrupteurs étaient produits par les ateliers de Krupp, éminent industriel allemand apprécié de l'empereur.

L'ouverture du vaisseau martien étant imminente, le major Felix Graf von Bothmer avait déployé en retrait son régiment de chasseurs bavarois. Julius Wilbrand, qui avait ceinturé le cylindre d'une quantité astronomique de trinitrotoluène, attendait, fébrile, le signal pour déclencher les explosions en chaîne.

Deux hommes, chacun revêtu d'un scaphandre fourni par la Compagnie des Intelligences Botaniques, encadraient Sobieski. Les combinaisons Faraday pouvaient dévier les

attaques électriques des Vrîl-Ya s'ils se retournaient contre les militaires. Sobieski et ses deux acolytes tenaient chacun une carabine à air comprimé chargée de cartouches de verre contenant la grippe martienne. Ils portaient néanmoins à la hanche les pistolets réglementaires. Autour du site, les hussards, dotés eux aussi de ces carabines, patientaient dans des tranchées creusées pour les abriter de l'explosion à venir.

Lemminkäinen et Ilmarinen se consultèrent mentalement. Les hussards portaient tous un colback modifié qui rendait leurs pensées impénétrables. Les combinaisons, dont Väinämöinen avait rapporté l'efficacité, annulaient leur supériorité électrique mais, avec les piles martiennes, ils pourraient remettre en service les canons à fulguration entreposés dans les sous-sols.

Les carabines à air comprimé qui projetaient des petits récipients de verre – information captée dans l'esprit du major von Bothmer quand Sobieski lui avait expliqué le principe de contamination –, étonnaient les Vrîl-Ya. Les humains avaient inventé une arme biologique. Leur imagination palliait leur déficit de raison et leur retard scientifique.

Contribuer à éliminer une concurrence potentielle n'était pas le moindre objectif des Vrîl-Ya, ils avaient surtout besoin d'une grande quantité d'énergie. Väinämöinen avait le docteur Moreau sous sa garde. Une fois dans les sous-sols, il contraindrait le scientifique à modifier leur biologie. Ainsi, ils pourraient sortir des souterrains et asservir l'humanité, ou quitter la Terre s'ils disposaient d'assez d'énergie, ce qui pourrait s'avérer nécessaire si les arbres-vortex échappaient au contrôle des humains car, dans ce cas, leur croissance sans limite entraînerait la planète dans un tourbillon spatio-temporel. En attendant, il fallait consolider leur lien avec Krupp, ils donneraient donc aux Allemands les disrupteurs, armes sans effet sur les Vrîl-Ya.

Sans signe avant-coureur, les parois verticales autour du cylindre s'ouvrirent pour s'abattre brutalement en étoile et libérer des ouvertures hautes comme des cathédrales. Le fracas fit sursauter tout le monde. Sobieski espéra que l'impact n'avait pas broyé les détonateurs de la ceinture de trinitrotoluène ni sectionné les câbles. Considérant les épais ponts-levis

qui encerclaient désormais le vaisseau martien, il douta de l'efficacité du dispositif mais, surtout, il s'inquiéta des tripodes qui sortirent sans délai du cylindre, d'un pas saccadé mais efficace. Un deuxième rang de machines à trois pattes apparaissait déjà derrière le premier, bien engagé sur les ponts-levis. Le capitaine Sobieski tira alors une fusée éclairante puis s'allongea. Les dés étaient jetés.

Sans se préoccuper de von Bothmer qui criait ses ordres, Wilbrand manœuvra le levier de commande, déclenchant une explosion, puis une cascade d'explosions. La gigantesque déflagration assourdit l'air un instant, et le silence retomba. Sobieski se redressa en même temps que les hommes possédés. Finalement, l'effondrement des parois avait eu un effet positif. Le premier rang de tripodes gisait au sol et, apparemment, seule la moitié du second rang était encore debout : peut-être une vingtaine d'engins étaient renversés, mais déjà d'autres arrivaient derrière.

— Masques ! hurla Sobieski.

Tous les hommes, y compris ceux habités par les Vrîl-Ya, mirent leurs masques à gaz, même les chasseurs bavarois et Wilbrand pourtant en retrait. Bien leur en pris car l'atmosphère fut vite saturée de fumée noire. Malgré l'absence de visibilité, les tripodes avancèrent, comme en témoignait le vacarme métallique accompagnant chacun de leurs pas. Un « pied » passa tout près de Sobieski qui craignit que ses hommes fussent écrasés.

Les hussards sortirent alors de leurs trous et mirent en joue le centre du cercle que leurs positions décrivaient autour du cylindre. Ils avaient ordre de tirer à volonté dès qu'ils pourraient voir les grilles rectangulaires des tripodes. Quelques rayons ardents fusèrent mais ne firent aucune victime car tirés de trop haut. Puis la fumée noire se dissipa sur les tripodes immobilisés en deux anneaux concentriques à l'intérieur duquel se retrouvaient maintenant Sobieski, ses hommes en Faraday et les agents de Krupp. Le capitaine plissa le nez en évaluant leur nombre à une bonne centaine. Les hussards embusqués avaient dû commencer à tirer, mais il était difficile de le savoir puisque les carabines à air comprimé étaient presque silencieuses.

Disrupteurs en bandoulière, Feuerbach/Lemminkäinen et Weidmann/Ilmarinen jaillirent de leur cache, suivis de leurs hommes, et coururent jusqu'à un tripode à terre. Sobieski réalisa à cet instant que les six individus portaient de grands havresacs sur le dos. Il leur emboîta le pas, invitant d'un geste ses hommes en Faraday à l'accompagner.

Les Vrîl-Ya examinèrent rapidement la cabine en forme de champignon trapu du tripode renversé. Sans se concerter, ils y appliquèrent leurs mains qui s'illuminèrent brièvement d'une lueur bleutée, puis décollèrent vivement leurs paumes brûlées par la surcharge électrique.

D'un seul coup, la cabine se disloqua et tomba en morceaux réguliers : Lemminkäinen et Ilmarinen avaient rompu le ciment magnétique. Sous les yeux ébahis des humains, ils fouillèrent les décombres et en extirpèrent deux piles bleues. Ils ouvrirent ensuite les capots des disrupteurs et enfoncèrent les unités énergétiques dans les logements prévus à cet effet, conformes aux mensurations extraites de l'esprit de l'ingénieur militaire de Dunkerque.

Deux tripodes se détachèrent de l'anneau intérieur pour s'intéresser au petit groupe. Chacun pointa l'œil de son bras articulé vers les intrus mais, avant que ne fussent libérés les rayons mortels, Sobieski et ses hommes en Faraday tirèrent et les tripodes se figèrent. Lemminkäinen et Ilmarinen fixèrent un instant Sobieski : sans son intervention avec ces armes biologiques rudimentaires mais efficaces, les Martiens les auraient désintégré.

Les Vrîl-Ya se redressèrent, disrupteurs sur l'épaule et visèrent chacun un tripode immobile. Il y eut un bourdonnement puis les tripodes se disloquèrent en pièces détachées. Feuerbach/Lemminkäinen et Weidmann/Ilmarinen désignèrent leurs victimes aux agents de Krupp. Ces derniers fouillèrent les décombres des véhicules martiens pour trouver les piles bleues, deux par tripode abattu, deux par havresac. Les humains firent de leur mieux pour ignorer les créatures qui gisaient au milieu des carcasses métalliques. Du peu qu'ils virent, ils ne retinrent que des images confuses de calamars visqueux, sans doute à cause des tentacules et de l'apparence gélatineuse.

Sobieski, qui avait noté que les disrupteurs fonctionnaient grâce aux piles bleues des Martiens, se demanda s'il y avait eu, par le passé, une relation entre eux et les Vrîl-Ya. Sinon, comment était-il possible que les piles fussent parfaitement ajustées à ces étranges armes ? Le capitaine ignorait que l'un d'entre eux, plusieurs jours auparavant, avait forcé l'esprit d'un ingénieur militaire français.

Après cette première victoire, certains tripodes se remirent en marche tandis que d'autres demeuraient immobiles, sans ordre apparent. Plusieurs s'écartèrent vers l'extérieur du cercle qu'ils avaient délimité, mais la majorité évolua à l'intérieur du périmètre comme s'ils y traquaient quelque chose. Manifestement, ils n'avaient pas encore identifié la source de ce qui paralysait certains d'entre eux. Dans le vacarme qu'ils faisaient, l'explosion des cartouches de verre était inaudible. En toute logique, les araignées à trois pattes qui s'éloignaient du cylindre devinrent les cibles privilégiées des carabines à air. Toutefois quelques-unes passèrent entre les mailles du filet et déclenchèrent leur rayon ardent dès qu'elles ne risquaient pas d'atteindre leurs congénères, traçant des sillons de vide dans la terre. Quelques hussards, malgré leurs tranchées individuelles, furent désintégréés. Fort heureusement, leur grande dispersion contribua à minimiser les pertes.

Dans le même temps, les disrupteurs démontrèrent leur efficacité sur des cibles en mouvement : les engins pourchassés par les Vrîl-Ya s'écroulèrent à chaque fois en pièces détachées. Ces derniers collectèrent ainsi huit de ces piles bleues sur lesquelles lorgnait la Compagnie. Celles-ci complétèrent les quatre déjà rangées dans les havresacs.

À la grande surprise de Sobieski, ébahi par la dislocation des tripodes, les deux hommes possédés se dirigèrent vers son unité. Très réactifs, les hussards en Faraday posèrent leurs carabines à air, inutiles face aux Vrîl-Ya, et brandirent leurs pistolets à balles réelles. Le capitaine leva la main pour les retenir tandis que Feuerbach/Lemminkäinen lui tendait son disrupteur. Sobieski, bien que méfiant, délaissa son arme pour le prendre, mais vacilla sous son poids.

— C'est pour vous, dit le Vrîl-Ya.

— Auriez-vous l'intention de partir ? demanda Sobieski, étonné du cadeau.

— Oui. Nous avons ce que nous voulions.

Sobieski s'interrogea sur ce que les Vrilya comptaient faire de la douzaine de piles bleues qu'ils avaient récoltées.

— Pourquoi nous laissez-vous ces armes ? s'enquit-il.

— Les disrupteurs sont à mettre au crédit de monsieur Krupp, dit le borgne qui pensait répondre en bonne logique humaine, c'est sa contribution à la défense de son pays contre les Martiens. Ils sont simples à utiliser. Il suffit d'appuyer sur le bouton à l'endroit de la gâchette.

Songeur, Sobieski contempla le disrupteur. Les Vrilya, qui, a priori, se moquaient éperdument du sort de l'humanité, donnaient des gages d'amitié. Quelle ironie ! En tout cas, ils ménageaient Krupp et l'Allemagne, pour l'instant. Et ces disrupteurs étaient une bénédiction. Des armes évidemment sans danger pour les Vrilya eux-mêmes : difficile d'imaginer qu'il en fût autrement. Douze piles ! Qui savait quelles armes dormaient dans les souterrains de Clausthal ?

Sentant le regard insistant du Vrilya qui lui avait donné le disrupteur, le capitaine ne put s'empêcher de sourire en sachant que, grâce à son colback modifié, celui-ci ne pouvait lire ses pensées. Mais la bataille n'était pas terminée. Il ordonna à l'un des deux hussards en Faraday de récupérer l'autre disrupteur des mains du second homme, puis les Vrilya et les quatre employés de Krupp partirent sans attendre.

Tandis que le second hussard en Faraday passait sur son épaule les carabines de ses deux compagnons aux mains prises par les disrupteurs, Sobieski étudia l'étrange arme : il y avait effectivement quelque chose qui ressemblait à une gâchette. Un tripode approcha. Le capitaine eut alors un rictus carnassier : il allait tester son nouveau jouet.

Sobieski se crut ensuite égaré dans une fête foraine fantasmagorique. Lui et ses compagnons évoluèrent au milieu de tripodes dont ils creusèrent les rangs alors que ceux-ci n'osaient utiliser leur rayon ardent et lâchaient de la fumée noire en vain. À chaque tir, un tripode s'écroulait.

Au bout d'un certain temps, les hussards en périphérie constatèrent que les seuls tripodes encore debout étaient immobiles. Quelques soldats sortirent de leurs tranchées puis avancèrent entre les jambes des engins statufiés. Il leur fallut

attendre que la fumée noire se dissipât complètement pour oser s'approcher du titanesque cylindre de transport. En le contournant, ils découvrirent le capitaine Sobieski et les deux hommes en Faraday. Tous trois, assis sur les décombres d'un tripode, masques et casques ôtés, se passaient en riant une flasque d'alcool. Voyant le petit attroupement qui se constituait, l'officier se leva pour brandir le flacon au-dessus de lui.

— Messieurs ! cria-t-il. La tournée est pour moi !

Les hussards hurlèrent une ovation. Cette ovation se répandit aux hussards éloignés puis elle gagna les chasseurs bavarois.

Redevenu sérieux, Sobieski considéra les disrupteurs sur le sol. Il estima urgent de les faire parvenir en Grande-Bretagne pour accélérer le processus de libération. Pour ce faire, il passerait, grâce à Clara Sesemann, par la Compagnie. Ensuite, il convaincrerait le chancelier de suggérer à l'empereur que l'Allemagne avait pris l'initiative d'aider les Britanniques et qu'elle mériterait de justes remerciements. Après tout, Guillaume II était le petit-fils de la reine Victoria comme le roi George V qui régnait actuellement sur le Royaume-Uni.

Le capitaine observa les grandes ouvertures qui avaient vomi les tripodes. Visiter le cylindre pour en déloger d'éventuels retardataires s'avérait impératif mais, quelque part, Sobieski était convaincu que les Martiens avaient tout donné dans la bataille. S'il restait des engins à l'intérieur, ceux-ci n'avaient pas vocation militaire. De plus, ce cylindre n'était peut-être qu'un transport de troupes. Si des cylindres dédiés à la colonisation existaient, ils étaient tombés en Grande-Bretagne.

## Chapitre 35

*Alkham, comté de Kent (Angleterre)*

Léopold Dufresne se réveilla en sursaut. La première chose qu'il vit au-dessus de lui fut un ciel beige. Le ciel bougea. De la toile. Il était dans une tente. Il se redressa sur les coudes, inspira profondément et découvrit plusieurs lits autour de lui, vides. Il ne ressentit nulle douleur ni gêne dans les poumons : il avait survécu à la fumée noire. Il souleva le drap sur ses jambes et suspendit son geste. Sa peau était grisâtre. Il lâcha le tissu et approcha la main de ses yeux.

— Apparemment, votre pigmentation ne vous est pas familière, fit une voix masculine. Ce qui confirmerait ce qu'a dit le sergent Lloyd. Votre peau était normale avant...

— Avant..., souffla Dufresne.

— Avant que vous inhaliez la fumée noire.

Dufresne écarta son drap et s'assit.

— Tout doux, reprit son interlocuteur.

— Je me sens bien.

L'homme apparut dans le champ de vision de Dufresne. Il avait un visage long barré d'une épaisse moustache courbe. Ses cheveux bruns coupés très court lui donnaient une allure martiale que nuançaient des sourcils tristes et la lueur caractéristique des militaires qui ont vu trop de batailles.

— Docteur John Watson.

— Enchanté. Docteur Léopold Dufresne.

— Enchanté. Vous êtes donc médecin.

— Oui, de la Santé Navale.

— De la Marine française, je présume.

— Oui, d'ailleurs... Je suppose qu'il s'agit d'un hôpital de campagne.

— En effet.

— Je vous propose mon assistance.

— C'est fort aimable mais ce ne sera pas nécessaire. Comme vous l'avez constaté, les lits sont vides. Les autres tentes ne sont guère plus peuplées, vous savez. Entre les rayons ardents qui désintègrent et la fumée noire qui occis dès la première inhalation... Il ne reste que des accidents occasionnels.

— Où est le lieutenant de vaisseau de Kergaz ? s'alarme soudain Dufresne.

Le docteur Watson prit une mine attristée.

— Vous parlez sans doute de l'officier que vous avez tenté de secourir.

— Oui, j'ai tenté...

Dufresne se tut, comprenant le sens de la formulation.

— Malheureusement, monsieur de Kergaz a vraisemblablement inhalé de la fumée noire avant que vous lui mettiez votre masque. La moindre inhalation est fatale, comme vous le savez. (Il laissa du temps à Dufresne de mesurer la portée de ses paroles, puis reprit :) Enfin, en principe. Le sergent Lloyd m'a narré vos exploits... Ne vous inquiétez pas. Le sergent Lloyd et moi-même avons convenu qu'une certaine discrétion s'imposait. Officiellement, vous avez pris une branche sur le crâne, et une infection exotique est à l'origine de votre étrange pigmentation.

— Merci, soupira Dufresne encore choqué par la mort de son ami.

Watson tira une chaise près du lit et s'assit.

— J'ai trouvé dans votre veste une trousse contenant des ampoules et deux seringues.

— C'est mon traitement.

— Ainsi, il existerait un traitement...

Dufresne soupçonna que Watson avait compris les raisons de sa survie.

— C'est une prescription du docteur Moreau.

— Le docteur Moreau ? Je vois. J'ai le regret de vous informer que toutes les ampoules de votre traitement ont été brisées.

— Mon Dieu, laissa échapper Dufresne. Il faut que je retourne en France.

— Seriez-vous hématoophage, monsieur ? demanda sans ambages Watson.

Dufresne, interloqué, ne répondit pas mais son silence fut éloquent.

— Votre force exceptionnelle : vous avez soulevé un tronc. Les sauts que vous avez faits. Et surtout, votre résistance à la fumée noire...

— Je le suis, concéda Dufresne.

— En quoi consiste ce traitement ? insista Watson.

Dufresne hésita puis estima qu'il n'avait rien à perdre.

— Il pallie la photophobie liée à l'hémato-phagie, permettant de vivre en plein jour. En outre, il réduit considérablement le besoin de sang. Euh... Ce sang ne doit pas être nécessairement humain.

— Pas nécessairement ?

— Je voulais dire, bafouilla Dufresne, que le sang animal convient parfaitement.

— Donc vous aurez besoin de sang et devrez vivre la nuit.

— D'ici trois jours.

— Deux plutôt.

— Ai-je tant dormi ? s'inquiéta Dufresne.

— Vingt-quatre heures environ.

— Ah...

— Mais peut-être pouvez-vous être optimiste. La fumée noire a altéré votre métabolisme.

Dufresne contempla sa main.

— Apparemment. Mais rien ne permet de prédire que cette altération sera positive.

— Cultivez-vous le pessimisme ?

— Non, mais de toute façon je n'ai guère d'autre choix que d'attendre, commenta Dufresne, maussade, qui tout à coup eut envie de poser des questions à Watson. D'où connaissez-vous l'hémato-phagie ?

— J'ai eu le plaisir d'assister à une conférence du docteur Abraham Van Helsing<sup>35</sup>, à propos d'une pathologie qui rendait hémato-phage. Il aurait étudié plusieurs cas dont celui d'une jeune anglaise, il y a sept ans. Une certaine Lucy...

35. Personnage du roman *Dracula* de Bram Stoker, docteur néerlandais qui vient au chevet de Lucy Westenra.

Dufresne pensa à Lucy Westenra et son visage se ferma, ce que ne manqua pas de remarquer Watson. Le jeune homme s'empourpra.

— Je ne crois pas que le docteur Van Helsing ait imaginé un traitement, dit Watson d'un ton rassurant. Il considérerait qu'il n'y avait pas de thérapie possible.

— Il se trompait, murmura Dufresne.

— Assurément.

Dufresne soupira. Il pensa à son ami et un sanglot se noya dans sa gorge. Il tourna la tête pour ne pas montrer sa peine au docteur Watson. Son regard tomba sur une carabine à air comprimé posée contre son lit.

— C'est le sergent Lloyd qui a obligeamment rapporté votre arme, ainsi que vos munitions, commenta le docteur Watson en montrant une besace.

## Chapitre 36

*Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)*

Akseli Kivi écouta la musique des bielles et des pistons : la machine à vapeur ronronnait. Depuis le panneau de commandes, il fit descendre et remonter l'ascenseur dans le puits. Satisfait, l'ingénieur leva la main à l'adresse de Roderich Gruber, le mécanicien. Ce dernier libéra la vapeur et fit un signe au chauffeur qui patientait, appuyé sur sa pelle fichée dans le charbon. Le chauffeur ouvrit le fourneau pour accélérer le refroidissement et le sourd tintamarre décrut.

Kivi s'approcha du chevalement. Il examina la charpente d'acier, mais il ne détecta aucun défaut. Son inspection de routine terminée, l'ingénieur marcha d'un pas lourd de ressentiment vers l'entrée de la grille qui ceinturait la mine. Si sa femme et ses enfants, sous surveillance constante, n'avaient été discrètement séquestrés, il aurait depuis longtemps fui Clausthal et ses habitants souterrains. Il avait observé des choses étonnantes au fond du puits mais il ne pouvait en parler sans mettre en péril sa famille.

Kivi entendit le bruit d'un moteur. Il en chercha l'origine puis se rendit compte qu'il venait du ciel. Un impressionnant aéronef se dirigeait vers la mine. Déjà, des hommes s'affairaient aux tours d'amarrage.

\*\*\*

Clara Sesemann et Werner Pohl baissèrent leurs jumelles. Cela faisait deux heures qu'ils observaient la mine depuis le petit bois qui jouxtait la grille au point le plus éloigné du puits,

de l'autre côté des tours d'amarrage. Curieusement, aucune patrouille n'évoluait à l'extérieur de la clôture de fer, sans doute par excès de confiance dans le potentiel des Vrîl-Ya. Pohl, qui portait une casquette irlandaise modifiée faisant écran aux incursions mentales des habitants souterrains, se tourna vers la jeune femme, emmitouflée dans un manteau bleu marine et coiffée d'un chapeau à large bord dont la cloche profonde en tweed uni orangé, cerclée d'un foulard imprimé, masquait un treillage de protection.

— L'homme à côté du puits est Akseli Kivi, l'ingénieur en chef qui gère les installations de cette mine.

Clara planta ses yeux limpides dans ceux, sans éclat, de Pohl. Elle savait qu'il ne fallait pas se fier à son apparence : Pohl était un espion expérimenté qui veillait à laisser le moins de traces dans les mémoires.

— Comment pouvez-vous être certain qu'il collaborera ?

— Nous avons mis longtemps à comprendre que sa famille était retenue à Clausthal. On ne maintient pas sans raison quelqu'un sous une telle contrainte.

— Libérer sa famille sera donc une bonne motivation.

— Malheureusement nous devons attendre la dernière minute, maugréa Pohl en désignant son couvre-chef. Ses pensées ne sont pas protégées et, quand nous lui fournirons une casquette, je parie que les Vrîl-Ya ne mettront pas longtemps à remarquer qu'il échappe à leur surveillance.

Un bruit de moteur empêcha Clara de répondre et tous les deux se tournèrent vers la mine pour voir le dirigeable approcher.

— Je crois que voilà le docteur Moreau et ses ravisseurs, dit la jeune femme.

— Je suis désolé que nous ne puissions intervenir immédiatement, répondit Pohl gêné. Une demi-douzaine de hussards, sans tenue Faraday de surcroît, ne pèserait pas bien lourd.

Clara essaya de ne pas avoir un ton trop triste lorsqu'elle répondit :

— Ne soyez pas désolé, Werner. Les Martiens étaient un problème bien plus urgent. Nous agirons dès que ce sera possible.

— Nous arrivons, lâcha Müller toujours habité par Väinämöinen.

Les mains liées dans le dos, le docteur Moreau regardait par un hublot du bloc habitable accroché sous le dirigeable. Il ne prit pas la peine de répondre.

— Vous allez bientôt me rencontrer dans ma propre enveloppe physique, reprit Väinämöinen qui avait expliqué auparavant comment il contrôlait Müller.

Le docteur Moreau se retourna. Le Vrîl-Ya tenta de comprendre le sourire de l'homme aux cheveux gris acier et au regard bleu nuit, mais l'expression de son visage demeura une énigme. Väinämöinen avait assimilé cette manifestation à la satisfaction, à la joie ou à un quelconque sentiment humain similaire. Mais là, il était certain que cela ne correspondait pas à sa modélisation.

Väinämöinen n'avait pas essayé de percer le tourbillon conceptuel qui enveloppait les pensées du docteur Moreau. Cette défense ne résisterait pas à la chambre des esprits, cette salle souterraine qui amplifiait les pouvoirs naturels des extra-terrestres et qui permettrait au gardien de sonder plus profondément le scientifique pour accéder à ses connaissances. Il veillerait toutefois à ne pas endommager le cerveau de l'humain. Il avait compris que l'imagination n'était pas à proprement parler un savoir, ni une compétence, et qu'elle était cette étrange faculté dont dépendait l'évolution de la biologie Vrîl-Ya.

— Je suis curieux de vous rencontrer, dit le docteur Moreau.

Väinämöinen afficha un sourire sur la face de Müller. Il se félicita de la longue conversation qu'il avait eue avec l'homme durant le voyage. Il avait raconté l'histoire des Vrîl-Ya et leur arrivée sur ce monde, puis leur installation forcée dans les souterrains... Le docteur Moreau avait été très intéressé et avait posé beaucoup de questions, sur les Vrîl-Ya bien sûr, mais aussi sur leur relation à l'électricité et leurs capacités particulières, notamment tout ce qui concernait la lecture des pensées et la psychokinésie.

— Vous pourrez nous étudier.

— Je le sais et je vous crois. C'est très tentant pour un scientifique, mais...

— Mais ?

— Je crois que je vais devoir décliner votre invitation.

Väinämöinen, perplexe, analysa plusieurs fois la formulation puis scruta le visage de l'homme.

— Vous ne pouvez pas vous échapper.

— Il y a toujours moyen de s'échapper, répartit le docteur Moreau en se retournant vers le hublot.

Perplexe, Väinämöinen, insensible aux vexations, se tut. Il n'appréhendait qu'avec difficulté la psychologie humaine et il ne maîtrisait guère l'inférence, ce procédé cognitif qui lui aurait permis de comprendre ce que sous-entendait son interlocuteur, ce sens caché qui lui échappait. Mais il était limité à la stricte interprétation de l'énoncé.

Le docteur Moreau observa les tours d'amarrage de plus en plus proches. Il était terrifié à l'idée que les Vrîl-Ya trouvent dans sa mémoire une solution pour modifier leur biologie. Pire, il redoutait qu'ils le contraignent à mener des travaux sans qu'il pût s'y opposer. S'il avait eu la certitude que les Vrîl-Ya quitteraient la Terre, il aurait volontiers contribué à leur départ. Mais il était convaincu qu'ils avaient des projets dont l'humanité souffrirait.

Le docteur Moreau vit deux voitures à moteur se ranger le long du chevalement. Six hommes en descendirent, havresacs au dos. Le scientifique se souvint que le Vrîl-Ya avait évoqué les piles bleues, que tentait de domestiquer Robur, et qu'il avait dit que ses frères iraient les prendre aux Martiens, à Wangerland. Le scientifique frémit. Si, jusqu'ici, selon les propos de son hôte, les Vrîl-Ya avaient souffert d'un manque d'énergie, cela pourrait bien changer.

Il y eut une secousse brusque, provoquée par le choc avec les tours d'amarrage. Le dirigeable tangua quelques instants puis s'immobilisa.

\*\*\*

Des six agents de sécurité qui descendaient de voiture, Kivi en reconnut deux : Hans Feuerbach, un blond borgne de bonne stature, et Jörg Weidmann, une force de la nature au front proéminent et aux sourcils bas. Pour avoir croisé leurs regards auparavant, il savait que ces deux-là étaient habités.

Les hommes chargèrent chacun un havresac sur son dos, ce qui intrigua Kivi, puis ils se dirigèrent vers le puits. L'ingénieur croisa les yeux interrogateurs de Gruber et opina : il fallait remettre l'ascenseur en service. Le mécanicien héla le chauffeur qui enfourna deux pelletées de charbon dans la chaudière avant de la refermer.

Un des agents passa près de l'ingénieur. Négligemment, ce dernier tourna son pied et l'homme s'étala de tout son long. Serviable, Kivi se précipita près de sa victime pour l'aider à se relever. Il en profita pour soulever le rabat du havresac et une exclamation faillit lui échapper quand il découvrit deux gros tubes, de verre certainement, qui contenaient une matière bleue luminescente et mouvante, un liquide épais comme le mercure. Kivi se recula en hâte mais il capta les regards oppressants de Feuerbach et de Weidmann. Toutefois, ces derniers ne se montrèrent pas menaçants. Après tout, il était pieds et poings liés par l'épée de Damoclès au-dessus de sa famille. Il eut néanmoins l'impression qu'ils fouillaient ses pensées. N'était-ce pas un de leurs talents ? Il pensa au pauvre Zimmer qui en avait fait les frais le mois précédent.

Feuerbach et Weidmann se désintéressèrent de lui et le groupe contourna un des piliers du chevalement pour gagner l'ascenseur. En les voyant disparaître dans la cabine, Kivi se demanda à quoi pouvaient servir ces tubes bleus.

\*\*\*

— Voici les Vrîl-Ya de Wangerland et leurs valets, dit Clara sans lâcher ses jumelles.

— Je les reconnais en effet, répondit Pohl. Je suis étonné de la fidélité des images transmises par le livre-mémoire.

— Le capitaine Sobieski les a sûrement bien observés. D'ailleurs, nous devrions le prévenir que les colis sont arrivés. Et prévenir Lucy aussi.

— Oui. Si ce qu'a dit votre ingénieur est vrai...

— Robur ne se trompe jamais.

— En ce cas... il est urgent d'agir. En principe, le capitaine Sobieski et le 17<sup>e</sup> se sont mis en mouvement. Et... Qui est Lucy ?

— Notre responsable de la sécurité. Elle vole vers nous en ce moment.

— La Compagnie a donc un dirigeable ?

— Un dirigeable ? Ne dites jamais cela à Robur.

Pohl s'interrogea sur cette réserve.

— Oh le coquin ! laissa échapper Clara au croche-pied de Kivi.

— Ce n'est pas très malin de sa part, commenta Pohl.

— Mais cela tendrait à prouver que monsieur Kivi n'est pas un ami des Vrîl-Ya. Et je crois qu'il a satisfait sa curiosité.

\*\*\*

Les mains toujours liées dans le dos, le docteur Moreau sortit à l'air libre. Il n'avait pas jugé utile d'opposer une vaine résistance et marchait posément, encadré par deux agents de Krupp et précédé par Müller/Väinämöinen. Une passerelle avait été tendue entre la partie habitable du dirigeable et une des tours d'amarrage. La passerelle tanguait légèrement. Même avec toutes les amarres tendues, l'aérostat demeurerait sensible au vent.

À mi-chemin, le docteur Moreau s'arrêta, se retourna et leva la tête.

— Que faites-vous ? demanda Väinämöinen.

— J'admire cet aérostat. Il est de votre conception, n'est-ce pas ?

— Pour partie, répondit le Vrîl-Ya qui s'étonna d'être sensible à la flatterie.

Puis il s'intéressa à l'homme aux cheveux gris acier. Celui-ci sourit, avec dans ses yeux bleu nuit une tonalité discordante. Sans savoir pourquoi, Väinämöinen s'inquiéta, mais il rejeta ce sentiment confus, aberration due à sa totale incompréhension des humains.

— Vous êtes particulièrement rationnel, dit le docteur Moreau d'un ton où perçait une certaine moquerie.

— Nous sommes rationnels, répondit Väinämöinen qui ne parvenait pas à extrapoler.

— En conséquence, vous avez du mal à prévoir l'irrationnel.

— C'est une conséquence logique.

— Tout à fait logique. Notre rencontre a été très instructive.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je suis au regret de décliner votre invitation.

Le Vrîl-Ya se rappela la formulation employée peu de temps auparavant et constata une évolution. Hypothétique la fois précédente, le refus devenait maintenant affirmatif. Cette observation ne satisfait pas Vâinâmöinen qui se focalisa sur ce qui lui échappait.

— Quel est l'élément irrationnel que nous n'avons pas pris en compte ?

Le docteur Moreau éclata de rire, laissant le Vrîl-Ya pantois.

— Vous allez comprendre ma démonstration. Je ne veux pas que vous fouilliez mon esprit ni que vous me contraigniez à travailler pour vous.

— Vous ne pouvez pas vous y opposer.

— J'en suis convaincu.

Vâinâmöinen tenta d'analyser les propos de l'humain mais une crainte irrationnelle altérait son raisonnement. Malgré les apparences, il ne maîtrisait pas la situation. Le docteur Moreau regarda autour de lui, examina la mine puis ferma les yeux. Il ne doutait pas qu'une expédition pour le libérer se mettait en place mais, quand l'aide arriverait, il serait dans les souterrains, inaccessible aux secours et asservi aux Vrîl-Ya. Il ne pouvait le tolérer. Il n'avait donc qu'une seule possibilité, et une seule chance.

Il fallait être un Vrîl-Ya pour ne pas mettre de rambarde ni de barrière à une passerelle qui surplombait le sol à plus de trente mètres.

\*\*\*

— Mon Dieu ! souffla Clara.

Pohl posa la main sur l'épaule de la jeune femme atterrée.

— Ce qu'a fait le docteur Moreau est courageux, plaïda-t-il d'une voix triste mais apaisante.

— Mais pourquoi ? sanglota Clara.

— Selon ce que nous savons des Vrîl-Ya, ils n'avaient qu'une raison de s'intéresser au docteur Moreau : ses compétences en biologie. En agissant ainsi, il a peut-être évité une catastrophe. Croyez-vous qu'il aurait pu indéfiniment fermer son esprit ?

La jeune femme baissa la tête. Elle savait que l'espion avait raison.

\*\*\*

Kivi n'en revenait pas. Il avait regardé la passerelle au moment même où l'homme avait sauté. C'était un saut volontaire, aucun doute possible. L'homme n'avait pas été poussé. Il avait donc choisi de ne pas être l'esclave des Vrîl-Ya. L'ingénieur en conçut une immédiate admiration. Il en vint à se reprocher son propre manque de courage. Ces créatures menaçaient l'humanité. Il y avait des intérêts supérieurs aux siens, à lui-même, et à sa famille, admit-il tristement.

Kivi décida avec conviction qu'il ne se déroberait pas quand se présenterait une opportunité. Tant pis si les Vrîl-Ya lisaient en lui.

\*\*\*

Väinämöinen resta figé. L'opération était un échec. En préparer une autre pour s'assurer de David Moreau prendrait du temps et celui-ci serait sûrement bien protégé. L'irrationnel humain créait trop d'imprévisibilité. Cependant, le Vrîl-Ya reconnut que le résultat de l'acte du docteur Moreau avait des conséquences très pertinentes, du point de vue de cet homme bien entendu.

D'un seul coup, Väinämöinen eut une illumination. Ses prédécesseurs n'avaient jamais exploré les limites de la chambre des esprits, salle particulière de ces souterrains construits par une civilisation antérieure à la sienne. Tout n'était peut-être pas perdu. En conséquence, il donna des consignes précises à deux vigiles. Ensuite, il déserta Müller et regagna son enveloppe pour accueillir ses frères qui rapportaient les unités énergétiques mobiles des Martiens et, surtout, préparer la réception du défunt. Maîtriser la chambre des esprits n'était possible que pour un Vrîl-Ya en pleine possession de ses moyens. Il fallait donc réveiller un nouveau gardien.

Pendant ce temps, les deux vigiles descendirent de la tour d'amarrage et improvisèrent un brancard pour y charger le corps du docteur Moreau.

## Chapitre 37

*Nancy, hôtel de Fontenoy (France)*

L'hôtel de Fontenoy, construit en 1722, racheté et modifié par la Compagnie des Intelligences Botaniques, était trop proche du centre-ville pour que la présence dans son jardin de deux anémoptères à quatre hélices passât inaperçue. Les badauds s'amassèrent derrière la grille et découvrirent d'autres motifs de curiosité : des femmes et des hommes portaient d'étranges tenues et une énorme sphère occupait l'arrière d'un des curieux engins volants.

Lucy Westenra avait endossé une combinaison Faraday comme Misty et les agents de la Compagnie qui partiraient pour Clausthal. Robur, grand brun avec un fin collier de barbe, incarnait, dans son costume noir, la réprobation austère.

— Vous êtes trop précieux pour la Compagnie, admonesta Lucy, casque sous le bras. David m'en voudrait si je vous laissais venir.

Robur prit un air buté et tendit la main vers les anémoptères.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Je comprends bien que ce sont vos bébés, mais Edmond et Oreste sont tout à fait capables de les piloter.

— Je ne le nie pas, mais...

— Mais vous auriez aimé venir. David aussi, voyez-vous.

Elle désigna la sphère.

— J'imagine que mademoiselle Lobbia aurait aimé suivre son retardateur. Et nos amis de la Sûreté Générale participeraient volontiers, mais la chancellerie allemande ne peut le permettre sans créer de tensions diplomatiques.

Sachant que la responsable de la sécurité avait raison, Robur s'inclina. Il avait déjà expliqué à Misty, la plus apte à l'opération acrobatique, comment armer la bombe dont la chute dans le puits ne dépasserait pas quinze secondes. En prévoyant une marge d'erreur, le retardateur avait été préréglé sur trente secondes.

Dans un futur très proche, Robur réceptionnerait les disrupteurs donnés par les Vrill-Ya aux Allemands. Le capitaine Sobieski et Clara Sesemann en avaient organisé le transport vers la France. À la frontière, dans le plus grand secret, les agents de la chancellerie avaient transmis leur cargaison aux employés de la Compagnie qui arriveraient sous peu à Nancy. *Le Neptune*, sous-marin de la Compagnie, attendait ces armes à Calais. Il traverserait la Manche pour les livrer aux Britanniques qui prendraient ainsi un avantage décisif sur les Martiens.

Le regard de Robur s'attarda sur la sphère. Le trinitrotoluène de Julius Wilbrand était intéressant mais le souffle de son explosion pénétrerait à peine les longues galeries repérées par Pipistrella et Pipistrello. Pour la première fois de sa vie, Robur avait improvisé et pris une décision dont il ne mesurait pas toutes les conséquences. Il n'aimait pas cela, mais il n'avait pas le choix. Pour ne pas affoler ses compagnons, il s'était gardé de les informer qu'il avait sacrifié une des précieuses piles bleues en la plaçant dans la sphère. À présent, il craignait d'exposer le docteur Moreau. Il ouvrit la bouche...

Lucy sentit vibrer son livre-mémoire. Elle posa son casque et le consulta. Consternée, elle poussa un petit cri et le laisser tomber.

— Que se passe-t-il ? demanda Misty, inquiète.

— Le docteur...

Lucy ne finit pas sa phrase mais tout le monde comprit. Un silence affligé s'installa et Robur décida qu'il n'était plus indispensable de parler de la bombe.

## Chapitre 38

*Îlot Arbor, océan Indien*

Toute l'attention d'Eugen Warming était concentrée sur l'arbre planté au centre de l'îlot nommé Arbor. Le solide botaniste danois ne regrettait pas d'être venu pour observer ce curieux végétal à la croissance spectaculaire.

La dernière batterie épuisée, Faustin Saint-Hilaire retira les barres de cuivre fichées entre les racines de l'arbre qui n'était plus un surgeon, ni même un arbrisseau, et qui avait atteint l'envergure d'un chêne sans pour autant excéder quatre mètres de hauteur. Le petit botaniste replet de la Compagnie des Intelligences Botaniques se recula pour examiner le végétal.

En s'éloignant du tronc les branches plongeaient vers le sol pour y prendre appui avant de se prolonger. Sous ces coudes, des racines s'enfonçaient dans la terre. Des feuilles rondes, épaisses et grasses, bordées de pointes tendres punctuaient les ramures sans les recouvrir totalement. De petits globes carmin pendaient telles des pommes. Saint-Hilaire s'étonna de la forme sphérique de ces fruits, ou fleurs, censés évoluer en livres-mémoires dont il avait besoin pour communiquer à nouveau avec Paris. Il espéra que ce serait possible malgré cette mutation. Il se rassura en se disant que l'arbre de l'îlot n'était qu'une extension de l'Arbre du Champ-de-Mars.

Lycos, connu par les autres sous le nom d'Asinus, suivait de près les opérations. Il fut le premier à sentir le vent se lever et contempla le large.

Le *Turbinia III* mouillait tout près de l'îlot, en eau peu profonde, comme le permettait le faible tirant d'eau du catamaran. Hormis le lieutenant de navigation et le chef mécanicien,

l'équipage était à terre. Les deux canots gisaient, retournés, sur la plage. Sur un promontoire rocheux que ne pourrait coloniser l'arbre, le commissaire de bord et le capitaine Mathieu Cortes dirigeaient l'installation du campement.

Mais la risée venait de bien au-delà. Elle précédait une cohorte de nuages noirs lancés au galop vers l'îlot. Le vent forçait. Les vagues commencèrent à escalader le sable. Les deux botanistes se tournèrent vers l'océan. Saint-Hilaire adressa un sourire au barbu blond dont le regard, derrière ses lunettes rondes, exprimait une certaine appréhension. Warming, qui n'était pas encore convaincu que l'arbre provoquait le phénomène, craignit une tempête tropicale puisque la saison des cyclones n'était pas terminée.

Le front nuageux passa au-dessus de l'îlot et tous levèrent la tête. Quand un éclair tonitruant frappa l'arbre, les hommes sursautèrent. Lycos sentit littéralement l'électricité statique lui hérissier le poil. Puis un autre éclair les contraignit tous à fermer les yeux et le tonnerre les empêcha de parler. L'arbre grandit jusqu'à atteindre Warming, Saint-Hilaire et Lycos qui reculèrent vers la plage. De son côté, l'équipage gagna le promontoire. Un nouvel éclair s'abattit, le végétal crût encore puis comme le vent retombait, le botaniste français tendit un doigt vers le ciel. Au-dessus de l'îlot, un cercle creusa les nuages en formant un tourbillon. À nouveau un éclair frappa et Lycos reconnut, dans le grondement de l'air en friction sur la mer, les prémices du mur de vent qui avait jadis emprisonné l'île du docteur Moreau. La taille de l'îlot permit toutefois que l'embryon de cyclone gardât une dimension modeste. Alors que d'autres éclairs frappaient l'arbre, Saint-Hilaire s'exclama en désignant celui-ci :

— Regardez !

Le végétal avait envahi les deux tiers de l'îlot, n'épargnant que les parties couvertes de roche ou de sable. Ses fleurs avaient largement prospéré. Elles ressemblaient à des cloches, à des corolles de tulipes renversées, ou à des bonnets ridicules pensa Lycos.

— Tout se passe à merveille ! s'écria Saint-Hilaire.

Warming, sceptique, se dit qu'il ne connaissait pas assez bien le végétal mais il était ravi d'être témoin de ces événements.

Lycos, quant à lui, s'inquiéta que l'arbre ne produisît pas de livres-mémoires : il n'aimait pas les surprises ni les tulipes renversées qu'il n'imaginait pas utiles pour les hommes-bêtes.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un étrange rapace attira son attention. Il volait très haut, trop haut pour des yeux humains, et décrivait des cercles au-dessus de l'îlot. Il semblait savoir où allaient surgir les éclairs car aucun ne le menaça. Lycos fixa l'oiseau et lui trouva une forme vaguement humaine. Il faillit laisser échapper un juron. Horus ! Que faisait l'Homme-Faucon ici ?

Puis Horus s'éloigna vers le large et se posa sur un gros récif.

## Chapitre 39

*Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)*

La chambre des esprits était une salle hémisphérique aux parois creusées d'alvéoles cubiques, elles-mêmes creusées de cubes, et ainsi de suite jusqu'à l'infiniment petit. Quand les Vrîl-Ya l'avaient découverte lors de leur installation, ils avaient constaté que la structure particulière des parois amplifiait les perceptions mentales dans des proportions qu'ils n'avaient jamais imaginées, d'où son nom. Malgré leurs recherches, ils n'avaient pu expliquer le phénomène et l'avaient attribué à la civilisation lointaine qui avait creusé les souterrains.

Le seul relief sur le sol lisse et photogène<sup>36</sup> était une épaisse dalle carrée sur laquelle reposait le corps du docteur Moreau. Deux hommes en costume noir, immobiles, attendaient à son chevet. Le premier, blond et borgne, bien que de bonne stature, semblait petit à côté du second, au front proéminent et aux sourcils bas sous une tignasse rase et brune.

Deux humanoïdes élancés aux cheveux argentés et brillants, et aux yeux mercure entrèrent dans la salle. Leurs robes noires accentuaient l'aspect luminescent de leur peau blanchâtre. Les deux hommes se tournèrent vers eux.

Väinämöinen s'adressa au Vrîl-Ya qui l'accompagnait.

— Le mode oral est préférable.

L'interpellé, perplexe, fixa le premier gardien qui l'ignora et se concentra sur les employés de Krupp contrôlés par ses congénères.

— Vos hôtes humains restreignent votre potentiel et je suis diminué. J'ai donc réveillé un nouveau gardien qui pourra

---

36. Qui produit de la lumière.

maîtriser l'amplification de la chambre des esprits et effectuer l'aspiration. Son nom pour les humains, cohérent avec la mythologie autochtone de référence, est Antero Vipunen.

Troublé par l'individuation sous-jacente à l'emploi du « je », le nouveau venu supposa qu'adopter des noms à la manière des humains ouvrait la porte à une contagion sémantique et comportementale. Il eut, à l'insu du premier gardien, un échange silencieux avec les occupants des hommes. Lemmin-käinen, qui possédait Hans Feuerbach, et Ilmarinen, qui possédait Jörg Weidmann, partageaient son point de vue. Väinämöinen rit, ce qui les interloqua.

— Nous sommes dans la chambre des esprits. Toute pensée, même la plus infime, est perceptible. Peu importe. L'urgence est d'opérer l'aspiration.

Notant que Väinämöinen demeurait rationnel, Antero Vipunen s'approcha du corps du docteur Moreau. La mémoire du défunt contenait des informations primordiales pour leur survie. L'aspiration consistait à extraire l'écho des souvenirs de leur empreinte physique. Antero Vipunen mit ses mains au-dessus du crâne de l'homme et, son Vrîl amplifié par la chambre des esprits, il lança ses ondes mentales dans le cerveau et le long des terminaisons nerveuses. La barrière conceptuelle avait disparu. Il détecta la présence de micro-organismes étrangers au corps humain et reflua. Il se tourna vers Väinämöinen.

— Des cellules d'origine végétale sont présentes dans le cortex. Quels sont les risques d'interférence induits ?

— Conséquence probable de la symbiose avec l'arbre-vortex, répartit le premier gardien. Cet humain a été le premier symbiote, ce qui pourrait expliquer un lien résiduel spécifique. L'impact de cette infestation est inconnu.

Antero Vipunen sonda à nouveau le défunt.

— Ce lien est trop faible pour interférer.

Recommençant son exploration mentale jusqu'au plus profond des cellules, il parvint à délimiter l'empreinte physique résiduelle de la mémoire. Alors qu'il débutait à peine l'aspiration mémorielle, un souffle d'énergie pure le projeta en arrière. Vite remis de sa chute, il se releva, constatant que Väinämöinen et les deux hommes habités, tombés eux aussi, en faisaient autant.

— Qu'était-ce ? demanda Weidmann/Ilmarinen.

— L'arbre-vortex ? risqua Feuerbach/Lemminkäinen. C'était comme une explosion d'ondes électromagnétiques.

— Cela ne porte pas l'empreinte de l'arbre-vortex, intervint Väinämöinen qui, songeur, considéra les parois de la chambre des esprits.

Antero Vipunen s'approcha du docteur Moreau qu'il sonda à nouveau. Il ne trouva aucune trace d'un quelconque souvenir, alors il renouvela sa tentative. En vain.

— L'écho des souvenirs a été effacé.

— Nous ne connaissons pas assez la biologie humaine mais l'explosion d'ondes a probablement tout effacé, réagit Väinämöinen.

— Regardez ! coupa Feuerbach/Lemminkäinen.

Le corps du docteur Moreau s'effondra sur lui-même pour s'étaler sur la dalle de pierre en une masse de matière informe.

— Le phénomène a détruit la cohérence biologique en rompant les liens entre les cellules, commenta Weidmann/Ilmarinen. La relation avec l'arbre-vortex était trop ténue pour que ce soit lui qui ait provoqué cette rupture. Il ne pouvait pas acheminer jusqu'ici l'énergie nécessaire à une telle opération.

Ce qui laissait une question en suspens : qu'est-ce qui était l'origine du phénomène observé ? Antero Vipunen examina la paroi courbe de la salle hémisphérique percée de cubes eux-mêmes percés de cubes... Il ignorait la fonction d'origine de la chambre des esprits et avait peut-être déclenché un mécanisme en sollicitant trop fortement l'amplification. Väinämöinen manifesta, sans ambiguïté sémantique, sa déception, mais il se ressaisit.

— Ne gaspillons pas de temps en conjectures. Nous possédons déjà douze unités énergétiques mobiles des Martiens. De nombreuses autres sont disponibles sur le site de Wangerland. Nous les récupérerons par l'entremise des entreprises Krupp. Puisque nous disposons de ces unités, nous pouvons remettre en service des exosquelettes de combat pour aller les chercher. Ensuite, nous évaluerons l'état de notre vaisseau spatial immergé. Nous devons donc nous concentrer sur les possibilités actuelles.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers la porte. Ses trois congénères le suivirent et abandonnèrent les restes du docteur Moreau dans la chambre des esprits.

\*\*\*

Kurt Müller, le garde du corps de Friedrich Alfred Krupp, se demanda ce qu'il devait faire. Déserté par Väinämöinen, il se sentait inutile. La mission avait échoué puisque le docteur Moreau était mort. Il n'avait aucune idée des projets des Vril-Ya mais il pressentait que, dans l'immédiat, ceux-ci n'informeront pas son patron.

Müller prit une décision. Pour l'instant, il jouissait d'une pleine et entière autorité sur l'équipage du dirigeable. L'industriel devait être averti. Après tout, c'était Krupp son véritable employeur, pas cette créature venue d'il ne savait où. Il ordonna de larguer les amarres.

\*\*\*

Tapi sous les arbres, Werner Pohl posa ses jumelles. Le dirigeable repartait, ce qui était une bonne nouvelle. Ce départ enlevait une couverture aérienne à la mine ainsi que du personnel susceptible de participer à sa défense. Il ouvrit son livre-mémoire de poche pour contacter le capitaine Jan Sobieski, son supérieur.

\*\*\*

L'animation de Clausthal fut un instant suspendue. La population s'intéressa à la troupe de hussards qui investissait la ville avec force commentaires sur les beaux uniformes noirs barrés de tresses dorées, les colbacks à tête de mort aux tibias entrecroisés et à flamme rouge, les longs sabres qui pendaient au côté... Mais deux sujets de conversation dominaient.

Une jeune femme habillée d'un élégant manteau bleu marine et coiffée d'un curieux chapeau orangé accompagnait le capitaine qui commandait cette compagnie. Et, surtout, deux hommes vêtus d'une combinaison étrange avec un casque qui enveloppait leur visage, les escortaient. Quelqu'un, qui avait lu une traduction de Jules Verne, suggéra qu'il s'agissait de scaphandres mais cet anonyme ne put justifier une

plongée sous-marine dans les montagnes du Harz. Alors, comme personne ne savait à quoi pouvaient servir ces scaphandres, les suppositions les plus folles se répandirent.

Quelques observateurs remarquèrent que le capitaine et la demoiselle, ainsi que deux hussards chargés de lourdes valises, s'arrêtèrent au poste de police et qu'ensuite les policiers les suivirent avec toutes les marques d'une grande déférence. Par contre, personne ne manqua les nouvelles coiffures des forces de l'ordre : des casques en cuir.

\*\*\*

On frappa. Quand Akseli Kivi ouvrit la porte de son domicile, il ne s'attendait pas à un tel trio. Un officier de cavalerie, grand blond à la mâchoire carrée en uniforme rutilant, lui adressa un sourire qui se voulait rassurant. À sa gauche, une jeune femme, aux pommettes hautes et aux yeux bleu limpide, coiffée d'un chapeau orangé en cloche à larges bords, tenait, serré contre son manteau bleu marine, une casquette irlandaise. En retrait sur sa droite, un policier aux longues moustaches brunes, s'efforçait de ne pas paraître trop subalterne. Il avait troqué son habituel képi contre un casque en cuir.

— Bonjour, monsieur Kivi, dit le hussard. Voici mademoiselle Clara Sesemann et le sergent de police Pankraz Bärlocher, que vous connaissez déjà. Permettez-moi de me présenter : capitaine Jan Sobieski. Pouvons-nous entrer ?

— Bonjour...

Kivi hésita. Clara fit un pas en avant et lui tendit la casquette.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît monsieur Kivi, mettre ceci sur la tête ? Vos pensées seront ainsi isolées des Vrîl-Ya qui ne pourront plus les lire.

L'ingénieur observa le couvre-chef puis la jeune femme, l'officier et le policier. Apparemment, la présence d'habitants souterrains était moins secrète qu'il ne l'avait cru.

— J'ai moi-même une protection dans mon colback, insista Sobieski.

Kivi se résigna. Il mit la casquette, qu'il trouva lourde, mais il ne sentit aucune différence et espéra que la jeune femme n'avait pas menti. Puis il s'écarta pour les laisser rentrer.

Les invités découvrirent un buffet sobre et une grande table rectangulaire. Le feu couvrait dans la cheminée. Kivi proposa une chaise à la demoiselle mais celle-ci déclina son offre. Il envisagea d'offrir des boissons mais la question de Sobieski l'en empêcha.

— Où sont votre femme et vos deux enfants ?

Une bouffée d'inquiétude submergea l'ingénieur.

— Mes enfants sont à l'école. Ma femme, à l'heure qu'il est, est en chemin pour aller les chercher.

— Fort bien. Nous avons le temps de parler avant qu'ils reviennent.

Le hussard tendit une lettre à l'ingénieur qui l'ouvrit. Après l'avoir lue, Kivi regarda anxieusement ses interlocuteurs, doutant d'avoir bien compris. Sa voix chevrotait.

— Monsieur le chancelier garantit la pleine et entière sécurité pour ma famille. Et je dois me placer sous vos ordres, capitaine.

— C'est exactement cela, monsieur.

— Que...

Les mots de Kivi moururent faute de pensée cohérente à suivre.

— Vous êtes sous la protection de son Excellence et même, fit Sobieski avec un signe de tête vers Clara, de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Le sergent de police Bärlocher, ici présent, escortera avec ses hommes votre femme et vos enfants hors de Clausthal. À Goslar, ils monteront dans un train à destination de la France.

— De la France ? s'exclama Kivi qui se demandait en quoi était concernée la compagnie française.

— Son Excellence a bien conscience de l'influence de monsieur Krupp. La seule solution garantissant définitivement votre sécurité et celle de votre famille est l'expatriation.

— L'exil, souffla Kivi.

— Non, pas l'exil, intervint Clara. Je vous promets que la Compagnie vous trouvera un emploi à la mesure de vos compétences.

Kivi la fixa, dubitatif. Elle sortit un petit livre de sa poche et l'exhiba.

— Voulez-vous que je demande confirmation à monsieur Moreau ?

— Je vous crois sur parole, répondit l'ingénieur malgré ses doutes tout en fixant le livre de la jeune femme, un de ceux qui préoccupaient tant les Vrîl-Ya.

— Et n'est-ce pas préférable à votre situation actuelle ?

— Si, convint Kivi tout en supputant que ces dispositions n'étaient pas totalement désintéressées. Qu'attendez-vous de moi ?

Sobieski sourit franchement.

— Vous êtes bien l'ingénieur qui a conçu le chevalement, l'ascenseur et les infrastructures de la mine ?

— Oui. Du moins une bonne part.

— Alors nous avons besoin de vous. Il faudra dégager, le plus rapidement possible, un accès au puits depuis le ciel.

— Depuis le ciel...

— Nous vous expliquerons. Ce n'est pas tout. Ensuite, il faudra, dans un délai très bref, reboucher le puits quitte à ce que ce bouchon s'enfonce dedans.

Kivi, ébahi, réfléchissait déjà au problème.

— Il va falloir une quantité incroyable d'explosif.

— C'est prévu. Monsieur Wilbrand ne devrait pas tarder à nous rejoindre.

— Monsieur Wilbrand, répéta Kivi cherchant où il avait entendu ce nom.

— Il accompagne un chargement de trinitrotoluène. J'espère qu'un chariot suffira.

— Si c'est ce que je crois, oui, lâcha l'ingénieur se souvenant que Wilbrand était chimiste.

\*\*\*

Dans la chambre des cocons, Antero Vipunen ouvrit un capot. Il vérifia rapidement les adaptations qu'avaient faites Vainämöinen puis inséra deux tubes bleus qui avaient été extraits d'un tripode martien. Il referma le capot puis se tourna vers le premier gardien et les deux hommes habités.

— La longévité des cocons d'éternité relative est maintenant prolongée. Toutefois, nous ignorons la durée de fonctionnement de ces unités énergétiques. Il faut préparer leur renouvellement.

— Comme convenu avec monsieur Krupp, réparti Väinämöinen, sa tâche sera de récupérer les unités des tripodes de Wangerland. Il a affirmé que, puisqu'il avait l'oreille de l'empereur, ce qui n'est pas à prendre au sens littéral, les hommes de la chancellerie ne l'en empêcheraient pas.

— S'il échoue...

— Ce sera la tâche du dernier gardien.

Interloqué d'avoir été si brutalement coupé, Antero Vipunen fixa Väinämöinen. La dégénérescence rendait les Vrîl-Ya vulnérables à la lumière solaire et à l'air riche en oxygène. Puis il comprit. Väinämöinen pensait à ces anciens équipements qui, faute d'énergie, n'étaient plus utilisables depuis longtemps. Antero Vipunen se demanda si, sans l'individuation, il aurait eu la même idée.

Parmi les équipements à l'abandon, il y avait des combinaisons de vide spatial avec exosquelette motorisé. Après les ajustements nécessaires, une unité énergétique martienne suffirait largement pour en alimenter une. Ainsi protégé, le Vrîl-Ya pourrait évoluer en extérieur. Le même raisonnement s'appliquait à un module volant planétaire. Toutefois, le passage par le puits était obturé par l'ascenseur et, au-dessus, le chevalement. Une foreuse pourrait, si besoin, ouvrir un chemin vers la surface.

Väinämöinen leva main.

— Je ne perçois plus l'homme Kivi.

Ilmarinen et Lemminkäinen, qui connaissaient l'ingénieur, inspectèrent mentalement la mine puis la ville de Clausthal.

— Inutile, commenta Väinämöinen. L'homme Kivi n'est plus perceptible. De plus, j'ai lu dans les pensées des habitants de Clausthal qu'une troupe de militaires allemands, que nous n'avons pas perçus, occupe la ville. Nous savons qui ils sont. Ils agissent pour la chancellerie et collaborent avec la Compagnie des Intelligences Botaniques. Ils ont des équipements spéciaux.

Väinämöinen partagea les images des casques et des combinaisons Faraday que Lemminkäinen et Ilmarinen avaient déjà observées. L'ingénieur connaissant particulièrement bien la mine et ses infrastructures, les Vrîl-Ya prévirent qu'une attaque était imminente. Le premier gardien s'attribua le commandement.

— Sous la terre, nous ne craignons rien. Les humains n'ont pas d'arme suffisamment puissante pour nous nuire. Par contre, les installations de surface pâtiront de leurs actions.

Il ferma les yeux un instant avant de reprendre.

— J'ai contacté l'humain Müller. Il éloignera l'aérostat pour que celui-ci ne soit pas inutilement exposé et rejoindra monsieur Krupp.

Väinämöinen s'adressa ensuite aux deux hommes habités.

— Lemminkäinen cherchera l'humain Kivi, le capturera ou l'éliminera si la capture s'avère impossible. Ilmarinen dirigera la défense de la surface avec les employés présents. J'enverrai un télégramme à monsieur Krupp, pour l'avertir, et un autre à Goslar, où il y a une douzaine de vigiles qui ont des armes. Hormis ces hommes, nous n'aurons, à court terme, aucun renfort.

Antero Vipunen n'attendit pas les consignes le concernant. Il ramassa un havresac contenant deux unités énergétiques puis partit dans les galeries à la recherche d'une combinaison de vide spatial à exosquelette motorisé. Malgré leur fiabilité, sans doute à cause de l'urgence, il craignit la lente érosion de la vétusté : aucune combinaison n'avait servi depuis des milliers d'années.

## Chapitre 40

*Douvres, comté de Kent (Angleterre)*

Le docteur Watson n'avait pas eu besoin d'aide pour soigner les quelques blessés et Léopold Dufresne avait vite souffert du désœuvrement. Dans le même temps, le sergent Lloyd, qui l'avait emmené à l'hôpital de campagne, avait rejoint le *King's Royal Rifle Corps* qui ne cessait de progresser vers le nord, en direction de Chatham. Une fois les arsenaux sous contrôle, le *King's Royal Rifle Corps* se dirigerait vers Londres en suivant la Tamise. Le médecin de la Santé Navale avait donc décidé de gagner le port de Douvres pour y quêter une affectation utile.

Ce fut en tout cas ce que comprirent Narcisse Auverlot et Omer Pigeon qui, ayant temporairement abandonné la formation à la carabine à air des miliciens de Douvres, l'avaient invité à se joindre à eux dans une des tavernes rouvertes depuis que les Martiens ne représentaient plus qu'une menace lointaine. Ce qui n'empêchait pas le jeune médecin d'être quelque peu amer car, malgré la présence des deux employés de la Compagnie des Intelligences Botaniques, les autres clients l'examinaient avec curiosité, voire méfiance, un privilège dû à sa peau grise.

Alors qu'ils étaient tous les trois attablés à deviser, le brouhaha diffus mais permanent se tut d'un coup quand un géant rouquin vêtu de la casaque rouge des fusiliers de marine entra. Réflexe inutile car, si le sergent McDonnell avait été nommé shérif, celui-ci avait d'autres préoccupations que les excès de boisson ou les petits désordres. D'ailleurs, l'établissement reprit tout de suite vie. Ce qui tracassait le sous-officier était le

fort de Deal, situé huit miles<sup>37</sup> à l'est de Douvres, que les milices de volontaires lancées dans une campagne de libération du Kent, évitaient encore.

Selon les éclaireurs, deux tripodes veillaient en permanence devant le château qui faisait l'objet d'un trafic incessant d'araignées à trois pattes et aussi de véhicules qui, de loin, évoquaient de longues chenilles. On avait enfin des témoignages de l'existence de ces fameux véhicules qui faisaient l'objet de tant de rumeurs ou de supputations, car nul n'avait cru que les tripodes, engins de guerre, servaient à la colonisation.

Erwin McDonnell devait agir rapidement. Si ce n'était déjà fait, cette nouvelle allait se répandre dans Douvres comme une traînée de poudre, notamment à cause du fâcheux surnom de « garde-manger » que les éclaireurs avaient donné au fort. Maintenant, tout le monde savait que les Martiens se nourrissaient de sang humain.

Le regard du sergent tomba sur la table des Français : les deux civils qui maniaient avec habileté la carabine à air et le médecin militaire qui avait débarqué du sous-marin avec eux. Ce dernier avait, semblait-il, été blessé à Alkham. C'étaient eux qu'il était venu chercher. La sécurité du télégraphe n'étant plus un problème, le sous-officier comptait mener une expédition vers Deal. Complétant un petit contingent de policiers, ces Français seraient des recrues de choix.

Comme ils avaient inoculé la « grippe martienne » à toute la population connue du secteur, Pigeon et Auverlot se laissèrent aisément tenter par la perspective d'étudier de plus près les Martiens ou, à défaut, leurs installations. Et cette proposition coïncida parfaitement avec le désœuvrement de Dufresne.

---

37. Un peu plus de treize kilomètres.

# Chapitre 41

*Deal Castle*<sup>38</sup>, comté de Kent (Angleterre)

M enée par le sergent McDonnell, la petite colonne était partie à pied de Douvres car les chevaux avaient été réquisitionnés pour le courrier. Lourds havresacs sur le dos, Narcisse Auverlot et Omer Pigeon peinaient à suivre le rythme imposé par le fusilier. Ils avaient tenu à emporter des flacons de solution infectée par la « grippe martienne » mais, pour autant, le sous-officier ne ralentissait pas la cadence. Les quatre policiers mobilisés pour l'opération ne cessaient de regarder en coin Léopold Dufresne, à cause de sa peau grise bien sûr, mais surtout parce qu'il était le seul sans masque à gaz à sa ceinture. Le Français leur avait affirmé qu'il avait survécu à la fumée noire et que, par conséquent, il était mithridatisé contre elle, explication qui inquiétait plus les agents de police qu'elle ne les rassurait.

Au début du trajet, Pigeon et Auverlot avaient questionné le jeune médecin mais avaient cessé quand celui-ci avait dit être atteint de la même affection que Lucy Westenra. Par la suite, Dufresne s'était muré dans un silence méditatif. Sans traitement depuis trois jours, et sans possibilité de le renouveler, il ne ressentait aucune sensation douloureuse liée à la photophobie, ni même de tentation hématophagique, comme si la fumée noire avait altéré son métabolisme. Il se demanda brièvement comment Misty réagirait devant sa nouvelle pigmentation, mais chassa ces pensées inopportunes.

---

38. Fort d'artillerie côtière du XVI<sup>e</sup> siècle, situé au nord-est de Douvres, comté de Kent, en Angleterre.

Des cirrus couvraient d'un voile transparent le soleil d'avril qui avait abandonné son zénith à quelques nuages paresseux. Après trois heures de marche harassante sous la chaleur inhabituelle en cette saison, la plupart du temps entre les hautes herbes rouges qui avaient envahi les champs, le groupe arriva en vue de son objectif.

Depuis la crête des Downs, chaîne de collines qui dominait Goodwin Sands<sup>39</sup>, les hommes examinèrent le château de Deal, en lisière d'une plage de sable, qui ressemblait à une fleur à six pétales arrondis, ou un épais trèfle de pierre à six feuilles. Une tour centrale, ronde, dominait le centre du fort, tel un donjon. Ceinturé par un large fossé, le premier rempart dépassait à peine le niveau de la plage, protection contre les canons des navires. Côté terre, deux tripodes veillaient devant le pont qui franchissait le fossé pour relier la route à l'unique entrée de cet ancien fort d'artillerie. Le terrain avait été nivelé, ménageant des rampes d'accès pour descendre dans les douves sèches.

— Les tripodes ne peuvent pas entrer par cette porte, glosa Auverlot.

Pigeon pinça sa mince barbe.

— Nous savons maintenant qu'ils ont d'autres véhicules.

— Nous aurons peut-être l'occasion de les voir, intervint McDonnell.

Tout le monde convint que, malgré quelques arbres et bosquets, l'espace était trop dégagé. Le crépuscule permettrait une approche à portée de tir mais les cibles seraient difficilement perceptibles. Les hommes en profitèrent pour se reposer.

Deux heures plus tard, alors que le jour déclinait, le groupe s'approcha le plus discrètement possible des araignées à trois pattes. Une fois en position, Auverlot et Pigeon visèrent avec leurs carabines à air comprimé le tripode de gauche, puis tirèrent au jugé, la grille rectangulaire de l'habaculo en forme de bolet aplati étant à peine visible. Dufresne et McDonnell s'occupèrent du second.

— Je vais voir, annonça Dufresne qui sortit de l'ombre et marcha, carabine à l'épaule, vers les deux tripodes.

---

39. Banc de sable situé dans la Manche le long de la côte au nord-est de Douvres.

McDonnell bondit mais Auverlot le retint.

— Monsieur Dufresne est un gentleman extraordinaire. Il a, dirons-nous, des capacités hors du commun. Il n'est, hum, pas vraiment ordinaire de survivre à la fumée noire. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Le sergent fronça les sourcils puis souleva son calot pour se gratter la tête. Si ce médecin à la peau grise résistait vraiment à la fumée noire, il n'aurait sûrement pas besoin de l'aide qu'il comptait lui donner. McDonnell se résigna donc à patienter.

Dufresne passa entre les tripodes immobiles, tels des miradors devant le château, et franchit le pont pour atteindre la porte du fort. Alors qu'il posait la main sur le métal froid de ses battants, celle-ci lui parut instinctivement très lourde. Il ne s'agissait pas de la porte d'origine : les Martiens l'avaient donc remplacée. Ne détectant aucune serrure ni aspérité, Dufresne se souvint que le rapport de Robur mentionnait des petits points semblables à l'alphabet de monsieur Braille mais il ne savait pas où en chercher.

Le médecin, obnubilé par la porte et négligeant de communiquer visuellement, le sergent McDonnell décida de le rejoindre. Le sous-officier, les quatre policiers et les deux Français passèrent entre les tripodes, non sans inquiétude, puis découvrirent que Dufresne caressait le métal de haut en bas, en bandes étroites pour être sûr de couvrir toute la surface à portée de mains.

— Que faites-vous ? questionna McDonnell.

Le médecin sursauta.

— Je cherche un mécanisme.

— Comme ça ?

— Eh bien. Il s'agit de trouver des petits reliefs comme des grains de sable.

— Je ne vois rien, dit le sergent se reculant pour examiner la porte.

— Si je puis me permettre, intervint Pigeon.

Tous se tournèrent vers lui. Profitant des derniers rais du soleil couchant, il scruta la porte avec ses jumelles.

— Là ! s'exclama-t-il, tendant le doigt et passant ses jumelles au sergent.

— Il va falloir faire la courte échelle, grommela ce dernier.

Mais avant qu'il n'organisât l'acrobatie en question, un coup de feu le fit sursauter et il put voir la traînée d'étincelles de la balle ricochant sur le haut de la porte. Furieux, le sous-officier se tourna vers Pigeon qui rengainait son revolver.

— Vous êtes fou ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Oh ! Il ne s'agissait que de gagner du temps.

Un grincement strident empêcha la conversation de s'envenimer. La porte s'ouvrit, lentement. Dès qu'il le put, Dufresne bondit à l'intérieur. Il remarqua l'épaisseur des battants et le matériau non métallique qui en capitonnait l'intérieur. Sa respiration se condensa et il réalisa qu'il faisait froid.

Dès son entrée, le reste du groupe fut également saisi par la température. McDonnell fulmina. Les rumeurs étaient donc fondées : les Martiens avaient transformé le château de Deal en entrepôt frigorifique. Tous s'étonnèrent des globes blancs collés au plafond qui prodiguaient un éclairage intense, mais ils gardèrent le silence tant l'atmosphère était tendue. Ils franchirent plusieurs rideaux de bandes d'une matière transparente que Pigeon compara au celluloid<sup>40</sup> ou à la parkesine<sup>41</sup> sans s'apercevoir que les policiers et le fusilier de marine ignoraient ce que c'était. Avisant un escalier, le sergent dépêcha deux policiers sur les remparts, puis il poursuivit son exploration. Ce fut lui qui découvrit une grande salle où la température était proche du gel. Les Français et les deux autres policiers l'ayant rejoint, tous se figèrent, atterrés par le spectacle.

Une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants étaient pendus par les pieds, tête en bas. Des tuyaux sortaient de leur cou pour rejoindre de petits fûts. Au milieu de tout cela, deux calamars visqueux bardés de tentacules courts s'affairaient sans remarquer les intrus, retirant de temps à autre un tube pour le porter à ce qui leur faisait office de bouche. Les humains cherchèrent vainement une forme anthropoïde dans ces créatures qui avaient plutôt l'air de mollusques translucides : un bec épais surmonté de deux yeux noirs posés comme

---

40. Matière plastique artificielle, composée essentiellement de nitrate de cellulose et de camphre, inventée en 1870, qui a longtemps servi à la production des pellicules de film.

41. Matériau à la fois transparent et malléable, dérivé de cellulose, plastique de synthèse, présenté par Alexander Parkes en 1862 à l'Exposition universelle de Londres.

des billes sur une grosse tête gélatineuse elle-même juchée sur un corps informe qui se prolongeait en tentacules. Ils évoquaient des calamars géants avec des yeux globuleux et des becs de macareux. Leurs tentacules avaient, selon leur taille et leur position, des fonctions différentes : un peu l'équivalent des bras et des jambes.

Tous savaient qu'ils se nourrissaient de sang. Dufresne frémit mais il se rasséra en constatant qu'aucun appétit ne se réveillait en lui. Il fallut deux longues secondes pour que le groupe sortît de sa stupeur. Auverlot et Pigeon épaulèrent leurs carabines à air mais McDonnell ne leur laissa pas le temps d'ajuster leur cible, il abattit les Martiens avec son revolver. Devant les regards interrogatifs, il haussa les épaules.

— Je pourrais dire que je voulais économiser les cartouches de verre mais je voulais voir s'ils pouvaient crever normalement.

— Il semblerait que ce soit le cas, commenta Dufresne.

Les six hommes approchèrent des corps des Martiens, flasques comme des mollusques et couverts d'un liquide vert poisseux. Dufresne s'accroupit mais ne toucha à rien.

— C'est leur sang.

— Pouah ! fit l'un des deux policiers.

— Je regrette que nous n'ayons pas d'explosifs pour nettoyer tout ça, marmonna McDonnell.

— Ce ne serait pas une bonne idée, rétorqua Dufresne.

— Pourquoi donc ?

— La guerre n'est pas encore gagnée. Messieurs Auverlot et Pigeon ont dans leurs havresacs de quoi infecter ces corps et cette réserve de sang.

— Il faut donner à ces gens une sépulture décente, répartit le sergent, éccœuré.

— Certes. Et elles l'auront en temps voulu. Mais je crois que ces personnes seraient d'accord si ce sacrifice menait à la victoire.

Mines déconfites exprimant leur désapprobation, les policiers fixèrent leur supérieur mais McDonnell savait que le médecin français avait raison. Les Martiens survivants auraient besoin de se nourrir et il était donc préférable de ne pas les inciter à remplir un nouveau garde-manger.

Un des deux policiers montés sur les remparts arriva en courant.

— Eh bien, Jack ! Qu'y a-t-il ?

— Serg... Euh... Shérif..., ahana l'interpellé.

— Reprenez votre souffle et parlez !

— Des tripodes arrivent !

— Il fait nuit maintenant. Les as-tu entendus ?

— Non, mais ils balaient le bas des collines avec leur rayon ardent.

— Ils chassent sûrement les volontaires. De nuit, on ne peut pas viser leurs satanées grilles, surtout s'ils bougent.

— Nous ne pouvons malheureusement pas aider les volontaires mais nous pouvons attirer les Martiens, dit Dufresne. J'ai vu des restes de mobilier, de quoi faire un grand feu. Je pense qu'ils ne voudront pas détruire leur garde-manger, surtout s'ils craignent de toucher les leurs.

— Ils ne pensent pas comme nous, intervint Auverlot.

— C'est vrai.

McDonnell leva la main pour interrompre le débat.

— Combien de tripodes, Jack ?

— Je ne sais pas, cinq ou six, mais...

— Mais ?

— Will et moi, on a cru voir des machines rampantes.

— Les fameux véhicules repérés par les éclaireurs, commenta Pigeon.

— Bien, reprit McDonnell. D'accord pour le feu. Ceci dit, les Martiens trouveront la porte ouverte et comprendront vite que leurs camarades sont morts. Espérons qu'ils croiront que nous sommes partis après avoir attaqué ce château.

Le sergent s'adressa aux agents de la Compagnie tout en tendant le bras vers les fûts de sang et les cadavres suspendus.

— Vous, infectez-moi tout ça.

Auverlot et Pigeon échangèrent un regard complice, contents d'avoir convaincu David Moreau de leur acheter, au *Bon Marché*<sup>42</sup>, des vaporisateurs Marcel Franck<sup>43</sup> et d'avoir pensé à en prendre chacun un dans leurs havresacs.

42. Grand magasin parisien inauguré en 1872.

43. Entreprise fondée en 1882 par Léopold Franck qui croyait en l'avenir du vaporisateur de parfum.

## Chapitre 42

*Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)*

Quand les deux hommes que les employés de Friedrich Alfred Krupp connaissaient sous les noms de Hans Feuerbach et Jörg Weidmann sortirent de l'ascenseur de la mine, les sommets du Harz écorchaient le soleil descendant. Les deux Vrîl-Ya qui les possédaient furent insensibles aux rougeurs du soir et à la lune qui hissait son disque d'un blanc encore timide.

Feuerbach/Lemminkäinen se dirigea vers l'unique portail de la grille qui ceinturait totalement la mine, les travaux ayant hâtivement été terminés après l'intrusion des demi-humains volants. Le Vrîl-Ya estima qu'elle ne résisterait ni à un travail de sape ni à des explosifs. Quatre vigiles nonchalants discutaient devant la guérite adossée au poste de garde. Ils remarquèrent le borgne et se turent, affectant une attitude sérieuse. Feuerbach/Lemminkäinen pointa le doigt vers le plus proche, un blond solide mais légèrement bedonnant dont l'attitude se décomposa comme si un éclair allait le frapper.

— Vous et vous, commanda le Vrîl-Ya en désignant un second vigile. Rassemblez les gardes qui sont à Clausthal et amenez-les ici. La mine va être attaquée. Monsieur Weidmann dirigera la défense. En ville, évitez de vous faire remarquer par la police ou les militaires.

Comme ils étaient payés pour une sécurité active, les vigiles, rassurés de n'être ni admonestés ni maltraités, ne se posèrent pas de questions et partirent à la recherche de leurs collègues. Lemminkäinen leur emboîta le pas, se fondant dans l'ombre des bâtiments que le soleil rasant étirait. La demeure

d'Akseli Kivi n'était qu'à un centième de révolution planétaire<sup>44</sup> environ.

\*\*\*

Werner Pohl, pensif, écarta les jumelles de ses yeux. Les Vrîl-Ya avaient certainement perçu l'arrivée des hussards à Clausthal et les deux gardes allaient donc battre le rappel. Pohl rejoignit ses hommes, en civils et coiffés comme lui d'une casquette irlandaise modifiée, qui attendaient en retrait. À trois d'entre eux, il ordonna d'intercepter les deux vigiles. À deux autres, il confia la filature du borgne habité par un Vrîl-Ya duquel ils devraient se tenir à distance. Il avisa Jan Sobieski, son supérieur, par livre-mémoire.

\*\*\*

Weidmann/Ilmarinen attendait patiemment que les vigiles chargés de la sécurité de la mine fussent tous rassemblés devant le puits. Les employés de Krupp déjà regroupés s'interrogeaient sur ce qu'allait leur annoncer le colosse qu'ils savaient possédé. De son côté, le Vrîl-Ya évaluait les probabilités. Une trentaine de mercenaires allaient accueillir une compagnie de militaires aguerris. Même en y ajoutant les agents absents et les renforts de Goslar, ils ne pourraient repousser les hussards. En outre, le Vrîl-Ya savait déjà, pour l'avoir perçu chez certains, qu'il aurait à compter avec des défections dès que les défenses fléchiraient. De surcroît, compte tenu de la distance entre Essen et Berlin mais surtout des méandres décisionnels humains, il ne fallait pas compter que Krupp pût obtenir une audience auprès de l'empereur avant le surlendemain. Aucun ordre impérial n'interromprait donc l'action des militaires.

L'essentiel était de générer un maximum de confusion pour minimiser les dégâts sur les équipements de surface et retarder la prise de contrôle de la mine par les hussards. Cette nuit, Ilmarinen perdrait certainement son hôte humain et, à la mort de celui-ci, regagnerait son propre corps en stase. De son côté,

---

44. 14 minutes et 24 secondes.

après avoir neutralisé Kivi et la menace afférente, Lemminkäinen s'éloignerait de Clausthal. Il se cacherait dans les montagnes du Harz puis, la crise terminée, contacterait Krupp. Ensemble, ils gèreraient l'éventuelle reconstruction des installations de surface. L'unique point d'accès étant l'ascenseur, la base souterraine ne risquait rien. Väinämöinen et Antero Vipunen repousseraient toute intrusion par le puits.

Ilmarinen s'aperçut de la tension qui écartelait ses hommes enfin réunis. Il n'avait pas prévu qu'un tel rassemblement, inédit, perturberait ceux-ci. Sans préambule, il leur annonça l'imminence d'un assaut, ce qui accrut les inquiétudes, mais, disciplinés, les vigiles attendirent éclaircissements et consignes. Ilmarinen omit d'en dire plus et ne nomma pas l'ennemi : il ne tenait pas à provoquer une hémorragie de désertions. Il énuméra les points stratégiques à occuper sans se soucier d'une quelconque psychologie : le château d'eau, le poste de garde, le chevalement... Pour concentrer l'effectif, les tours d'amarrage, trop excentrées, furent délaissées. Le Vrîl-Ya éluda les questions, plus particulièrement celles relatives aux assaillants. Comme il commençait à montrer des signes d'exaspération, plus personne n'osa parler. Il assigna une place à chacun et, son laïus terminé, les vigiles gagnèrent leurs positions, alors que lui-même s'installa au pied du chevalement, devant la cage de l'ascenseur.

\*\*\*

Alors que les deux vigiles de la mine envoyés à la recherche de leurs collègues arrivaient en ville, quelqu'un, derrière eux, les héla, du moins le comprirent-ils ainsi. Suspicious, lorsqu'ils se retournèrent, ils découvrirent trois gandins en costume et coiffés de casquettes qui se tenaient entre eux comme des personnes ivres incapables de tenir debout sans aide. L'un d'entre eux héla à nouveau les vigiles, ce qui provoqua une crise d'hilarité chez ses comparses.

Les employés de Krupp se consultèrent du regard. Leur méfiance s'effritait déjà mais ils n'osaient pas tourner le dos aux fêtards qui, insensiblement, se rapprochèrent. Quand ces derniers ne furent plus qu'à quelques mètres, les vigiles réalisèrent

qu'ils n'avaient jamais croisé ces hommes à Clausthal. D'un même geste, ils portèrent la main à leur pistolet, mais ils eurent à peine le temps de voir les poignards voler.

\*\*\*

Quand Feuerbach/Lemminkäinen arriva en vue de la maison de la famille Kivi, la nuit effilochait les restes du jour dans l'éclairage des réverbères à gaz. Il avait semé les humains aux pensées protégées par des casquettes. Il ne les aurait pas repérés s'ils étaient restés immobiles mais leurs déplacements créaient des perturbations perceptibles. Devant la porte de la maison de Kivi, un homme portait cette tenue semblable aux combinaisons de vide spatial que le Vrîl-Ya avait observée à Wangerland, près du cylindre martien. Les éclairs électriques de Väänämöinen avaient été sans effet sur l'humain ainsi caparaçonné qui l'avait poursuivi alors qu'il enlevait le docteur Moreau.

Deux policiers, qui avaient troqué leurs képis contre des casques de cuir, accompagnaient l'homme en carapace. Par acquit de conscience, Lemminkäinen tenta un sondage de leurs esprits mais il savait déjà qu'il échouerait. Il contourna la maison et regarda par une fenêtre. Il reconnut Akseli Kivi. Penché sur une table recouverte de grandes feuilles de papier, l'ingénieur montrait du doigt quelque chose à un homme, qui portait comme lui une casquette, et à une femme coiffée d'un grand chapeau. Se sachant incapable de les sonder, le Vrîl-Ya tendit l'oreille mais n'entendit pas ce qu'ils disaient. Estimant impossible le rapt de Kivi, il décida de le tuer immédiatement ainsi que les deux témoins.

Alors que Lemminkäinen levait la main, un homme en carapace occulta la fenêtre, le fixa brièvement et tendit un doigt dans sa direction. Deux policiers surgirent à ses côtés. Le premier s'époumona dans un sifflet et le second dégaina un revolver. Le silence nocturne fut brisé par des cris et une cavalcade. Aux abois, le Vrîl-Ya s'esquiva en courant dans la nuit blanchie par la lune. Ses capacités physiques étant augmentées par le Vrîl, personne ne put le suivre.

Quand il eut distancé ses poursuivants, le Vrîl-Ya étudia les possibilités qui s'offraient à lui. La probabilité de réussir une

action contre Kivi sans perdre son hôte humain était quasi nulle. La conservation du lien et donc de l'humain hôte était impérative si Lemminkäinen voulait, dans le futur, agir dans l'intérêt de son peuple et, si nécessaire, restaurer les infrastructures de la mine. La conclusion s'imposa d'elle-même et il en informa mentalement ses frères. Comme prévu, il quitta Clausthal pour disparaître dans les monts du Harz.

\*\*\*

Kivi ne remarqua pas le déplacement du hussard couvert de ce scaphandre nommé combinaison Faraday, ni celui des deux policiers coiffés de casques étranges. Par contre, il sursauta au coup de sifflet. Il regarda vers la fenêtre masquée par les trois hommes puis, constatant que ceux-ci ne bougeaient pas et dans l'incapacité de voir dehors ce qui les avait attirés à cet endroit, il se désintéressa d'eux pour se pencher à nouveau sur les plans.

Clara Sesemann, qui était arrivée avec le capitaine Jan Sobieski, avait eu une conversation avec un certain Robur à travers un livre. C'était la première fois que l'ingénieur assistait à l'utilisation d'un livre-mémoire. Après cette discussion, la jeune femme avait expliqué qu'il fallait, dans un premier temps, faire tomber l'ascenseur et dégager un passage dans le chevallement pour qu'un aéronef lâchât une bombe dans le puits. Dans un second temps, exactement dix secondes après l'entrée de la bombe dans le puits, il fallait obturer celui-ci tout en sachant que ce bouchon improvisé ne serait certainement pas hermétique.

Julius Wilbrand et Kivi déterminèrent ensemble les charges de trinitrotoluène à utiliser et leur localisation. Kivi désigna plusieurs points sur le dessin qui représentaient le chevallement et le chimiste se contenta de marmonner son accord. Avec un crayon, l'ingénieur traça des croix sur les emplacements retenus. La difficulté était de ménager un passage assez large à la bombe tout en conservant un maximum de la structure en acier pour la faire ensuite se refermer comme un couvercle. Kivi tendit le crayon au chimiste qui écrivit des chiffres à côté des croix indiquant ainsi les charges à installer.

Sous l'œil attentif de Clara, les deux hommes débattirent de la seconde phase. Les explosions devraient être décalées pour éviter que l'enchevêtrement des poutres au-dessus du trou prît la forme d'une armature de tente ajourée. L'idéal était de faire rouler la titanique bobine de câble vers le puits, ce qui nécessiterait une synchronisation parfaite. Il était évident qu'elle n'obturerait pas complètement le puits mais elle constituerait un obstacle de taille pour tout ce qui en remonterait.

Tout à coup retentirent deux explosions qui furent suivies de coups de feu. Kivi et Wilbrand fixèrent la porte comme si elle allait brusquement s'ouvrir. Clara toussota pour attirer leur attention et exhiba son petit livre.

— Notre bon capitaine a commencé son ouvrage. Il nous préviendra quand nous pourrons accéder au puits.

\*\*\*

Quand les hussards jaillirent des deux brèches créées dans la grille par la dynamite, un vent de panique souffla sur les employés de Krupp. La crainte du géant et de ses pouvoirs les maintint toutefois à leur poste. Les vigiles du portail, déroutés par les explosions, n'eurent pas l'opportunité de choisir s'ils aideraient ou non leurs collègues : ils subirent l'assaut des hussards chargés de prendre le contrôle de l'accès principal. Dans le même temps, d'autres militaires et des policiers locaux, tous armés de fusils, se répartirent à l'extérieur de la clôture, le long de la grille : leur rôle était de couvrir les effectifs engagés à l'intérieur.

Les agents de Krupp répugnèrent instinctivement à tirer. Même s'ils étaient des mercenaires peu enclins à se plier aux lois, ils étaient en Allemagne et se trouvaient confrontés à l'armée allemande. Ils comprenaient maintenant pourquoi Weidmann s'était gardé de leur dire qui était l'adversaire, devant lequel ils n'étaient pas de taille. Si tous craignaient encore assez le géant pour ne pas avoir déjà pris la poudre d'escampette, la débandade ne saurait tarder.

Ilmarinen perçut les doutes et regretta l'absence de la garde rapprochée de Friedrich Alfred Krupp, liée à la Société du Vrill et fanatisée, elle aurait combattu sans état d'âme. Pour ne pas

s'exposer à une désobéissance qui pourrait s'avérer contagieuse, il ne donna aucun ordre. De toute façon, les hussards gagneraient la bataille et il se retrouverait, à terme, seul face à eux. Les renforts de Goslar, s'ils venaient, ne feraient que retarder l'échéance. Le Vrîl-Ya s'interrogea sur l'objectif réel de cet assaut. Les hussards voulaient-ils prendre le contrôle de la mine ? Il se demanda si, quand il ne serait plus en mesure de défendre le puits, il était plus pertinent de détruire l'ascenseur ou de le laisser opérationnel.

Les hussards eurent moins de scrupules que les vigiles. Ils tirèrent donc les premiers. Quand, après avoir tergiversé, les agents de Krupp répliquèrent, leur effectif valide était réduit d'un tiers et certains cavaliers brandissaient déjà leurs sabres pour le combat rapproché. Sans réfléchir, les gardes commencèrent à jeter leurs fusils et à lever les bras. L'onde de la reddition se propagea et, très vite, les armes se turent.

Dans ses prévisions les plus pessimistes, Ilmarinen avait misé sur une plus longue résistance. Il avait mal évalué l'état d'esprit des mercenaires. Il supputa que les agents de Goslar ne viendraient pas et que Krupp éviterait de défier ouvertement le chancelier. Il se retrouvait donc seul sous le chevalement. Il opta pour une action spectaculaire qui refroidirait les ardeurs des militaires.

Le Vrîl-Ya se concentra pour lancer une onde mentale qui s'étira en cercle autour de lui. Tous les employés de Krupp s'écroulèrent au milieu des hussards abasourdis. Le long de la clôture, trois policiers qui avaient dédaigné les casques de cuir partagèrent la même syncope. Ilmarinen constata que les couvre-chefs humains étaient plus efficaces que supposé. Il chancela : l'effort avait été violent.

Puis il détecta l'approche d'un cavalier dont il ne perçut pas les pensées, masquées par son colback, mais le mouvement. Sans même se montrer, à l'abri derrière les poutres d'acier, il lança un éclair qui foudroya le militaire. Le Vrîl-Ya contempla la peau de sa main superficiellement brûlée. Il espéra ces démonstrations assez dissuasives car dans le cas contraire, il allait rapidement endommager son hôte. En outre, même si la proximité avec son corps d'origine facilitait l'opération, il lui fallait du temps pour se recharger.

\*\*\*

Le capitaine Sobieski vit les défenseurs de la mine tomber au milieu de ses hommes. Il supposa que les colbacks adaptés par la Compagnie des Intelligences Botaniques avaient protégé les hussards. Un sergent lui confirmerait bientôt son hypothèse en lui rapportant la mort de trois policiers sans casque.

Quand l'éclair frappa le cavalier qui avait pris l'initiative de progresser seul vers le puits, Sobieski tressaillit. Au moins un Vrîl-Ya était à l'abri de l'édifice métallique et il serait difficile à déloger. Néanmoins, rien ne prouvait que ce Vrîl-Ya fût seul et rien n'empêchait d'autres de sortir du puits.

Il en était là de ses réflexions quand il vit un autre hussard courir, sabre au clair, vers le puits. À peine avait-il fait quelques foulées qu'un éclair le terrassa. Sobieski, qui avait reconnu l'homme, maudit intérieurement la tendance des Polonais à la bravoure inutile dont lui-même n'était pas exempt. Afin que d'autres incidents ne se reproduisent pas, le capitaine se hâta de dispenser un ordre de repli à l'extérieur de la grille qui clôturait la mine et compta sur la discipline des Allemands de son effectif pour canaliser les velléités d'héroïsme.

Une fois la compagnie en retrait, l'officier considéra le chevalement où se reflétait la lumière bleutée des becs de gaz. Le ou les Vrîl-Ya, invisibles et à l'abri des balles derrière la charpente métallique, pouvaient lancer des éclairs précis sans s'exposer. Le seul point positif était que leur action spectaculaire avait éliminé tous les agents de Krupp présents sur le site. Les tours d'amarrage étant a priori désertes, Sobieski envoya deux tireurs d'élite en prendre possession, espérant qu'à une bonne centaine de mètres ils seraient hors de portée des éclairs. Mais cela ne résolvait pas son problème : comment déloger le ou les Vrîl-Ya ? Il ne disposait pas d'artillerie et, de toute façon, il ne devait pas endommager l'infrastructure au risque de rendre caducs les préparatifs de Kivi et Wilbrand. La seule possibilité de les débusquer résidait dans les scaphandres Faraday.

Le capitaine sortit son livre-mémoire pour contacter Clara Sesemann : il était urgent que les deux hussards en Faraday viennent pour déloger le ou les Vrîl-Ya, la protection de Kivi

et Wilbrand pouvant désormais être déléguée à la police. Tant que la mine ne serait pas sécurisée, le chimiste et l'ingénieur ne pourraient pas intervenir.

Au moment où Sobieski referma son livre, un bruit évoquant d'intenses rafales de vent descendit du ciel. Les husards, ébahis, regardèrent quelque chose en hauteur, derrière lui et il se retourna pour découvrir deux curieux aéronefs : calèches découvertes surmontées chacune d'un mât central qui soutenait une structure horizontale où tournaient quatre hélices carénées, l'ensemble évoquant des trèfles à quatre feuilles de métal.

Les anémoptères se posèrent. Du premier descendirent trois individus en combinaison Faraday, dont deux armés de carabines. Le pilote, quant à lui, resta à l'intérieur. Dans le second aérodyne, dont l'arrière était occupé par une énorme sphère, une personne en tenue Faraday resta assise à l'avant en compagnie du pilote.

Sobieski se porta à la rencontre des nouveaux venus. La personne qui n'était pas armée ôta son casque et secoua la tête pour redonner vie à ses longs cheveux bruns. Elle posa ses yeux verts flamboyants sur l'officier.

— Bonjour, capitaine Sobieski, dit-elle d'un ton chaleureux teinté d'autorité.

— Bonjour, mademoiselle Westenra. Ravi de vous revoir. Vous tombez à point nommé, il se trouve qu'un Vrîl-Ya nous crée quelque souci.

L'officier désigna le chevalement et la jeune femme examina l'édifice.

— Nous allons nous occuper de ce problème.

Elle interpella les deux autres individus en Faraday.

— Suivez-moi, en triangle à dix pas.

Lucy remit son casque et marcha d'une allure décidée vers le puits. Les deux agents de la Compagnie lui emboîtèrent le pas et formèrent un triangle dont la pointe était la responsable de la sécurité. Dans le second anémoptère, la quatrième personne en Faraday se leva de son siège, hésita puis se rassit en bougonnant. Misty enrageait de ne pas participer mais elle se rasséréna à l'idée qu'elle porterait le coup de grâce, comme une vengeance définitive.

Ilmarinen sentit l'approche des trois humains. Une différence subtile dans l'énergie dégagée lui indiqua que celui qui venait en premier était un presque-humain. Il lança un éclair vers ce dernier. L'air crépita mais le presque-humain, vêtu d'une de ces tenues qui ressemblaient aux combinaisons de vide spatial, ne ralentit pas. Le Vrîl-Ya se déplaça légèrement pour mieux voir son adversaire, offrant ainsi un angle de tir favorable aux deux humains qui s'arrêtèrent pour faire feu. Leurs balles s'écrasèrent sur le champ de force élevé à la hâte par Ilmarinen qui se souvint alors qu'il avait un revolver à la ceinture. Il devrait juste abaisser le champ de force le temps de tirer, ce qu'il fit en avançant vers sa proie.

Le projectile perfora la poitrine du presque-humain qui tomba à genoux. Les deux humains en Faraday ripostèrent et ils furent appuyés par les hussards embusqués en haut des tours d'amarrage, hors de portée des éclairs du Vrîl-Ya. En vain. Ilmarinen, perplexe, vit le presque-humain se relever, faire un pas, puis un deuxième... Le Vrîl-Ya tira à nouveau, avec plus de précision supposa-t-il.

Lucy se retint de hurler tant les impacts étaient douloureux, mais elle ne plia pas et refusa de s'immobiliser. Au contraire, elle pressa l'allure. Sentant l'inutilité des armes à feu, les deux hommes en Faraday et les hussards cessèrent de tirer.

Ilmarinen baissa son revolver, hésitant. Il aurait aimé étudier le potentiel du presque-humain qui lui posait un problème inattendu. Estimant que la tête était le point faible le plus probable et, surtout, qu'il aurait dû y penser plus tôt, il releva son arme.

Lucy, déjà au pas de course, bondit au moment où Ilmarinen abaissa son champ de force pour appuyer sur la gâchette. Son saut la propulsa à deux mètres de haut et s'acheva, quinze mètres plus loin, sur le Vrîl-Ya qui réactiva à la hâte le champ de force qui se dispersa sur la combinaison Faraday déjà à l'intérieur de son périmètre. Malgré la vigueur du géant qu'il habitait, Ilmarinen ne put résister et tomba sur le dos pour se retrouver allongé sous la jeune femme.

Prise d'une soudaine impulsion, elle pencha la tête vers le cou de sa victime. Quand le casque heurta la peau, ses dents claquèrent dans le vide, ce qui provoqua chez elle un petit rire : elle avait oublié ce détail.

Le Vrîl-Ya profita du répit pour concentrer son énergie et la canaliser vers les membres de Weidmann. Il lança ses bras pour enserrer le presqu'humain qui le chevauchait et le broyer contre sa poitrine. Lucy s'arc-bouta pour résister à la terrible pression mais elle sentit qu'elle allait céder. Elle souleva sa tête pour lui donner un maximum d'élan et la projeta sur la face du géant. Son casque écrasa le visage, broyant nez et mâchoire. Aussitôt l'étreinte se relâcha. Elle dégagea ses mains et attrapa la tête du géant. D'un geste brusque, elle lui brisa la nuque.

La vie de son hôte refluant, Ilmarinen fut aspiré vers son corps d'origine qui sommeillait dans un cocon de stase.

La souffrance – qui avait frôlé l'intolérable – s'éloignant, Lucy voulut prendre le temps de souffler avant de se relever, mais ses deux agents, inquiets, la rejoignirent. En voyant l'astre nocturne extraordinairement blanc et lumineux, elle se félicita de ne pas être assujettie à la pleine lune. Elle ôta son casque et aspira goulûment une bouffée d'air. Ce geste fut comme un signal. Les militaires, déférents mais prudents, franchirent à nouveau la grille pour s'approcher d'elle. Au même instant, arrivèrent les deux hussards en combinaison Faraday.

Sobieski rejoignit Lucy. Il remarqua, sur sa poitrine, les trous frangés de sang séché qui perçaient la combinaison. Quelque peu décontenancé par la résistance de la jeune femme, une question saugrenue lui vint à l'esprit.

— Seriez-vous sensible à l'électricité, mademoiselle ?

Lucy dévisagea Sobieski avant de comprendre que celui-ci s'étonnait qu'elle portât un scaphandre Faraday.

— J'avoue que je l'ignore, dit-elle, mais je ne trouve aucune utilité à la souffrance.

Le regard de l'officier se perdit sur les taches brunes et médita le sens de cette réponse. Il n'avait pas envisagé que cette femme surhumaine eût enduré la violente douleur de trois blessures par balle. Il la considéra avec une crainte respectueuse teintée d'émerveillement.

## Chapitre 43

*Îlot Arbor, océan Indien*

Les branches qui couvraient presque tout l'îlot laissaient passer la lumière de la lune entre leurs feuilles éparses. Seuls échappaient à l'emprise du nouvel arbre le promontoire rocheux où les hommes avaient établi leur campement et les franges de sable qui bordaient l'océan. Régulièrement, un éclair tonitruait vers l'arbre depuis le tourbillon nuageux qui surplombait le confetti de terre. Si l'astre nocturne n'avait hissé sa pleine rondeur au-dessus de la mer, l'obscurité aurait été épaisse.

Lycos ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il déambulait sur la plage où gisaient les deux canots du *Turbinia III*. Le nouvel arbre ne produisait pas de livres-mémoires mais de gigantesques fleurs de la taille d'un crâne, des cloches comme celles d'un muguet rouge démesuré. L'homme-bête détestait l'incertitude dans laquelle l'avait plongé le chirurgien qui avait empoisonné le seul livre-mémoire lié à l'Arbre du Champ-de-Mars. D'abord réjoui par cet acte d'indépendance, Lycos, qui avait prévu de contrôler un réseau de livres-mémoires au profit de ses frères, se sentait maintenant trahi.

Un bruit de pas fit frémir les grandes oreilles de Lycos qui scruta la nuit et découvrit une silhouette qui s'éloignait du tronc. L'homme-bête l'aurait ignorée s'il n'avait remarqué son étrange chapeau : une tulipe renversée dont la couleur carmin était diluée dans la demi-pénombre. L'homme marcha vers Lycos qui, grâce à la clarté glaciale de la nuit, put le reconnaître.

— Bonsoir, monsieur Saint-Hilaire. Vous voilà étrangement coiffé.

— Oui, monsieur Asinus, et je confesse que c'est merveilleux.

Lycos, que le botaniste connaissait sous cet autre nom, hésita mais il se sentit poussé par la nécessité de maîtriser une situation qui lui échappait.

— N'avez-vous pas pris un risque en vous coiffant de la sorte ?

— J'en conviens, répondit Faustin Saint-Hilaire d'un ton exalté. Mais monsieur Warming qui, lui, ne s'est pas coiffé avec un lien, veille au bon déroulement scientifique de l'opération.

— Un lien ? s'étonna Lycos, notant que le botaniste danois était plus sage.

— Oui. C'est ainsi que je nomme ces étranges fleurs.

— Pourquoi ?

— Vous ne m'avez pas demandé pourquoi je disais que c'était merveilleux, dit Saint-Hilaire avec un grand sourire.

— Certes, rétorqua Lycos d'un air pincé.

— Eh bien, le lien fonctionne comme un livre-mémoire, mais en mieux. Tout se passe dans la tête et la communication est directe.

— Merveilleux en effet, commenta Lycos, suspicieux.

— J'ai eu une communication avec monsieur Moreau.

— Et ? s'alarma Lycos.

— Je l'ai informé de la situation.

— Quelles consignes a-t-il laissées ?

— Rien de spécial. Il attend un rapport quotidien.

Le botaniste tendit la main pour désigner une des cloches végétales identique à celle dont il était coiffé.

— En tant que subrécargue, je présume que vous souhaitez communiquer directement avec la Compagnie.

L'homme-bête respira. Si Saint-Hilaire avait parlé d'Asinus, Moreau aurait compris qu'il y avait un intrus dans l'expédition et aurait sans doute deviné qui.

— J'y penserai.

Lycos vit passer un marin coiffé d'une tulipe renversée.

— Dites. Je viens de voir un homme avec la même chose sur la tête. Je croyais que vous n'en étiez qu'à l'expérimentation.

— Il est vrai, répartit un Saint-Hilaire jovial. Mais ce n'est pas bien grave.

L'homme-bête plissa les yeux. Le botaniste était trop euphorique. Il pointa du doigt le front de son interlocuteur.

— Ne pourriez-vous, s'il vous plaît, ôtez ce chapeau, pardon, ce lien ?

— Pourquoi donc ?

— Il me met mal à l'aise.

Le botaniste, désarçonné, fixa l'homme-bête puis haussa les épaules. Il leva les mains et tenta de soulever son bonnet végétal. Il eut un sourire gêné.

— Il résiste.

— Ce n'est pas normal, dit sèchement Lycos. Insistez.

Saint-Hilaire essaya encore, en vain. Il écarta les bras avec une mimique désolée. Tout à coup, son visage devint inexpressif et sa voix atone.

— Le lien de l'homme Saint-Hilaire ne peut pas être rompu.

Lycos, surpris, réfléchit très vite pour aboutir à la seule conclusion valable.

— Seriez-vous l'arbre de cet îlot ?

— Oui.

— Où est monsieur Saint-Hilaire ?

— Il est en veille prolongée.

— Qu'est-ce que la veille prolongée ?

— Un sommeil artificiel.

Inquiet de cette possession à laquelle il refusait par avance de se soumettre, Lycos estima que ce n'était pas par hasard si l'entité végétale s'adressait à lui. Il supposa qu'elle l'avait identifié grâce à leur contact prolongé sur le *Turbinia III*.

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Vous cherchez une alliance. Je cherche une alliance.

— Devrai-je porter un de ces liens ? s'inquiéta Lycos.

— Non.

— Pourquoi ?

— Une alliance n'induit pas le contrôle.

Lycos médita cette affirmation. Le contrôle, ou possession, était inutile tant que l'alliance était valide. Mais le jour où elle deviendrait caduque... Il grimaça.

— Que signifie cette expression faciale ?

L'Homme-Lycaon sursauta comme pris en faute.

— C'est parce que je réfléchis aux modalités d'une alliance. Comment concevez-vous cette alliance ?

— Je prendrai le contrôle de l'équipage du navire. Le navire se rendra à l'île des hommes-bêtes. Je négocierai avec l'Homme-Puma.

— Comment connaissez-vous son existence ?

— Les informations sont issues de notre contact à bord du navire.

— Seulement ?

— Je ne comprends pas la question.

— Ne contrôlez-vous pas Saint-Hilaire et, donc, ses souvenirs ?

— J'ai accès aux pensées de surface mais pas à la mémoire profonde. Pour solliciter l'évocation de souvenirs dans les pensées de surface, je dois relâcher mon emprise et utiliser un questionnaire.

— Je vois.

— Que voyez-vous ? Cette opération est visuellement imperceptible.

— Je veux dire que je comprends, lâcha Lycos. Bon. Si vous voulez que je vous guide vers notre île, vous devez me détailler l'accord d'alliance que vous proposez.

— Les hommes contrôlés serviront de moyens de communication indirecte, comme les livres-mémoires. Ensuite, en augmentant le nombre d'hommes sous contrôle, l'Homme-Puma et moi-même disposerons d'une armée docile.

Lycos présuma que le nouvel arbre avait considéré que sa présence serait un gage positif pour l'Homme-Puma.

— Et qu'attendez-vous en contrepartie ?

— Une implantation sur une île plus grande pour commencer.

— Pour commencer... Et après ?

— L'implantation sur un continent.

*Nous y voilà*, se dit Lycos. Il se remémora le terrible cyclone qui avait dévasté l'île du docteur Moreau, aujourd'hui l'île des hommes-bêtes, alors que l'Arbre n'en avait occupé qu'une partie. Il songea au tourbillon nuageux qui surplombait le Champ-de-Mars et à celui sous lequel il se trouvait. Il se dit que l'Homme-Puma serait assez fou pour conclure une telle alliance et il fit la moue.

— Réfléchissez-vous encore ?

Lycos tressaillit.

— Oui. Je réfléchissais aux problèmes que pose votre plan.

— De quels problèmes parlez-vous ?

Lycos sentit comme une menace. Le marin coiffé d'un lien fit demi-tour. Lycos s'accrocha aux premiers arguments plausibles qui lui vinrent.

— Vous manquez d'expérience.

Le marin s'immobilisa.

— De quelle expérience parlez-vous ?

— Eh bien... Vous n'accédez pas à la mémoire profonde, donc... Donc, vous ne sauriez pas piloter le *Turbinia III*.

Saint-Hilaire se figea et resta silencieux plusieurs secondes.

— Votre remarque est pertinente. Que proposez-vous ?

— Vous devez laisser certains hommes compétents sans contrôle.

— Comment feront-ils ce que nous attendons d'eux ?

— Sous la pression des hommes contrôlés.

— Comment choisirons-nous ces hommes ?

— J'ai mon idée là-dessus. Déjà, le lieutenant de navigation Giniel et le chef mécanicien Panisson sont à bord. Ce qui fait une première sélection. Je propose ensuite le capitaine Cortes et monsieur Warming. Et...

— Trop d'hommes incontrôlés ! Les deux hommes à bord suffisent.

— C'est que... le plus compétent est le capitaine Cortes.

— Choix validé. Pourquoi l'autre ?

— Vous ignorez ce que la Compagnie des Intelligences Botaniques peut inventer pour vous nuire. Ses compétences botaniques pourraient s'avérer utiles.

Lycos se tut. Il ne sauverait personne d'autre. Il se moquait éperdument des marins mais il avait espéré réduire l'influence du nouvel arbre, trop dangereux à son goût. Il avait déjà rompu l'accord avec l'étrange créature de Clausthal, il envisageait maintenant de se dissocier du végétal. Au regard de ses échecs successifs, l'Homme-Puma ne l'accueillerait guère chaleureusement. Lycos tâchait néanmoins d'agir au mieux dans l'intérêt des hommes-bêtes.

Sortant de ses pensées, il s'aperçut que le marin coiffé avait disparu et que le botaniste le dévisageait d'un œil vide. Le nouvel arbre perçut sa disponibilité.

— La distribution des liens a commencé.

— Bien, acquiesça Lycos. Je vais m'occuper de Cortes et de Warming.

— L'homme Saint-Hilaire vous accompagnera.

— Ce ne sera pas nécessaire. J'ai un moyen de pression sur Cortes. Seul, je serai plus convaincant.

L'Homme-Lycaon se sentit scruté. Quatre marins vinrent vers la plage. Ils avaient chacun une corolle sur la tête. Ils se placèrent entre les deux canots. Lycos frémit. Le nouvel arbre se méfiait mais il fit cependant une concession.

— Vous pouvez y aller seul.

Lycos perçut le huissement caractéristique du faucon. Il préféra ne pas lever la tête car Saint-Hilaire ne l'avait apparemment pas entendu. Il se demanda si Horus daignerait l'aider.

# Chapitre 44

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

Les nuages en sarabande étouffaient la pleine lune et la nuit s'illuminait des éclairs qui frappaient la tour Eiffel. Hormis cela, David Moreau ne percevait, à travers la fenêtre de son bureau du Champ-de-Mars, nul autre éclairage que celui des réverbères au gaz. Il trompait le temps, comme souvent, en faisant une réussite dont il avait inventé les règles avec le jeu de cartes du *Hanafuda*, « Jeu des Fleurs » des établissements Nintendo, dont il trouvait les images sereines. Il ne trouvait pas le sommeil et ne parvenait pas à fixer son attention sur le jeu. Même si sa raison comprenait le suicide de son père, le jeune homme n'arrivait à accepter ni ce choix définitif ni la méthode employée. Des images de chute et de corps qui s'écrase au sol harcelaient le biologiste à l'imagination trop fertile.

David Moreau attendait des nouvelles de l'assaut de la mine de Clausthal. Il savait par Clara Sesemann qu'Akseli Kivi, l'ingénieur des mines, participait à l'action. Il tenta de se distraire en cherchant quel emploi la Compagnie des Intelligences Botaniques pourrait offrir au Carélien qui, avec sa famille, devrait fuir loin de l'Allemagne.

Son livre-mémoire s'ouvrit. C'était Faustin Saint-Hilaire qui établissait la communication. David Moreau s'étonna car le botaniste ne disposait plus de livre-mémoire. Ce dernier expliqua qu'il usait d'un couvre-chef en forme de fleur renversée qu'il avait baptisé « lien ». S'ensuivit un rapport détaillé sur l'implantation du chirurgien. Saint-Hilaire transpirait d'optimisme jusque dans ses moindres mots. Il évoqua à peine le voyage et

« l'empoisonnement » du livre-mémoire. Perplexe, David Moreau ne posa guère de questions mais fixa un rendez-vous pour le lendemain. La conversation terminée, le biologiste ferma son livre-mémoire mais celui-ci se rouvrit sur un mot.

« Abomination. »

David Moreau fixa la page puis se reprit. Comme à chaque fois, il choisit de formuler oralement ses questions.

— Qu'est-ce qui est une abomination ?

« Le nouvel arbre. »

— Je crains de ne pas comprendre.

Aucune phrase ne s'écrivit sur la page. David Moreau soupira.

— En quoi le nouvel arbre est-il une abomination ?

« Il emploie le je de l'individuation. »

— J'emploie aussi le je.

« Nous ne sommes pas une entité animale. Nous sommes pluriels. »

— Je comprends votre contrariété mais en quoi est-ce un problème ?

« L'abomination ne cherche pas la symbiose mais la domination. »

— Pardonnez-moi mais vos propos sont abscons, répliqua David Moreau avant de s'apercevoir que l'arbre se taisait. Qu'entendez-vous par domination ?

« Pendant la communication, nous avons perçu l'intention et le processus. Les humains qui se coifferont de liens perdront toute volonté et deviendront les instruments du nouvel arbre. »

— Monsieur Saint-Hilaire a communiqué tout à fait normalement, répartit David Moreau, sceptique.

« Oui. »

— Alors il n'est pas contrôlé par le nouvel arbre.

« Si. »

— Comment le savez-vous ?

« Nous l'avons perçu à travers la communication. C'était délibéré de la part du nouvel arbre. »

— Délibéré ? Pourquoi ?

« Pour nous annoncer qu'il allait conquérir cette planète. »

David Moreau resta coi. Il se dit que l'Arbre lui racontait ce qu'il voulait. Quel crédit pouvait-il accorder à ses affirmations ?

Toutefois, il ne pouvait nier que les événements de l'îlot Arbor le troublaient. Le livre-mémoire avait-il vraiment été détruit par une sécrétion du surgeon ?

« Oui. »

Les sourcils de David Moreau se soulevèrent. Il n'avait pas parlé. Pourquoi l'Arbre mentirait-il ?

« Nous ne mentons pas. Seule l'abomination peut mentir. »

S'il n'était aussi attristé, le biologiste se serait amusé de la réponse à sa question silencieuse.

— J'ai besoin de preuves.

« Logiquement, il ne devrait pas y avoir de communication demain. »

— Cette preuve n'arrivera que demain.

David Moreau se pinça la lèvre, dubitatif. Comme une illumination, il se souvint de la mission de Jared Cornelian. L'écho du futur était venu en 1895 pour détruire un arbre-tempête. Son père l'avait tenu à l'écart du Champ-de-Mars. Toutefois, depuis l'attaque de Saint-Germain-en-Laye, lui, Pamela Underwood et Herbert George Wells étaient hébergés dans un pavillon de l'ancienne Exposition universelle. Le biologiste commença à envisager que cette mission concernait le nouvel arbre. L'Arbre, qui n'avait pu manquer de suivre le cheminement des pensées du jeune homme, ne fit aucun commentaire.

Une page tourna.

« Le commissaire Hennion cherche à vous contacter. »

Bien que préoccupé par le surgeon, David Moreau accepta la communication. Le biologiste, consterné, apprit alors que la femme du capitaine Cortes avait été séquestrée par des hommes à l'accent germanique. Il ne pouvait s'agir que d'un moyen de pression sur le capitaine du *Turbinia III*. L'accent germanique plaidait pour une responsabilité de Friedrich Alfred Krupp. D'autre part, des témoins avaient signalé la présence à bord d'un homme-bête dont la description correspondait à Lycos.

Perplexe, le biologiste se demanda si les Allemands et Lycos étaient sur l'îlot perdu dans l'océan Indien. L'Arbre lui procura un début de réponse.

« Lycos est sur l'îlot Arbor. L'abomination souhaite établir une alliance avec les hommes-bêtes. »

La formulation excluait les Allemands, dont Lycos s'était probablement débarrassé, et l'alliance évoquée faisait froid dans le dos. David Moreau interrogea le végétal qui, arguant de l'interruption de son lien avec le chirurgien, ne donna guère plus d'informations.

Le biologiste, décidant de faire confiance à l'Arbre, s'interrogea sur les effectifs qu'il pourrait faire intervenir. Le *Turbinia V*, un autre catamaran propulsé par des turbines à vapeur, avait appareillé depuis Marseille et se dirigeait déjà vers Port-Saïd. Il avait embarqué son lot de livres-mémoires de poche. Le *Turbinia IV* était attendu ce jour même à Cadix. La Compagnie n'avait pas encore acheminé de livres-mémoires de poche jusqu'à son agence du port espagnol. David Moreau télégraphierait donc les nouvelles directives : le *Turbinia IV* devrait partir au plus vite de Cadix. En réduisant autant que possible ses escales, il rejoindrait le *Turbinia V* à Tamatave, port de Madagascar. Là, les deux navires partiraient ensemble pour l'îlot Arbor.

Soudain, une page tourna.

« Nous avons une information importante à transmettre. »

— Je vous écoute... Pardon. Je vous lis. Quelle est cette information ?

« Nous avons vécu un événement que nous avons étudié. Nous sommes incapables d'en évaluer les conséquences. »

David Moreau retint son impatience.

— Expliquez-moi en détail.

« Nous ignorons comment et pourquoi. Nous savons seulement que les Vrîl-Ya ont tenté une violation de la mémoire de votre père dans un lieu soumis à une technologie inconnue. »

— Pardon ? s'étrangla le biologiste qui se reprit. Mais mon père est mort.

« La mémoire persiste temporairement chez un défunt. »

David Moreau se renfrognait.

— Et qu'ont lu les Vrîl-Ya ?

« Rien. »

— Mais alors, quel est l'événement ?

« Votre père a été intégralement mémorisé en nous. »

— Comment est-ce possible ?

« Nous l'ignorons. Votre père a été longuement en contact avec nous et c'est à partir de cette relation initiale qu'ont été

conçus les livres-mémoires mais ce fait ne mène à aucune hypothèse pertinente. »

David Moreau réfléchit quelques instants.

— Ce qui a été mémorisé sera-t-il accessible par un tiers ?

« Toutes les informations ne nous sont pas accessibles. Le cœur de ces informations est verrouillé. »

— Ah... C'est curieux. Je croyais que tout ce qui était mémorisé vous était accessible.

« Effectivement. Cette mémorisation est une anomalie. Elle est consécutive à un transfert instantané de source inconnue. »

L'Arbre venait par deux fois d'admettre son ignorance. David Moreau s'en inquiéta. Une autre idée lui vint.

— Pourrai-je consulter les informations accessibles ?

« Non. »

— Et pourquoi donc ?

« L'accès des informations mémorisées est limité à leur propriétaire ou aux personnes qu'il a autorisées. Nous comprenons le concept d'héritage mais nous sommes incapables de statuer. Il n'existe aucun précédent. »

— Vous avez là l'occasion de créer un précédent, ironisa amèrement David Moreau.

L'Arbre ne répondit pas. La tristesse piqua les yeux du biologiste qui se demanda s'il avait vraiment envie de compulsurer la mémoire de son père, du moins la partie accessible, mais, pour cela, il devrait attendre que l'Arbre résolve son dilemme.

## Chapitre 45

*Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)*

A ssise jusqu'ici à l'avant de l'anémoptère sur lequel était fixée la bombe, Misty sauta à terre puis regarda de l'autre côté de la grille qui ceinturait la mine. Le calme était retombé depuis que Lucy avait terrassé le Vrîl-Ya et les hussards prenaient possession du site. Misty ôta son casque avant de le jeter tel un objet encombrant dont on se débarrasse enfin. Alors qu'elle enlevait ses gants, son pilote l'interpella :

— Mais que va dire mademoiselle Westenra ?

— Je me moque de ce que peut dire Lucy. Elle nous a débarassés de l'énergumène électrique. Je n'ai donc plus besoin de cette armure.

Le pilote haussa les épaules. Misty était réputée pour son humeur indocile dès qu'il s'agissait de Lucy Westenra. La jeune femme fusilla du regard l'homme fasciné par les pommettes hautes, le menton pointu, la chevelure tigrée et les yeux en amande aux pupilles dilatées par la nuit pâle. Il baissa la tête.

Elle se contorsionna pour ôter sa combinaison Faraday dont les éléments semi-rigides finirent sur le sol. Libérée de ce scaphandre qui entravait ses mouvements, elle se retrouva dans cette tenue légère qu'elle affectionnait : un corselet-gorge qui lui enserrait la taille et maintenait sa poitrine ainsi qu'un long caleçon de dentelle. Le pilote se concentra intensément sur l'horizon car il redoutait les griffes de la jeune femme, ce qui n'était pas une métaphore.

Misty examina la mine. Les flammes d'un bleu froid des becs de gaz mêlaient leur lumière à la blancheur spectrale de la lune pour faire danser des ombres torturées sur la charpente

d'acier. Le tas de charbon ressemblait à un monstre tapi sous une carapace de ténèbres prêt à brandir le château d'eau comme une masse d'armes. La gigantesque bobine flanquait le chevallement d'une protubérance maléfique. L'immense machine à vapeur n'attendait qu'un ordre pour cracher sa fumée, marteler la nuit au rythme de ses pistons et dérouler le serpent de métal torsadé qui descendrait l'ascenseur dans le puits.

Les hussards, qui portaient le même uniforme que le capitaine Jan Sobieski, patrouillaient. En les voyant, Misty songea à Léopold Dufresne. Elle n'avait pas de nouvelles et n'avait pas osé en donner. Elle se morigéna pour cette timidité inhabituelle mais laissa son livre-mémoire dans le coffre de l'anémoptère.

Les pensées de la jeune femme rebondirent sur la sphère à l'arrière de l'aéronef, aussi haute qu'elle. Seul Robur avait pu imaginer une pareille chose. La coque extérieure de la bombe recouvrait une protection de type Faraday. De son flanc sortait une corde dont les cinquante mètres avaient été enroulés. Elle plongeait au cœur de la sphère où elle était reliée au retardateur inaccessible autrement. Accrochée à l'anémoptère, elle se tendrait quand la bombe plongerait dans le puits et, au point extrême, activerait le retardateur avant d'être libérée. En cas de problème, sa longueur donnerait à Misty le temps de trancher la corde pour éviter une explosion à l'air libre. La bombe devait tomber dans le puits, en visant approximativement le centre du cercle qu'il dessinait vu du ciel. Ce serait là qu'interviendraient les dons acrobatiques de Misty qui se demanda si Robur ne l'avait pas surestimée.

Pendant ces réflexions, la jeune femme suivit d'un œil agacé Akseli Kivi et Julius Wilbrand – arrivés peu après l'élimination du Vrîl-Ya –, qui guidaient de leurs instructions des personnes encordées descendues dans le puits. L'opération dura une bonne heure.

L'ingénieur des mines et le chimiste placèrent eux-mêmes des charges de trinitrotoluène en plusieurs points du chevallement et un hussard escalada la charpente d'acier pour miner l'axe de la grosse poulie qui guidait le câble torsadé de l'ascenseur. Les deux hommes débobinèrent plusieurs fils jusqu'au poste de garde, près du portail et en périphérie de la clôture, situé à une distance du puits correspondant aux exigences de Robur pour lequel

« sa » bombe nécessitait un large périmètre de sécurité, ce qui étonnait Wilbrand, l'inventeur de l'explosif utilisé.

Les préparatifs s'éternisèrent mais la nuit blafarde n'avait pas encore soulevé son manteau quand un clairon sonna. Tous ceux encore présents à l'intérieur de l'enceinte en sortirent puis se couchèrent derrière les petits talus érigés à la hâte le long de la grille. Lucy rejoignit Kivi et Wilbrand dans le poste de garde, ainsi que Jan Sobieski et Clara Sesemann.

Une série d'explosions précéda un grincement métallique strident mais profond. Le câble de l'ascenseur claqua comme un fouet titanésque. Un morceau de chevalement disparut, entraînant l'ascenseur dans sa chute. Et tout à coup les réverbères à gaz s'éteignirent.

Quelques minutes plus tard, dans la lumière exsangue de la lune, Kivi et Wilbrand s'empressèrent de vérifier qu'aucune canalisation amenant le gaz aux réverbères n'avait été percée. Ne détectant nulle part l'odeur du méthane thiol ajouté par sécurité au gaz naturel inodore, ils en déduisirent qu'elles avaient seulement été écrasées par les poutres d'acier tombées de la charpente lors de l'explosion. Ils se concentrèrent donc sur le minage puis, après avoir placé de nouvelles charges et tiré d'autres câbles jusqu'au poste de garde, ils s'enfermèrent dans le bâtiment en question.

Misty, impatiente, bondit sur le siège de l'anémoptère. Elle ordonna au pilote de décoller. Celui-ci ne discuta pas. Déjà les quatre hélices s'animaient. Il ne manquait plus que le signal.

\*\*\*

Werner Pohl redressa la tête au son de l'explosion qui annonçait l'attaque effective du puits. Il patrouillait dans la ville de Clausthal avec une demi-douzaine d'hommes en civil, tous, comme lui, coiffés d'une casquette. Ils n'avaient relevé aucune trace du Vrill-Ya qui s'était manifesté à proximité du logement d'Akseli Kivi. Quant aux quelques agents de Friedrich Alfred Krupp éparpillés dans la ville, ils avaient choisi de se terrer et d'abandonner la nuit aux hussards.

\*\*\*

Väinämöinen entendit l'explosion puis, un peu plus tard, le fracas de l'ascenseur qui s'écrasait dans la grande salle excavée sous le puits. Cette chute rappela au Vrîl-Ya l'événement qui avait précédé sa rencontre avec Akseli Kivi, six ans auparavant dans l'échelle temporelle humaine. Une foreuse était tombée, endommageant la structure centrale de la plateforme ascensionnelle. Il avait dégagé l'engin, les humains décédés et les débris par psychokinésie, ce qui avait cruellement révélé son affaiblissement.

L'être aux cheveux argent et aux yeux mercure quitta la chambre des cocons d'éternité relative et gagna la salle hémisphérique pour évaluer les dégâts. Devant l'enchevêtrement de tôle et de poutres d'acier, Väinämöinen estima la plateforme définitivement détruite, ce qu'il regretta car il avait espéré restaurer le disque ascensionnel en le dotant d'une unité énergétique martienne.

Comme Väinämöinen ne se sentait pas la force d'user de psychokinésie pour nettoyer les décombres, il contacta mentalement Antero Vipunen qui avait trouvé, parmi les matériels inutilisés depuis des millénaires, une combinaison de vide spatial avec exosquelette motorisé. Quand ce dernier aurait adapté la combinaison pour qu'elle reçût une unité énergétique bleue et aurait vérifié son bon fonctionnement, il pourrait débayer sans se fatiguer.

Se concentrant à nouveau sur le tas métallique devant lui, Väinämöinen s'interrogea. Les hommes de la chancellerie, alliés aux séides du docteur Moreau, avaient pris le contrôle de la surface. Le Vrîl-Ya s'était attendu à une tentative d'intrusion qu'il aurait repoussée mais les humains avaient opté pour une autre stratégie. Il ne s'inquiéta pas. Grâce aux unités énergétiques mobiles des Martiens, les Vrîl-Ya avaient désormais le moyen de faire fonctionner une foreuse pour dégager le passage à un module planétaire volant avec lequel ils pourraient quérir des unités supplémentaires. Il restait aux extraterrestres un seul problème à résoudre : leur adaptation biologique à l'extérieur terrestre. Malgré ce douloureux détail, il était trop tard pour les humains. Ils seraient bientôt soumis.

\*\*\*

Quand Lucy, après une concertation avec Kivi et Wilbrand, agita un drapeau, Misty tapa sur l'épaule du pilote et montra le chevalement. Il acquiesça puis abaissa un levier, l'anémoptère s'élança.

Il tangua légèrement puis s'éleva à une hauteur supérieure à celle du chevalement, encore debout pour l'essentiel. Misty ferma les yeux et pencha la tête en arrière. Elle aimait sentir sur ses épaules la rude caresse des turbulences que généraient les pâles en rotation. La féline demoiselle sourit rageusement. L'heure de la vengeance avait sonné. Elle remercia en pensée Robur qui, pour cette tâche, avait préféré son sens aigu de l'équilibre et son agilité à la force de Lucy Westenra.

L'anémoptère survola la structure d'acier. Un passage avait effectivement été dégagé dans la charpente jusqu'au cercle noir du puits. Les hélices étant trop bruyantes pour que sa voix fût audible, aussi, c'est par signes qu'elle invita le pilote à faire un deuxième passage. Elle en profita pour désigner la meilleure position et tenta d'expliquer avec un méli-mélo de mimiques et de gestes ce qu'elle attendait. Le pilote opina pour indiquer qu'il avait saisi. L'aérodrome ralentit jusqu'au vol stationnaire puis repartit lentement en marche arrière vers l'édifice mutilé. L'homme pilota plus ou moins au jugé, se penchant de temps en temps pour vérifier sa trajectoire. Enfin, il repassa en vol stationnaire.

Misty passa par-dessus la sphère solidement sanglée pour vérifier si l'arrière de l'anémoptère était à la verticale du puits. Après avoir regardé vers le sol, elle remonta sur la bombe. Le pilote lui jeta un œil. Elle lui montra ses deux mains, poings serrés, et les ouvrit, chacune avec cinq doigts écartés et resserra les poings. Elle espéra que le pilote avait compris qu'elle lui indiquait de reculer d'environ dix mètres.

Le pilote exécuta la manœuvre. Une rafale de vent chahuta brusquement l'aéronef qui partit sur le côté. Misty fut déséquilibrée mais se rattrapa à une roue arrière de l'anémoptère qui perdit de l'altitude et dériva vers une poutre menaçant directement la jeune femme. Celle-ci grimpa prestement près de la bombe. Elle frémit en entendant craquer la roue qu'elle

venait de lâcher. Par chance, l'aérodynes passa juste au ras de la charpente métallique et il n'y eut pas d'autres dégâts. Le pilote reprit enfin le contrôle et put éloigner l'engin.

Toutes griffes dehors suite à la montée d'adrénaline, Misty hurla à l'oreille du pilote qu'il fallait retourner au-dessus du puits. L'homme fixa les mains redoutables, pâlit et obtempéra. Ils reprirent donc la manœuvre. Il fallut de nombreuses tentatives mais, finalement, la jeune femme réclama le vol stationnaire. Elle vérifia une dernière fois que l'arrière de l'aéronef était à l'aplomb du puits puis elle désarrima la sphère et commença à la pousser dans le goulet aménagé à cet effet. L'énorme boule ne bougea pas d'un poil.

Misty commença à se dire qu'elle aurait dû laisser la place à Lucy, plus puissante qu'elle. Elle s'arc-bouta. La bombe frémit. Elle déploya toute son énergie et la sphère s'ébranla enfin. L'inertie rompue, pousser devint plus facile et, lentement mais inexorablement, la boule approcha du bord. La peau de la jeune femme se hérissa sous une soudaine brise. Une bourrasque fit avancer l'anémoptère alors que la bombe basculait dans le vide. Misty, horrifiée du décalage, se jeta sans hésiter pieds en avant sur la boule qu'elle percuta latéralement pour la « recentrer » au-dessus du puits. Et la bombe tomba droit vers le trou.

La corde reliant l'anémoptère à la sphère se tendit brusquement puis se relâcha après avoir arraché la goupille d'activation du retardateur. Misty attrapa *in extremis* la corde qui pendait de l'aéronef. Elle avait craint un instant suivre la bombe qui fonçait désormais vers les profondeurs. L'aérodynes s'éloigna, entraînant dans son sillage la jeune femme qui, une fois au-dessus du sol, lâcha la corde. Après son atterrissage, elle eut à peine le temps de courir jusqu'au talus érigé de l'autre côté de la grille. Quand Misty s'aplatit derrière la terre, commencèrent les explosions, plus nombreuses et plus fortes que la série qui avait dégagé l'accès au puits. Curieuse, la jeune femme se redressa.

Le lourd chevalement d'acier se replia sur lui-même avant de disparaître dans le puits, comme aspiré, entraînant à sa suite de la terre, des pierres, divers gravats et surtout la titanique bobine autour de laquelle était enroulé le câble de l'ascenseur. Mais le diamètre de cette bobine était supérieur à celui du

puits. Par conséquent, celle-ci se planta dedans, à la verticale, obturant ainsi partiellement l'orifice.

\*\*\*

Väinämöinen ressentit une infime vibration dans l'air confiné. Un objet lourd tombait dans le puits. Le Vrîl-Ya s'écarta promptement du centre de la salle hémisphérique et se replia vers le tunnel d'où il était venu. Une grosse sphère rebondit sur l'enchevêtrement de ferraille, de gravats et de poutres pour rouler vers lui et s'immobiliser à un pas. Il tendit la main et toucha la sphère, froide. Il tenta de la sonder mais sous la coque, derrière une couche de cuir, un treillage métallique bloqua son inspection. Il s'aperçut rapidement que ce dispositif empêchait toute tentative d'ouverture électromagnétique. Encore une fois, les humains confirmaient le potentiel de l'imagination.

L'extraterrestre conclut que la sphère ne pouvait être qu'une bombe, avec une probabilité de cent pour cent. Cette déduction ne l'inquiéta aucunement. Les humains ne disposaient que d'une capacité minime de destruction. Un explosif chimique n'endommagerait rien au-delà de la salle centrale. Dans l'incapacité de renvoyer la bombe en dehors du puits, Väinämöinen estima qu'il avait trop tardé et qu'il ne pourrait échapper au souffle de l'explosion. Mais cela lui importait peu. Il avait accompli sa tâche et son temps était révolu. Il informa Antero Vipunen puis regretta de ne pas avoir joui plus longtemps de l'individuation qui lui procurait d'étranges pensées.

Väinämöinen entendit de lointaines explosions. Perplexe, il se questionna mais il n'eut pas le temps de concevoir une hypothèse, la sphère explosa.

\*\*\*

Antero Vipunen sortit de l'entrepôt avec la démarche hésitante et lourde qu'imposait un exosquelette motorisé. Il ne maîtrisait pas totalement les mouvements de sa tenue étanche qui valait une armure de combat et qui, une fois son champ de force activé, serait invulnérable face aux humains. Il avait hâtivement adapté l'interface énergétique pour y insérer une unité

martienne. Après de rapides mais concluantes vérifications, il avait revêtu la combinaison de vide spatial pourvue, de surcroît, d'un intensificateur psychokinétique qui amplifiait le Vrîl et permettait de l'utiliser à travers des gants spéciaux.

Dans le couloir, Antero Vipunen sautilla pour éprouver son contrôle de la combinaison. Satisfait, il envisagea de courir vers la salle centrale, à la vitesse maximale qu'autorisait l'exosquelette. L'alerte mentale émise par Väinämöinen coupa son élan. Les humains avaient jeté dans le puits une bombe que ce dernier ne pouvait désamorcer. Väinämöinen conseilla impérieusement à Antero Vipunen de patienter là où il était, hors de portée du souffle qui ne devrait pas pénétrer bien loin dans les galeries.

Discipliné et rationnel, Antero Vipunen attendit. Il perçut les explosions dans le puits via sa relation avec Väinämöinen. Il partagea son étonnement. Et une lumière bleue se rua vers lui. Comme il n'avait pas activé le champ de force de la combinaison, rien ne le protégea du rayonnement mortel.

\*\*\*

Des rais de lumière bleue jaillirent du puits de chaque côté de la bobine, qui ne bougea pas d'un pouce. Misty, stupéfaite, en déduisit que le bouchon de terre et d'acier descendant dans le boyau vertical avait été transpercé. Mais comment se faisait-il que la bombe de Robur eût un tel effet ? La luminosité décrut au moment même où le tonnerre de l'explosion souterraine devint audible. Et le puits cracha des masses phosphorescentes bleutées qui évoquèrent à Misty les projections d'un volcan. Après s'être élevés à plus de cent mètres, les blocs incandescents s'abattirent comme une pluie d'aérolithes. La plupart s'écrasèrent dans l'enceinte heureusement déserte, creusant à chaque impact un petit cratère. Certains, toutefois, atterrirent au-delà de la clôture.

Bien que troublée par les cris des premières victimes, Misty, avertie par son sixième sens, roula sur le flanc sans réfléchir. Une météorite en fusion luminescente s'écrasa à l'endroit qu'elle occupait l'instant d'avant. Elle se redressa à côté d'un hussard dont le regard étonné se figea, son torse traversé par une pierre ardente. Avant de mourir, il ne cria même pas. Un autre militaire, rampa

jusqu'à lui et posa la main là où il avait été frappé, mais hurla en retirant un moignon au bout duquel la chair se liquéfiait dans une gelée fluorescente. Il s'évanouit. Et la pluie étrange cessa.

Lucy Westenra, pétrifiée derrière la fenêtre du poste de garde, contemplant la scène qui s'apaisait. Des projectiles étaient tombés au-delà de la grille et elle redouta un nombre élevé de victimes. Dehors, les lueurs bleutées qui émanaient des petits cratères fumants tourmentaient l'obscurité nocturne déclinante. Ce phénomène lui rappela les événements des Gouilles<sup>45</sup>, en Bourgogne, qu'avait narrés Robur : suite à une explosion ayant créé un cratère conique, une colonne de lumière bleue était montée vers le ciel. Elle trouva que l'ingénieur avait joué un jeu dangereux en introduisant une pile martienne dans la bombe, car il n'avait pu réellement en prévoir les effets, chose étonnante chez une personne qui ne laissait habituellement rien au hasard.

Le poste de garde n'avait pas été épargné. Quelques scories avaient troué les plafonds du bâtiment mais, miraculeusement, tous ses occupants étaient indemnes. Akseli Kivi, Julius Wilbrand, Jan Sobieski et Clara Sesemann, très pâles, fixaient la responsable de la sécurité comme quelqu'un qui avait l'air de savoir ce qu'il s'était réellement passé, ce qui n'était pas totalement faux. Lucy, majestueuse dans sa tenue Faraday, fixa l'officier polonais.

— Je crois, capitaine, que vous devriez mettre cette mine et le terrain qui l'entoure en quarantaine.

Le hussard jeta un œil vers l'extérieur et fit la moue.

— Cela semble en effet préférable, mademoiselle.

Kivi, qui n'entendait rien au français, les regarda comme s'il essayait de deviner le sens de leurs phrases. À la surprise de tous, Wilbrand enchaîna dans un français un peu hésitant.

— C'est même impératif.

Lucy lui sourit puis s'adressa à l'officier qui représentait le chancelier.

— Si son Excellence le permet, la Compagnie est disposée à fournir toute l'aide possible.

Sobieski s'amusa de l'absence de référence à l'empereur.

— Représenteriez-vous monsieur Moreau pour vous engager ainsi ?

45. Dans la nouvelle *Le jour inversé* du même auteur.

Lucy s'autorisa un clin d'œil discret à Clara. Pouvoir étudier les aérolithes et, peut-être, les installations Vrîl-Ya représenterait une véritable aubaine pour David Moreau et Robur. Clara se rapprocha de Kivi pour lui traduire la conversation.

— Je peux sans problème prendre un tel engagement, dit Lucy. Toutefois, je vous rappelle qu'il nous est très facile de contacter David pour lui demander son accord.

Sobieski s'interrogea sur l'identité de ce « David » avant de réaliser qu'il s'agissait de l'employeur de la jeune femme qui avait malicieusement appuyé sur le prénom comme pour indiquer une intimité ou, du moins, une certaine connivence.

— Penser aux livres-mémoires n'est pas encore une habitude pour moi, répartit l'officier d'un ton faussement badin.

— Et puis, la Compagnie a l'expérience de ce genre de situations.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit le chimiste.

— Oh ! minauda Lucy. Je laisse aux personnes compétentes le soin de vous l'expliquer, monsieur Wilbrand. Je risque de raconter les faits de manière fort peu scientifique.

Wilbrand n'insista pas, comprenant qu'elle n'en dirait pas plus. Lucy reprit un air sérieux.

— Je pense que nous pouvons considérer le problème Vrîl-Ya réglé.

La jeune Allemande toussota avec un air embarrassé.

— Il reste un Vrîl-Ya dans la nature.

— Comment cela, Clara ?

— Eh bien, il semblerait que les Vrîl-Ya aient perçu l'occultation des pensées de monsieur Kivi quand celui-ci a mis la casquette protégée. Monsieur Pohl a signalé que l'un d'entre eux avait quitté la mine. Je suppose que c'est lui qui s'est approché du domicile de monsieur Kivi et qui a fui les husards en Faraday et les policiers. Il a tendu la main comme pour lancer un éclair et sa description correspond au dénommé Hans Feuerbach. Les borgnes ne courent pas les rues.

Lucy se pinça les lèvres, dubitative.

— Il reste donc un homme possédé par un Vrîl-Ya. Mais cet homme peut-il encore être possédé alors que tout ce qu'il y a sous terre a été détruit ?

Personne ne lui apporta de réponse.

## Chapitre 46

*Deal Castle, comté de Kent (Angleterre)*

— Les Martiens ont fini par comprendre qu'ils ne risquent pas d'être attaqués de nuit, marmonna Léopold Dufresne, en anglais pour être compris des deux agents qui l'accompagnaient. Même avec la pleine lune, ils ne craignent pas grand-chose. Et les nuages arrivent.

— Ouais, m'sieur, grogna le policier massif et rugueux qui se prénomme Will. On voit pas ces foutus carrés.

— Ouais, approuva Jack, l'autre policier dont les tensions internes éraillant sa voix avaient définitivement émacié le visage.

Tous trois parlaient des grilles sur l'avant des cabines en formes de bolets aplatis qui n'étaient déjà pas faciles à atteindre en plein jour. Tapis derrière les créneaux du niveau intermédiaire, un sépale de la forteresse à six pétales, dans l'ombre de la tour centrale coiffée du brasier qu'ils avaient allumé puis alimenté avec le mobilier trouvé, ils observaient les Martiens qui n'avaient guère forcé l'allure, comme s'ils ne réagissaient pas à la provocation.

Six tripodes escortaient trois machines rampantes qui ressemblaient à de longues chenilles annelées. Dufresne imagina une myriade de petites pattes, ce qui lui évoqua des scolopendres, puis il étudia leur progression. Au rythme actuel, les machines atteindraient la forteresse d'ici une minute.

Omer Pigeon et Narcisse Auverlot avaient vaporisé la solution infectée sur les corps suspendus dans la grande salle frigorifique. En ce moment, ils s'y cachaient en compagnie du sergent Erwin McDonnell et des autres policiers que celui-ci commandait en tant que shérif du Kent.

Dufresne sut plus qu'il ne vit qu'une des trois chenilles venait d'atteindre la porte alors que les autres s'arrêtaient avant le pont. Surpris de cette certitude spontanée, il lui fallut quelques secondes avant de réaliser qu'il avait interprété les sons émis par l'engin extraterrestre. Un grincement suivi d'un choc lui firent penser à l'ouverture d'une porte ou d'une trappe, puis un grattement à un mille-pattes. Distrait par cette curieuse conviction, il se demanda ce qui provoquait ce bruit. En l'absence de réponse probante, son esprit l'orienta dans une autre direction. Les Martiens ne seraient pas dupes. Ils ne croiraient jamais que les humains avaient évacué les lieux. Il ne pouvait malheureusement pas grand-chose pour les hommes à l'intérieur.

Dufresne préféra se concentrer sur les six tripodes qui, après s'être répartis autour du fort, s'étaient immobilisés devant le premier rempart, leurs habitacles surplombant les créneaux. Alors que les nuages avaient fini par occulter la lune, il vit distinctement la grille sur le flanc des « champignons », comme en plein jour. Au son, pourtant lointain, il identifia trois petites machines qui faisaient un bruit semblable à celui des araignées à trois pattes, mais en plus aigu. Les Martiens progressaient à l'intérieur du château d'où montait une subtile odeur de lézard pourri, certainement la leur. La nuit lui parut soudain plus fraîche et il sentit le poids de l'humidité sur sa peau. Troublé par la soudaine acuité de ses sens, le jeune médecin tenta d'appréhender ce qu'il lui arrivait.

\*\*\*

Les trois machines entendues par Dufresne franchirent le dernier rideau constitué des larges rubans de cette matière transparente semblable à la parkesine. À l'abri d'un empilement de fûts au fond de la salle, McDonnell essaya de comprendre ce qu'il voyait : les trois Martiens, debout sur des plateformes sans roues apparentes, tenant avec leurs tentacules un rectangle tubulaire fiché au sommet d'un petit mât qu'il assimila à un volant d'automobile, progressaient vers lui dans un bruit de cliquetis. McDonnell se demanda comment ces engins avançaient et s'il y avait des armes cachées. Ils semblaient assez véloces

pour rattraper un homme et les Martiens fouilleraient certainement le château à la recherche des intrus qui avaient tué leurs frères dont ils verraient bientôt les corps. Le sergent dégaina son revolver et le brandit à l'attention de l'équipe en retrait derrière lui. Pour ces envahisseurs-là, les balles réelles conviendraient. Ils économiseraient ainsi les capsules. Sur le point de baisser le bras pour donner le signal de l'attaque, il suspendit son geste en voyant les Martiens tomber de leurs plateformes mobiles pour s'effondrer sur le sol. Les appareils sans pilote, portés par leur élan, foncèrent vers les fûts qu'ils percutèrent. Renversés, ils agitèrent inutilement de petites pattes, ce qui répondait aux interrogations du sous-officier quant à leur mode de propulsion. Après quelques secondes, les pattes se bloquèrent. McDonnell contempla un instant les « calamars » visqueux allongés de l'autre côté des fûts avant de s'approcher.

— Mais que s'est-il passé, bon sang ?

— Je dirais qu'ils ont contracté une mauvaise grippe, répondit Auverlot d'un ton très distingué assorti à son costume noir et sa fine moustache.

Hébété, le sous-officier fixa le Français.

— Ce sont les microbes que nous avons répandus avec les vaporisateurs, précisa Pigeon, souriant dans sa barbe grisonnante. Il y en a dans l'air.

McDonnell envisagea que c'était une bonne nouvelle mais un des policiers dont il ne reconnut pas la voix mit le doigt sur un problème qu'il avait occulté.

— Avec la porte ouverte, les Martiens ont forcément déjà compris qu'on est là.

— Et s'ils s'aperçoivent que ceux qui entrent ici meurent instantanément, grogna le sergent, ils vont nous rôtir au rayon ardent.

— Nous pouvons sortir dans le fossé, proposa Pigeon.

— Connaissez-vous le chemin ?

— Non.

McDonnell ôta sa carabine à air comprimé de l'épaule.

— Alors il n'y a qu'une solution. Il faut tenter une sortie.

Dufresne avait tout entendu. Happé par l'urgence, il ne se posa pas de questions. Il épaula sa carabine à air comprimé et tira sur les deux tripodes à sa portée. Il vit clairement les ampoules éclater sur les grilles. Pris de frénésie, il courut jusqu'à ce qu'il trouvât une autre araignée à trois pattes. Encore une fois, il atteignit sa cible.

Les trois autres tripodes s'écartèrent du rempart pour libérer sous leurs habitacles ces serpents annelés émetteurs du rayon ardent et les pointer approximativement dans la direction de Dufresne. Ce dernier ignora les deux policiers qui, avec leurs carabines, s'étaient mis à tirer au jugé. Transcendé par la surabondance de sensations et sa vitesse, il fit feu trois fois. Les géants de métal se statufièrent.

— Comment a-t-il fait pour voir les carrés ?

Dufresne se retourna et remarqua que les deux policiers, abasourdis, le dévisageaient. Ils étaient à une bonne vingtaine de mètres de lui, près des créneaux dominant le pont menant au château. Il réalisa qu'il venait de reconnaître Will alors que celui-ci chuchotait à l'attention de Jack. Il leva la tête : d'épais nuages étouffaient la lune et la lumière du feu ne dansait guère au-delà de la tour centrale. La nuit était trop opaque pour un œil ordinaire.

Le jeune médecin, émerveillé, appréhenda enfin la vérité. Il était devenu nyctalope. Les dernières traces de traitement régressif avaient déserté son corps. Comme il n'était pas censé l'interrompre, Lucy Westenra ne lui avait pas parlé des sens aiguisés propres à son affection. Il soupira. Les inconvénients inhérents à son état, comme le besoin hématophagique, ne se manifestaient toujours pas, sans doute une conséquence de l'inhalation de la fumée noire. Estimant qu'il était trop tôt pour croire ce changement définitif, Dufresne ne put s'empêcher de sourire. Si la fumée noire pouvait libérer Lucy de certaines contraintes, la couleur de peau induite risquait de ne pas être conforme à son élégance. Puis il s'inquiéta encore une fois de la réaction de Misty à son égard.

Des coups de feu retentirent. La pétarade dura à peine deux minutes puis le silence se referma sur la nuit, sauf pour Dufresne qui ferma les yeux pour mieux suivre les événements devant le château.

— Monsieur ?

Dufresne sursauta comme s'il avait entendu un soudain hurlement. Voyant la mine ébahie du policier qui s'était approché de lui, il présuma que celui-ci n'avait pas crié.

— Veuillez m'excusez, Will. Je viens de prendre conscience de certaines choses. Qu'y a-t-il ?

Le policier tendit le doigt vers les créneaux au-dessus de l'entrée du château dont il s'était éloigné.

— Les autres serpents machines repartent.

Dufresne, amusé par le nom donné aux deux chenilles mécaniques restées en retrait, tenta d'en percevoir le mouvement puisque lui comme Will ne pouvaient les voir depuis la position qu'ils occupaient.

— Il y en a effectivement deux qui repartent.

Will et son collègue qui venait de le rejoindre échangèrent un long regard teinté de crainte.

— Que faisons-nous, monsieur ? demanda Jack, intimidé.

— Laissons les partir. Je pense que les Martiens doivent apprendre qu'ils ne sont plus en sécurité pendant la nuit.

— De toute façon, maugréa Will, on peut pas les en empêcher.

\*\*\*

Carabine à air comprimée prête à tirer, McDonnell, que ses enjambées de presque géant avaient porté devant, arriva en vue du portail d'entrée et il s'immobilisa. À l'extérieur du château, le véhicule martien, grand ouvert, dessinait un cercle lumineux dans la nuit. Dans le véhicule qui évoquait un corridor tubulaire, les Martiens s'affairaient autour de cylindres verticaux plus petits qu'eux. Des meubles, des machines, des pupitres de commande ? Le sergent n'en avait aucune idée mais, estimant qu'il allait bientôt être repéré, il mit sa carabine à l'épaule et dégaina son revolver avant de se mettre à courir.

McDonnell franchit une sorte de pont-levis pour s'engager dans le véhicule, un long boyau dont les parois alternaient bandes luminescentes, prodiguant l'éclairage, et bandes sombres. Se rappelant que les éclaireurs avaient baptisé « chenilles » ces engins de transport, le sergent se dit que l'intérieur en reproduisait la structure annelée. Remarqué par les « calamars », le sous-officier se mit à tirer en slalomant entre les cylindres.

Auverlot, Pigeon et les policiers jaillirent ensemble du château alors que le sergent tirait ses premiers coups de feu. D'un même mouvement, ils s'arrêtèrent devant le véhicule extraterrestre et, sans se concerter, ils mirent tous la carabine à l'épaule pour s'emparer de leurs revolvers avant de se lancer à la suite du shérif du Kent.

McDonnell s'étonna de l'absence de réaction des Martiens parmi lesquels il faisait un carnage, comme si ce qu'il leur arrivait était hors de leur compréhension. Son chargeur vidé, il commença à reculer, et les Français et les policiers dépassèrent sa position pour prendre le relais. La fusillade nourrie qui s'ensuivit dura à peine une minute.

Le sergent, encore hébété par l'action, se rendit compte qu'ils venaient de se rendre maîtres d'un véhicule martien. Il considéra l'alignement des corps extraterrestres qui ressemblait à un dépôt de méduses après la marée. Comment l'armée britannique avait-elle pu plier devant des créatures si fragiles ?

\*\*\*

Sa puissante carcasse adossée à un mur, McDonnell observait les trois Français qui discutaient, chacun tenant un de ces fameux livres-mémoires. Auverlot et Pigeon lui avaient expliqué qu'ils devaient faire un rapport à un certain David Moreau, qui dirigeait la Compagnie des Intelligences Botaniques. S'il avait bien compris, ce rapport serait ensuite transmis aux autorités françaises ainsi qu'à l'ambassade du Royaume-Uni à Paris.

À peine une heure auparavant, ils avaient investi une chenille martienne et fait fuir deux autres. Une rapide exploration avait confirmé la désertion totale des Martiens. Personne n'avait voulu retourner dans le « garde-manger », les hommes s'étaient donc regroupés en haut du premier rempart. Toutefois, deux policiers surveillaient l'horizon.

McDonnell focalisa son attention sur Dufresne. Sa peau grisâtre était surprenante mais ce que lui avaient rapporté les policiers prénommés Will et Jack l'était encore plus. Le sous-officier se demanda quelle était la part de fantasme dans cette narration à deux voix, mais le jeune médecin français avait survécu à la fumée noire et certaines rumeurs sur ses capacités

s'étaient répandues à Douvres. Durant un bref instant, le sergent imagina un bataillon de tels individus repoussant les Martiens à la mer puis il secoua la tête en grimaçant. Et si une telle armée envahissait la Grande-Bretagne ?

Dufresne s'écarta des civils en costumes noirs. Il tenait toujours son livre-mémoire ouvert devant lui et le sergent avait compris qu'il s'agissait d'une forme de télégraphe sans fil qui permettait à deux interlocuteurs de dialoguer en direct. Le médecin faisait-il un rapport à quelqu'un d'autre ? En tout cas, il n'avait pas l'air dans son assiette, même si au bout de quelques instants, le jeune homme parut se détendre.

McDonnell laissa échapper un rire étouffé quand il supposa qu'il avait assisté à une conversation privée. Les livres-mémoires étaient peut-être assez répandus en France pour cela. Il essaya d'imaginer une jeune femme extraordinaire qui pourrait s'acoquiner avec Dufresne. Le sergent surprit un clin d'œil du médecin à son adresse. Avait-il chuchoté sans s'en apercevoir ?

— Souhaitez-vous communiquer vos observations à Sir Chalmer ? demanda Auverlot, le tirant de sa gêne soudaine.

McDonnell acquiesça d'un grommèlement confus que ce serait une bonne chose d'aviser le commandant en chef du *King's Royal Rifle Corps*.

## Chapitre 47

*Îlot Arbor, océan Indien*

L'horizon rosissait d'une promesse de jour. Malgré la lune déclinante dans la nuit à bout de souffle, Lycos vit les yeux noirs de Mathieu Cortes flamboyer de haine. Pour une fois, le capitaine, aux allures de bohémien dandy avec sa boucle d'oreille et sa casquette légèrement penchée, abandonna son air désenchanté pour le feu de la colère.

— Pourquoi vous aiderais-je ? gronda-t-il.

Lycos baissa la tête. Ses longues oreilles frémissaient de rage. Il serra sa mâchoire proéminente à l'instar des canidés. Il devait composer avec l'officier de marine, il n'avait pas le choix. Dans le cas contraire, il l'aurait déjà étripé.

— Êtes-vous borné au point de ne pas avoir vu ? fil-il, exaspéré.

Après avoir réajusté ses lunettes rondes, Eugen Warming, le dernier participant à ce conciliabule tripartite, désigna les hommes d'équipage assis en arc de cercle devant le promontoire rocheux battu par les vagues sur lequel ils s'étaient isolés pour discuter. Les marins et, derrière eux, Faustin Saint-Hilaire étaient coiffés de cette fleur renversée en forme de tulipe.

— Commandant, je crois que, quel que soit le différend que vous ayez avec monsieur Asinus...

— Lycos ! Il s'appelle Lycos.

— Lycos ?

— C'est une longue histoire, répartit ce dernier.

Cortes serra les poings. Le botaniste leva les bras.

— Commandant ! Je vous suggère de mettre votre différend en suspens. Il me semble qu'il y a plus urgent.

— Ravi de vous l'entendre dire, persifla Lycos.

Cortes plissa les yeux mais se tut. L'homme-bête décida de jouer une carte qu'il avait gardée dans sa manche. Il essaya d'adopter un ton de conciliation.

— Votre femme et vos deux enfants sont libres, commandant. Les Prussiens avaient pour consigne de les relâcher deux à trois jours après le départ du *Turbinia III* pour Palerme. Sur ce genre de chose, les Allemands sont fiables.

Le regard interloqué du botaniste danois alla de Lycos à Cortes qui grogna.

— Nous ne sommes pas allés à Palerme. Ce changement n'était sûrement pas prévu par les Allemands. Monsieur Gerber a dû empêcher leur libération.

Le capitaine s'inquiétait à juste titre. Selon les exigences de Gerber, le *Turbinia III* aurait dû terminer son voyage en Sicile. Toutefois, au moment du départ, Lycos l'avait informé que Gerber, l'agent des Prussiens, avait quitté le bord pour raison familiale et, une fois en mer, Lycos avait rétabli le cap initial du *Turbinia III* vers Arbor.

— Monsieur Gerber a préféré nourrir les poissons marseillais, lança Lycos. Il n'a donc pas pu interférer avec leur libération.

Warming et Cortes, effarés, se consultèrent des yeux. Le botaniste danois, pragmatique, se ressaisit le premier. Il se tourna vers Lycos.

— Que pouvez-vous nous dire sur ces... chapeaux fleurs ?

L'interpellé se racla la gorge, cherchant comment formuler la situation. Il montra le végétal qui avait envahi la presque totalité de l'îlot.

— Vous savez que cet arbre est une intelligence botanique comme l'est celui du Champ-de-Mars.

— Une intelligence ? s'étrangla Cortes.

— Douée de raison et de désirs, de sentiments peut-être...

Warming ne commenta pas. Lors du voyage, il avait eu des discussions à propos de ces étranges végétaux avec Saint-Hilaire.

— Cette chose ? s'impatienta Cortes.

— Cette chose a choisi d'être indépendante.

— Indépendante ? s'étonna le botaniste. Je croyais que le chirurgien devait seulement être une extension de l'Arbre du Champ-de-Mars.

— Eh bien, c'est raté. Le fiston a coupé le cordon et envoyé paître papa. Il a colonisé Arbor et tous les hommes qui se trouvent dessus, sauf nous, bien sûr.

— Les hommes ? Vous voulez dire...

— Qu'arbre junior contrôle tous ceux qui portent ce galure. Cet imbécile de Saint-Hilaire a été le premier à se coiffer. Il était content de me montrer ça mais, quand il a voulu enlever son bonnet végétal, il n'a pas pu. Depuis, son esprit a été remplacé par celui de l'arbre. Et c'est pareil pour tous les autres.

— Pourquoi ne nous a-t-on pas encore contraints à nous coiffer ainsi ? demanda Warming. Vous avez parlé avec monsieur Saint-Hilaire alors qu'il avait déjà ce couvre-chef.

Les épaules de Lycos s'affaissèrent.

— En fait, c'est surtout avec l'arbre que j'ai papoté.

— Vous voulez dire...

— Que Saint-Hilaire n'était plus lui-même.

— Et pourquoi l'arbre voudrait-il vous parler ? interrogea Cortes.

— Parce qu'il compte établir une alliance avec l'Homme-Puma.

Ses deux interlocuteurs dévisagèrent l'Homme-Lycaon qui leva la main dans un geste d'apaisement.

— Il veut s'allier avec les hommes-bêtes contre l'Arbre du Champ-de-Mars et la Compagnie des Intelligences Botaniques, et peut-être même le reste de l'humanité. Mais il n'en est pas question.

— Pourquoi donc ? lâcha Cortes.

Lycos montra le tourbillon de cumulus au-dessus de l'îlot alors qu'au large la lumière de la lune estompait les étoiles d'un ciel sans nuages.

— Vous n'avez pas vu un arbre bien plus grand à l'œuvre. Je ne veux pas revivre ça, ou pire. Et je n'ai pas envie que mes frères finissent comme nos amis là-bas.

— Ce qui n'explique pas pourquoi nous n'avons toujours pas de chapeau.

— Eh bien, pour l'instant, l'arbre croit que j'agis au profit de cette alliance. Il voit le *Turbinia III* comme le moyen de rejoindre l'île des hommes-bêtes. Je l'ai persuadé de vous épargner en lui suggérant qu'il pourrait avoir besoin d'un capitaine de navire et d'un botaniste qui ne soient pas décérébrés. Là, je suis censé vous convaincre.

— Que proposez-vous ?

— Le lieutenant de navigation Giniel et le chef mécanicien Panisson sont à bord. Nous devons rejoindre le *Turbinia III* et partir.

— Je ne vais pas abandonner mon équipage.

— Il est déjà perdu. Sa seule chance, infime il est vrai, est que nous nous échappions.

— Mais nous serons trop peu pour manœuvrer ce navire, risqua Warming.

— Ce sera difficile en effet, convint Cortes. Vous devrez mettre la main aux fourneaux. Mais il faut traverser cette ligne de gardiens. Et nous devons prendre un canot.

— Ça, trancha Lycos, ce ne sera pas possible. Mais j'ai un plan.

\*\*\*

— Pourquoi êtes-vous venu seul ?

Lycos jeta un œil vers les deux hommes qu'il avait laissés derrière le périmètre de marins assis puis inclina la tête comme s'il était embarrassé.

— Il faut que vous ayez conscience que vous leur inspirez des sentiments complexes et mitigés.

Le visage de Saint-Hilaire resta impénétrable et sa voix demeura atone.

— Votre formulation est impossible à analyser.

Lycos eut un sourire en coin.

— Je vais tâcher de clarifier. Ils sont fascinés par vous et, en même temps, ils ont peur de vous.

— Expliquez « fascinés ».

— Hum... Ils voient en vous une grande intelligence, quelque chose qui les dépasse mais qui les attire.

— Cela justifie-t-il leur absence ?

— C'est que le fonctionnement humain est particulier. Même s'il accepte un fait ou une idée, l'homme a besoin de temps pour s'y accoutumer.

— Combien de temps faut-il attendre pour qu'ils s'accoutument ?

Lycos secoua les mains devant lui.

— Euh... Ce n'est pas qu'une question de temps. Je crois qu'une petite marche sur la plage devrait les mettre dans de meilleures dispositions.

— L'humain Saint-Hilaire vous accompagnera.

— Je pense que c'est une bonne idée.

— Parleront-ils avec moi ?

— Assurément. Je vous préviens toutefois que ce processus commencera par un temps assez long de silence. Cela vous pose-t-il un problème ?

— Non. Je vais suivre vos préconisations.

— Parfait. Avec le *Turbinia III*, vous pourrez bientôt envoyer un émissaire vers l'Homme-Puma. Permettez-vous que j'aille les chercher ?

— Oui.

L'Homme-Lycaon se retourna. Quatre hommes gardaient les deux canots sur le sable, tortues d'ombre échouées sous la lune. Il faudrait s'en passer mais Lycos le savait déjà. Un éclair frappa l'arbre avec fracas. La foudre n'était plus tombée depuis deux bonnes heures. Le végétal avait-il besoin de se recharger ?

L'homme-bête scruta le ciel mais n'y discerna aucune silhouette volante. Il se morigéna du vain espoir qu'il avait entre-tenu. Horus n'interviendrait pas.

\*\*\*

Cortes et Warming marchaient sur le sable, silencieux et têtes baissées comme en recueillement. Saint-Hilaire, coiffée d'une fleur renversée, avançait à leur côté d'un pas rigide. Lycos scruta la demi-pénombre. Les quatre marins qui surveillaient les canots jouaient les piquets immobiles. Le reste de l'équipage était toujours assis en demi-cercle face au petit promontoire rocheux que les trois hommes avaient quitté. Un nouvel éclair tonna.

L'homme-bête regarda vers le *Turbinia III*, quasi immobile tant l'océan était calme au cœur du mur de vents tournant autour de l'îlot. Avec seulement le crissement des grains de silice sous les pieds pour ponctuer le doux ressac, la nuit aurait pu être paisible. Lycos espéra que le lieutenant de navire et le chef mécanicien avaient respecté les consignes de leur capitaine et tenu le catamaran à vapeur prêt à appareiller. Démarrer les turbines ne serait pas instantané. C'était le point faible du plan qui s'appuyait sur un pari insensé : le temps de réaction de l'arbre dissident.

La progression, volontairement lente, atteignit le point de la plage le plus proche du navire. Lycos sortit un galet de sa poche et en asséna un violent coup sur la nuque de Saint-Hilaire qui s'effondra. Warming et Cortes coururent dans les flots et l'homme-bête les suivit. Ce dernier, avant de se mettre à nager, observa l'îlot. Les marins n'avaient pas bougé.

\*\*\*

Florian Giniel se demandait à quoi on jouait sur l'îlot. Quand Anselme Panisson lui avait dit qu'il se passait d'étranges choses sur Arbor, le lieutenant de navigation lui avait rétorqué qu'il le savait bien puisque cet arbre était par nature étrange. Mais maintenant qu'il avait observé l'îlot avec ses jumelles, « étrange » lui paraissait n'être qu'un euphémisme.

Pour ce qu'il en avait vu et compris, tous les marins arbo-raient une étrange coiffure oblongue et, la plupart du temps, restaient statufiés. À sa connaissance, seuls le capitaine Cortes, le botaniste danois Warming et le subrécargue Asinus ne portaient pas ces couvre-chefs.

Il en était là de ses réflexions quand il remarqua que les trois hommes en question, accompagnés de Saint-Hilaire, marchaient vers la plage. Et d'un seul coup les événements se précipitèrent. En voyant son capitaine se jeter à l'eau, le lieutenant de navigation sut qu'il fallait d'urgence faire chauffer la vapeur.

\*\*\*

Lycos se retint de s'ébrouer pour ne pas avoir l'air trop animal. Il avait été le dernier à sortir de l'eau. Le lieutenant de navigation expliqua au capitaine que la turbine bâbord était prête à tourner et qu'il repartait pour aider le chef mécanicien à mettre celle de tribord en chauffe. Le botaniste danois se joignit à lui. Cortes fit volte-face vers l'homme-bête comme pour lui donner un ordre mais il capta le regard de celui-ci et se tourna vers l'îlot.

Cortes regretta de ne pas avoir emprunté à Giniel ses jumelles mais il n'eut aucun doute sur le sens de ce qu'il vit. Les hommes d'équipage poussaient dans l'océan les deux canots. Il en compta seize mais les autres suivaient derrière. Il se demanda s'ils allaient monter à bord des chaloupes ou simplement nager. Il fit la moue. Le *Turbinia III* n'aurait pas le temps de partir avant l'abordage.

Des éclairs de plus en plus nombreux frappaient l'arbre qui recouvrait la presque totalité de l'îlot. Les nuages semblaient tourbillonner plus vite.

— Le canon est-il chargé ?

Cortes sursauta puis fixa Lycos. Il réalisa le sens de la question.

— Bien évidemment.

— Parfait.

L'homme-bête se dirigea vers la proue et le capitaine le suivit. Lycos fit pivoter le canon de soixante-quinze à frein de recul hydropneumatique. Cortes posa sa main sur l'épaule pour le retenir.

— Vous n'allez quand même pas tirer sur mon équipage.

— Ce n'est plus votre équipage.

— Mais...

— Rassurez-vous. Je ne vais pas tirer sur les canots. De toute façon, ils viendraient à la nage et le canon ne servirait plus à rien.

— Qu'allez-vous faire ?

— Eh bien, ça dépend. A-t-on beaucoup d'obus ?

Cortes désigna un coffre scellé sur le pont.

— Une douzaine ici et d'autres en cale.

— Alors, on peut gagner du temps pour nos amis aux machines.

Lycos ajusta la visée. Le coup de canon retentit, immédiatement suivi par une explosion au cœur de l'immense arbre. Au grand étonnement du capitaine, les marins se figèrent. L'homme-bête ouvrit la culasse et se tourna vers Cortes.

— Bougez-vous, commandant. Arbre junior ne va pas tarder à se ressaisir. Il faut continuer à l'assaisonner.

Sur l'îlot, quelques flammes prirent dans les branches. Le tonnerre déchira la nuit et un grand éclair frappa le végétal pour le revigorer, puis une pluie abondante se mit à tomber, étouffant le feu. Les marins frémirent et reprirent leur avancée, alors que Lycos refermait déjà la culasse sur un deuxième obus.

Horus décolla de son récif, survola un bref instant le *Turbina III* puis disparut vers le nord. L'Homme-Lycaon, amer, le remarqua. Il pesta contre le sacro-saint non-interventionnisme de l'Homme-Faucon qui la plupart du temps se cantonnait au strict rôle d'observateur, quand il ne jouait pas les prêcheurs. Puis Lycos tira son deuxième coup de canon.

## Chapitre 48

*Palais de Berlin (Allemagne)*

— **N**ous nous réjouissons pour le Royaume-Uni. Droit comme une épée, Guillaume II avait cessé de martyriser le parquet avec ses bottes en déambulant de long en large. Dans le ton sincère pointait une nuance de regret. Petit-fils de la reine Victoria, il avait imaginé hériter de l'empire britannique, mais c'était avant que le monde sût que George V occupait le trône supposé vacant. Contrairement aux pires hypothèses, les Martiens n'avaient pas éradiqué la population de Grande-Bretagne. L'empereur lissa une des pointes relevées de sa moustache brune et fixa intensément son chancelier.

— Mais pourquoi faut-il que ce soient ces damnés Français qui aident le roi George V ? tonna Guillaume II.

Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst semblait épuisé, comme accablé par la fougue de son souverain. Il n'était qu'un vieil homme de soixante-seize ans aux joues creusées par l'âge, à l'épaisse moustache et au regard en retrait au fond des cratères qui cernaient ses yeux. Il n'aurait pas dû accepter la charge, mais pouvait-on s'opposer au choix de l'empereur ? Il évita de soupirer.

— Sachez, votre Majesté, que monsieur Krupp a fait convoyer jusqu'à Douvres des armes qui seront, n'en doutez pas votre Majesté, décisives.

— Quel genre d'armes ?

— J'en ignore le nom, votre Majesté, mais ces armes peuvent disloquer un tripode.

— Ah ?

Le regard noir de l'empereur cessa de peser sur le chancelier et se perdit un instant dans ses rêves de conquête rendus accessibles par de telles avancées scientifiques issues de l'industrie allemande. Hohenlohe-Schillingsfürst s'abstint de préciser que les Vrîl-Ya avaient cédé cet armement aux humains après la bataille de Wangerland et que ses agents les avaient fait parvenir aux Britanniques par l'entremise de la trop française Compagnie des Intelligences Botaniques.

— Sont-ce ces armes qui ont permis de vaincre les Martiens qui ont envahi la Basse-Saxe ? demanda Guillaume II sortant de sa rêverie.

— Oui, votre Majesté.

Le chancelier préféra omettre l'usage des carabines à air comprimé de la Compagnie, convaincu que son souverain, inévitablement informé, choisissait d'occulter les faits qui lui déplaisaient. L'empereur passa ses mains dans le dos et bomba le torse, signe qu'il allait aborder un sujet qui lui était désagréable. Il prit un ton méprisant.

— Monsieur Krupp est fort irrité de l'agression de sa mine de Clausthal par vos hussards.

Hohenlohe-Schillingsfürst nota avec ironie que les militaires avaient cessé d'être Allemands pour devenir ceux de la chancellerie.

— Je comprends tout à fait la position de monsieur Krupp, répondit-il posément. Le problème est qu'il ne dispose pas des informations qui nous ont amenés à cette intervention. Intervention qui n'avait en aucun cas pour objectif de porter atteinte aux intérêts de monsieur Krupp.

L'empereur se contenta de hausser un sourcil interrogateur au-dessus d'un regard sombre qui indiquait que, si les explications ne le satisfaisaient pas, des têtes tomberaient. Le chancelier ne put s'empêcher de chevroter.

— Bien sûr, votre Majesté, je vais partager avec vous ces informations.

Guillaume II opina sèchement.

— La mine de monsieur Krupp avait été investie par des anarchistes.

— Des anarchistes ?

— Oui, votre Majesté. Des anarchistes allemands, autrichiens et italiens.

Hohenlohe-Schillingsfürst laissa le temps à son souverain d'assimiler. Ne citer que des pays membre de la Triplice désamorçait toute tentation de guerre avec un ennemi extérieur.

— Ces anarchistes, fort nombreux, une vraie armée, ont pris le contrôle de Clausthal et ont utilisé les galeries de la mine pour y entreposer un dangereux produit chimique avec lequel ils comptaient empoisonner Berlin.

Guillaume II porta la main à la poitrine, consterné. Le chancelier en profita pour développer son argumentation.

— C'est ce qui explique les lueurs bleues consécutives aux explosions vouées à détruire ce produit qui a gravement pollué la mine et ses alentours.

— Comment est-ce possible ? murmura l'empereur, dents serrées.

— Des employés corrompus ont abusé de la confiance de monsieur Krupp. Ils occupaient de hautes fonctions dans ses entreprises.

— Comme cet étranger qui dirigeait la mine ?

— Absolument, votre Majesté. Mais cet Akseli Kivi a succombé sous les tirs de notre glorieux 17<sup>e</sup> de hussards qui n'a pas hésité à s'exposer aux émanations toxiques en votre nom.

— Je récompenserai personnellement ces hommes.

— Je ne doutais pas que votre Majesté récompense un tel mérite. L'empereur leva la main.

— Il y a toutefois un point obscur. Il m'est parvenu des rumeurs selon lesquelles certaines personnes extraordinaires auraient été capables de lancer des éclairs.

— Il s'agit d'un subterfuge des anarchistes, votre Majesté, un procédé comme en utilisent les illusionnistes.

— Comment diable peut-on créer une telle illusion ?

— Je ne suis guère compétent en ce domaine, votre Majesté. Il semblerait que ce soit un effet inspiré des travaux de monsieur Tesla.

— Un de nos sujets ?

— Hélas non, votre Majesté. Il a été sujet de l'empereur François-Joseph I<sup>er</sup><sup>46</sup> mais il a émigré aux Amériques.

— Qu'ont-ils donc tous avec ce rêve américain ? souffla Guillaume II avant de s'abîmer dans ses réflexions.

46. Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, de Bohême et de Croatie.

Le chancelier respira. Il savait que son souverain avait clos le débat. Il n'avait plus qu'à attendre d'être congédié.

L'histoire des anarchistes et de la menace chimique, tissée sur les rumeurs inévitables, avait pour but de ne pas incriminer Friedrich Alfred Krupp, trop en faveur auprès de l'empereur. Quant à la broderie autour du transfert des disrupteurs, elle avait pour visée de flatter la vanité prussienne de Guillaume II.

De son côté, l'aciériste ne démentirait pas la version officielle. Il avait perdu ses alliés souterrains et avait œuvré pour ses propres intérêts quitte à compromettre l'avenir de l'Allemagne. L'industriel accepterait donc le *statu quo* imposé par le chancelier.

Quant à Akseli Kivi, la Compagnie l'avait pris sous son aile.

## Chapitre 49

*Douvres, comté de Kent (Angleterre)*

**D**ans le pub, miraculeusement rescapé de l'invasion, les consommateurs, collés comme des patelles sur le bar, avaient déserté les tables quand l'homme en uniforme de marine et à la peau grisâtre s'était assis. La population de Douvres louait les Français pour leur aide contre les Martiens mais une réputation sulfureuse précédait celui-ci.

Un serveur posa à la hâte une pinte de bière et se dépêcha de refluer derrière le comptoir. Léopold Dufresne, maussade, trempa ses lèvres dans le breuvage tiède et insipide, légèrement âcre. Il grimaça. La boisson, désagréable, n'était pas aussi amère que son humeur.

Depuis son retour de Deal Castle, les Anglais, toujours courtois eu égard à ses prestations contre les Martiens, préféreraient éviter le médecin de la Santé Navale, sans doute à cause des histoires colportées par les deux policiers qui l'avaient accompagné. À cela s'ajoutait le fait qu'il avait survécu à la fumée noire. Bref, ce gentleman trompe-la-mort, plus extraordinaire que les personnages de romans, faisait peur malgré les services qu'il avait rendus.

Dufresne sourit en pensant au sergent McDonnell. Le fusilier de marine serait volontiers reparti à la chasse aux Martiens avec lui. Malheureusement, il aurait fallu supporter l'attitude craintive des policiers sous les ordres du shérif du Kent. Le jeune médecin avait donc choisi de rentrer en France et de regagner le seul endroit où il était certain de ne pas être rejeté : la Compagnie des Intelligences Botaniques. D'ailleurs, il avait constaté que la couleur de sa peau et ses

talents spéciaux n'incommodaient nullement Narcisse Auverlot et Omer Pigeon.

En revenant à Douvres, Dufresne avait eu le plaisir de revoir le docteur Watson qui connaissait déjà son état et n'exprimait aucune réserve. Le médecin anglais n'était que de passage : il allait partir pour le front où ses services étaient requis. Il y rejoindrait, avait-il appris, le docteur Van Helsing, déjà à pied d'œuvre. Comment ce dernier avait-il survécu ? John Watson l'ignorait. Après leur discussion, Dufresne et Watson s'étaient promis une correspondance amicale et professionnelle, Watson promettant d'inviter Van Helsing à participer à leurs débats épistolaires. Le médecin hollandais ayant étudié l'hématophagie, Dufresne espérait qu'il accepterait.

Le jeune médecin se demanda ce que devenait le sergent Lloyd qui s'était occupé de lui à son réveil après son gazage. Le fusilier avait certainement rejoint le capitaine Weaver et le *King's Royal Rifle Corps* qui, selon les dernières nouvelles, était en train de libérer Londres.

Les pensées de Dufresne revinrent à lui-même. Depuis l'inhalation de la fumée noire, il n'avait ressenti aucun trouble d'ordre photophobique et aucune pulsion alimentaire sanguine ne l'avait harcelé. Il pouvait vivre en extérieur de jour et manger normalement, ou presque. Les solides quantités qu'il ingérait l'effraient encore. Il trouva cet état satisfaisant, nonobstant sa pigmentation particulière, source de craintes intimes. Malgré les promesses de Misty lors de leurs échanges via livres-mémoires, il s'inquiétait de la réaction de la féline demoiselle quand elle le verrait.

Dufresne songea à Lucy Westenra. Cette dernière prenait un traitement la protégeant de la photophobie et refrénant son appétit pour le sang. Cette thérapie avait sans doute des effets secondaires. Il lui parlerait des possibilités offertes par la fumée noire. Pour ne pas verser dans la précipitation, il se placerait sous observation pendant un an ou deux. La jeune femme pourrait ensuite décider. Il espéra que la couleur de peau ne serait pas rédhibitoire pour elle.

Le jeune homme balaya du regard l'assistance méfiante regroupée près du bar. Il présuma que sa carrière à la Santé Navale était compromise. Il pâtirait des provocations auxquelles

il serait inévitablement exposé. Devenu indésirable, ses affectations s'en ressentiraient. Il n'avait pas le choix : cette démarche n'était pas usuelle mais il devait quitter l'armée. Son « état de santé » lui fournirait l'argumentation nécessaire.

Un homme assez grand, brun et barbu, avec un court manteau noir aux épaulettes dorées, entra dans le pub. Sans hésiter il se dirigea vers la table du jeune médecin.

— Bonjour, monsieur Dufresne.

— Bonjour, commandant Personne. Auriez-vous le temps de boire un verre ?

Le jeune médecin désigna la chaise de l'autre côté de la table.

— Je vous remercie de l'invitation. Nous avons effectivement le temps. Le *Nautilus* ne doit appareiller que d'ici deux heures.

Le capitaine Nemo Personne s'assit donc.

— Je vous propose du Brandy, dit Dufresne en levant la main pour que l'on vienne prendre sa commande. Leur bière est une vraie pisse d'âne.

— Va pour le Brandy.

Le serveur apporta deux pintes. Dufresne secoua la tête.

— Non. Nous voulons du Brandy.

Le serveur se renfrogna mais repartit avec ses pintes sans oser grommeler.

— Pourquoi êtes-vous si pressé de quitter l'Angleterre ? s'enquit Personne.

— À votre avis ? répondit Dufresne avec une triste mine.

Le capitaine le dévisagea brièvement puis observa les clients qui tournèrent la tête pour fuir son regard. Il eut un pâle sourire contrit.

— Je suis désolé. Je n'avais pas réalisé. L'étroitesse d'esprit peut infliger de grandes douleurs.

## Chapitre 50

*Tamatave, port (Madagascar)*

Lycos souffrait de la chaleur moite qui suit la saison des cyclones. Sa barbe lui pesait, même si elle gommait l'avancée de sa mâchoire. Un casque colonial écrasait ses oreilles heureusement souples. Dans ce comptoir fraîchement cédé à la France, il ne tenait pas à exhiber sa différence.

L'homme-bête regarda en arrière. Au-delà des palmiers qui longeaient les quais, les cheminées et le mât central étaient les seules parties encore visibles du *Turbinia III*. Dès qu'il l'avait pu, lors de cette première escale depuis Arbor, Lycos avait quitté le bord. Le capitaine Cortes, qui pouvait désormais recruter un équipage, n'avait pas eu le temps de réaliser qu'il pouvait mettre l'Homme-Lyaon aux fers.

Lycos bouscula quelqu'un. Il l'entendit protester dans une langue qu'il ne comprit pas et se retourna. Deux hommes, plus petits que lui, à la peau très sombre et aux traits fins le fixèrent avec un défi nuancé par la crainte du colon. Lycos, qui ne voulait pas se faire remarquer, eut un geste exprimant qu'il était désolé mais il ne put s'empêcher de détailler les deux Malgaches. Le premier portait un costume très européen, colonial, et un chapeau blanc à larges bords. Le second, drapé dans un tissu aux motifs géométriques rouges sur fond blanc et coiffé d'un bonnet cylindrique tressé à bord roulé, semblait plus vindicatif.

Tout à coup, les regards des deux hommes s'attardèrent sur la barbe de Lycos qui masquait à peine sa mâchoire de canidé. Ils pâlirent et eurent un recul de répulsion. L'homme-bête ne chercha pas à savoir ce que les deux Malgaches

voyaient en lui, il jugea plus prudent de prendre la poudre d'escampette.

Après avoir marché cinq minutes, Lycos se glissa dans une ruelle latérale puis observa les passants. Nul ne parut s'intéresser à lui. Apparemment, les deux Malgaches n'avaient alerté personne. Autochtones ou Français, tous passaient sans le remarquer. Il préféra garder sa position pendant un quart d'heure et, tout en étant attentif, s'occupa l'esprit en méditant sur sa situation et ses projets.

Lycos ne regrettait pas ses derniers choix. L'arbre junior, qui aurait pu séduire l'Homme-Puma, était maintenant isolé du monde. Il ne possédait pas de navire à vapeur pour envoyer ses esclaves humains vers l'île des hommes-bêtes. Ainsi, ces derniers ne risquaient pas d'être asservis.

Lycos ne pouvait plus retourner en France où la justice lui demanderait des comptes, si la Compagnie des Intelligences Botaniques n'intervenait pas avant. L'Allemagne ne lui réserverait assurément pas un bon accueil. Mais le pire était que l'Homme-Puma ne tolérerait aucun échec. En conséquence, Lycos ne pouvait pas regagner son île natale. Il y avait bien la perspective de l'Amérique mais la Compagnie ne cessait de s'étendre et avait des ramifications partout. Lycos ne s'imaginait bien sûr pas en ermite. Il ne lui restait donc qu'une possibilité.

Lors des négociations entre l'Homme-Puma et le docteur Moreau avant leur séparation, l'Homme-Faucon, qui avait remplacé son nom d'origine par Horus, avait offert une alternative aux hommes-bêtes, d'abord à l'insu des deux protagonistes puis au grand dam du premier qui avait frisé l'apoplexie. Horus, qui avait disparu depuis des années, avait trouvé une autre île et était revenu pour inviter ses « frères » à y vivre en paix, loin du belliqueux Homme-Puma et des errements scientifiques humains. Tous les hommes-bêtes n'avaient pas eu droit à cette offre et nul n'avait su dire quels étaient les critères de sélection. Selon une rumeur persistante, Misty et Patou, entre autres, avaient décliné sa proposition.

Le docteur Moreau avait définitivement cédé l'île à l'Homme-Puma et aux hommes-bêtes qui voulaient rester sous sa gouvernance. Il avait proposé des emplois à ceux qui l'accompagneraient,

ce qui avait été le cas, y compris pour Lycos. De nombreuses années s'étaient écoulées. En jouant l'espion dormant auprès du docteur Moreau, Lycos avait goutté une vie sans doute plus palpitante que sur l'île des hommes-bêtes avec laquelle il n'avait eu aucun contact.

Lycos revint à son idée. Six mois avant l'expédition d'Arbor, il avait lu les carnets d'un explorateur de la Compagnie. Celui-ci avait mentionné la possible présence d'un homme-oiseau à Tuléar<sup>47</sup>. C'était mince, d'autant que le rapport n'était pas de première fraîcheur, mais c'était la seule information dont il disposait. Gagner ce port de la côte sud-ouest de Madagascar par la terre serait long et périlleux, un millier de kilomètres en territoire inconnu et sûrement hostile, dans un royaume demeuré non sans difficulté indépendant et dont la population devait avoir de sérieux griefs envers les étrangers. Restait la voie maritime, mais trouver un navire reliant Tamatave et Tuléar pourrait s'avérer très difficile. En outre, Lycos manquait d'argent. Il avait juste de quoi se payer chambre et nourriture pour quelques jours.

Il restait cependant un infime espoir. Horus avait laissé un curieux message avant de disparaître avec ses « élus ». Si un homme-bête souhaitait ardemment rejoindre son île, Horus viendrait le chercher. Lycos ricana. Encore fallait-il en être digne. Pouvait-il croire en cette promesse de l'Homme-Faucon ? Et pourquoi celui-ci avait-il choisi d'adopter le nom d'un dieu égyptien ?

D'autres questions restaient toutefois en suspens. Pourquoi Horus avait-il tourné au-dessus de l'îlot Arbor ? Comme l'Homme-Faucon se défiait de l'Arbre, peut-être avait-il voulu surveiller l'évolution d'un de ses rejetons. Mais comment avait-il su pour cette implantation ? Et pourquoi n'avait-il pas emmené Lycos sur son île alors qu'il en avait eu l'occasion ?

L'Homme-Lycos se traita d'imbécile et prit la résolution de ne plus se torturer les méninges. Il prendrait les choses comme elles viendraient.

---

47. Ville et port du sud-ouest de Madagascar.

# Chapitre 51

*Paris, préfecture de police (France)*

— **N**ous disposons de peu de temps, annonça le commissaire Hennion. Monsieur le Directeur de la Sûreté Générale m'attend.

Célestin Hennion considéra les cinq autres personnes réunies avec lui dans la pièce. Ensemble, ils représentaient la totalité de la Brigade Spéciale. Un an et demi auparavant, celle-ci avait perdu deux inspecteurs au cours d'une affaire aux conclusions officiellement insatisfaisantes<sup>48</sup>. En disgrâce, elle n'avait pas pu recruter de nouveaux éléments malgré les excellents résultats obtenus ultérieurement. Le commissaire redoutait l'entrevue avec Henri Poirson, son supérieur. Il ne savait pas si cette brigade trouverait enfin sa place dans la Sûreté Générale ou si elle allait finalement être dissoute.

Fraîche et exceptionnelle recrue, le jeune inspecteur de troisième classe Eugène Tissandier n'avait qu'une affectation provisoire. Malgré son air juvénile et son bafouillage timide, il avait montré des talents d'acrobate fort utiles. Son témoignage lors de l'affaire du marché aux chevaux avait attiré les foudres de la Sûreté Générale sur son négligent supérieur hiérarchique. L'inspecteur spécial Cantovella l'avait alors recruté afin de soustraire le jeune homme aux représailles du commissaire de Beaucourt.

Quant à Giuliana Lobbia, experte scientifique en anthropométrie judiciaire, et Hilarion Combes, médecin légiste, ils n'étaient que détachés auprès de la brigade. Le commissaire sentit les yeux bleus translucides de la jeune femme brune

---

48. Dans la nouvelle *Bansidh* du même auteur.

tenter de le déchiffrer. Combes secoua vainement la tête pour dégager son visage de sa chevelure indisciplinée.

La veste grise à carreaux ocre de Barthélémy Bazoche menaçait, comme toujours, d'exploser. Le massif inspecteur adjoint de seconde classe transpirait malgré la relative fraîcheur du bureau. Alexandre Cantovella, qui avait gardé sa redingote, regardait cycliquement son livre-mémoire de poche posé sur la table autour de laquelle ils étaient tous assis.

Hennion se racla la gorge et capta l'attention. Il n'avait pu empêcher une première discussion à propos des événements de Clausthal dont ils avaient été informés tout récemment. Pour Cantovella et Bazoche qui avaient été au même moment à Pont-à-Mousson, il résuma l'enquête faite à Marseille où il était descendu, accompagné de Giuliana, Combes et Tissandier.

La police locale, victime d'une espionnite aiguë, chose courante depuis l'affaire Dreyfus, avait décrété que l'homme repêché dans le port était un Prussien, sans doute à cause de sa solide constitution, de sa peau pâle et de ses cheveux blonds. Une étiquette cousue dans la veste noire avait indiqué que cette dernière provenait d'Allemagne mais l'indice était mince.

La confirmation était venue de madame Cortes qui avait été séquestrée par des individus à l'accent germanique. Une fois libérée par ceux-ci, elle avait alerté les gendarmes qui avaient fait le rapprochement avec le corps. Elle avait identifié l'homme découvert au fond du port comme un de ses ravisseurs. L'affaire relevait de la Sûreté Générale mais la Brigade Spéciale ne se serait pas déplacée si cette dame n'avait été l'épouse du capitaine Cortes qui commandait le *Turbinia III*, un navire de la Compagnie des Intelligences Botaniques avec laquelle la brigade entretenait de bonnes relations. Hennion avait contacté David Moreau qui lui avait confié son inquiétude. Le navire, qui transportait un chirurgien de l'Arbre du Champ-de-Mars, avait rompu tout contact et l'Arbre lui-même avait confirmé la disparition du seul livre-mémoire présent à bord.

Si les analyses de Giuliana et Combes n'avaient apporté aucun élément, Tissandier avait collecté des témoignages. Après avoir déduit que la Compagnie n'avait pourvu aucun poste de subrécargue, ce dernier étant par conséquent un

passager indésirable, le jeune inspecteur en avait obtenu une description fidèle, et même un portrait grâce aux livres-mémoires. Quand cette image fut transmise à David Moreau, celui-ci répondit qu'il s'agissait de Lycos, un homme-bête, ancien employé de la Compagnie qui avait pactisé avec Krupp. Néanmoins, la victime, poignardée, laissait présumer qu'un désaccord avait opposé Lycos à ses alliés prussiens.

Le *Turbinia III* évoluant au large, hors des frontières, et les ravisseurs ayant probablement quitté la France, l'intervention de la Brigade Spéciale s'était arrêtée là. De son côté, la Compagnie avait pris le problème en charge. Deux navires armés convergeaient vers Arbor, la destination supposée du *Turbinia III*.

— Pourquoi promener une bouture ? demanda Cantovella.

— Je ne suis pas certain d'avoir tout compris, répondit Hennion. Monsieur Moreau a expliqué que le but était d'implanter sur un îlot isolé une extension de la mémoire de l'Arbre.

— Donc, le dénommé Lycos est un voleur de mémoire, à moins qu'il ne veuille concurrencer la Compagnie sur le marché des livres-mémoires.

— Je ne crois pas que monsieur Moreau connaisse les objectifs réels de ce Lycos mais il est clair que cette affaire le préoccupe. Bien. Si vous nous relatiez les événements de Pont-à-Mousson.

— Il était une fois...

— La version brève.

Cantovella sourit et se lança dans un récit concis, usant des images sur les livres-mémoires pour suppléer certaines descriptions. La bataille, notamment entre le Vrîl-Ya et les agents de la Compagnie, captiva tout le monde. Les combinaisons Faraday, le dirigeable et l'anémoptère intéressèrent plus particulièrement la jeune scientifique. Puis l'inspecteur en arriva à la conclusion : Giovanni Verro avait tué Andrea Filippone mais cela n'avait pas empêché le Vrîl-Ya d'enlever le docteur Moreau.

— Mademoiselle Westenra m'a confirmé le décès du docteur Moreau, dit Cantovella comme s'il en portait la responsabilité.

Tous communiquèrent dans un bref silence.

— Parler de monsieur Verro me fait penser à ce *Beati Paoli* qui moisit dans nos geôles, reprit Hennion.

— Ce monsieur est peu disert, répartit l'inspecteur spécial. Et, quand il daigne prononcer quelques mots, il est pour le moins sibyllin.

— Hmm, hmm. Mademoiselle Lobbia, rencontrez-vous des problèmes de traduction ?

La jeune femme piqua un fard.

— Oh non. Ce monsieur parle un excellent français.

— C'est pourquoi je m'abstiens de déranger Giuliana, ajouta Cantovella.

— Et qu'avez-vous appris ? s'enquit le commissaire.

— Que ma patience a des limites et celle de Barthélémy encore plus. Nous ignorons tout de son identité. Il s'était présenté au *Grand Hôtel Terminus* comme le comte de Monte-Cristo mais il ne répond évidemment pas au nom d'Edmond Dantès. Et je suis sûr qu'il est inutile d'essayer de lui délier la langue par la force. Même Barthélémy n'y parviendrait pas.

Le concerné dodelina de la tête comme si ses compétences étaient mises en doute par son supérieur. Ce dernier continua.

— Les seules fois où ses propos n'ont pas été obscurs, c'est quand il m'a questionné à propos, justement, de monsieur Verro.

— Et qu'avez-vous dit ? s'enquit Hennion.

— J'ai plus ou moins satisfait sa curiosité, en fonction de ce que je savais et de ce que j'estimais pouvoir lui dire. J'ai espéré qu'il serait plus loquace, en vain. Je sens poindre en moi une certaine tentation de torture.

— Eh bien, refrénez vos envies... À propos, que devient notre jeune ami italien ?

— Lucy, pardon, mademoiselle Westenra, m'a informé que notre apprenti *Beati Paoli* était en mission. J'en conclus que la Compagnie avait les moyens de le remettre rapidement sur pied. Un certain Hans Feuerbach a quitté Clausthal avant la bataille. Cet homme était habité par un Vrîl-Ya. Les agents de la Compagnie pensent que c'est toujours le cas malgré l'explosion qui a nettoyé la mine. Donc, monsieur Verro est sur sa piste. L'Arbre l'assiste, je ne sais trop comment. Il semblerait que l'Arbre voue une solide inimitié aux Vrîl-Ya. Qui peut savoir ce que pense un végétal ?

— Aurait-il des sentiments ? s'intéressa Giuliana.

— Probablement, mais pourrions-nous les concevoir ?

La jeune femme plissa le front comme si elle se concentrait pour résoudre cette énigme. La conversation devint plus générale. Elle se focalisa d'abord sur l'Allemagne, Clausthal et Wangerland, puis elle dériva sur la Grande-Bretagne et les Martiens qui reculaient. Elle n'eut pas le temps de glisser vers des sujets plus légers, car le commissaire leva la séance à cause de son rendez-vous avec Henri Poirson.

Une fois hors du bureau, Cantovella apostropha discrètement Tissandier. Comme prétexte de l'aparté, il lui annonça qu'il acceptait de lui donner des cours de chausson marseillais, art martial peu pratiqué complétant la savate, répondant ainsi à une demande antérieure de l'inspecteur de troisième classe. Ensuite, il lui fallut peu de temps pour convaincre le jeune homme qu'il devait oser inviter Giuliana.

Deux minutes plus tard, Cantovella douta du bien-fondé de sa démarche quand il vit la jeune femme faire la moue et Tissandier osciller d'un pied sur l'autre. Giuliana jeta à l'inspecteur spécial un regard à la fois glacial et suppliant puis elle se détourna pour dire quelque chose à Tissandier. Ce dernier plongea dans un ravissement niais. Cantovella grimaça : elle avait accepté mais ce n'était peut-être pas pour de bonnes raisons. Modérément optimiste, il espéra toutefois qu'elle l'oublierait un peu.

## Chapitre 52

*Djibouti, port (Protectorat de la côte des Somalis)*

Le capitaine Mathieu Cortes avait présenté ses excuses à Eugen Warming, car le botaniste danois n'avait pas été invité par le capitaine Owen Chase à bord de son navire.

Cortes détailla son hôte, imposant bien qu'assis. Son visage carré et hautain paraissait si aride qu'on ne s'étonnait pas de la steppe clairsemée de barbe cendrée enserrée par deux favoris denses comme des épineux. Dans ses yeux dansaient les nuances des sombres mers nordiques creusées par la tempête.

Quand le *Turbinia III* avait rejoint Djibouti, ultime escale avant le canal de Suez, le capitaine Cortes avait eu la surprise de découvrir un autre catamaran à turbines à vapeur amarré au port. Il avait immédiatement supposé que la Compagnie des Intelligences Botaniques, sans nouvelles, avait dépêché des « renforts ». Tel était bien le cas.

Le *Turbinia III* à peine à quai, une ordonnance avait convié le capitaine Cortes à bord du *Turbinia V*. La formulation incisive ne l'avait pas incité à se faire accompagner. Chase, courtis mais laconique, l'avait guidé vers sa cabine pour les isoler des oreilles indiscrètes.

Maintenant, le brun capitaine aux allures de dandy vénitien, patientait. Il fit tourner distraitement le cognac sans même porter le verre à ses lèvres. Chase posa deux livres sur la table. Il en poussa un vers Cortes.

- Vous savez ce que c'est ?
- Un livre-mémoire.
- Savez-vous les utiliser ?
- Non.

— C'est fâcheux. Laissez-moi vous montrer.

Après le petit cours, Cortes fut capable de correspondre par échange de messages écrits, usant de l'astuce qui consistait en leur formulation à voix haute. Il put même, en se concentrant, envoyer des images.

— Bien, dit sèchement Chase. Avant de joindre monsieur Moreau, je dois d'abord vous informer des derniers événements dont certains vous concernent.

Le capitaine du *Turbinia V* commença par rassurer Cortes à propos de sa femme et de ses enfants. Ensuite, il évoqua le déroulement de la guerre contre les Martiens et la conclusion de celle contre les Vrill-Ya dont Cortes n'avait jamais entendu parler. Il parla de l'évolution incertaine des entreprises Krupp. Enfin, il termina par le décès du docteur Moreau. Cortes assimila ce dernier fait en déglutissant, profondément choqué. Le docteur Moreau était pour lui, comme pour d'autres, une figure de légende. Il but machinalement une gorgée de cognac dont la brûlure le ramena au présent.

— C'est à mon tour de vous raconter...

Chase leva la main pour interrompre Cortes puis désigna le livre-mémoire ouvert devant lui.

— Vous allez raconter, oui, mais à monsieur Moreau. Depuis que je l'ai informé de votre arrivée, il attend votre rapport.

En contactant David Moreau, le capitaine Chase n'imaginait pas à quel point le biologiste trépassait, déambulant dans son bureau du Champ-de-Mars pour canaliser son impatience. Sommé d'écouter courtoisie et banalités, penché sur son livre-mémoire, Cortes commença alors à parler comme il l'avait appris. À la fin de son récit, David Moreau le bombardait de questions et le harcela jusqu'à ce qu'il produisît les images des couvre-chefs en forme de tulipe.

Ce nouvel arbre indépendant qui prenait le contrôle d'humains devint, aux yeux de David Moreau, un terrible péril pour le genre humain. Il partagea son inquiétude avec les deux officiers de navigation puis il se sentit obligé de les rassurer en leur révélant que la Compagnie hébergeait un homme qui pourrait neutraliser cet arbre.

La discussion s'orienta alors vers des aspects plus pratiques. David Moreau s'excusa par avance auprès de Cortes car

ce qu'il allait lui demander lui laisserait peu de loisir pour voir sa famille. Le capitaine, qui culpabilisait d'avoir abandonné ses hommes sous l'emprise du nouvel arbre, clama son souhait de participer à la future action prévue par son employeur.

Le *Turbinia III* rentrerait à Marseille où un nouvel équipage était déjà sur le pied de guerre. La Compagnie se chargerait du placement des marins recrutés à Tamatave. Un armement conséquent et des obus pour le canon de proue seraient embarqués. Cortes aurait deux jours de permission à consacrer à sa famille. Ensuite, il regagnerait le bord pour accueillir deux passagers : l'individu capable de détruire l'arbre dissident, source d'interrogations pour le capitaine, et un garde du corps dévolu à la sécurité de cet homme si particulier.

Le *Turbinia III* voguerait à nouveau vers Madagascar où il rejoindrait le *Turbinia IV* et le *Turbinia V*, qui seraient arrivés entre-temps à Tamatave. Ensuite, les trois vaisseaux partiraient ensemble pour l'îlot Arbor afin d'y éradiquer la menace.

## Chapitre 53

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

— **S**avez-vous comment mon père a été mémorisé en vous ?  
David Moreau focalisa son attention sur le livre-mémoire ouvert devant lui. Il avait décidé d'interpeller l'Arbre pour deux motifs. Cette question reflétait sa première préoccupation. Une page tourna.

« Des traces de l'événement persistent. Les Vrill-Ya ont tenté une violation de la mémoire de votre père dans un lieu contrôlé par une technologie qui leur était étrangère. Cette technologie a transféré l'intégralité de votre père. »

David Moreau fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire par « l'intégralité de mon père » ?

« La totalité de l'empreinte physique de la mémoire. »

La biologiste soupira. L'Arbre ne comprenait évidemment pas l'impact d'une formulation malavisée.

— Qui est à l'origine de cette technologie ?

« Nous l'ignorons. Par recoupement, nous avons déduit que les Vrill-Ya se sont installés dans une base inoccupée à leur arrivée sur la Terre. »

— Une civilisation ancienne et disparue donc.

Cette affirmation n'appelait aucune réponse.

— Avez-vous décidé de créer un précédent ?

David Moreau se demanda s'il n'avait pas lancé une question trop subtile. Il faisait allusion à la déontologie de l'entité végétale qui impliquait que seule la personne ayant mémorisé des informations pouvait accéder à celles-ci ou en autoriser l'accès.

« Ce ne sera pas un précédent. »

— Ah ? s'étonna David Moreau qui pesta contre cet Arbre duquel il fallait tirer les vers du nez, ou plutôt de l'écorce. En quoi ce ne sera pas un précédent ?

« La mémorisation s'est effectuée *post-mortem* et la méthode employée est en dehors du processus prévu. »

— M'autorisez-vous l'accès aux informations concernées ?

« Oui. Cependant, seuls les souvenirs *peri-mortem* sont accessibles, depuis quelques heures avant le décès jusqu'au transfert. »

David Moreau se renfrogna. Ce n'était pas le genre de souvenir qu'il avait envie de connaître.

— Y a-t-il des informations pertinentes ?

« Le Vrîl-Ya auto-nommé Väinämöinen a raconté au docteur Moreau l'histoire des Vrîl-Ya et leur arrivée sur cette planète. Cette narration est incluse dans les souvenirs *peri-mortem*. »

— Le reste vous est donc inaccessible ? s'enquit le biologiste d'un ton morose, même s'il pensait l'histoire des Vrîl-Ya intéressante.

« Oui. »

— Expliquez-moi.

« Les informations forment un bloc compact rendu impénétrable par un processus qui nous est étranger. Ce bloc a été isolé dans un espace virtuel qui mobilise une partie de nos ressources sans toutefois altérer notre intégrité. »

— Pourriez-vous l'effacer ?

« Souhaitez-vous cet effacement ? »

— Non ! cria le jeune homme avant de se murer dans le silence.

Le biologiste ressassa puis, après quelques minutes, parvint à interrompre ses réflexions. Cette affaire attendrait et il avait hâte de penser à autre chose. D'ailleurs, la mémoire occupée lui fournit un prétexte pour s'orienter vers sa seconde préoccupation.

— La rébellion du chirurgien vous a privé d'une extension de votre mémoire.

« Nous produirons un autre chirurgien. »

— Il risque lui aussi de se rebeller.

« Le chirurgien a été pollué. Nous établirons un protocole. »

— Et si le protocole échoue ?

« Vous avez les moyens de le détruire. »

— Vu comme ça... Nous trouverons donc un autre îlot.

« Pourquoi changer d'îlot ? »

Le biologiste sourit tristement. Si l'Arbre avait parlé au lieu d'écrire sur les pages du livre-mémoire, il aurait certainement eu un ton surpris.

— Pour éviter une contamination par des restes de l'arbre renégat.

« Précaution non pertinente. »

— Peut-être. Mais j'ai une raison valable. Lycos connaît l'emplacement d'Arbor et je ne sais pas où il est passé. La sécurité repose en partie sur le secret.

« La précaution est donc pertinente. »

## Chapitre 54

*Paris, square de la place des Batignolles (France)*

Les réverbères à gaz ceinturant le square étiraient les ombres des arbres sans feuilles, enchevêtrement de branches qui semblait maintenir au sol le vent de la nuit. Enfants et badauds avaient depuis longtemps déserté le jardin.

Deux silhouettes scrutaient les ténèbres depuis le kiosque à musique dont le toit, chapeau chinois octogonal sur pilotis, les recouvrait d'obscurité. Un bruissement d'ailes attira leur attention. Elles se tournèrent en direction de la gare aux marchandises. La plus grande huma l'air et gronda sourdement, la seconde feula.

Un homme ailé atterrit. Misty et Patou sautèrent par-dessus la rambarde qui entourait le kiosque et se retrouvèrent face à lui. Malgré le froid, il était torse et pieds nus mais des plumes recouvraient ses épaules. Ses ailes étaient repliées sur ses bras, l'ossature s'étant ajustée comme les baleines d'un parapluie. Ailes et bras indissociables, sa physionomie n'avait rien de celle supposée des anges. Il écarta les mains en signe d'amitié.

— Je vous salue Bastet<sup>49</sup> et Oupouaout<sup>50</sup>. Je m'attendais à plus de monde.

— Je ne te salue pas, Horus<sup>51</sup>, répartit Misty. Tu sais très bien que je déteste ton égyptologie de bazar.

— Moi de même, renchérit Patou.

49. Déesse égyptienne aux traits félines de la joie du foyer, de la chaleur du soleil et de la maternité.

50. Dieu égyptien d'aspect canidé, éclaireur qui écarte symboliquement toute force hostile sur le chemin des processions royales ou divines.

51. Une des plus anciennes divinités égyptiennes, le dieu faucon.

— Quant au monde que tu attendais, reprit Misty, il nous a en quelque sorte mandatés.

Plus ou moins nyctalopes, les trois hommes-bêtes se dévisagèrent malgré la demi-pénombre. Les pupilles dilatées de Misty avaient effacé les iris dorés de ses yeux en amande. Elle plissait nerveusement son petit nez en trompette. La longue chevelure blanche de Patou ainsi que sa barbe estompaient les contours canins de son visage. Le nez d'Horus plongeait vers l'avant pour passer devant le menton. On aurait pu croire qu'il avait un bec. Sa chevelure ressemblait à une couronne de plumes. La jeune femme pointa le doigt vers lui pour désigner les lunettes en écailles aux petits carreaux ronds et teintés.

— Et c'est quoi, ces binocles ridicules ? Tu crains le soleil nocturne ?

Horus sourit et ôta ses lunettes. Son œil gauche refléta une lueur rouge orangée. Misty trouva la couleur voisine de celle des yeux de Jared Cornelian.

— Je me soucie surtout d'une certaine discrétion, dit l'Homme-Faucon.

— Crois-tu qu'un homme volant soit discret ?

— C'est pour cela que j'ai choisi cette heure et ce lieu.

— Bon, d'accord. Tu as un œil de verre. Et après ?

Horus soupira.

— C'est l'Œil Oudjat<sup>52</sup>.

— L'œil coupé en petits morceaux et rafistolé<sup>53</sup> ?

L'Homme-Faucon, agacé, leva la main.

— Rien de cela. Il se présente comme une cornaline<sup>54</sup>. Quand j'étais encore sur l'île du docteur Moreau, cette pierre est tombée du ciel. Je l'ai cherchée, je l'ai découverte et j'ai eu la révélation.

— Je sais, je sais. Tu nous as déjà raconté ta révélation, à l'époque. Mais tu ne l'avais pas dans l'œil.

— Je suis parti à la recherche d'une nouvelle île que, grâce à l'Œil Oudjat, j'ai trouvée. Quand je suis revenu, nombreux sont ceux qui m'ont suivi. Après la migration, j'ai étudié plus

52. Dans la mythologie égyptienne, l'Œil Oudjat avait une fonction magique liée à la prophylaxie, prévention des périls, et à la vision de « l'invisible ».

53. Le dieu Seth arracha l'œil gauche d'Horus, le découpa et jeta les morceaux dans le Nil ; ils furent tous repêchés sauf un.

54. Pierre utilisée en bijouterie, variété de calcédoine rouge (silicate).

profondément l'Œil Oudjat et j'ai compris que mes perceptions étaient limitées. Alors, j'ai fusionné mon œil et ce don du ciel. Maintenant, je vois certains événements présents et futurs... Rejoignez-moi. Ne voyez-vous pas le bel avenir qui nous est destiné ?

Pour toute réponse, Misty haussa les épaules. Patou observa brièvement le kiosque puis se concentra sur Horus.

— Puisque tu as parlé de discrétion, pourquoi ce lieu ? Une clairière dans la forêt de Saint-Germain aurait mieux convenu.

— En 1871, de nombreux Communards ont été fusillés puis enterrés dans la fosse commune située maintenant sous ce kiosque à musique<sup>55</sup>. Mon choix est symbolique. C'est ce qui arrive lors des révolutions violentes.

— Tu penses à l'Homme-Puma, évidemment.

— Oui.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda Misty. Et pourquoi maintenant ? Lors de la séparation, nous t'avons tous clairement exprimé notre désir de suivre le docteur Moreau. Mais tu as fait parvenir ton invitation à plusieurs d'entre nous. Alors, nous nous sommes réunis pour en débattre. Finalement, Patou et moi sommes ici pour te réitérer notre réponse.

— J'ai cru que le décès du docteur Moreau modifierait vos positions.

— Comment as-tu su pour le docteur Moreau ?

— Eh bien, pour commencer, j'ai ressenti dans le futur proche un grand vide qui se dérobaît à mes perceptions. Quelque chose qui m'échappait allait s'installer dans l'océan Indien, relativement proche de l'île des hommes-bêtes. Alors, je suis allé voir et j'ai trouvé un arbre fraîchement implanté qui, cette fois encore, échappe au contrôle des Moreau.

— Nous sommes au courant. Le problème va être réglé.

— Peut-être. J'avoue que l'arbre brouille ma vision des présents et des futurs. Ceci dit, j'ai observé le départ du navire avec Lycos à son bord puis j'ai volé vers l'Europe pour demander des explications au docteur Moreau. Durant le voyage, j'ai vu qu'il était prisonnier et qu'il avait été remis à un être étrange mais qui ne troublait pas autant mes perceptions

---

55. Véridique.

que l'Arbre. J'ai alors décidé de venir à la rencontre de mes frères qui l'avaient suivi. J'ai vu le suicide du docteur Moreau, ce qui a conforté ma résolution.

— Et tout ça grâce à ton œil machin ? jeta Misty qui avait cillé à la mention de Lycos.

— L'Œil Oudjat.

— Pourquoi n'es-tu pas venu quand le Docteur en avait besoin ?

— Je n'ai pas perçu par avance le péril qui le menaçait.

— La belle excuse.

— Je ne cherche aucune excuse mais les interférences de l'Arbre altèrent ma vision de l'invisible. Ceci dit, je ne serais probablement pas intervenu.

— Bien sûr, pour ne pas te mêler des affaires humaines.

Horus se tut, visage fermé. Misty pensa au voyageur du futur.

— Jared Cornelian crée-t-il cette interférence ?

— Je ne sais pas de qui vous parlez mais sachez que, maintenant, je ne peux voir aucun des hommes-bêtes sur le continent.

— J'en déduis que tu ne vois pas les porteurs de livres-mémoires.

— Il semblerait.

— Et l'Arbre ?

— Puisqu'il est la cause de ma cécité, je suis bien entendu incapable de le voir.

— Ouais. Et Jared Cornelian ?

— Je perçois des présences mobiles qui occultent ce qu'elles approchent dans le brouillard du temps. J'en discerne une plus intense mais je ne peux dire s'il s'agit de Jared Cornelian ou d'un porteur de livre-mémoire.

— Bref. Ton œil machin ne sert à rien.

Horus considéra Misty un instant et choisit de ne pas relever.

— Donc, vous êtes venus pour me dire que nul ne me suivra à Nehken<sup>56</sup>.

— C'est cela... Nehken ? Est-ce le nom de ton patelin ?

— C'est la cité que nous avons construite sur l'île des hommes-bêtes libres et en paix.

— Souffrirais-tu de mégalomanie ?

56. Ville de l'Égypte antique, ville du faucon.

— De quelle maladie parles-tu ?

— De délire ambitieux... Lucy a raison. Fréquenter trop de scientifiques a des conséquences sur la façon de penser.

— Qui est cette Lucy ? s'enquit Horus d'un ton acide.

— Quelqu'un qui ne t'apprécierait pas.

— Une humaine de toute façon.

Misty faillit dire quelque chose mais se ravisa, ce qu'Horus remarqua sans toutefois pouvoir l'interpréter. Il contempla le ciel comme s'il envisageait de s'envoler.

— Je vais donc repartir sans vous.

— Tu as l'air déçu, se gaussa Misty. Tu n'avais pas prévu cela avec...

— ... l'Œil Oudjat ? Non. Je t'ai expliqué pourquoi. J'ai cependant espéré.

L'Homme-Faucon ne mentionna pas Lycos, qui ne devait pas posséder de livre-mémoire puisqu'il le voyait toujours. Il avait hésité sur son cas mais plus maintenant. Il passerait donc par Madagascar.

Horus s'écarta et déploya ses ailes, mains noyées dans le plumage. Avant de décoller, il fixa successivement Misty et Patou.

— Si, dans l'avenir, vous souhaitez que je vous voie avec l'Œil Oudjat, tenez-vous durablement à l'écart de tout ce qui peut interférer.

Sans attendre de réponse, l'Homme-Faucon s'élança et s'éleva rapidement. Misty et Patou regardèrent Horus s'éloigner dans le ciel. La féline demoiselle eut un sourire sarcastique. Elle s'était attendue à une conclusion du genre « Je reviendrai. ».

## Chapitre 55

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

**D**avid Moreau referma son livre-mémoire. Il venait de faire un point avec Clara Sesemann qui collaborait avec le capitaine Jan Sobieski. La situation en Allemagne semblait stabilisée et Friedrich Alfred Krupp ne se préoccupait plus de Clausthal, du moins officiellement.

Le biologiste leva la tête et se sentit cueilli par les regards impatients des deux femmes assises face à lui. Il les avait conviées pour traiter des problèmes de sécurité et des plans relatifs à l'arbre dissident. La réunion se terminait avec le rapport de Clara.

Misty bondit plus qu'elle ne se leva, dévoilant une robe vermillon trop décolletée pour la saison, voire la bienséance. Ses yeux dorés en amande brillaient, sans doute à l'idée de sa rencontre imminente avec Léopold Dufresne. De retour d'Angleterre, le médecin arrivait par train depuis Calais.

Lors d'une conversation via livres-mémoires, David Moreau avait accepté la candidature de Dufresne à un emploi dans la Compagnie. Il avait pu sentir le désarroi du médecin suite au décès de son ami Armand de Kergaz, deuil qui n'avait pu être dilué dans l'action. Le biologiste avait partagé sa peine et déploré la perte de l'ingénieur lieutenant de vaisseau. Il avait promis de gérer son départ avec le ministère de la Marine.

Lucy Westenra se leva plus posément. Son tailleur rouille rehaussait le vert flamboyant de ses yeux. Des mèches brunes s'échappaient nonchalamment de sa coiffure relevée. David Moreau soupçonna un effet étudié. La responsable de la sécurité sortait le soir même avec l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella, avait-elle avoué à mi-voix.

Le biologiste pensa à la Brigade Spéciale de la Sûreté Générale à laquelle appartenait le policier. Il envisageait un rapprochement entre cette unité et la Compagnie des Intelligences Botaniques qu'il dirigeait. Le monde devenait de plus en plus étrange et des alliés officiels ne seraient pas superflus. En outre, ces inspecteurs peu ordinaires pourraient avoir besoin de compétences rares en dehors de la Compagnie.

Les deux jeunes femmes saluèrent discrètement de la tête et sortirent de la pièce, laissant la porte ouverte. David Moreau entendit des talons s'éloigner au rythme d'une course dans le pavillon des Beaux-Arts, Misty assurément, puis il s'intéressa à l'homme en costume et macfarlane bronze, blond avec une barbe à l'impériale, qui patientait sur le seuil. Le biologiste se leva pour l'accueillir mais Armand Lavarède le retint d'un geste, entra, ferma la porte derrière lui, s'approcha du bureau et tendit la main. David Moreau, à mi-chemin entre les positions debout et assise, la serra.

— Bonjour, monsieur Moreau. Je vous remercie de votre invitation.

Le biologiste se laissa choir dans son siège et désigna un fauteuil au journaliste.

— Bonjour, monsieur Lavarède. Je suis heureux de pouvoir honorer ma promesse d'exclusivité, du moins en partie. Nous attendons monsieur Wells auquel vous pourrez poser toutes les questions que vous voulez.

Le directeur de la revue *Le Vingtième Siècle* et du *Petit Journal* s'assit en écartant les mains vers le ciel comme en état de grâce.

— Merci ! Et vous avez comblé mes vœux avec les informations de première main relatives aux Martiens et à la libération du Royaume-Uni.

— Vous m'en voyez ravi. D'ailleurs, monsieur Dufresne revient du front et vous aurez tout le loisir de l'interroger.

— Le jeune médecin militaire qui a contribué à la propagation de la grippe martienne ?

— Lui-même.

— L'armée ne lui impose-t-elle pas un devoir de réserve ?

— Il se trouve qu'il devient l'un de nos employés et que le déroulement des opérations en Grande-Bretagne ne relève pas du secret professionnel.

— Je vois, dit le journaliste. Et je vous remercie.

— De rien.

— Que pouvez-vous me dire de Clausthal ? Je veux dire en dehors de la version officielle où des anarchistes jouent avec des produits chimiques bleus capables de rayer Berlin de la carte.

Le biologiste ne put s'empêcher de sourire. Une relation de confiance s'était installée entre lui et Lavarède, et il comptait bien l'entretenir. Aussi, après avoir placé ses révélations sous le sceau de la confidentialité, David Moreau se lança dans une narration détaillée, tant et si bien qu'on frappa à la porte avant qu'il eût fini. Il se figea au milieu d'une phrase et on frappa à nouveau.

— Je crois qu'on insiste, glissa le journaliste.

— Ah oui, évidemment. Voici celui que vous êtes venu interviewer.

David Moreau se leva, imité par Lavarède, et éleva la voix.

— Entrez !

La porte céda la place à une infirmière en robe croisée blanche. Pamela Underwood avait abandonné la coiffe de sa profession et ses cheveux roux tombaient librement sur ses épaules. Elle avançait d'un pas timide, suivi par un homme au flegme très britannique. Sa fine moustache descendante donnait un air de lippe désabusée à son visage cependant bonhomme.

— Bonjour, Miss Underwood, dit David Moreau. Bonjour, monsieur Wells. Je vous présente monsieur Lavarède, directeur de la revue *Le Vingtième Siècle*, auquel vous avez accepté de parler.

— Messieurs, prononça Wells en inclinant légèrement la tête, sans chercher la poignée de main.

L'infirmière se contenta d'un sourire gêné. David Moreau indiqua les deux sièges à la droite du journaliste.

— Je propose que nous nous asseyions.

L'écrivain prit le fauteuil central. Miss Underwood s'installa sur la chaise à côté et entreprit de fixer ses mains posées sur les genoux. Sa présence n'était requise que parce que Wells était encore considéré par le docteur Janet comme un patient à surveiller.

— Bien, fit David Moreau. Il a été convenu que j'assisterais à cet entretien. Je confesse une certaine curiosité mais, surtout,

je me réserve le droit de préciser quelles informations sont sensibles. Donc, je vous en prie, monsieur Lavarède.

— Merci. Monsieur Wells, vous avez écrit un récit traitant de voyage dans le temps. Pouvez-vous me dire dans quelle revue il a été publié ? Et quand ?

— *L'histoire du voyageur dans le temps* a paru dans le *National Observer* au premier trimestre 1894<sup>57</sup>.

— Avant l'invasion donc...

— Quelle invasion ? releva Wells d'un ton aigre.

Lavarède se souvint que le sujet des Martiens ne devait pas être abordé trop brutalement.

— Vous avez déjà évoqué ce récit sous un autre titre.

Wells se rasséréna.

— En effet. Une nouvelle version intitulée *La machine temporelle : une invention* est prévue.

— Je note. J'ai toutefois une question. Il se trouve que je possède tous les numéros du *National Observer* de 1894, enfin jusqu'à... Jusqu'au mois de juin inclus. Votre ouvrage n'y apparaît pas. Comment expliquez-vous cela ?

Wells posa sur le journaliste un regard blasé.

— Vous devez posséder une version de cette revue destinée à la France.

Lavarède en douta. David Moreau lui avait fait part de la théorie de son père selon laquelle plusieurs possibilités du monde coexistaient, théoriquement sans interaction entre elles. Le biologiste s'était alors abstenu de livrer le fond de sa pensée. Il présentait que l'Arbre ou l'homme aux yeux rouge orangé, voire les deux, créaient des perturbations dont il ignorait la portée.

— D'ailleurs, reprit Wells, monsieur Cornelian a manifestement lu mon ouvrage puisqu'il s'amuse à prétendre qu'il vient du futur.

Le journaliste tergiversa puis opta pour une question qui lui parut absurde.

— En donne-t-il la même vision que vous ?

— Non. Mais cela fait partie du jeu. Toutefois, je lui suis redevable car je lui dois l'idée de l'homme invisible.

— Que voulez-vous dire ?

---

57. Véridique.

— Eh bien, par un habile truc de prestidigitation, monsieur Cornelian a réussi à se faire passer pour invisible.

David Moreau se racla la gorge.

— Veuillez m'excuser, messieurs. Ce qui concerne monsieur Cornelian et Miss Underwood ne peut être publié. Je vous expliquerai plus tard...

David Moreau ne tenait pas à développer la matérialisation dans le présent d'un écho du Jared Cornelian du futur, auprès du point d'ancrage que constituait Pamela Underwood.

— Soit, fit le journaliste mi-amusé mi-perplexe. Monsieur Wells, comment avez-vous fui l'Angleterre ?

— Je n'ai pas fui. Je me suis endormi à mon domicile et me suis réveillé dans ce bateau peu de temps avant l'arrivée en France. Après, on m'a empêché de retourner dans mon pays occupé par les Prussiens.

— Ce n'étaient pas les Prussiens, risqua Lavarède.

— Qui d'autre serait assez puissant pour conquérir la Grande-Bretagne ? Et leur empereur n'est pas le premier Guillaume à avoir eu cette tentation.

— Les Martiens ? suggéra prudemment le journaliste.

Les yeux de Wells lancèrent des éclairs mais il n'explosa pas.

— Vous savez bien qu'ils n'existent pas. Ils sont nés dans mon imagination et je suis encore en train de concevoir leur histoire.

— Avec le tube de transport, les tripodes, la fumée noire, le rayon ardent...

— Qui font partie de mes idées en effet.

— Savez-vous que les Martiens sont sur le point d'être vaincus ?

— Vaincus ? Impossible. Je les ai imaginés trop puissants. Ah... Mais c'est votre manière de justifier la disparition de ce qui n'existe pas.

Wells se permit un bref ricanement hautain.

— Ils sont effectivement trop puissants pour nous, admit Lavarède. Pour être honnête, ce sont les microbes contre lesquels ils ne sont pas immunisés qui vont les vaincre.

— Les microbes, les microbes, marmotta Wells qui murmura ensuite. Voilà qui pourrait conclure mon roman.

— Pardon ?

L'interjection de Lavarède resta sans réponse. L'écrivain sombra dans le mutisme et s'abîma dans la contemplation intérieure. Pamela se leva et posa la main sur son épaule. Wells se leva comme un automate et l'infirmière le guida vers la sortie.

— Je suis désolé, commenta David Moreau.

— Ce n'est rien, répartit le journaliste. Vous m'aviez prévenu.

\*\*\*

— Monsieur Wells a disparu !

Pamela Underwood avait fait irruption dans le bureau sans frapper. David Moreau dévisagea l'infirmière qu'il avait vue deux heures auparavant. Il réalisa qu'elle était affolée.

— Que voulez-vous dire ?

La jeune femme hésita puis se lança en anglais avec un débit haché par le halètement consécutif à une course.

— J'ai raccompagné monsieur Wells à sa chambre. Je l'ai couché, tout habillé car il ne s'est pas laissé faire. J'ai veillé à son chevet jusqu'à ce qu'il s'endorme. Par précaution, j'ai verrouillé sa porte. Il y a une minute, j'ai voulu voir comment il allait. Je viens de sa chambre. Il n'est plus là !

L'infirmière s'arrêta, essoufflée d'avoir raconté à toute vitesse comme un timide qui a peur qu'on lui coupe la parole.

— Vous êtes certaine que la porte était fermée.

La jeune femme rosit, comme outrée.

— Oui. Et la clé était dans ma poche.

— Bien. Je vous crois.

David Moreau soupira. Il se demanda comment rassurer l'infirmière.

— Mon père aurait dit qu'il est rentré chez lui, lâcha-t-il avant de le regretter car il n'y avait rien de rassurant dans ces propos.

— Que voulez-vous dire ? s'alarma Pamela.

— Je ne sais pas trop, convint le biologiste qui avait encore du mal à admettre certaines théories de son défunt père.

Mai 1895

# Chapitre 1

*Turbinia III, port de Marseille (France)*

Le capitaine Mathieu Cortes accueille Patou et Jared Cornelian à bord du *Turbinia III*. Il fut froid à l'endroit de l'Homme-Chien, car il avait un mauvais souvenir de Lycos même si, finalement, c'était grâce à l'Homme-Lyaon qu'il avait pu revenir à Marseille. Lycos avait quitté le navire à Madagascar, au port de Tamatave où Cortes avait recruté quelques marins.

Toutefois, l'homme aux yeux rouge orangé inquiétait Cortes, bien plus que le géant aux longs cheveux blancs, sentiment renforcé par le fait que le tout nouveau livre-mémoire du capitaine ne fonctionnait pas en présence de Cornelian. Néanmoins, Mathieu Cortes était partant pour l'aventure malgré de trop brèves retrouvailles avec sa femme et ses enfants. Il regrettait d'avoir dû abandonner ses marins et le botaniste endoctrinés par ce nouvel arbre planté sur Arbor grâce à ce couvre-chef en forme de tulipe. La mission de l'homme aux yeux rouge orangé était de détruire le nouvel arbre, ce qui libérerait les hommes qui auraient survécu. Cortes voulait y croire.

Eugen Warming posa une main apaisante sur l'épaule du capitaine. Le placide botaniste danois serait de la partie, ce qui rasséra Cortes. Ce dernier ne douta plus de la réussite de l'opération. Le *Turbinia III*, avec un équipage neuf, rejoindrait à Tamatave le *Turbinia IV* et le *Turbinia V*. Ensemble, ils iraient désherber ce damné îlot nommé Arbor.

Ce fut Cornelian qui, avec un sourire confiant, le rassura définitivement.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. Je suis venu de très loin et je sais enfin pourquoi. Ma destinée est d'annihiler cet arbre-tempête.

Le voyageur du futur eut une pensée pour le défunt docteur Moreau qui lui avait expliqué qu'un simple contact agirait comme un virus temporel qui tuerait le végétal. Cortes se demanda un bref instant de quelle contrée étrange pouvait venir Cornelian puis, en regardant ses yeux, il se dit que cela avait peu d'importance car les jours du nouvel arbre étaient comptés.

## Chapitre 2

*Douvres, salle du conseil de la Maison Dieu (Angleterre)*

Seule trace visible d'émotion, une larme perla au coin de l'œil du sergent McDonnell quand le roi George V, venu spécialement à Douvres pour visiter ce poste télégraphique qui avait initié la libération du Royaume-Uni, épingla la *Victoria Cross*, à ruban rouge, sur son uniforme d'apparat. Mais l'émoi fut encore plus fort quand le roi accrocha cette nouvelle croix à ruban bleu, destinée à honorer les actes remarquables des civils, sur la veste du télégraphiste Edward Townsend. Le rude sous-officier eut une pensée pour Alvin Lee, son compagnon de route qui avait envoyé le premier télégramme vers le continent mais n'était plus là pour jouir de l'instant. Ensuite, le comte de Rosebery, qui leur avait confié la mission de contacter le monde depuis Douvres, vint serrer chaleureusement la main des deux hommes. En tant que premier ministre, il leur transmit les plus sincères remerciements du peuple britannique.

McDonnell resta au garde à vous mais ses yeux parcoururent l'assistance. Il reconnut l'archevêque de Canterbury, qui inclina la tête vers lui en souriant, le médecin qui l'avait soigné, John Watson, qui lui adressa un signe amical, et bien d'autres visages. Winston Churchill, le jeune lieutenant de hussards qui avait été le porteur du message annonçant la première défaite des Martiens, semblait avoir pris de l'importance puisqu'il faisait partie de l'entourage du premier ministre. Arthur Edward Waite brillait par son absence mais le sergent ne le remarqua même pas. McDonnell entendit distraitement le discours du roi.

La grippe martienne avait gagné tout le royaume. De rares personnes, très certainement déjà en état de faiblesse, en étaient mortes. Maintenant, la maladie s'en allait comme un mauvais rhume qui avait rempli son office en décimant les Martiens. Il restait toutefois deux poches de résistance, dans les East Midlands et le Yorkshire. Les forces armées, encadrées par le *King's Royal Rifle Corps* et commandées par Sir Chalmer progressaient avec prudence, comptant sur la contagion pour achever le travail et minimiser les pertes.

George V passa sous silence les deux armes qui avaient fait leurs preuves en Allemagne et que les Français avaient transférées en Angleterre. Les disrupteurs, qui disloquaient les tripodes, avaient contribué à la victoire en complétant l'action des carabines à air comprimé. Néanmoins, le roi ne voulait pas être officiellement redevable vis-à-vis des Prussiens et encore moins de Guillaume II qui lorgnait son trône.

En conclusion, la Grande-Bretagne était à reconstruire. George V remercia pour leur aide déterminante la France, alliée fidèle, les scientifiques de l'institut Toussaint-Béchamp, la marine française et, plus particulièrement, la Compagnie des Intelligences Botaniques qui, dans un futur proche, participerait généreusement au gigantesque chantier qui attendait désormais le Royaume-Uni.

Le roi ne parla pas des accords signés en secret avec la Compagnie, la concession pour trois ans d'un droit d'exploitation exclusif des tripodes et des autres installations martiennes. L'accord incluait également l'acquisition par la Compagnie des deux disrupteurs. George V était trop heureux que la Compagnie se fût engagée à débarrasser son pays de ces machines infernales. Il serait bien temps de se frotter aux critiques des industriels britanniques dont, pour l'instant, les entreprises étaient moribondes.

## Chapitre 3

*Paris, Champ-de-Mars (France)*

**D**avid Moreau balaya du regard les personnes rassemblées dans une des salles de réunion du pavillon des Beaux-Arts. Il fixa plus particulièrement les agents de la Sûreté Générale.

— Pour ceux qui ne le savent pas encore, monsieur Wells a disparu.

L'information n'avait pas encore transpiré en dehors de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

— Que voulez-vous dire ? demanda Alexandre Cantovella.

Le biologiste raconta succinctement l'entrevue qui avait eu lieu entre l'écrivain, Armand Lavarède et lui-même, puis sa disparition.

L'inspecteur spécial hocha la tête avant d'examiner les personnes autour de la table. Robur et Marie Sklodowska, qui encadraient David Moreau, paraissaient aussi indifférents qu'Albert Poincaré, qui compulsait son livre-mémoire, et Cassandre David, elle-même perdue dans une méditation silencieuse. Sans doute connaissaient-ils déjà l'histoire. Seuls Barthélémy Bazoche et Armand Lavarède montraient de l'intérêt pour les événements relatés, vécus par ce dernier, d'ailleurs. Le journalisme devenait-il une seconde nature ? De son côté, Misty n'avait d'yeux que pour Léopold Dufresne, dont le teint gris « gagné » en Grande-Bretagne ne semblait pas l'incommoder, et lui pour elle. Quant à Lucy, distraite par la présence de Cantovella, elle ne maintenait qu'une attention superficielle.

— Donc, conclut l'inspecteur spécial, monsieur Wells, écrivain peut-être venu d'ailleurs comme monsieur Cornelian, désappointé de la défaite des Martiens dont il réclame la paternité et nie l'existence, décide qu'il peut enfin écrire son roman et disparaître. Le docteur Janet aurait-il un avis ?

— Il n'a pas été consulté, répondit David Moreau. Je ne crois pas que ce soit du ressort de la psychologie. Mon père aurait dit que plusieurs réalités coexistent et que monsieur Wells est retourné dans la sienne où les Martiens ne sont qu'une fiction.

À la mention du docteur Moreau, un silence compatissant s'installa. Après quelques instants, David Moreau se ressaisit.

— Je ne vous ai pas convoqué pour cela.

David Moreau évoqua le décès du docteur Moreau qui le laissait, à son grand désespoir, seul à la tête de la Compagnie. Il allait constituer un directoire élargi et organiser sa propre succession pour garantir la pérennité de l'entreprise. Il avait sollicité la présence des agents de la Brigade Spéciale pour définir les futures relations entre eux et la Compagnie, car il les considérait comme des partenaires. Puis il fit une synthèse des événements récents.

La Compagnie avait embauché Akseli Kivi, l'ingénieur carélien qui avait aidé à la destruction de la mine de Clausthal. Certainement recherchés par les agents de Krupp, lui et sa famille ne pouvaient plus demeurer sur le territoire allemand. Kivi avait accepté la direction d'une mine en Amérique du Sud.

Pamela Underwood avait été recrutée pour gérer une infirmerie destinée au personnel du Champ-de-Mars. Ainsi, la Compagnie s'assurait de sa personne, point d'ancrage dans l'époque de Jared Cornelian. Le monde était débarrassé des Vrîl-Ya mais il n'était pas exclu que Krupp ou d'autres finissent par s'intéresser à l'infirmerie.

Les Britanniques utilisaient encore les deux disrupteurs mais, à court terme, une fois les Martiens définitivement vaincus, ils n'en auraient plus l'usage. La Couronne avait accepté que la Compagnie rachetât ces deux appareils qui serviraient d'ouvre-boîte pour les tripodes demeurés hermétiquement clos. La Compagnie jouirait d'une concession exclusive de trois

ans pour exploiter tous les matériels martiens. En contrepartie, elle investirait dans la reconstruction du Royaume-Uni.

— Nikola est très intéressé par ces piles bleues, plaça Robur.

— Nikola ? s'enquit Cantovella.

— Tesla.

Cantovella remercia d'une inclinaison de tête pour laisser David Moreau reprendre son fil.

Lycos n'avait pas été retrouvé. On avait perdu sa trace à Madagascar. On ne savait pas s'il avait rejoint l'île des hommes-bêtes. David Moreau n'évoqua ni l'Homme-Faucon ni son île.

Le Vrîl-Ya survivant et son « hôte », jusqu'ici évanouis dans la nature, avaient été détectés par l'Arbre lors de leur passage à proximité du livre-mémoire d'un habitant de la Lorraine française, non loin de la frontière. Cette information avait été transmise à Clara Sesemann et au capitaine Jan Sobieski. Giovanni Verro venait de partir pour l'est de la France afin de traquer le Vrîl-Ya si celui-ci passait la frontière.

David Moreau passa sous silence la relation particulière entre l'Arbre et le Sicilien qu'il avait observée : à terme, la fidélité de Verro pencherait plus vers le végétal que vers la Compagnie. Cette préoccupation s'effaça toutefois devant des besoins plus immédiats.

— La disparition de mon père fait que nous devons recruter de nouvelles compétences médicales et biologiques, conclut-il.

David Moreau se tut, le temps d'admettre lui-même ce qu'il venait de dire, et tous respectèrent cette pause.

— Eu égard à son état exceptionnel, reprit-il, le ministre de la Marine a accepté que monsieur Dufresne démissionne de la Santé Navale et rejoigne la Compagnie.

— Grâce à monsieur Dufresne nous savons que le docteur Abraham Van Helsing a survécu, intervint Lucy.

— N'a-t-il pas essayé de vous tuer ? demanda Robur.

— Non. C'est Arthur<sup>58</sup>, mon fiancé, qui a tenté de le faire. Je ne suis pas restée en bons termes avec le docteur Van Helsing,

58. Dans le roman *Dracula* de Bram Stoker, le docteur Abraham Van Helsing a soigné Lucy Westenra et c'est Arthur, son fiancé, qui a « libéré » Lucy Westenra en lui plantant un pieu dans le cœur.

il est vrai. Je pense toutefois que son expérience de l'hématophagie et de tout ce qui concerne le sang peut s'avérer utile. Et je suis certaine que le traitement mis au point par David et son père ainsi que la mutation de monsieur Dufresne l'intéresseront.

— Nous contacterons donc ce monsieur.

Marie Sklodowska se racla la gorge.

— Oui, Marie ? fit David Moreau.

— À la lumière de ce que nous avons vécu ces deux derniers mois, je pense que nous devrions étoffer notre département de physique.

— J'y suis favorable, convint David Moreau qui commençait à accepter son rôle de dirigeant. D'ailleurs, j'ai déjà sollicité monsieur Curie<sup>59</sup>. Il réfléchit à ma proposition.

— Pardon, coupa Poincaré. Nous avons supposé que les Martiens usaient de communication sans fil vers leur planète.

— Oui, concéda David Moreau. Et alors ?

— Nous devrions nous concentrer sur l'étude des ondes.

— C'est juste, admit David Moreau. Il y a bien monsieur Bose<sup>60</sup> mais je doute qu'il veuille quitter Calcutta. Il y a aussi monsieur Marconi<sup>61</sup> qui, paraît-il, fait des expériences sur les ondes. Je les contacterai.

— Et il y a Nikola, intervint Marie, mais il tient à rester indépendant. Sinon, dans un autre registre, un ami suisse vient de me signaler un jeune homme de seize ans très prometteur, même s'il vient de rater son concours d'entrée à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

— Eh bien, nous sommes toujours à l'affût de nouveaux talents. Nous suivrons ce jeune homme. Comment s'appelle-t-il ?

— Albert Einstein.

---

59. Pierre Curie (1859-1906) : physicien français ; il épouse Marie Sklodowska le 26 juillet 1895.

60. Sir Jagadish Chandra Bose (1858-1937) : physicien et botaniste indien, pionnier de la radio.

61. Guglielmo Marconi (1874-1937) : physicien, inventeur et homme d'affaires italien, pionnier de la radio.

# Chapitre 4

## *Île des hommes-bêtes (océan Indien)*

Ianthinaro, l'Homme-Blaireau, essuya ses griffes semblables à celles d'un ours sur la chemise du dernier des six hommes qu'il venait de tuer. Il avait beau être heureux d'avoir stoppé à lui tout seul une invasion, il ne comprenait pas leur apathie, leur manque évident d'instinct de survie. Il releva la tête, s'approcha du canot à rames avec lequel le petit groupe avait échoué sur la plage, regarda dedans et n'y vit rien de particulier. Il se retourna et fixa son compagnon qui avait tenté de l'empêcher de tuer tout le monde.

Vulpes, l'Homme-Renard, secoua la tête d'un air consterné puis, décidé à examiner de plus près ces hommes, il s'intéressa à leurs bizarres bonnets carmin en forme de tulipe. Il tenta d'ôter le couvre-chef d'un cadavre, mais celui-ci résista, aussi Vulpes tira-t-il plus fort. Le chapeau céda, comme une plante que l'on arrache de la terre. L'Homme-Renard scruta l'intérieur et vit que de petites racines, ou quelque chose qui y ressemblait, pendouillaient. Puis les filaments parurent s'agiter. Pris d'un brusque affolement, Vulpes jeta par terre ce chapeau trop végétal, trop vivant à son goût.

Pensant à l'arbre qui avait failli détruire l'île du docteur Moreau, il imagina qu'il devait encore s'agir d'une sinistre expérience de ce dernier. Puis Vulpes se souvint de l'attitude étrange des hommes qui les avaient en toute naïveté abordés, lui et Ianthinaro. Ils n'avaient exprimé aucune crainte. Mais pour être franc, ils n'avaient rien exprimé du tout, conclut Vulpes après réflexion. Ces hommes avaient prétendu venir afin de proposer une alliance aux hommes-bêtes, pour former une

coalition contre le docteur Moreau et son arbre. Ils avaient évoqué des négociations avec Lycos, l'agent de l'Homme-Puma, mais, puisque celui-ci ne les avait pas accompagnés, Vulpes en douta. Finalement, l'excès de sottise, et de zèle, de Ianthinaro avait peut-être été une bonne chose. Restait une énigme : qui avait envoyé ces insolites émissaires ?

— Que se passe-t-il ici ? tonna une voix derrière eux.

Vulpes et Ianthinaro sursautèrent et se retournèrent vers le nouvel arrivant : massif et puissant, l'Homme-Puma, dirigeait l'île et ses habitants.

— Ianthinaro a massacré ces humains, lâcha Vulpes, comme blasé.

— Tout seul ? s'étonna l'Homme-Puma.

— Tout seul ! affirma fièrement Ianthinaro.

— Il faut dire qu'ils se comportaient comme s'ils étaient drogués, commenta Vulpes.

— Que veux-tu dire ? questionna l'Homme-Puma.

Vulpes ramassa la coiffe qu'il avait jetée.

— Ils avaient tous ce machin sur le crâne et ça avait l'air de leur détraquer la cervelle. Avant que Ianthinaro ne leur règle leur compte, ils ont déclaré venir ici pour conclure une alliance.

— Une alliance ?

— Ce qui prouve bien que leur raison était altérée.

— Nous avons un traité avec les Moreau : aucun humain !

— Je ne crois pas que les Moreau soient derrière ça.

— Ah ? Et qui nous proposerait donc une alliance ?

Vulpes se mordit les lèvres. Il aurait mieux fait de se taire.

— Personne, je le crains. Tout ça pue une expérience des Moreau qui aurait mal tourné.

— Tu crois ? s'enquit l'Homme-Puma dubitatif.

— Oh oui ! Et j'ai peur qu'une maladie nous frappe par contagion.

— Je vois.

L'Homme-Puma médita un instant avant d'interpeller l'Homme-Renard.

— Vulpes, as-tu touché ces hommes ?

— Non.

— Tu n'as donc touché que ce chapeau bizarre.

— Oui.

— Bien. Ianthinaro, puisque tu es le seul à avoir eu un contact avec ces hommes, tu vas me brûler tout ça. Ensuite, tu seras en quarantaine dans ta tanière.

— Mais..., commença à protester Ianthinaro qui se tut sous les foudres sévères du regard de l'Homme-Puma qui s'adressa ensuite à Vulpes.

— Toi, tu resteras aussi en quarantaine dans ton terrier.

— Oui, chef, accepta l'intéressé, heureux des décisions de l'Homme-Puma qui partit sans ajouter un mot.

Vulpes jeta négligemment le bonnet végétal dans la barque puis il lança un sourire narquois à Ianthinaro, qui grogna, et il s'en alla en direction de son repère.

L'Homme-Blaireau considéra les alentours pour évaluer le bois mort disponible puis il commença à tirer un premier homme vers le canot.

## Chapitre 5

*Destination château d'Alteville, Tarquimpol  
(Lorraine allemande)*

**T**erré aux alentours de Clausthal, Lemminkäinen sentit très vite qu'il avait perdu le lien avec son corps d'origine. Il était définitivement ancré dans le corps de Hans Feuerbach. Malgré ses efforts, il ne put établir aucune communication mentale avec Väinämöinen, Ilmarinen ou Antero Vipunen. L'imagination ! Elle compensait les faibles compétences des humains, avait affirmé Väinämöinen. La preuve : les Vrîl-Ya avaient été incapables de prévoir que les humains oseraient utiliser une unité énergétique martienne couplée à des explosifs primaires. Comment expliquer, sinon, le flash bleu, visible des lieues à la ronde, qui avait brièvement illuminé le ciel suite à l'explosion ? Et le silence souterrain alors qu'une bombe conventionnelle n'aurait eu qu'un impact limité ?

Désirant en apprendre plus sur la situation, Lemminkäinen revint à Clausthal avec l'espoir de s'introduire dans la mine, mais son expédition se termina devant la grille qui ceinturait celle-ci : une compagnie du 17<sup>e</sup> régiment de hussards verrouillait le site. Les deux hommes de garde devant le portail étaient chacun en costume Faraday, parade efficace contre les arcs électriques, et tous les cavaliers portaient ces colbacks modifiés qui rendaient les esprits inaccessibles. Il sonda mentalement les souterrains, mais il ne détecta aucune activité, aucune pensée. Même la chambre des cocons d'éternité relative semblait morte.

Déséparé, le Vrîl-Ya s'éloigna de Clausthal pour se perdre dans les montagnes du Harz, sans but. Prisonnier d'un corps

humain, condamné à errer seul sur cette planète, il versa dans le désespoir, sentiment inconnu pour lui. Après quelque temps, il se ressaisit.

Conscient des limites induites par la biologie humaine, Lemminkäinen expérimenta les facultés du Vrîl qui lui restaient accessibles. Il s'aperçut à l'occasion que, si son corps humain se nourrissait de solide, son essence Vrîl-Ya avait encore besoin d'électricité.

En premier lieu, il envisagea de se rendre à Wangerland, où avait eu lieu la bataille avec les Martiens, pour y dérober une unité énergétique, mais il rejeta vite cette idée. Ce cimetière de tripodes n'était certainement pas sans surveillance. Des militaires, sans doute équipés eux aussi de combinaisons protectrices, lui en interdiraient l'accès. La situation aurait été plus propice en Grande-Bretagne, où les tripodes se répartissaient sur un plus grand territoire, mais le Vrîl-Ya ne voyait pas trop comment s'y rendre. En outre, il craignait le maillage des livres-mémoires qui couvrait la France. Lemminkäinen décida donc de résoudre son problème autrement.

Il trouva une ferme désaffectée, près d'un cours d'eau au débit suffisant et assez isolée pour ne pas attirer l'attention. Afin de fabriquer une turbine et un alternateur de fortune, ainsi qu'un transformateur pour que son corps humain supportât la charge, il dut effectuer de discrètes rapines de nuit à l'École des Mines de Clausthal. Quand il acheva son ouvrage, il ne lui restait plus une once d'énergie.

Disparaissant dans la nature à la moindre alerte, il demeura dans la ferme jusqu'à être totalement rechargé.

Lemminkäinen partit alors pour Essen afin d'y rencontrer Friedrich Alfred Krupp. Son intention était de demander à l'aciéniste de lui procurer cette intermédiation du troc qu'était l'argent.

Pour ses besoins en électricité, il emporta le transformateur. Voler une batterie de temps à autre ou se brancher sur le clairsemé réseau de distribution s'avéra vite pénible.

Arrivé à Essen, Feuerbach/Lemminkäinen essaya de repérer les agents de la chancellerie. Il détecta la présence d'humains aux pensées inaccessibles. Il ne put les localiser et préféra s'installer à une distance prudente de l'immeuble qui accueillait le siège des entreprises Krupp. Puis il patienta.

L'attente fut brève. L'aciériste sortit de ses bureaux, accompagné de son garde du corps. Circonspect, Lemminkäinen visita les pensées superficielles de Krupp ainsi que celles de Kurt Müller. Il comprit tout de suite que le sidérurgiste lui serait hostile et qu'il valait mieux l'éviter.

Convoqué par le chancelier, Krupp avait eu droit à un sermon mais il n'y avait eu aucunes représsailles consécutives, car l'Empire ne pouvait se passer de lui. Officiellement, un groupe anarchiste avait pris possession de la mine de Clausthal à l'insu de l'aciériste et y avait entreposé de dangereux produits aux émanations toxiques, ce qui avait nécessité l'intervention de l'armée.

Totalement déserté par Väinämöinen, Müller avait perdu son rôle de secrétaire pour redevenir garde du corps. De son côté, Krupp avait continué d'exercer son pathétique Vrîl, cette énergie psychokinétique dont les humains étaient fort peu pourvus, tordant cuiller sur cuiller. Malgré la disparition des Vrîl-Ya, l'aciériste avait conservé la Société du Vrîl pour ses quêtes occultes. Et un objet focalisait l'essentiel de son attention : l'*Omphalos*<sup>62</sup>. À tel point que Lemminkäinen ne pouvait le manquer dans l'esprit de l'industriel. À l'origine de cet intérêt, il y avait un article d'Oswald Wirth. Selon lui, l'Œuf au treillis de diamants de Pierre-Karl Fabergé, offert en 1892 par le Tsar Alexandre III à son épouse, était une copie de l'*Omphalos*, pierre mythique dérobée dans le temple d'Apollon à Delphes, deux mille deux cents ans auparavant. Il prétendait que l'occultiste Stanislas de Guaita, dont il était le secrétaire, avait retrouvé cette pierre sacrée. Lemminkäinen n'y aurait accordé aucune importance si Krupp n'avait eu l'occasion de contempler le bijou en question lors d'un séjour à Saint-Petersbourg.

Quand le Vrîl-Ya, qui avait d'abord jugé parasite l'image mentale, s'intéressa à cet œuf d'albâtre, comme empli d'une lumière vert pâle et emprisonné dans un filet serti de diamants, il ressentit quelque chose qu'il ne put nommer. Ce

---

62. Zeus aurait lâché deux aigles des extrémités opposées du monde et, au point de leur rencontre, il aurait laissé tomber l'*Omphalos*, indiquant ainsi le centre du monde. Le plus célèbre des *omphalos* est celui de Delphes, dans le temple oraculaire d'Apollon, qui se présentait sous la forme d'une pierre sculptée plus ou moins ovoïde. Cet *omphalos* a disparu lors du sac de Delphes par les Celtes.

bijou représentait fidèlement un ovoïde multifonction portable, source d'énergie, moyen de communication et module de pilotage distant d'une navette planétaire. Son actuel détenteur résidant en Lorraine allemande, il sut alors qu'il partirait pour cette contrée. Coupé de la mémoire collective de son peuple, il ne chercha pas à comprendre comment cet appareil s'était retrouvé en possession des humains de la Grèce antique. Seul lui importait de le récupérer.

\*\*\*

Lemminkäinen, sous l'identité de Feuerbach, à défaut d'argent, usa de ses talents psychiques pour voyager gratuitement jusqu'en Alsace. Persuadé d'être traqué par les agents de l'Arbre et de la Compagnie, et par crainte de laisser une piste trop évidente, il gagna ensuite la Lorraine de nuit et à pied. Il mit du temps à trouver le village de Taichenphul, de nom français Tarquimpol. Parvenir au château d'Alteville fut plus facile. Là, il attendit l'aube pour agir.

Le Vrîl-Ya explora mentalement le château. Le personnel de maison dormait. Oswald Wirth venait de trouver le sommeil, tête sur le bureau et lampe à pétrole vacillante. Stanislas de Guaita ronflait, seul dans sa chambre au premier étage. L'Omphalos était absent de ses pensées superficielles comme de celles de son secrétaire.

Après avoir réfléchi au meilleur moyen d'entrer, Feuerbach/Lemminkäinen prit son élan pour sauter vers la chambre de l'occultiste. Ayant atteint le rebord de la fenêtre et pris position dessus, il ouvrit le loquet par psychokinésie, poussa la fenêtre et descendit sur le parquet. Après quelques pas vers le lit, le Vrîl-Ya bondit sur le matelas, immobilisa Guaita en lui plaquant une main sur la bouche, ce qui réveilla en sursaut l'occultiste. Effaré, ce dernier dévisagea le solide borgne qui l'écrasait, tenta de bouger ou de crier, sans succès. Vaincu, il se résigna à attendre le bon vouloir de son agresseur.

— Dites-moi où vous avez caché l'Omphalos, commanda l'intrus.

Immédiatement, Guaita pensa à la pierre sacrée. Estimant sa vie plus précieuse, il s'apprêta à parler mais n'y parvint pas.

Il s'interrogea sur la santé d'esprit de son assaillant qui le bâillonnait de sa paume et l'empêchait ainsi de prononcer sa réponse. Soudain, il reçut une décharge électrique et mourut sans savoir que ses pensées avaient été violées.

Lemminkäinen prit la clé rangée dans le tiroir du chevet et sortit de la chambre. Il traversa le couloir pour se rendre dans la bibliothèque. Là, il se dirigea vers le tableau derrière lequel il savait maintenant qu'il y avait un coffre. Dedans, il y trouverait l'ovoïde multifonction. Il arracha le cadre du mur et le posa au sol, puis composa la combinaison qui ouvrit la porte du coffre.

Lemminkäinen se figea. L'Omphalos, l'ovoïde, n'était pas dans le coffre malgré la conviction de l'occultiste. Il ne pouvait malheureusement pas ressusciter l'humain pour fouiller à nouveau ses pensées et la chambre des esprits était enfouie sous terre à Clausthal.

Le Vrîl-Ya s'aperçut qu'il y avait un petit rectangle blanc à plat au fond du coffre. Il le prit : c'était une carte de visite. Il réalisa alors qu'il avait été devancé, et un sentiment de colère jusqu'ici étranger le submergea. De rage, il jeta le carton en se demandant qui pouvait bien être cet Arsène Lupin.

# Dramatis Personæ

Parmi les personnages, certains sont des personnalités historiques qui interviennent dans ce roman pour y vivre des aventures purement fictives, brèves parfois. D'autres sont issus de l'univers littéraire mais leur vie a quelque peu changé.

## L'Arbre.

Narcisse **Auverlot** : médecin et agent de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Pankraz **Bärlocher** : sergent de la police allemande.

Barthélémy **Bazoche** : policier français, inspecteur adjoint de deuxième classe appartenant à la Brigade Spéciale de la Sûreté Générale.

Alphonse **Bertillon** (1853-1914) : criminologue français qui fonde en 1882 le premier laboratoire d'identification criminelle et crée l'anthropométrie judiciaire.

Hippolyte **Bernheim** (1840-1919) : professeur de médecine et neurologue français, célèbre dans le cadre de l'histoire de l'hypnose et de la psychothérapie.

Amiral Armand **Besnard** (1833-1903) : officier de la Marine française, chef du Service hydrographique de la Marine en 1892, ministre de la Marine en 1895.

Claudius **Bombarnac** : journaliste français, reporter ambulant pour *Le Vingtième Siècle*, héros du roman *Claudius Bombarnac* de Jules Verne (1892).

Felix Graf von **Bothmer** (1852-1937) : officier allemand, major depuis 1892, commandant ici un régiment de chasseurs bavarois.

Albert **Calmette** (1863-1933) : médecin et bactériologiste militaire français, directeur de l'institut Pasteur (et ici de l'institut Toussaint-Béchamp) de Lille à partir de 1895. Plus tard, il contribuera à la découverte du BCG (abrégié de Bacillum Calmette-Guérin).

Alexandre **Cantovella** : policier français, inspecteur spécial appartenant à la Brigade Spéciale de la Sûreté Générale.

Colonel **Chalmer** : lieutenant-colonel du quatrième bataillon du *King's Royal Rifle Corps* en 1892, commandant en chef du KRRC.

Owen **Chase** : capitaine du *Turbinia V*, catamaran à vapeur de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Winston **Churchill** (1874-1965) : en 1895, sous-lieutenant du *Fourth Queen own Hussars*, premier Ministre du Royaume-Uni de 1940 à 1945.

Hilarion **Combes** : médecin français, spécialiste de médecine légale, détaché auprès de la Brigade Spéciale de la Sûreté Générale.

Jared **Cornelian** : voyageur temporel ; clin d'œil à Jherrek Carnelian, héros du cycle *Les Danseurs de la fin des temps* (1972-1976) de Michael Moorcock.

Mathieu **Cortes** : capitaine du *Turbinia III*, catamaran à vapeur de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Cassandra **David** : employée de la Compagnie des Intelligences Botaniques, inspirée d'Alexandra David (1868-1969), orientaliste, tibétologue, cantatrice, journaliste, écrivaine et exploratrice.

Lieutenant Gustave **Debrabant** : officier de la gendarmerie française.

Lord **Dufferin** (1826-1902) : Frederick Hamilton-Temple-Blackwood, marquis de Dufferin et Ava, ambassadeur du Royaume-Uni en France de 1891 à 1896.

Léopold **Dufresne** : médecin français de la Santé Navale sur le navire-école le *Borda*.

Charles Louis Ferdinand **Dutert** (1845-1906) : architecte français, contributeur à l'Exposition universelle de 1889 (Galerie des machines...).

Félix **Faure** (1841-1899) : homme d'État français, président de la République du 17 janvier 1895 au 16 février 1899.

Hans **Feuerbach** : agent de sécurité, employé de Friedrich Alfred Krupp.

Andrea **Filippone** : chef d'un groupe de la mafia calabraise, inspiré d'Andrea Felipone, adversaire d'Armand de Kergaz dans les romans de Ponson du Terrail.

Amiral Georges Ernest **Fleuriais** (1840-1895) : officier de la Marine française, chef du Service hydrographique de la Marine depuis septembre 1892.

Contre-Amiral François Ernest **Fournier** (1842-1934) : officier de la Marine française, commandant de la division navale de l'Atlantique en 1894.

Les **Fratuzzi** : frères acrobates, Dino, Gino, Iago, et Lupo, agents de Filippone.

Eugène Louis **Gadaud** (1846-1912) : officier de la Marine française, capitaine de vaisseau en 1893, commandant du *Duquesne* en 1894.

**George V** (1865-1936) : roi du Royaume-Uni, empereur des Indes. Petit-fils de la reine Victoria, il n'a historiquement régné qu'à partir de 1910.

Franz **Gerber** : agent de Friedrich Alfred Krupp opérant à Marseille.

Florian **Giniel** : lieutenant de navigation du *Turbinia III*, catamaran à vapeur de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Charles **Girard** (1837-1918) : chimiste français ; à partir de 1878, directeur du Laboratoire municipal de chimie de la ville de Paris pour lutter contre la fraude alimentaire, ce qui n'exclut pas qu'il soit sollicité pour les explosifs.

Roderich **Gruber** : mécanicien de machine à vapeur, employé de Krupp.

Stanislas de **Guaïta** (1861-1897) : occultiste et poète français, cofondateur en 1888 de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

**Guillaume II** (1859-1941) : troisième et dernier empereur allemand, neuvième et dernier roi de Prusse, de 1888 à 1918.

Célestin **Hennion** (1862-1915) : policier français, commissaire de la Sûreté Générale dont il sera directeur en 1907 ; il suggérera à Georges Clémenceau la création des « Brigades du Tigre ».

Chlodwig zu **Hohenlohe-Schillingsfürst** (1819-1901) : chancelier d'Allemagne, du 29 octobre 1894 au 17 octobre 1900.

L'**Homme-Puma** : chef de la rébellion sur l'île du docteur Moreau comme dans le roman éponyme.

**Horus** : Homme-Faucon, homme-bête indépendant.

**Ianthinaro** : Homme-Blaireau, habitant de l'île des hommes-bêtes.

Pierre **Janet** (1859-1947) : philosophe, psychiatre, psychologue, psychothérapeute et médecin français, créateur du terme « sub-conscient » ; en 1889, le neurologue Jean-Martin Charcot lui confie la direction du laboratoire de psychologie de la Salpêtrière.

Fernand **Jouffroy** : capitaine ingénieur de la Marine française.

Oscar **Javert** : dresseur de furets, employé de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Armand de **Kergaz** : officier de la Marine française, lieutenant de vaisseau, second du navire-école le *Borda* ; il pourrait être le petit-fils d'Armand de Kergaz, héros de *L'héritage mystérieux* (1857) de Ponson du Terrail.

Akseli **Kivi** : ingénieur des mines originaire de la Carélie russe, directeur de la mine de Clausthal.

Gerhard **Klein** : secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

Robert **Kraft** (1869-1916) : écrivain allemand de littérature populaire, auteur de plusieurs romans fantastiques ou policiers, récits d'aventures et d'anticipation.

Friedrich Alfred **Krupp** (1854-1902) : industriel et homme politique prussien qui hérite en 1887 des fonderies Krupp et en fait un groupe de stature mondiale ; député conservateur (1893-1898) d'Essen au Reichstag.

Armand **Lavarède** : journaliste français, personnage du roman d'aventures *Les Cinq Sous de Lavarède* de Paul d'Ivoi et Henri Chabrilat (1894) ; ici, propriétaire et directeur de la revue *Le Vingtième Siècle*.

John **Lackland** : bandit de grand chemin anglais.

Capitaine de vaisseau **Le Garrec** : officier de la Marine française, Commandant du *Borda* de 1893 à 1895.

Alvin **Lee** : employé du télégraphe britannique.

Louis **Lépine** (1846-1933) : homme politique français, préfet de police de la Seine de 1893 à 1897, inventeur de la brigade criminelle et du Concours Lépine.

Georges **Leygues** (1857-1933) : homme politique français, ministre de l'Intérieur du 26 janvier 1895 au 28 octobre 1895.

Hermann **Lindeberg** : comptable principal de Friedrich Alfred Krupp.

Sergent James **Lloyd** : sous-officier du *King's Royal Rifle Corps*.

Giuliana **Lobbia** : scientifique française détachée auprès de la Sûreté Générale ; fille imaginaire de Cristiano Lobbia (1826-1876), ingénieur, homme politique et patriote italien, commandant en 1870 une des brigades de l'armée des Vosges.

Arsène **Lupin** : personnage de fiction français créé par Maurice Leblanc en 1905 ; en 1895, ce gentleman cambrioleur a 21 ans.

**Lux** : Homme-Chat, employé du docteur Moreau.

**Lycos** : Homme-Lycaon, employé du docteur Moreau, connu par certains sous le nom d'Asinus.

Les **Martiens** se sont échappés de *La guerre des mondes* (1898) de H. G. Wells.

Adélard **Martin** : représentant de commerce, employé de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Sergent Erwin **McDonnell** : sous-officier des fusiliers de l'infanterie de marine britannique.

**Misty** : Femme-Chatte, employée du docteur Moreau.

Harvey **Mogg** : estafette portant les messages du gouvernement britannique réfugié en Écosse.

Comte de **Monte-Cristo** : pseudonyme d'un « vrai » *Beati Paoli*.

David **Moreau** : fils imaginaire du docteur Moreau, biologiste, dirigeant la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Docteur **Moreau** : *L'Île du docteur Moreau* (1896) est un roman de H. G. Wells où le docteur Moreau se livre à des expériences qui aboutissent aux hommes-bêtes ; ici, créateur de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Phoebe Ann **Moses**, Annie Oakley sur scène (1860-1926) : femme légendaire de l'Ouest américain, célèbre pour sa redoutable précision au tir, surnommée « *Little Miss Sure Shot* » par Sitting Bull.

Kurt **Müller** : garde du corps de Friedrich Alfred Krupp.

Prince Georg **Münster von Derneburg** (1820-1902) : ambassadeur d'Allemagne à Paris à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Louis Paul **Noël** (1847-1913) : officier de la Marine française, capitaine de frégate en 1889, second sur le *Borda* en 1892, commandant le croiseur-torpilleur *Épervier* en 1894 (escadre du Nord).

Anselme **Panisson** : chef mécanicien du *Turbinia III*, catamaran à vapeur de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

**Patou** : Homme-Chien, le « Berger », employé du docteur Moreau.

Nemo **Personne** : commandant du *Nautilus*, sous-marin de la Compagnie des Intelligences Botaniques, vaisseau nommé ainsi par la Compagnie en hommage à Jules Verne.

Omer **Pigeon** : médecin et agent de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

**Pipistrella** : Femme Chauve-Souris, employée du docteur Moreau.

**Pipistrello** : Homme Chauve-Souris, employé du docteur Moreau.

Werner **Pohl** : lieutenant du 17<sup>e</sup> régiment de hussards allemand, agent secret de la chancellerie allemande.

Albert **Poincaré** : ingénieur de la Compagnie des Intelligences Botaniques, adjoint de Robur, l'ingénieur en chef.

Henri **Poirson** (1853-1923) : haut fonctionnaire et homme politique français, directeur de la Sûreté Générale du 6 octobre 1894 au 25 juin 1896.

Sir Richard **Poore** (1866-1917) : baronnet anglais, capitaine depuis 1890 ; dans l'Histoire, il n'a commandé le HMS *Hawke* qu'en 1897.

Henry **Postman** : télégraphiste anglais, lié à l'Ordre hermétique de l'Aube dorée.

Allan **Quatermain** : chasseur et explorateur anglais, personnage du roman *Les Mines du roi Salomon* (1885) de Henry Rider Haggard.

Capitaine Frederick Hugh **Roberts** (1872-1899) : officier du 2<sup>e</sup> bataillon du *King's Royal Rifle Corps*, élevé au grade de second lieutenant en 1891.

**Robur** : personnage de *Robur le Conquérant*, roman d'anticipation de Jules Verne paru en 1886 et de sa suite, *Maître du Monde*, publiée en 1904. Ici, ingénieur en chef de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Comte de **Rosebery** (1847-1929) : premier ministre du Royaume-Uni du 5 mars 1894 au 22 juin 1895.

Gabriel Gustave **Rousset** (1850-19..) : capitaine de corvette de la Marine française, officier d'ordonnance du ministre de la Marine détaché au cabinet du ministre de la Guerre depuis 1894.

Faustin **Saint-Hilaire** : botaniste de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Edmund **Schmidt** : médecin allemand, agent de la Société du Vrîl.

Wilhelm Eduard von **Schoen** (1851-1933) : diplomate, conseiller à l'ambassade d'Allemagne à Paris de 1888 à 1895.

Émile **Seignette** (1874-19..) : officier de la Marine française, élève-officier à bord du *Borda* de 1892 à 1895.

Clara **Sesemann** : personnage du roman *Heidi* (1880-1881) de Johanna Spyri ; ici, adulte, employée de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Lieutenant William **Sharpe** : officier des fusiliers de l'infanterie de marine britannique.

Marie **Skłodowska** (1867-1934) : physicienne et chimiste polonaise, naturalisée française, future épouse Curie. Ici, scientifique de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Jan **Sobieski** : capitaine polonais du 17<sup>e</sup> régiment de hussards allemand, agent de la chancellerie allemande ; homonyme de Jean III Sobieski (1629-1696), roi de l'Union de Pologne-Lituanie.

Frederick **Temple** (1821-1902) : ecclésiastique britannique, quarantevingt-quinzième archevêque de Canterbury ; historiquement il ne l'a été qu'en 1896.

Eugène **Tissandier** : inspecteur de troisième classe de la police française.

Les **Tisseurs de flux** contrôlent, dans un lointain futur, la trame du temps ; ils ont envoyé Jared Cornelian dans le passé.

Edward **Townsend** : télégraphiste anglais.

Pamela **Underwood** : infirmière britannique de l'hôpital de la Salpêtrière ; elle est le point d'ancrage qui permet à Jared Cornelian d'arriver en fin de XIX<sup>e</sup> siècle.

Giovanni **Verro** : membre des *Beati Paoli* (société secrète sicilienne), frère imaginaire de Bernadino Verro (1866-1915), syndicaliste et homme politique sicilien, fondateur en 1892 du faisceau sicilien de Corleone et arrêté en 1894.

Les **Vril-Ya** : race souterraine issue du roman de science-fiction *The Coming Race* (1871) d'Edward Bulwer-Lytton. Le Vril leur donne des pouvoirs comme la télépathie et la télékinésie. Pour se présenter aux humains, ils ont adopté les noms de personnages légendaires du *Kalevala* : **Väinämöinen** (ménestrel, vieil homme sage à la voix magique), **Lemminkäinen** (héros guerrier aux pouvoirs surnaturels et maîtrisant les chants magiques), **Ilmarinen** (forgeron éternel), **Antero Vipunen** (géant réputé pour son savoir magique). Leurs démêlés avec l'arbre-vortex sont antérieurs au roman.

**Vulpes** : Homme-Renard, habitant de l'île des hommes-bêtes.

Arthur Edward **Waite** (1857-1942) : occultiste américano-britannique qui intégra l'Ordre hermétique de l'Aube dorée en 1891 ; dans l'Histoire, il ne devient Grand Maître de l'Ordre qu'en 1903.

Eugen **Warming** (1841-1924) : botaniste danois. Dans *L'écologie des plantes* (1895) il décrit les facteurs influençant les peuplements végétaux, les interrelations entre végétaux et les interrelations entre végétaux et animaux.

John **Watson** : médecin anglais, personnage de fiction créé par l'écrivain Arthur Conan Doyle, ami du détective Sherlock Holmes.

Herbert George **Wells** (1866-1946) : écrivain britannique connu pour ses romans de science-fiction : *La Machine à explorer le temps*

(1895), *L'Île du docteur Moreau* (1896), *L'Homme invisible* (1897), *La Guerre des mondes* (1898)...

Capitaine Oliver **Weaver** : officier du *King's Royal Rifle Corps*.

Jörg **Weidmann** : agent de sécurité, employé de Friedrich Alfred Krupp.

Lucy **Westenra** : personnage du roman de Bram Stoker, *Dracula* (1897) ; ici, employée de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

*Julius Wilbrand* (1839-1906) : chimiste allemand qui découvre en 1863 le trinitrotoluène (TNT).

Oswald **Wirth** (1860-1943) : ésotériste suisse, secrétaire de Stanislas de Guaita.

Franz **Zimmer** : secrétaire particulier de Friedrich Alfred Krupp.